LE MOUVEMENT SYMBOLISTE
DANS LA PEINTURE DU XIX[E] SIÈCLE
GUSTAVE MOREAU ET PUVIS DE CHAVANNES

—

Ce serait prendre une vue incomplète de Gustave Moreau, que de répéter, après Huysmans (*l'Art Moderne*, Plon, p. 152, Salon de 1880), que Moreau a été « un mystique enfermé en plein Paris dans une cellule où ne pénètre même plus le bruit de la vie contemporaine qui bat furieusement pourtant les portes du cloître. Abîmé dans l'extase, il voit resplendir les féeriques visions, les sanglantes apothéoses des autres âges ».

Il est certain que Moreau fut un reclus, au sens où l'entend le monde. Sauf vers la fin de sa vie, où sa nomination comme professeur à l'école des Beaux-Arts lui donna des élèves pour qui il se montra toujours très affectueux (sans cependant leur parler de son œuvre ni même la leur laisser voir), il ne recevait pas d'amis.

Il sortait très peu, méditant ou peignant dans son atelier, où il se plaisait à entretenir une lumière artificielle.

Il recourait rarement au modèle vivant, et on ne connaît guère comme portrait peint par lui, outre le sien, que le portrait de sa mère, avec qui il vivait. Lorsqu'il perdit cette mère très tendrement aimée, « il se renferma, dit son élève G. Desvallières, dans son atelier, renonçant à toute relation mondaine jusqu'à la fin de sa vie. Et comme je lui parlais un jour de cette très austère déci-

sion : « Voyez-vous, mon cher enfant, répondit-il, la nature est si faible que j'ai peur d'oublier. » « Comme les ardentes paraphrases de ses tableaux — poursuit M. Desvallières, — les pensées religieuses et philosophiques que nous retrouvons dans ses notes ont été écrites pour sa mère devenue sourde. »

L'ermitage de la rue La Rochefoucauld n'était cependant pas aussi clos qu'il semblait l'être, car les livres y pénétraient, et Moreau en sortait parfois pour visiter les musées et les Salons, voire même pour prendre des esquisses en plein air.

En ce sens, il y a un peu de vrai dans la boutade de Degas. « Gustave Moreau, un ermite? Un ermite qui sait l'heure des trains. » « Croit-on, disait lui-même Moreau (propos cités par M. Rouault, numéro spécial sur G. Moreau, *l'Art et les artistes,* avril 1926), que même ceux-là qui se retirent dans la Tour d'Ivoire peuvent totalement échapper, s'ils sont sensibles, à cet art du siècle? Croit-on qu'après un Titien, un Rembrandt, un Giorgione, on peut peindre comme un Cimabué? » Une des raisons qui déterminent cette impression de complexité que nous ressentons si fortement lorsque nous contemplons, au musée Gustave Moreau, l'ensemble de son œuvre, c'est que cette œuvre s'échelonne sur un grand nombre d'années. Moreau a en effet commencé très jeune à peindre; il a vécu et travaillé jusqu'à soixante-quatorze ans (sur son lit de mort, il retouchait et signait encore ses toiles) et, durant toute cette période, il a été, quoi qu'on puisse croire, extrêmement sensible à tous les mouvements littéraires et picturaux de son époque.

Et au mouvement scientifique. On pourrait même soutenir que cet idéaliste forcené représente mieux le positivisme qu'aucun autre artiste de son temps.

Né de parents athées, Gustave Moreau, qui n'avait pas été baptisé, s'est toujours défendu d'avoir été mystique au sens vague du mot. Il accueillit très froidement les avances de Péladan et les Rose-Croix qui pensaient avoir trouvé en lui leur peintre.

Il n'appartenait à aucune église et, pour lui, chaque

détail du costume de ses personnages avait un caractère documentaire : c'était le rappel précis d'un fait emprunté à l'histoire des philosophies et des religions. Dans les divers cultes, il retrouvait en effet les mêmes mythes, c'est-à-dire l'expression, sous des formes variées, des désirs éternels de l'âme humaine. C'est ainsi que son Prométhée apparaît avec le visage du Christ, et que les amours du Cygne et de Léda (blancheur de cygne et blancheur de femme entremêlées) en arrivent pour lui à symboliser le mystère de l'Incarnation d'une façon assez inattendue. Il n'y a rien là qui soit fondamentalement contraire aux doctrines positivistes, surtout aux doctrines de la période mystique d'Auguste Comte.

Au mouvement parnassien, il emprunte peut-être aussi un peu de ce goût pour l'archéologie et les civilisations passées qui nous fatigue dans ses tableaux, comme il nous fatigue chez Flaubert et chez Leconte de Lisle; et c'est du Parnasse que, certainement, lui vient ce souci d'impassibilité majestueuse qui caractérise ses héros et ses héroïnes. Comme Baudelaire, il « hait le mouvement qui déplace les lignes ». On lui a reproché la lourdeur hiératique, le caractère artificiel de ses paysages, mais c'est que, quand il peignait, il avait dans l'esprit le même idéal que Baudelaire :

Et peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau.
. . . .
Et des cataractes pesantes,
Comme des rideaux de cristal,
Se suspendent éblouissantes
A des murailles de métal (1).

D'autre part, la passion qui vibre sous cette impassibilité apparente et ces coloris si chauds, ne les doit-il

1. Je vous dirai, confessait Baudelaire, que l'eau en liberté m'est insupportable; je la veux prisonnière, au carcan, dans les murs géométriques d'un quai. Ma promenade préférée est la berge du canal de l'Ourcq; quand je me baigne, c'est dans une baignoire. (A. Schanne, *Souvenirs de Schaunard.*)

pas à Delacroix, qu'il a tant admiré dans sa jeunesse?

Il n'a même pas manqué à Moreau l'influence de l'académisme. Il a débuté, en effet, vers 1848, à l'atelier de François Picot, qui compta aussi parmi ses élèves Pils, Cabanel, Bouguereau et Lenepveu. En 1857, il est allé en Italie. Il y a copié Raphaël, Vinci et Véronèse, mais, et là son symbolisme apparaît, il se passionne pour les peintres italiens du XVe siècle.

Cependant vers 1860, il rencontrait en Chassériau le maître dont il avait rêvé et en qui se fondirent harmonieusement toutes les influences qu'il avait jusque-là subies. Chassériau, qui exerça aussi une grande influence sur Puvis, est un des peintres qui ont le mieux ménagé la transition entre l'art orthodoxe et l'art symboliste.

« On pourrait, a écrit M. J.-L. Vaudoyer, comparer Chassériau, coincé en quelque sorte entre Ingres et Delacroix, à Baudelaire pris entre Hugo et Gautier. » Quand Chassériau disparaît à trente-sept ans, Moreau, en signe de vénération, lui dédie, au Salon de 1865, son *Jeune Homme et la Mort,* qui rappelle étrangement, avec cette silhouette de la Mort coupant le tableau en diagonale, une toile allemande, elle aussi sur la Jeunesse et la Mort, du commencement du XVIe siècle.

Maintenant que Chassériau n'est plus là pour le contrôler, Moreau va, de plus en plus, être dominé par les arts hindous, qui flattent son goût du rêve et son sens de la complexité. Aussi, alors que la plupart des artistes évoluent du complexe vers le simple, Gustave Moreau, à mesure qu'il vieillit, ne supprime pas, mais ajoute toujours, allant même jusqu'à élargir, au moyen de bandes de toile, des tableaux déjà commencés pour en agrandir le champ et y loger de nouveaux personnages.

A des années d'intervalle, il reprend encore les mêmes œuvres pour y placer d'autres détails. Il peint même en profondeur, pourrait-on dire, tant ses toiles sont riches en dessous. La Grotte de Galatée, en photographie, ne donne pas la sensation réelle de ce tableau où, sous la surface de la mer, on distingue des animalcules aux cou-

leurs étincelantes, qui se superposent à travers les diverses épaisseurs de l'eau.

Le mouvement naturaliste et l'impressionnisme, en revanche, choquaient en lui trop de sentiments intimes pour qu'il fût profondément influencé par eux. Naturalistes et impressionnistes le considéraient comme un de leurs grands adversaires. « J'ai une vive sympathie pour lui, disait Manet, qui, en 1883, n'accepta la légion d'honneur que lorsque Proust, alors membre des Beaux-Arts, lui eut promis de donner une rosette à Moreau (voir le *Manet* de Proust) mais il marche dans une voie mauvaise. Les gens du monde se pâment devant *Jacob et l'Ange*. Mais Gustave Moreau, qui est un convaincu, aura une influence déplorable sur notre temps. Il nous ramène à l'incompréhensible, nous qui voulons que tout se comprenne. Il n'y a pas à dire : c'est lui qui tient le bon bout à l'heure actuelle, si bien que ce que l'on admire aujourd'hui dans Corot, ce n'est plus la certitude de l'étude faite sur nature, mais l'incertain des tableaux faits dans l'atelier. »

De son côté, Moreau, nous dit Evenepoel, estimait que Manet, en dépit de très grands raffinements de ton, n'avait aucune science de la composition et pas de sentiment. Malgré cela, Moreau était si éclectique et si indulgent, il avait, comme dit Rouault, « une telle diversité dans l'esprit et un appétit si varié » que même des peintres très éloignés de lui l'intéressaient, pourvu qu'il découvrît chez eux des qualités techniques ou des lambeaux d'idéalisme. « Avez-vous vu, rue Lafayette, chez un marchand de tableaux, une femme attablée dans un bar? dit-il à M. Desvallières... Elle est peinte toute en absinthe... Il faut aller voir cela. » C'était une des premières toiles de Toulouse-Lautrec. Devant la Danseuse de Degas, au Luxembourg, il s'écriait : « On dirait l'aile d'un papillon, tant le pastel est souple, les tons d'une douceur infinie. »

En 1888, quoiqu'il ne fût pas de leur bord, les académiciens firent bloc sur son nom pour qu'il entrât à l'Institut, puis en 1898, ils le désignèrent comme professeur

chef d'atelier à l'école des Beaux-Arts, dans l'espoir qu'il endiguerait le flot, toujours montant, de l'impressionnisme.

Cette nomination à l'école des Beaux-Arts fut pour Moreau une occasion inattendue d'entrer en contact avec les jeunes peintres. Mais le résultat ne fut pas celui que ses électeurs avaient espéré; car Moreau avait trop de respect des consciences et des tempéraments pour essayer d'imposer à autrui ses préférences et encore moins ses antipathies. Ceux mêmes qui aujourd'hui critiquent ses méthodes artistiques et disent de lui, dédaigneusement, qu'il fut un littérateur et non un peintre, s'inclinent respectueusement devant la hauteur de vue du professeur.

Lorsqu'en avril 1926, Armand Dayot organisa à la galerie Petit une exposition des anciens élèves de Moreau, on fut frappé de voir que les meilleurs d'entre les jeunes avaient passé entre ses mains. Et ce n'était pas là une coïncidence : tous ceux qui avaient le désir de savoir, tous ceux qui voulaient tenir d'un maître autre chose que des recettes techniques et des moyens de parvenir, allaient vers Moreau, et, quelle que fut la destination qu'ils dussent atteindre ultérieurement, ils n'ont cessé de se réjouir, depuis, d'avoir accompli ce pèlerinage. « J'ai eu une chance de pendu de rester chez lui », dit le peintre belge Evenepoël, malheureusement mort à vingt-sept ans, qui nous a transmis certains conseils de Moreau.

Celui-ci corrigeait les dessins de tous ses élèves avec une ponctualité et une humilité extraordinaires : « Je vous supplie, leur disait-il, de vous obliger à *travailler pour la postérité.* » C'était là la grande idée et à peu près la seule qu'il tînt à leur inculquer. Après cela, qu'ils appartinssent à un groupe ou à un autre, peu lui importait, pourvu qu'il y eût en eux une flamme; et, une fois que l'élève avait trouvé son chemin, et quel que fût ce chemin, il l'encourageait à poursuivre.

« Maintenant, travaillez dans votre coin, dit-il un jour à Evenepoël, vous avez trouvé, vous êtes vous. »

Lorsqu'il mourut, il laissa à quatre de ses élèves des legs de cinq mille francs pour les aider à réaliser leurs

conceptions de l'art. Le plus bel éloge qu'on puisse adresser à Moreau professeur, c'est que presque tous ses élèves ont été différents de lui-même; ce n'est pas parmi eux que se sont recrutés la plupart des sous-Gustave Moreau qui regrimacèrent à leur manière l'œuvre du peintre de Salomé. Ses élèves? Mais ce sont les plus représentatifs des diverses tendances modernes aux quatre coins de l'horizon : un Henri Matisse, un Marquet, un Guérin, un Manguin, un Flandrin, un Puy, un Milcendeau, un René Piot et, dans un autre domaine, un Sabatté et un Maxence. Ceux mêmes, comme M. Rouault et M. Desvallières, qui procèdent le plus de lui, ne l'ont pas pastiché, montrant ainsi qu'ils ont bien compris ses doctrines, mais qu'ils poursuivent ses idées sur d'autres plans.

« Ne croyez à aucune ironie de ma part, a dit G. Moreau à M. Rouault, je vous considère comme représentant ma doctrine picturale, et c'est la raison la plus immédiate de votre insuccès. »

Cette influence de Moreau sur M. Rouault est même, dans certaines toiles, fort difficile à découvrir, tant l'idéalisme, chez M. Rouault, s'enveloppe souvent d'une rude gangue et est parfois nettement caricatural. L'influence est plus claire chez M. Desvallières, qui a poursuivi la pensée de Moreau en la catholicisant. On peut s'expliquer M. Rouault sans Moreau; on a peine, sans Moreau, à s'expliquer M. Desvallières. Il semble bien en effet que la dernière étape de la pensée de Moreau ait été cette idée que le christianisme est la forme la plus haute de l'esprit religieux.

La forme la plus haute jusqu'à présent, paraît penser Moreau, qui était un philosophe. La forme la plus haute, absolument, et sous l'aspect catholique, dit M. Desvallières qui est croyant.

Apollon et les Muses, écrit M. Desvallières dans sa préface au *Catalogue de l'Exposition Gustave Moreau et quelques-uns de ses élèves,* ne sont-ce pas les apôtres allant porter la lumière au monde sous la pensée de Dieu? Dans *Tyrtée,* c'est la joie du sacrifice. Ne sentons-nous pas que le mystère de l'In-

carnation a effleuré son esprit lorsqu'il a conçu sa *Léda*? Puis, voici la Croix elle-même qui apparaît dans les Chimères, dominant ce tableau dont les Sept Péchés capitaux animent toute la base. Dans la *Sémélé*, il glisse la Foi couronnée d'épines aux pieds de Jupiter, et l'amour profane se précipite dans le néant au contact de l'Amour même qu'est Dieu. Enfin, sa dernière composition, les *Lyres mortes*, est l'aboutissement de toutes ses recherches. « Le paganisme est mort pour moi, semble-t-il dire, le jour où la Croix m'est apparue. » Si l'on sait enfin que l'œuvre fut conçue pendant sa longue agonie, que, restée à peine ébauchée, elle a reçu les derniers coups de pinceau du maître, pourquoi ne pas voir là, en même temps que son tempérament d'artiste, une profession de foi chrétienne?

Et, comme de M. Desvallières procède aujourd'hui toute une génération de jeunes peintres catholiques, c'est une importante fraction de l'art catholique moderne que nous attribuons comme descendance à Moreau en lui donnant M. Desvallières. Mais si MM. Rouault et Desvallières ont mis plus consciemment et plus volontairement leurs pas dans ses pas, l'enseignement qu'il a donné à ses autres élèves, tout en restant plus diffus dans leurs veines, n'en a pas moins été efficace.

Je disais tout à l'heure qu'à ses élèves il ne prêchait ni ses doctrines symbolistes ni l'emploi de ses procédés techniques; c'est vrai, mais, à leur insu, il les imprégnait de certaines conceptions. D'abord du respect de leur métier; mais d'autres professeurs, soit naturalistes, soit impressionnistes, soit même académiques, auraient pu leur enseigner cela. La doctrine nouvelle qu'il leur inculquait en vertu de son symbolisme, c'est que l'artiste ne doit pas craindre d'exprimer son âme dans son œuvre; révélation très neuve pour les jeunes gens déjà conquis ou devant se laisser conquérir par une des trois écoles dont nous venons de parler, mais qui n'est en somme inconciliable avec aucune d'elles; au total, ce qu'il leur enseignait, c'était l'essentiel du symbolisme, ce que le symbolisme contient de plus profond et de plus vrai, le

symbolisme dégagé de ses maniérismes et de ses scories, le symbolisme que tout grand artiste porte en soi quoi qu'il en ait, même quand il s'efforce d'être absolument objectif, mais un symbolisme dont beaucoup de peintres alors ne voulaient pas reconnaître l'existence.

Les disciples de Moreau se dispersèrent à tous les vents du ciel; mais, partout où ils allaient, ils emmenaient avec eux quelques-unes des maximes que leur avait confiées leur maître, et si, maintenant, ce symbolisme, sous cette forme atténuée, est admis par toute la jeune peinture moderne, c'est en grande partie aux élèves de Gustave Moreau qu'est dû cet heureux résultat. Plusieurs de ses phrases-talismans nous ont été léguées par Evenepoel, a qui il disait par exemple : « Ne craignez pas de vous appuyer sur les maîtres anciens. Vous n'avez pas la même âme. Il est impossible que vous ne trouviez pas votre originalité »; ou encore : « L'art doit élever, ennoblir, moraliser; oui, moraliser; car, malgré ce que dit Gautier, l'art peut conduire à la religion (je parle ici sans désignation aucune d'orthodoxie). » Et aussi : « N'ayez pas peur de vous asseoir de temps en temps sur votre chaise, le soir, et laissez-vous aller à réfléchir. »

Moreau avait surtout plaisir à répandre de pareilles notions dans les intelligences qui semblaient un peu rétives. S'il eût voulu, dans les dernières années de sa vie, alors que le symbolisme littéraire battait son plein, il aurait pu, sans effort, s'entourer d'un groupe de thuriféraires. Mais le symbolisme tel qu'il se manifesta à l'époque dite symboliste ne savait pas trop où il allait. Cette imprécision répugnait à Moreau, qui n'admettait un rêve que bien ordonné et qui détestait « rêvasser », comme il disait avec mépris. Du mouvement symboliste, il détestait aussi la prétention tapageuse. « N'aurait-il pas voulu, disait-il, en riant, du Sar Péladan, me voir mage d'un nouvel idéal, annonçant, bonimenteur casqué et reluisant, la Bonne Nouvelle? » La faculté qu'il exaltait, c'était la *raison imaginative*. Comme il trouvait que l'imagination d'Odilon Redon n'était pas assez raisonnante, il disait de lui, non sans condescendance : « Je

vois des gens doux et bons comme M. Redon, qui est un sincère et dans lequel il y a, certes, le développement d'un cerveau peu banal... Mais enfin quel triste résultat! »

La position de Moreau, dans le monde pictural, me fait songer à celle qu'occupa Mallarmé dans le monde littéraire. Tous deux, quoique symbolistes, sont restés parnassiens dans leur forme... Mallarmé en métrique, était en effet demeuré fort traditionaliste, et il ne faut pas oublier son cri offensé : « On a touché au vers », quand il apprit que G. Kahn et ses amis s'étaient permis d'attenter aux cadences anciennes.

Mallarmé — disait Thibaudet (1) — a tenu, dans l'autre massif français, qui équilibre la poésie classique, une place analogue à celle de Boileau. Rien d'étonnant à ce qu'il se trouve au croisement exact, à la patte d'oie de ces trois routes du XIXe siècle poétique, le romantisme, le Parnasse, le Symbolisme, et qu'on puisse presque indifféremment voir en lui l'aboutissement et la logique absolue de ces trois mouvements en apparence ennemis. Il ne se mêle pas à leurs disputes.

Leur idéal à tous deux peut s'exprimer par des termes fort analogues.

Moreau, dit M. Fernand Romanet (*Revue hebdomadaire*, avril 1926), n'exploite jamais le *romantisme* de la situation. Toujours, il immobilise en son développement le geste héroïque. Ce qu'il veut exalter en effet (dans Hercule et Jason) n'est pas la force vitale du tueur de monstres, mais bien plutôt l'énergie spirituelle dont celui-ci rayonne.

« La peinture, affimait Moreau, est un silence passionné. » Or, quand Thibaudet essaye de résumer la tentative de Mallarmé, il ne trouve pas de meilleure expression que « réaliser par l'allusion la synthèse de la parole et du silence (2) ».

Le processus de l'esprit est le même quand nous essayons de déchiffrer un tableau de l'un ou un poème

(1) Rimbaud et Mallarmé, *Nouvelle Revue Française*, 1er février 1922.
(2) La Poésie de Stéphane Mallarmé, *Ed. Nouvelle Revue Française*.

de l'autre : il faut analyser petit détail par petit détail si l'on veut comprendre l'ensemble. Chaque centimètre carré d'un tableau de Moreau a un sens très précis; et ce qui devait décevoir Mallarmé comme Moreau devant l'enthousiasme de leurs admirateurs symbolistes, c'est que ceux-ci, pressés de crier qu'il avaient compris, s'exclamaient devant la beauté de la synthèse avant d'avoir passé par l'analyse.

On n'insiste peut-être pas assez sur le fait que Mallarmé, sortant très peu et ne se passionnant guère pour les formes végétales dans la nature, a décrit sans relâche son mobilier, entrevu par lui dans le clair-obscur de sa chambre, car, lui aussi, comme Moreau, il aimait les persiennes closes. Dans les tableaux de Moreau, il est de même frappant de constater qu'au travers de ses bizarres paysages, des meubles complexes apparaissent. Auprès d'un héros, par exemple, qui se dresse au bord d'un précipice, voici un haut meuble tarabiscoté qui évoque en notre souvenir « la fulgurante console » du poète.

Peut-être, dans leur goût de la réclusion à tous deux, entrait-il beaucoup de timidité, surtout à l'égard de la femme, qui semble tous deux les avoir hantés. L'Œdipe de Moreau n'est pas aux prises avec un sphinx, mais avec une sphinge.

Elle s'est agrippée à lui, dit Schuré; ses griffes de devant labourent sa poitrine, sa croupe de lionne se cambre, ses deux ailes se dressent, son sein de femme est pointé vers le cœur du héros, et son profil fuyant, ironique, agressif, l'interroge, lui pose la question.

Pour Schuré, cette sphinge est la nature, mais n'est-il pas permis de penser que Moreau a songé à l'Eternel féminin, plus encore qu'à la nature? N'étaient-ce pas des sphinges aussi qui, à la même époque, s'approchaient du saint Antoine de Flaubert pour le tenter?

Celles même de ces héroïnes qui personnifient la chasteté sont extraordinairement troublantes, car, sous leur indifférence apparente, on devine mille pensées perverses.

Une impression identique, dit Huysmans, surgissait de ces scènes diverses, l'impression de l'onanisme spirituel répété dans une chair chaste, l'impression d'une vierge pourvue, dans un corps d'une solennelle grâce, d'une âme épuisée par des idées solitaires, par des pensées secrètes d'une femme assise en elle-même et se radotant, dans de sacramentelles formules de prières obscures, d'insidieux appels aux sacrilèges et aux stupres, aux tortures et aux meurtres.

Mais voici le commentaire donné par Moreau lui-même à ses *Filles de Thestius* :

Gynécée cyclopéen. Au milieu, deux cippes; l'un porte la boule du soleil, emblème de la force virile; l'autre, le disque de la lune, emblème du sexe féminin. Les deux sexes : les têtes de taureaux d'une part, les sphinx de l'autre. La nature puissante et visible, le mystère profond et insaisissable... C'est au centre de ce troupeau que vient s'asseoir le destructeur de monstres. Il a pris place silencieux, attentif, et grave, et anxieux, au milieu de la salle ; il attend, il médite ce grand acte de génération; il sent en lui l'immense tristesse de celui qui va créer, qui va donner la vie, en même temps que cette grande exaltation d'âme qui vient l'assaillir, lui, le voué aux sacrifies, à chaque acte de sa destinée fatale.

Et voici encore quelques lignes de lui sur sa *Messaline* :

Le batelier du Tibre saisit cette statue vivante de la débauche, ce marbre silencieux, plein de mystère, souriant sous ses voiles, l'impératrice louve aux sens inassouvis.

Encore pourrait-on, avec quelque candeur, soutenir qu'il a là voulu flétrir la femme exceptionnelle, la femme pervertie. Mais, dans son commentaire sur *les Chimères*, il ne nous cache pas que toutes les femmes sont ainsi.

Cette île des rêves fantastiques, écrit-il, renferme toutes les formes de la passion, de la fantaisie, du caprice chez la femme, la femme dans son essence première, l'être inconscient, folle de l'inconnu, du mystère, éprise du mal, sous la forme de séduction perverse et diabolique... Ce sont des êtres

dont l'âme est abolie, attendant sur le bord des chemins le bouc lascif monté par la Luxure qu'on adorera au passage; des êtres isolés, sombres dans leurs rêves d'envie, d'orgueil inassouvi, dans leur isolement bestial.

Dans ce portrait qu'il trace de la femme, on peut déceler incontestablement et de la rancune et du désir. Pour lui comme pour Vigny, toute femme est un peu Dalila. A la femme d'ailleurs il pardonne, en la personne d'Hélène sur les remparts de Troie, Hélène à qui le vieux Priam lui-même a déclaré : « Non, ma fille, tu n'es pas coupable. »

Attirance et répulsion pour le même objet : tout G. Moreau est là, et c'est ce qui explique le caractère déconcertant de sa peinture. Très perspicace, il se rendait bien compte lui-même du déséquilibre qui était en lui :

Mon plus grand effort, mon unique souci, ma préoccupation constante, a-t-il écrit, est de diriger le mieux que je puis cet attelage difficile à conduire d'un pas égal : mon imagination sans frein et mon esprit critique jusqu'à la manie.

Comment il se faisait qu'il eût à conduire ce double attelage, nous l'avons expliqué en partie par les diverses influences intellectuelles qu'il a subies. Beaucoup de ces influences étaient d'origine littéraire, mais il n'aimait guère qu'on les lui rappelât, quoiqu'il fût d'autre part fier de sa culture.

J'ai trop souffert dans ma vie, écrivait-il à un amateur, de cette opinion injuste et absurde que je suis trop littéraire pour être peintre. Tout ce que je vous écris sur mon tableau pour vous être agréable ne demande pas à être expliqué par des paroles; le sens de cette peinture, pour qui sait lire un peu dans une création plastique, est extrêmement clair et limpide.

Ce qui paraissait très simple à Moreau ne l'était pas autant pour les regardants. Non point qu'il ne connût merveilleusement sa technique de coloriste et de dessinateur, mais ses dons de penseur et ses dons d'artiste cohabitaient en lui sans complètement s'entre-pénétrer,

tout en s'influençant; dans sa peinture on trouve une sécheresse trop intellectuelle; quant à sa pensée, elle est faussée par le souci qu'il a d'être plastique. Ce qui était surtout dangereux pour son art, c'est que les sujets de ses tableaux se présentaient d'abord à lui et séjournaient dans son cerveau sous forme de concepts intellectuels au lieu de jaillir spontanément sous un aspect plastique, comme ils font chez les grands peintres. Remarquons que c'est de son cerveau bien plus que de son âme qu'il est question dans ses écrits.

La notion même de couleur était liée, chez lui, essentiellement à une opération intellectuelle : « Notez bien une chose, disait-il à Evenepoel, c'est qu'il faut penser la couleur, en avoir l'imagination. Si vous n'en avez pas l'imagination, vous ne ferez jamais de la belle couleur. » Prévoyant les angoisses de son agonie, il interdit à son médecin, dit M. Desvallières, l'emploi de tout stupéfiant, de toute piqûre anesthésiante. « Je veux conserver mon cerveau intact, jusqu'au bout; c'est mon bien le plus précieux, » a-t-il déclaré. Jamais il n'a peint pour le seul plaisir de peindre. L'évocation de la pensée par l'arabesque et les moyens plastiques, voilà, disait-il, mon but. » Mais même quand il arrivait à imposer silence à son cerveau, les régions intuitives de son âme entraient encore en conflit avec son talent de peintre. Son intuition lui ordonnait en effet de ne pas croire aux apparences extérieures des choses :

Croyez-vous en Dieu? — trouvons-nous dans une de ses notes. — Je ne crois qu'en Lui seul. Je ne crois ni à ce que je touche ni à ce que je vois. Je ne crois qu'à ce que je ne vois pas et uniquement à ce que je sens; mon cerveau, ma raison me semblent éphémères et d'une réalité douteuse, mon sentiment intérieur seul me paraît éternel et incontestablement certain.

« Qu'est-ce que je regretterai dans la vie? disait-il en mourant. De chères amitiés? Mais nous les retrouverons; les grandes joies que le travail m'a données? Oui... et un peu la nature », ajoutait-il en montrant le

petit bout de son doigt pour indiquer combien il était détaché des choses extérieures.

Pourtant, sa probité lui commandait de copier scrupuleusement cette nature dont il se méfiait. Dans sa peur de ne pas être assez véridique, il allait au Jardin des Plantes copier minutieusement des ailes d'aigle qu'il appliquait avec précaution aux flancs d'un dragon entrevu dans ses rêves. Sur un corps de taureau, qu'il avait longuement étudié d'après modèle, il plaçait une tête de Jupiter qui, malgré ses efforts et justement peut-être à cause de ses efforts, jurait avec le reste de l'anatomie; sur des arrière-plans flous, il ciselait les coquillages de la grotte de Galatée.

Dans son grand tableau de Jupiter et Sémélé, au centre d'architectures qu'il appelle lui-même « aériennes, colossales, sans base ni faite », fourmille toute une cohue (encore si c'était une cohue, mais non, ils sont juxtaposés!) d'êtres bizarres, allégories ou monstres dont certains, nous dira-t-on, sont des « êtres non formés qui doivent attendre encore la vie de la lumière... les indéchiffrables énigmes des tempêtes ».

Mais, à côté d'eux, d'autres êtres sont tout caparaçonnés de joyaux qu'on pourrait étudier à la loupe, si bien que sur le tableau même, on se rend compte des combats qui se sont livrés dans l'esprit du peintre.

Il voulait là nous exprimer l'ascension de la Vie vers le Divin; c'était le moment où jamais de procéder par larges touches ou par grandes lignes; tout au contraire, c'est à des moyens étonnamment analytiques qu'il a recouru pour rendre une impression de synthèse. Devant des toiles comme celles-là on comprend le jugement de Paul de Saint-Victor : « Un fumeur d'opium qui aurait à son service des mains d'orfèvre », ou encore la plaisanterie de Degas : « Il voudrait nous faire croire que les dieux portaient des chaines de montre. »

§

Le nom de Gustave Moreau appelle à notre esprit celui de Puvis de Chavannes, qui fut complètement son con-

temporain puisque Moreau, né en 1824, est mort en 1898, tandis que Puvis, mort lui aussi en 1898, était né en 1826; tous deux ont dû leur découverte d'eux-mêmes à Chassériau. Sans doute est-ce comme fondateur de notre art décoratif moderne que restera surtout Puvis de Chavannes, comme ayant été le premier au XIXe siècle, qui ait posé magistralement la formule d'une adaptation nécessaire des œuvres aux murailles qu'elles devaient orner; cependant, au point de vue qui nous occupe, il nous faut citer ici Puvis de Chavannes comme étant celui qui, en même temps que Moreau, a poursuivi son rêve solitaire sans se mêler aux naturalistes, mais tout en examinant avec perspicacité leurs efforts.

C'est seulement en effet vers la fin de sa carrière, lorsque le mouvement symboliste éclata en littérature, que Puvis de Chavannes connut vraiment la réputation.

Il est intéressant de lire aujourd'hui le jugement que, dans son *Art moderne*, Huysmans, en 1881, portait sur le *Pauvre Pêcheur* de Puvis de Chavannes; on y dégage tout le parti-pris d'un critique habitué à admirer dans une toile, ou le dessin outrancier ou le déluge de lumière, comme aussi on distingue, dans les dernières lignes, le sentiment de la génération qui va suivre et qui sera, en partie, le sentiment de Huysmans une fois converti.

Puisque nous avons tant fait que de regarder les rébus et les mythes de la nature, voyons l'étrange panneau de M. de Chavannes : *le Pauvre Pêcheur*. Une figure, taillée à la serpe, pêche dans une barque; sur le rivage, un enfant se roule dans des fleurs jaunes, près d'une femme. Que signifie cet intitulé? En quoi cet homme est-il un pauvre ou un heureux pêcheur? Où, quand cette scène se passe-t-elle? Je l'ignore. C'est une peinture crépusculaire, une peinture de vieille fresque, mangée par des lueurs de lune, noyée par des masses de pluie, c'est peint avec du lilas tourné au blanc, du vert laitue trempé de lait, du gris pâle; c'est sec, dur, affectant, comme d'habitude, une raideur naïve. Devant cette toile, je hausse les épaules, agacé par cette singerie de gran-

deur biblique obtenue par le sacrifice de la couleur au gravé des contours dont les angles s'accusent avec une gaucherie affectée de primitif; puis je me sens quand même pris de pitié et d'indulgence, car c'est l'œuvre d'un dévoyé, mais c'est l'œuvre d'un artiste convaincu qui méprise les engouements du public, et qui, contrairement aux autres peintres, dédaigne de patauger dans le cloaque des modes.

En dépit des révoltes que soulève en moi cette peinture quand je suis devant, je ne puis me défendre d'une certaine attirance quand je suis loin d'elle.

Nous ne possédons pas, je crois, de document plus intéressant sur l'opinion des hommes de 1881, plus révélateur à la fois sur leur mentalité présente et sur celle du lendemain, qui commençait déjà à affleurer en eux, que ce jugement de Huysmans sur le *Pauvre Pêcheur*.

Remarquons d'ailleurs que Moreau était loin de se douter que Puvis et lui combattaient pour la même cause. « Rien — disait-il avec humeur quand on lui parlait du talent « décoratif » de Puvis — n'a été fait de plus décoratif que les grandes toiles des maîtres et les fresques de Botticelli, Luini, etc. » Puvis, de son côté, ne devait guère goûter le clinquant de Moreau, clinquant que, il faut bien le dire, Moreau avait en grande partie emprunté à Chassériau, qui avait un faible pour la représentation des joyaux en peinture.

Comment le peintre de la complexité eût-il aimé celui qui s'efforçait d'être simple, au risque d'être sec? Comment Moreau dont les paysages sont si abstraits, aurait-il compris un peintre qui, comme fond à ses décorations, donnait un paysage moderne de Neuilly? Comment celui qui a écrit : « Il n'y a pas d'art décoratif » eût-il goûté l'homme qui devait introniser le genre décoratif dans la France du XIX[e] siècle? Comment Moreau, qui ne représentait que des héros et des Dieux, eût-il pu s'intéresser aux humbles qui figurent dans toutes les toiles de Puvis? Et pourtant ces deux peintres, tout imprégnés de parnassisme qu'ils fussent tous deux, étaient précurseurs du symbolisme en ceci qu'ils ne se

résolvaient ni l'un ni l'autre à copier simplement ce qu'ils avaient sous les yeux, mais que, tout en prenant ce biais un peu gauche de prêter à leurs personnages des costumes antiques, ils s'essayaient à exprimer par des moyens plastiques des douleurs et des joies d'hommes modernes.

Puvis a mieux réussi que G. Moreau dans son entreprise, mais c'est aussi que son ambition était moins haute. Il y a, dans les fresques de Puvis, une clarté particulière qui vous attire, mais dans cette clarté-là a-t-il fait passer plus que la surface de l'âme? « Je suis, disait Voltaire, comme les ruisseaux de mon pays, je suis clair parce que je ne suis pas profond. »

« Puvis, déclarait Gauguin, explique son idée, oui, mais il ne la peint pas; il est grec, tandis que moi, je suis un sauvage, un loup des bois sans collier. Puvis intitulera un tableau *Pureté* et, pour l'expliquer, peindra une jeune vierge avec un lys à la main; un symbole comme cela, on le comprend. Gauguin, au titre Pureté, peindra un paysage aux eaux limpides. » Puvis lui-même disait qu'il ne pouvait exprimer une sensation que lorsqu'elle lui était devenue tout à fait claire. « Pour toutes les idées claires, assurait-il, il existe une pensée plastique qui les traduit. Mais les idées nous arrivent le plus souvent emmêlées et troubles. Il importe donc de les dégager d'abord, pour pouvoir les tenir pures sous le regard intérieur. Une œuvre naît d'une sorte d'émotion confuse, dans laquelle elle est contenue comme l'animal dans l'œuf. La pensée gît dans cette émotion, je la roule, jusqu'à ce qu'elle soit élucidée à mes yeux et qu'elle apparaisse avec toute la netteté possible. Alors, je cherche un spectacle qui la traduise avec exactitude. C'est du symbolisme si vous voulez. »

On en vient justement, parfois, à se demander si l'art de Puvis est du symbolisme au sens profond du mot; tant son symbolisme est en coquetterie avec les divers mouvements de son époque : Académisme, naturalisme et impressionnisme.

Dans un temps de prose et de réalisme, écrivait de lui Th. Gautier, il est naturellement héroïque, épique et monumental.

C'est un éloge très juste, mais qui ne facilite pas le classement de Puvis; il occupe un peu, dans l'art pictural, la place qu'a Victor de Laprade dans notre poésie.

Beaucoup de noblesse, mais noblesse un peu universitaire; éclectisme très habile et très bien équilibré, mais qui manque de spontanéité.

Venu chronologiquement entre les réalistes et les symbolistes, il a pu les rallier en même temps, a écrit Rodenbach (*l'Elite*), les réalistes disant : « Il n'y a qu'à copier la nature », les symbolistes proclamant : « La nature n'existe pas. »

Puvis, constate Rodenbach, a peint de vrais modèles dans de vrais paysages.

Mais en occupant seulement les êtres à de nobles travaux, en ne les plaçant qu'en des contrées florissantes, il se rapproche des symbolistes, qui s'en tiennent à des attitudes de légende ou de beauté.

Sur des décors fidèlement reproduits, il a projeté, dit Rodenbach « une atmosphère irréelle, une lumière d'au-delà.

Peut-être Rodenbach aurait-il pu ajouter que cette lumière magique qui apporte au paysage une puissance nouvelle de suggestion, Puvis la devait en grande partie aux recherches des impressionnistes.

« L'art impressionniste et sa suite immédiate ont donné, a dit Puvis, du jour à l'atelier et ont nettoyé la palette avant l'heure du travail. »

L'influence de Puvis se retrouve surtout chez ceux des symbolistes qui voudraient s'adonner aux idées modernes sans perdre pour cela complètement contact avec la tradition orthodoxe des académies.

CHARLES CHASSÉ.

LA
MORT TRAGIQUE D'UN POÈTE

—

Le 22 juin 1937 mourait à Tananarive, à l'âge de trente-quatre ans (1), le premier et le plus célèbre des poètes malgaches d'expression française, Jean-Joseph Rabearivelo (2). Les circonstances de cette disparition ont été gardées jusqu'à présent secrètes, mais le temps a passé et l'on peut aujourd'hui, sans être tenu à la même réserve qu'antan, parler des derniers moments du poète. Au surplus, une telle mort revêt, par sa singularité, une importance qui dépasse celle des habituels faits-divers. Non seulement elle prend place dans l'histoire anecdotique littéraire, et particulièrement dans celle du romantisme d'après-guerre, auquel elle semble se rattacher, mais elle offre, au point de vue humain, un intérêt puissant, du fait qu'elle touche au problème, toujours délicat, des rapports entre les peuples colonisés et ceux qui leur apportent la civilisation. Les textes que le lecteur trouvera ci-après lui permettront d'en juger.

C'est après avoir passé la nuit chez son père qu'en rentrant chez elle avec ses quatre enfants, Mary, la femme de Rabearivelo, et ceux qui l'accompagnaient, s'étonnèrent de trouver la porte close. Déjà la veille, le poète avait promis à sa femme d'aller la rejoindre, et elle l'avait attendu vainement. On découvrit le corps étendu sur un lit, les pieds nus, vêtu d'une chemise et d'un pantalon. Deux filets de sang coulaient des

(1) De son propre aveu, Rabearivelo était plus âgé, de trois ans semble-t-il.

(2) Les mots malgaches ne se prononcent pas selon leur orthographe usuelle. Il faut lire *Rabéarivèle*, *Imaïtsouanale*, *Vouhangue*, *Ambatoujoutse*, *Imerne*, *amountane*.

lèvres. Sur le drap une montre, quelques feuillets, la revue Yggdrasill, *et, empilés sur une table de nuit ouverte, quelques livres. Rabearivelo s'était empoisonné avec du cyanure de potassium.*

Avec le mauricien Robert-Edward Hart, Rabearivelo était le principal représentant de la poésie française dans l'Océan Indien. Disciple de Pierre Camo, il avait commencé par écrire des plaquettes en vers réguliers dont Volumes, *puis il avait évolué, et, dans ses derniers ouvrages,* Presque-Songes, Traduit de la nuit, Chants pour Abéone, *il avait adopté le vers libre.*

Il avait publié des poèmes dans le Mercure de France *et collaboré à diverses revues dont* 18° Latitude sud, Capricorne, le Journal des poètes. *Il avait écrit en prose des ouvrages de critique et d'imagination, et avait abordé la scène, notamment avec une féerie qui fut jouée à Tananarive,* Imaitsoanala, Fille d'oiseau.

Jean-Joseph Rabearivelo était un petit homme frêle, dont une chevelure abondante et souvent ébouriffée couronnait le front haut. Merne et de souche noble, il avait le teint clair et le type de sa race, nez épaté, pommettes marquées, lèvres charnues. Les yeux pétillants, un pli amer à la bouche, il avait volontiers le ton et le rire sarcastiques. A l'inverse de ses compatriotes, il ne faisait pas étalage d'élégance vestimentaire. Son aspect physique représentait assez bien ce qu'il était dans la vie courante, un correcteur d'épreuves d'imprimerie, plutôt besogneux.

Très émotif, susceptible, ombrageux, mais sensible à une bonne manière, intelligent mais d'esprit souvent compliqué, il nourrissait un orgueil et une ambition immenses. Sa situation ne répondait pas à l'étendue de sa culture, et il en souffrait. Il avait fait des études à l'Ecole supérieure des Frères, et, après avoir été dessinateur en broderies, il était entré dans une imprimerie. Il avait continué de s'instruire et s'était, au vrai, formé tout seul. La connaissance qu'il avait acquise de la poésie était telle que bien peu de Français qui vont aux colonies en possèdent une semblable. Après le français dont il connaissait les moindres finesses, il avait appris l'espagnol, qu'il lisait couramment.

Quels mobiles le poussèrent au suicide au moment où il commençait à connaître une certaine notoriété? Il est difficile de répondre à cette question de façon précise. Rabearivelo était trop fier pour se confier à quelqu'un, et ceux qui l'approchèrent dans la dernière période de sa vie ne soupçonnèrent pas l'imminence de sa fin brutale.

A vrai dire, depuis quelques mois, il y avait dans l'existence du poète un ressort de cassé. Il se ménageait peu, et quand, les yeux hagards, sans avoir dormi, il arrivait le matin devant les morasses, il était parfois incapable d'exécuter son travail. Son patron et ses amis s'en inquiétaient, et ils avaient obtenu du Gouverneur général que Rabearivelo fût recruté pour le service des Archives ou de la Bibliothèque, où il mènerait une vie plus calme que dans une imprimerie.

Rabearivelo, qui écrivit jusqu'à la minute même où le poison fit son effet, a laissé de nombreux papiers, dont un journal intime et des dernières volontés, et c'est dans ces écrits, dont la sincérité indiscutable fait de véritables documents humains, qu'il convient de chercher les raisons qui le poussèrent au suicide. Quelles qu'elles soient, d'ailleurs, elles expliquent peut-être, mais ne justifient pas une détermination qui n'a pu être prise et exécutée que dans une crise de dépression profonde.

Certains faits ont pu contribuer à accroître le désespoir de Rabearivelo, mais aucun d'eux ne paraît avoir été assez grave pour l'acculer au suicide. Il fut déçu de ne pas être envoyé à Paris par la Colonie à l'occasion de l'Exposition de 1937 (seuls, quatre artisans firent le voyage). De même, les difficultés d'ordre administratif qui empêchaient ou retardaient son affectation à la Bibliothèque de Tananarive lui furent sensibles. Mais ce qui l'affecta le plus, ce fut le jugement que l'un de ses créanciers obtint contre lui. Le poète vit dans cette condamnation le début de sa déchéance et son amour-propre fut cruellement blessé (3).

(3) Dans une lettre rédigée le jour de sa mort, Rabearivelo y fait allusion :

« Quand vous recevrez cette lettre, écrit-il, je ne serai plus qu'une poignée de cendres à rendre à la terre.

« Je quitte délibérément la lutte, la vie, — cette immense philosophie. Délibérément et sans amertume, comme sans rancune.

« C'est, je peux le dire, le bonheur entrevu que je m'en vais, et je

Le journal intime de Rabearivelo comporte dix-huit cents pages manuscrites. Il s'intitule Calepins bleus, témoins secrets, pythagoricques. *Il relate au jour le jour, en les commentant, les principaux et les moindres faits de l'existence, au demeurant médiocre, du poète. Il y a de tout dans ces* Calepins, *des projets et des critiques littéraires, des impressions, des souvenirs, des histoire de famille et des ragots. On y lit le récit, échelonné sur quatre années, d'un énervant amour platonique et celui des bonnes fortunes qu'obtint ce petit homme, qui vouait un culte à Casanova et ambitionnait de l'imiter.*

Au cours des pages, on voit se préciser et se développer les idées et les sentiments de Rabearivelo. Son drame, c'est celui d'un homme qui a franchi très vite, trop vite peut-être, les étapes de la civilisation. Il a voulu devenir l'égal d'un blanc, non pas d'un blanc quelconque, trafiquant ou colon, mais d'un intellectuel. La littérature s'est offerte à lui comme le plus sûr moyen d'évasion et d'ascension, et il s'est voué à elle d'enthousiasme. De là, la boulimie de savoir qui s'empare de lui, la voracité qu'il montre de tout ce qui est poésie, l'importance exclusive qu'il attribue à la littérature dans son existence.

Il prend pour guide et pour modèle Baudelaire, qu'il désigne familièrement par ses initiales, et il s'imprègne de poésie au point qu'il ne peut rien faire ni éprouver sans avoir une réminiscence littéraire. Cependant, à mesure qu'il approche du but qu'il s'est fixé, il s'enfonce dans une solitude qui finira par l'accabler. Les allusions qu'il fait au tourment de Moïse, dépeint par Vigny, ne sont pas seulement un souvenir littéraire, elles évoquent un sentiment vécu. Il se rend compte qu'il devient un être à part, qui n'est ni malgache ni français, quelque chose comme un métis de l'esprit, et il en souffre comme il souffre des petites humiliations quotidiennes. Il n'est pas assez fort pour ne vivre que sur lui-

meurs, devant cette terre promise, de n'avoir pas voulu tendre la main.
« Les fourmis en seront confondues — si toutefois elles peuvent être sensibles au départ volontaire, mais dicté un peu par la hargne, d'une cigale. »

Ajoutons, pour être exact, que Rabearivelo avait toujours sa situation à l'imprimerie, que certains droits d'auteur allaient lui être bientôt payés, et qu'il s'est exagéré sans doute l'importance de ses dettes.

même, dans l'état de tension intellectuelle continue dont il a fait son climat, et sa femme Mary, qui ne parle pas notre langue, ne peut le suivre dans son évolution ni le réconforter lorsqu'il en a besoin. Quant à la société coloniale qui l'entoure, elle attache tellement d'importance à la couleur de la peau et plus encore à la situation sociale qu'il ne trouve pas auprès d'elle l'accueil qu'il serait en droit d'espérer.

Lorsque l'idée de la mort se présente à l'esprit de Rabearivelo, c'est sous son aspect littéraire qu'il la voit. C'est la mort de Gilbert, celle de Deubel, celle de tant d'autres qui le hante et le tente. Elle lui apparaît comme le couronnement suprême d'une œuvre littéraire, l'acte qui force la gloire trop lente à venir, et qui assure la pérennité d'un nom.

Bien qu'il s'éloigne par l'esprit de ses semblables, Rabearivelo reste fidèle aux traditions et même aux préjugés de sa race. C'est ainsi qu'il attache une grande importance à son horoscope. Il est martien et sait qu'il périra de mort violente. L'image qu'il se fait de la mort et la hantise qu'il en a sont proprement malgaches. Quand sa fille préférée Voahangy tombe malade, au lieu du médecin il appelle la sorcière, qui administre des simples à l'enfant et, sans doute, la tue.

La mort de sa fille porta à Rabearivelo un coup terrible. Sans qu'il l'avouât jamais, — il n'avoue dans son journal que ce qui contribue à dresser l'image baudelairienne qu'il veut léguer de lui au lecteur futur — il traîna depuis lors le remords de cette fin prématurée. Ce souvenir accrut le désarroi de sa pensée et tourna à l'obsession.

Un autre trait de son esprit, tel qu'on le discerne dans les Calepins bleus, *c'est l'appétit de jouissance. Rabearivelo déborde de sensualité. Afin d'exalter son imagination et de créer l'atmosphère qu'il croit nécessaire pour œuvrer, il emprunte aux étrangers leurs excitants, aux blancs l'alcool et le vin, aux jaunes l'opium. Le récit de ses beuveries, que la pénurie de ses ressources rend vulgaires, et surtout celui de ses fumeries, emplissent de nombreuses pages du journal. Il semble à Rabearivelo qu'en vivant ainsi il se libère de la contrainte qui pèse sur lui et qu'il ressemble davantage à ceux qu'il veut imiter. Il n'est pas rare qu'il passe toute la*

nuit à fumer la drogue, et, quand il sort à l'aube, épuisé, son porte-monnaie est vide. Il s'endette pour satisfaire son vice, mais un jour il se trouve dans l'impossibilité de payer le Chinois et celui-ci refuse de lui faire crédit. C'est alors que le drame se noue. Rabearivelo fait une ou deux tentatives pour franchir les portes de la fumerie, mais c'est en vain. Quinze jours après avoir cessé de fumer, volontairement comme il le prétend ou non, il s'empoisonne.

Les médecins diront si cette privation brutale de la drogue peut ou non être considérée comme ayant déterminé le suicide. Il est en tout cas avéré que l'abus de l'opium ruina Rabearivelo physiquement et intellectuellement.

Sa perte fut cruellement ressentie par toute la jeunesse malgache. On l'enterra avec simplicité dans le tombeau ancestral, à Ambatofotsy. Sa famille, ses amis, les peintres et les littérateurs malgaches, une quinzaine d'Européens accompagnèrent sa dépouille à dix kilomètres de Tananarive, par une route où les autos soulevaient une poussière rouge qui ne retombait que lentement. Il faisait beau et chaud, bien qu'on fût en plein hiver austral. Des discours furent prononcés. La femme de Rabearivelo sanglotait, portant dans ses bras son dernier-né. Sa mère, dont il était le fils unique, lui adressait en sanglotant une lamentation suprême, et trois enfants, dont l'aîné avait douze ans, regardaient, graves et sans comprendre, la foule en deuil, la terre remuée, et le cercueil qui descendait rejoindre dans le tombeau les restes de leur sœur disparue.

ROBERT BOUDRY (4).

EXTRAITS DES « CALEPINS BLEUS »

14 janvier 1935.

La furieuse envie que j'ai, depuis le jour dit de l'an, de tout foutre par terre — et, naturellement, de me glisser moi-même dessous!

Vrai! sans un peu d'amour qui m'attache à tel visage,

(4) Les documents publiés ci-après comprennent :
1° Des extraits des *Calepins bleus, témoins secrets, pythagoricques.*
2° Les divers documents trouvés en la possession du poète, le jour de sa mort.

— auquel il faudrait d'abord, hélas! donner un sourire, — sans ces liens de chair et de sang, et encore ceci : un *dû professionnel* (ça peut-il avoir un sens — celui que je donne?), sans quelque chose de presque pédéraste que je professe à l'endroit de mon œuvre qui ne sera jamais achevée, et qui abordera les siècles futurs — décapitée comme la Victoire de Samothrace... sans ceci qui est humain, — trop humain — et sans cela qui est spirituel, — trop spirituel — il y a vraiment beau temps que mon corps aurait nourri les racines de quelques herbes sombres et mon sang rendu plus rouge tel bloc de notre latérite!

Et la lutte contre l'Ange m'apparaît plus jacobienne que jamais!

Au moins finir en Jacob...

—

20 février.

... Ah! pouvoir mourir, grands dieux — pouvoir mourir dans les délices et sans qu'il y ait aucune raison de regretter ce monde bête, ses choses polluées et ses gens mesquins, si mesquins!

Pouvoir mourir, dis-je, dans les délices! Pouvoir connaître cette mort qu'on craint tant et qui, cependant, ne doit avoir rien d'effarant.

Et

Mourir comme Gilbert en avalant sa clé...

Mourir et puis se taire; mais, de son silence à jamais clos, éternel, écraser, broyer certaine conscience actuellement impavide.

... Hier, avant-hier, que de scènes inoubliables de joie canaille dans la fumerie que je viens de contribuer à faire naître!

Hier surtout — ce matin même, puisque aussi bien j'ai quitté la boîte alors qu'il était une heure.

Trois femmes blanches nues, cinq Chinoises itou et deux métisses. Le tout, *la toute*, exhalant une forte odeur de sexe et de café fort. Je ne dirai rien de l'haleine du roseau...

—

4 novembre.

Vient de prendre fin pour nous, enfin, pour nous, la Fête des Trépassés. Quatre jours — quatre longs jours voilés de crêpes (les autres) et de fleurs (la nature) : les 1er, 2, 3 et 4 novembre.

Ne suis pas sorti vendredi.

Deux cierges veillaient la mémoire de mes chers morts : sous l'agrandissement de Voahangy dans son cadre offert par P. A droite un autre sous-vitre de cet ange. A gauche, une belle photo de Fagus. Par-ci, par-là, des autographes de Jules (5) et de la comtesse.

L'ombre d'Ormoy était représentée par *la Vie est à ce prix* (je n'avais pu remettre la main sur un portrait de lui).

Guère travaillé. Paresse — paresse en compagnie, par toute la pensée, de ceux qui ne foutent plus rien que chercher à revivre derrière nos rétines, dans la source tarie du sang. Et qui, pour toutes fleurs, ne voient plus sur leur poitrine dévastée que des racines terreuses.

Cette nuit-là, il pleuvotait sans cesse. Plus pourtant que du crachin. Larmes de ceux qui voudraient pleurer au lieu d'être pleurés...

—

17 décembre.

Qui de nous est maintenant marqué pour s'en aller le premier?

Si c'était moi... mais ne me voilà-je pas prêt depuis des mois, des années?

—

30 décembre.

Cette dureté envers tous et moi-même : je la sens naître et croître en moi comme, dans le creux d'un bambou sec, une bouffée de flammes.

Et pourtant Dieu sait que si, au monde, il doit, il peut y avoir un homme heureux, ce ne peut guère être, présentement, que moi.

(5) Jules Allain, poète de ses amis, mort prématurément à Madagascar.

Mes conquêtes ne sont-elles pas innombrables depuis quelques semaines? n'ai-je pas tout mon temps? ne lis-je pas quelques-uns des plus beaux esprits de tous les temps? surtout : un vieil amour que je croyais être devenu moins que cendres depuis longtemps ne prend-il pas l'air de se réveiller bel oiseau? Mais surtout, surtout, ne ris-je et ne rigolé-je pas tout à mon aise en devinant qu'une aiguille est fichée au cœur de... parce qu'il me plaît de l'agacer et d'être méchant, oh! si peu, envers elle?...

---

20 février 1936.

Le gros Michel s'est pendu hier entre, croit-on, 14 et 16 heures... Depuis ce matin, je n'ai fait que me représenter Michel, et je me convaincs de plus en plus qu'il portait bien sa fin sur sa tête. En effet tout était patibulaire en lui : cette chair bouffie d'après le gibet, ce sang qui de partout se dénonçait pléthorique. Et ce cou puissant qui paraissait défier la corde précieuse pour les superstitieux. Tout cela et tout le reste appelait la potence.

C'est maintenant chose faite, et les bouches de perdre de la salive en en parlant, et toutes les suppositions de sourdre.

Parlons surtout des deux camps hostiles qui, toujours en pareille occasion, s'opposent entre eux. C'est-à-dire de ceux qui discutent autour d'un suicide : il y a ceux qui y trouvent de la lâcheté, il y a, par contre, ceux dont je suis, qui y décèlent la plus terrible bravoure, le plus incroyable courage.

Or quoi? mais essayez donc voir, Messieurs et Mesdames! essayez de mourir par vous-mêmes, et, comme vous allez certainement échouer, vous m'en direz des nouvelles après, et nous verrons où est, où sera la lâcheté, où la bravoure?

---

15 octobre.

Une simple récapitulation, — sinon un simple résumé : *Samedi.* — Chez les Chinois. Le temps se dévidait

avec une lenteur de roman anglais, et ma tête qui me pesait agréablement raisonnait avec la minutie d'un littérateur naturaliste. J'ai pris des pipes comme au temps heureux et fort de 1921. Je vivais plus que jamais *la Fin du Monde* (6). Mais la vivais tellement que, depuis, ne suis encore parvenu à... la tuer, à en mourir. Je veux dire à m'en délivrer comme une parturiante de son œuf, ou un « besogneux » de son double... prussien.

Ne suis rentré que

Dimanche à 5 h. du matin. — Me suis aussitôt mis au lit après m'être dégagé de presque une outre de bile. Puis aussitôt sommeil. Repris connaissance vers 9 h. 30...

—

3 novembre.

Cette série de jours tristes pour moi, pour nous, pour ma famille! Le 2, le 3 et le 4...

Trois ans déjà ont fini leur cours...

Et moi, dans mon dénuement... Hélas! dans la nuit de dimanche à lundi, pas même un cierge à la maison pour veiller les Ombres de la Petite qui venait alors de passer 36 mois sous terre — juste le temps qu'elle avait passé parmi nous!

Pas un cierge...

Si, un bout que nous avons retrouvé, Mary et moi, et qui avait servi avec quelques autres, il y a trois ans aujourd'hui jour pour jour, autour d'un corps promis à la terre...

—

17 janvier 1937.

Elle aurait aujourd'hui six ans (7).

Elle ne les a pas eus, la Pauvre, la Chère, hélas!

Et ces trois petits couples d'années, la première moitié, *Elle* l'a passée sur terre; l'autre, dessous, sous un peu d'herbes et tout le poids, qu'*Elle* ne peut pas sentir, de tout l'espace...

—

(6) Il s'agit d'une nouvelle qu'il projette d'écrire.
(7) Sa fille.

15 juin.

Vivre constamment, six mois durant, à la façon orageuse, par exemple, d'un Balzac. Vivre cette vie, sans la consolation d'en avoir le génie — voilà, à peu près, la géhenne mienne depuis, environ, le jour de l'an.

Et l'orage pèse encore sur moi!

Tout cet échange de lettres qui se fait entre un homme de loi représentant un Shylock, mon bon Montmartrois (8) et moi, depuis vendredi...

Ah! qui donc disait que dans les affres les déesses viennent mieux et que les chants les plus beaux sont les plus... Ironie! ironie! que tout cela — et mensonge! Pour ce qui me regarde, du moins... puisque aussi bien voici près de 180 jours que je ne produis plus rien, n'ayant plus goût à rien! Si, pourtant : aux premiers jours d'avril, le premier volet d'un petit triptyque intitulé *le Buste,* une variante, un peu — mais quel ricanement! — d'un beau poème marmoréen de Gautier.

Depuis rien, plus rien.

Un immense désir, déjà formulé au Gouverneur, de devenir fonctionnaire. Non, certes, ni le Pactole, ni une sinécure — mais, au moins, au plus, le calme, la paix parmi des monceaux de papier...

—

16.

Je ne sais quel passage — mais d'une lettre assurément — de Lorrain-le-grand-pourri me corne à l'oreille et me tarabuste le cœur, en même temps que ce distique de Hugo :

> Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
> Mais laissez-moi pleurer!

Et, comme en écho, mauvais mais retentissant écho, un vers du cher affreux Vigny qui contredit tout ça et en souligne la lâcheté.

La vérité est que je souffre — et souffre d'autant plus que je n'ai vraiment personne à qui me confier totalement. Je me sentirais autrement moins seul, et, partant,

(8) Il s'agit de son éditeur à Madagascar.

mon fardeau de « solitude » n'aurait pas le même poids que je lui sens.

Si, au moins, bon Dieu, j'avais la force de travailler! Mais non, et ce repos, cet immense repos où je me vautre n'est pour moi, à la vérité, n'offre pour moi que le supplice le plus pur : la lucidité comme qui dirait d'un agonisant!

—

20.

C'est égal! Je me crois enfin obscurément arrivé au bonheur, et c'est alors seulement que je me sens l'âme et le corps rongés par la... misère. Et je n'ai aucune honte à me le dire, ici, à la cime de la solitude. Parvenu là sans orgueil, sans fierté.

Tel le Moïse du grand Alfred...

Hier E. B. qui sortait du Gouvernement m'a dit, les larmes, presque, aux yeux — c'est drôle de constater que tous, on s'occupe de moi maintenant — que « ça » n'allait pas à souhait pour moi : parce que je n'ai que des titres littéraires, il paraît qu'on hésite beaucoup à me prendre dans les cadres. Je ne serais donc qu'un auxiliaire — autrement dit : un dont on pourrait, le premier moment venu, se débarrasser sans phrases, sans cri.

Et me voici qui pense presque avec amertume à telle grande (il y en a là des grandes, des moyennes et des petites) page que j'écrivis, sans guère songer à sa virtuelle et personnelle prophétie, dans *le Bijou rose et noir*, et publiée naguère par *le Bon Plaisir*.

Prophète, prophète du malheur! — et de soi-même cela, dirait tel discret elliptique que je connais bien dans les jours mauvais.

Ah! vivre avilit vraiment, comme disait H. de Régnier. Et peut-être aussi faut-il qu'on meure pour qu'on vous croie sincère, — cela soit dit à la façon du bohémien de la Paix.

Comme tout cela fait appeler et la pierre et l'herbe qui scellent la vraie solitude!

22.

Ce n'est pas drôle : un latin né parmi les Welches, et avec les traits d'un Welche — ceci soit dit sans moquerie aucune.

Imaginez, en renversant les rôles, Jésus européen (origine, traits, etc.)

Et cela, c'est moi : impérieusement, violemment, *naturellement* latin chez les Mélaniens. Et avec les traits de ceux-ci.

Non, ça ne peut pas continuer ainsi.

Et maintenant, devant la Solitude que je vais me forger, je crie comme le Moïse de Vigny — n'ayant plus, depuis plus de 15 jours, — volontairement, certes, — de cette drogue qui

agrandit ce qui n'a pas de bornes.

Et je signe

J.-J. RABEARIVELO

A l'âge de Guérin, à l'âge de Deubel,
un peu plus vieux que toi, Rimbaud anté-néant...

22 juin 1937
à 10 h. 7'.

—

Le paraphe qui termine la signature barre presque toute la page. Rabearivelo énumère ensuite divers papiers qu'il verse en appendice, et dont le plus intéressant, qui est en même temps le dernier cité, est le faire-part de la mort de sa fille Voahangy, décédée à Tananarive, le 3 novembre 1933, à l'âge de 3 ans. Ce faire-part se termine par la citation du quatrain de Baudelaire qui commence ainsi :

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance...

II. DOCUMENTS DIVERS

1. *Dernières volontés du 27 août 1929.*

Ce n'est pas drôle de mourir
Et d'aimer tant de choses :
La nuit bleue et les matins roses,
Les fruits lents à mûrir...

P.-J. TOULET.

Un thrène est à écrire en vingt chants. Je souhaite fort de ne point ME taire avant de tout achever. MON TESTAMENT MUSICAL.

Je crois en Dieu.

Je ne pratique aucune religion, encore moins le Christianisme.

Aucune cérémonie religieuse à ma mort.

Aucune couronne qui ne soit blanche.

Des violettes

comme ma vie.

—

Si j'ai souffert, si je souffre?

— Je ne suis qu'un homme.

Si je hais, si j'aime?

Un homme encore,

mais un poète.

Toutes les circonstances de ma vie m'ont tressé une couronne *inqualifiable.*

—

Ma femme et mes enfants : rien qu'eux, à qui je laisse tout, du reste : et ma joie et ma douleur — et ma fortune et ma misère et ma grandeur et le contraire.

—

Mes livres : ne pas les vendre avant la majorité de mes enfants.

Les hypothéquer s'il faut, mais à un membre de la famille. Au besoin, les vendre à la Colonie. V. ma lettre à B... 22. VI. 37.

Mes œuvres :

en français.

(Suit une liste d'œuvres inédites).

en hova.

Je désavoue tout, sauf les quelques vers réunis en recueils collectifs et ceux que je garde dans une chemise rose — éparpillés dans des revues et journaux.

. . . .

Si c'est possible informer de tous événements fortuits mes amis :

(Suit une liste d'écrivains de langues française et espagnole).

. . . .

Le faire-part : sans croix — le nom ne doit être suivi d'aucun titre.

Epigraphe, *en petites italiques :*

Soyez béni, mon Dieu qui donnez la souffrance...
Je sais que vous gardez une place au poète
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des trônes, des Vertus, des Dominations.

BAUDELAIRE (p.-c.).

Et c'est tout. Pas de deuil : Dieu m'aura repris.

J.-J. RABEARIVELO.

2. *Dernières volontés du 22 juin 1937.*

Voici mes bien dernières volontés.

Elles annulent tout ce qui y est contraire et se trouve sur les d. v. du 27 août 1929 ci-contre.

I. — *Je meurs sereinement.*

II. — Pas de faire-part.

III. — Pas de religion.

IV. — Pas de couronnes.

IV *bis.* — Des violettes — si possible — et de grandes brassées d'*amontana* (9).

V. — Pas de deuil.

VI. — R. B... sera mon exécuteur testamentaire littéraire.

VII. — Jacques R... s'occupera de ma mémoire d'écrivain (à lui toutes les lettres — celles que je n'ai pas détruites — que j'ai reçues et toutes les découpures de presse).

J.-J. RABEARIVELO.

(9) Sorte de ficus à larges feuilles qui en Imerina couronne souvent les hauteurs. Ce désir du mort fut respecté. Ses enfants précédèrent le cortège, portant dans leurs bras des branches d'*amontana* et un gros bouquet de violettes.

III. DERNIER JOURNAL

1er feuillet.

22 juin 1937
à 14 h. moins 9 de mon horloge.

Je prends 14 pilules de 0. 25 de quinine pour avoir la tête bien lourde.

Un peu d'eau pour l'avaler.

— Vais lire Milosz et *Yggdrasill,* 2 derniers numéros.

— Je lis distraitement.

— Que tous les livres d'enseignement, dictio, gram, etc. restent à mes enfants!

— Que tous les papiers que confie à MM. B... et Jacques, après utilisation, reviennent aux miens.

— Le beau thrène modulé par Milosz!

Mary et vous tous, mes enfants, je vous aime bien. Je serai, d'ailleurs, toujours autour de vous.

2e feuillet.

A l'âge de Guérin, à l'âge de Deubel,
un peu plus vieux que toi, Rimbaud *anté-néant,*
parce que cette vie est pour nous trop rebelle
et parce que l'abeille a tari tout pollen,

ne plus rien disputer et ne plus rien attendre,
et, couché sur le sable ou la pierre, sous l'herbe,
fixer un regard tendre
sur tout ce qui deviendra quelque jour des gerbes.

Fixer un regard tendre! Tendresse de l'absence,
dans le Néant, Néant auquel je ne crois guère.
Mais est-il plus pure présence
que d'être à toi rendu, ô Mère douce, ô Terre?

On se retrouvera tous dans ta solitude,
et peuplée, et déserte ainsi que l'océan.
Et chaque fois que *ici-haut* soufflera le vent du sud
en bas l'on causera des survivants.

Quelles racines de fleurs viendront alors nous boire
pour calmer dans le soleil telle soif de fruits?
Se pencheront sur nous les héliotropes du soir
et viendra prendre de nos secrets le Bruit.

Le Bruit, le Bruit humain — vaines rumeurs de coquillages
pour les marins endormis du sommeil de la terre!
Le Bruit, le Bruit humain, toujours le même à travers les âges
et qui ne se dépouille que chez les morts d'un peu de vos misères.

Mais déjà je sens l'odeur de la poussière
et des herbes; déjà j'entends l'appel de ma fille;
ah! pour peu que l'oubli n'ait pas cerné vos yeux de terre
songez quelquefois à nous dans nos grottes tranquilles!

Et que ce ne soit pas pour verser des larmes
près de nos portes closes par le silence!
Que ce soit pour penser qu'il y aura quelque charme,
un jour, à être guidés par nous dans la fin immense.

4e feuillet.

14 h. 37 de mon horloge.

L'effet de la quinine commence. Bientôt, dans un verre, un peu sucré, plus de dix grammes de cyanure de potassium.

Toute ma pensée entoure tendrement les miens.

— Je lis.

Admirable Odilon-Jean Périer!

Mais j'aime davantage André Gaillard.

— Mary, aie un métier — le plus difficile te servirait encore le mieux. Apprends et sache bien tailler et coudre pour les femmes. Bientôt t'arrivera le livre-prospectus de l'Ecole de Couture. Inscris-toi pour des cours complets.

5e feuillet.

Mon cher B...

Tâchez aussi de faire acquérir par la Colonie mes *Vieilles Chansons des pays d'Imerina!*

Merci.

— 15 h. moins 9.

Ça sonne, ça sonne.

Fermer les yeux pour voir Voahangy et commencer les adieux silencieux aux chers vivants. Parents. Amis.

Il est trois heures (quinze).

Ça sonne, ça sonne. Je viens d'éteindre. Je vais m'étendre après avoir bu mon verre.

Toute ma pensée étreint les miens.

6e feuillet.

J'embrasse l'album familial. J'envoie un baiser aux livres de Baudelaire que j'ai dans l'autre chambre.

Il est 15 h. 2. — Je vais boire.

C'est bu.

Mary. Enfants. A vous mes pensées, les dernières.

J'avale un peu de sucre. Je suffoque. Je vais m'étendre.

(Suit un mot informe, inachevé, quelque chose comme bonsoir, *ou une signature.)*

POÉSIES

—

A GUILLAUME APOLLINAIRE

Quel ami allons-nous perdre encore?
L'oiseau chante au haut du peuplier.
Mon fils est là avec une jeune fille.
Comment vas-tu, Apollinaire?
C'est le même soleil qui nous éclaire.

La Tour Eiffel te dit bonjour.
Les demoiselles qui n'ont pas de salon
sourient à tous les balcons.
Mais qu'Hiver se fasse la barbe
ou que pointent les bourgeons,
c'est le même soleil qui nous éclaire.

On buvait du Tavel chez Establet,
on jouait au bilboquet rue de l'Arbalète.
Souviens-toi, c'était hier.
On saignait aux épines pour avoir la rose
— le fruit défendu seul nous est dû —
et jour et nuit on se retrouvait
à l'ombre d'un arbre ou d'un clocher.
Hier? aujourd'hui?
C'est le même soleil qui nous éclaire.

Pablo, Derain, et vous, Fleuret,
sur le pont de Prague, aux bois de Viroflay,
à ta santé choquons nos verres,
c'est le même soleil qui nous éclaire.

1.

IN MEMORIAM L. L. C.

Le Cardonnel chante ce soir au paradis
avec Platon et le roi Salomon.
Vous souvient-il encore, Luigi,
de la villa Pamphili et du bel Aventin,
de la douceur qui tombait sur Fribourg
le premier jour que je vous vis?
Vous me disiez à Figline,
mais était-ce à Figline ou sur la via Appia?
« Mon fils, calme-toi.
Comme il bout, ce Janvier... »

Qu'ensemble notre chant résonne
et pour l'éternité,
sur la flûte et le tympanon
parmi les Trônes et les Dominations!

2.

MORT DE GORVEL

Lancelot, Lancelot du Lac,
réveille les fées!
En Brocéliande Gorvel s'en est allé.
La cloche d'Ys sonne.
A cheval est monté le roi Artus
en personne.

3.

IN MORTEM RAYMOND DE LA TAILHEDE

Parmi les mânes bienheureux
tantôt vous sourirez, Raymond.
Quittez votre manteau,
l'ombre est tiède au balcon.
Nisus avec Euryale,
le chevrier et le marchand d'oiseaux...

ÉTÉ

Plus vivace que l'eau des sources,
l'été déploie sa chevelure blonde.
Contemple Hypérion au multiple réveil,
borne ton désir ainsi qu'il fait sa course
et plonge-toi, pour qu'elle te féconde,
dans la joie muette du soleil.



Grands hêtres au tronc lisse
que trouble d'un seul cri l'oiseau de la forêt,
abeilles frémissantes, nuits d'août et de juillets;
ciels, vertiges,
matins où plongent
les chevaux du soleil;
ah! que de gloires évanouies, que de songes,
Eté,
dans ta torpeur aux rires étouffés!



S'endormir, s'éveiller
est un égal plaisir
tandis que nous recouvre
l'écume de l'été.
Qui donc songe à demain?
Dans l'or et dans le bleu
chaque route s'éloigne en vain.
A mignoter, à baisoter,
petits petons et hauts tétins!



Coquelicot rouge,
quand elle n'est pas grise
plus rouge est la perdrix;
aux cornes du jeune taureau
se jouent la caille et le perdreau.
Dans le soir

la faux rayonne d'avoir fait tout son devoir.
Les angélus bleus s'enroulent autour des meules.
Grâce à l'étoile du berger,
grillon retrouve sans se tromper
l'épi perdu dans le champ de blé.
A la Saint-Jean
les jours sont grands.



Emmêlez-vous avec mon sang,
langues de feu, flammes de miel,
du ciel et de la plaine
été tout débordant!
Midi plonge dans l'eau, midi dort sur la pierre.
C'est en été qu'on peut mourir,
c'est en été qu'on doit se réveiller!

CARTES-POSTALES

LE CIMETIÈRE DE ZBRASLAV

A Madame Tapié.

Jacqueline, dansons la berline;
mais cet été de Bohême,
vous en souvient-il
quand au cimetière de Zbraslav
— Jacqueline, dansons la berline —
vous couriez après les papillons?

—

HARRACHOV EN BOHÊME

Truites et bergeronnettes
chez les verriers font bon ménage;
là-haut sous un ciel d'orage
le petit train de Silésie
passe en agitant sa sonnette.

—

VIGNETTE RESTAURATION

Au fond d'un palais violet,
à Parme, Marie-Louise épaississait.
A Récamier René tendait un pain de son;
pour séduire mamzelle Montgolfier
l'aérostat s'envolait longuement
vers Saturne et les Poissons.

A LEO LARGUIER

en lui envoyant les *Quatre Saisons.*

La joie se paye avec du sang,
la faridondon
la faridondaine,
qu'on soit joueur aux grandes orgues
ou de mirliton.
Mais aujourd'hui cette heure de loisir,
trêve à nos chers travaux,
nous saurons la cueillir.
Ensemble il faut que nous buvions de ce bon vin,
Larguier,
qui louez à ravir
la beauté des dames,
la couleur du jour
et le goût d'un poulet cuit à point.

A PONCINS

qui sculpta Nausicaa.

C'est dans l'île qu'il faut rester!
La terre rit et renouvelle,
le golfe se ceint de laurier,
Poncins, Nausicaa t'appelle!

A UN JEUNE MARIÉ

Selon le rite
gravement deux petits enfants
te l'ont conduite

parmi les cierges et l'encens.
L'attente, le désir te souffle
des mots de soie et de velours.
Enjôleur, cajoleur, vainqueur,
l'oiseau chante comme à Vérone :
sur ta joie, ton jeune amour
ferme la clenche et la crémone.

L'INÉPUISABLE ÉTÉ

La vitre verse en nos maisons
plages de ciel et de gazon.
De cheval ou d'oiseau,
en vites-vous jamais
de plus rare pelage
ou plus fine toison?

Le marchand des quatre saisons
apporte dans sa carriole
l'inépuisable été.

PETITE SUITE

1.

Ce soir j'accueillerai dans mes vers
la cruche à la margelle du puits,
la bougie et le miroir.

Il y aura toujours des pilotes
pour guider les avions et les bateaux,
des poètes pour chanter
les cascades amies des cerfs,
les collines des châteaux.

2.

La nuit, les très vieux arbres
cèdent
aux brèches du vent :
nul ne les a vus tomber

qu'une chouette et quelques hiboux.
Appuie-toi à mon épaule :
dans mes vers murmurent encore
les voix qui se sont tues
quand la Grande-Ourse glisse sur le môle.

3.

Pour accueillir le vent qui se glisse dans la montagne
les rochers se vêtent de saxifrages
et mon amour de ton amour.
Oh! que jamais plus on ne tourne la page...
Nous n'imaginerons pas une autre lumière
que la lumière de la mer ou des forêts.

4.

De Gygès ni de son anneau
je n'ai souci,
mais plus d'une fois
sans m'en douter
j'ai rempli la coupe
du roi de Thulé.

5.

Notre vieux chagrin,
nous l'avons enterré
dans l'herbe des grandes vacances.
Parle tout bas :
parfois, l'hiver, il vient rôder
autour des lampes.

6.

Si la joie la plus vive
trébuche au plein jour,
j'ai ai tapissé ma chambre.
Voici la source d'Ophélie
et toute la soie de vos rires.
Réveillez-vous, oiseaux,
dans la fumée des labours.

7.

LE VIEUX MUR

Le soleil abandonne à regret
ce vieux mur,
un vieux mur
tout rissolé comme une pomme mûre.
Tant de poètes lui durent leurs chansons
et leurs nids tant d'hirondelles
qu'il fallait bien lui donner un souvenir.

8.

Ici le temps passe sans qu'on s'en doute;
j'ai lié amitié
avec la hanche d'un arbre,
le coude de la route.

Insensible au remords, à la plus belle histoire,
la Parque demain peut clore mes yeux :
j'aurai fait naître des fleurs inconnues
dans les sables de ma mémoire.

ANDRÉ CASTAGNOU.

UN PHILOSOPHE DE LA DÉMOCRATIE

T. G. MASARYK

—

Le 14 septembre 1937, à quelques lieues de Prague, T. G. Masaryk s'éteignait au château de Lany, et la Tchécoslovaquie tout entière prenait le deuil du grand vieillard qu'elle nommait son « Président Libérateur ». L'Europe, dans son ensemble, s'est associée au peuple tchécoslovaque pour déplorer la perte d'une des plus grandes intelligences de ce temps, d'un des esprits les plus hardis et les plus actifs du monde politique.

Sa hauteur d'esprit et la force de son intelligence avaient valu à T. G. Masaryk, non seulement dans son pays, mais dans le monde, une autorité morale dont peu d'hommes politiques peuvent se vanter.

Cette autorité, il va sans dire, nous assure un de ses biographes tchèques (1), n'est pas incontestée. Le monde est un combat et Masaryk est un homme de combat.

Masaryk est un philosophe; il a ses conceptions qu'il expose, qu'il soutient, qu'il défend contre les autres et même parfois contre lui-même. Quel est donc le philosophe qui ne rencontre pas de contradicteurs? Masaryk en a rencontré beaucoup. C'est à eux que l'on doit de connaître la plupart de ses idées. C'est du choc de ces discussions que, fulgurantes comme des étincelles, sont nées les pages où il révèle sa pensée. Aussi certains écrivains voient-ils en lui un critique et un polémiste plutôt qu'un

(1) Lev Sychrava : *T. G. Masaryk*, 1850-1930... Prague, 1930, page 6.

philosophe. Il n'a jamais formulé aucun corps de doctrine. Sa pensée est éparse en une foule d'écrits

Jamais, au grand jamais, déclare-t-il à M. Karel Capek (qui fut son fidèle Eckermann), je n'ai aimé publier d'ouvrages. Mes livres, jamais je ne les ai suffisamment retouchés et finis. Si je les faisais paraître, c'était qu'une circonstance donnée m'y forçait à un certain moment. Si on m'avait laissé tranquille — et si moi, je n'avais fait attention à personne — je n'aurais peut-être pas donné une seule œuvre. Quand je me suis trouvé dans la mêlée, j'ai frappé autour de moi, et, plus d'une fois, inutilement... Toute ma vie, j'ai livré des batailles, et cependant je ne crois pas être belliqueux de nature. Lutter pour le plaisir de lutter, cela, je l'ignore; la vérité est plutôt que l'on m'a provoqué et que je me suis défendu. La polémique sert à quelque chose; elle aveugle, mais elle vous incite à penser, vous et l'adversaire. Ces luttes ont été pour beaucoup, me semble-t-il, dans l'évolution de notre conscience nationale et dans notre vie spirituelle (2).

C'est, en tout cas, dans les écrits provoqués par ces luttes que se manifeste le plus vivement la philosophie politique de Masaryk. Car, fidèle en cela à Platon, auquel il consacra l'un de ses tout premiers travaux, il estime que la politique doit se fonder sur la philosophie. La politique doit être une véritable science, à laquelle il faut se préparer par une étude sérieuse, car elle réclame des connaissances nombreuses et profondes.

Il y a là-dessus de bien instructives réflexions dans le troisième volume des *Entretiens*, de M. Karel Capek, qui n'a malheureusement pas été traduit en français.

Rappelez-vous Platon, Aristote, Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin, etc... dit Masaryk; de tout temps les philosophes se sont creusé la tête au sujet de problèmes politiques; sous cette forme, la théorie politique a toujours fait partie de la philosophie. Cela résulte des rapports entre la politique et l'éthique; or l'éthique a toujours été un élément de la philo-

(2) Karel Capek : *Entretiens avec Masaryk*, traduits du tchèque par Madeleine David, Paris, 1936, page 146.

sophie. De nos jours la philosophie a donné naissance à la sociologie et à la philosophie de l'histoire, qui, dans le sens strict du mot, sont des sciences politiques. La politique est, de ce fait, devenue une science pratique (3).

Cette science conduit Masaryk à se faire le philosophe (mieux vaudrait sans doute dire : l'apôtre) de la démocratie. Il nous a donc paru que le meilleur hommage à rendre à sa mémoire serait de rechercher, dans ses ouvrages comme dans ses déclarations, quelle conception cet éminent Tchécoslovaque se faisait de la démocratie. Aussi bien l'heure est-elle des plus propices à une telle recherche au moment où, à l'intérieur comme à l'extérieur des divers pays européens, s'affrontent des « idéologies » soi-disant démocratiques ou anti-démocratiques. Une telle étude permettra peut-être de savoir si la Russie, où une terrible révolution a instauré la « dictature du prolétariat », est un Etat démocratique et si l'Allemagne « totalitaire », où un référendum a porté M. Hitler au pouvoir, est au contraire un Etat anti-démocratique. Car la plus grande confusion règne évidemment dans beaucoup de cerveaux, et des mieux faits, sur le point de savoir ce qui est ou n'est pas une démocratie. Masaryk nous le dira avec la claire franchise qui lui était habituelle et avec tout l'élan d'un cœur généreux. Il est, en effet, porté vers la démocratie autant par son cœur que par sa raison. Ses origines, tout comme sa formation intellectuelle, expliquent cette part du sentiment dans sa philosophie.

Il nous faudra donc, pour bien comprendre cette philosophie et avant d'aborder le domaine des idées, esquisser brièvement la biographie d'un homme qui, après avoir été maintes fois, pour l'audace de ses théories, déclaré traître à la nation, s'est vu, la patrie émancipée, vénéré comme un père.

(3) K. Capek : *Hovory s T. G. Masarykem*, III. *Myšlení a život*. Praha, 1935, p. 160.

§

Thomas Masaryk est né le 7 mars 1850, dans un village de Moravie, d'une humble famille de prolétaires campagnards. Son père, Slovaque, était charretier dans les domaines impériaux, et sa mère, Tchèque, avait été domestique dans quelques familles bourgeoises. Cette dernière, qui était fort pieuse, eut sur l'enfant une influence réelle et c'est certainement à elle qu'il dut ce fond de religiosité qui toujours marqua son caractère. A la pénible situation de son père il dut de comprendre, pour l'avoir éprouvée, toute la misère des ouvriers de la terre, en même temps que l'oppression dont souffrait, dans une Autriche germanisante, la nation tchécoslovaque.

Sur la personne de mon père, confesse-t-il à M. Karel Capek, j'ai éprouvé les effets du servage, de la corvée. Il servait et travaillait sans goût, par force; il ôtait son chapeau devant ses maîtres, mais ne les aimait pas. En fait, même après 49, le servage s'était maintenu sur les domaines impériaux; songez donc, mon père dut solliciter de ses maîtres la permission de m'envoyer à l'école réale (4).

Le jeune Thomas s'étant distingué à l'école primaire, il avait été décidé, en effet, qu'il poursuivrait ses études, pour devenir instituteur. On l'avait donc, l'autorisation supérieure obtenue, envoyé dans une école secondaire pour préparer son admission à l'école normale. Il eut malheureusement achevé ses études deux ans trop tôt. Qu'en faire? Allait-on le laisser flâner si longtemps?.., On le mit en apprentissage à Vienne, chez un serrurier. Il y resta peu de temps.

A l'atelier, explique-t-il lui-même, le contremaître me plaça devant une machine à façonner les fers à chaussures : vous introduisiez dans l'appareil un bout de fer, vous faisiez marcher un ressort, et la ferrure recourbée en sortait. Quand j'eus fait cela pendant un jour, deux jours, bon. Je le fis encore pendant huit jours, quinze jours, trois semaines, après

(4) Karel Capek : *op. cit.*, page 6.

quoi je me sauvai chez nous. J'ai toujours aimé le travail, mais cette besogne d'usine, toujours la même, avec un ou deux mouvements éternellement pareils, j'étais incapable de la supporter. J'aurais peut-être tenu davantage cependant, si l'un des apprentis ne m'avait chipé mes livres de l'école réale. Toujours, le travail terminé, j'attrapais mes livres et je lisais. Lorsqu'on me les eut volés, je me trouvai si malheureux que je m'enfuis à la maison... (5).

Naturellement porté vers l'étude, l'enfant cherchait constamment à s'instruire, et la lecture lui paraissait le meilleur moyen. « Oui, confesse quelque part Masaryk, je suis depuis mon enfance un liseur insatiable. » Connaissant l'allemand par sa mère et par l'école réale, s'étant quelque peu, dès l'âge de treize ans, initié au français, puis plus tard au russe et au polonais, il lisait dans toutes les langues qu'il possédait. Il pensait ainsi se meubler l'esprit et, notamment, pénétrer la « culture » des peuples européens. De fait, Masaryk a toujours cru que la littérature d'une nation est l'exact reflet de son caractère. Il dévorait donc livre sur livre, discutant avec lui-même, prenant des notes, accumulant des fiches. Un Français est surpris, en parcourant les écrits du philosophe tchèque, du nombre de nos auteurs qu'il y trouve cités ou tout au moins nommés. Certains noms l'étonnent même, et il en arrive à se demander si réellement une telle abondance n'entraîne pas forcément quelque confusion (6).

Fuyant Vienne, après la privation de sa modeste bibliothèque, le jeune Thomas fut donc mis en apprentissage chez le forgeron du village. Il y serait sans doute resté et

(5) Karel Capek : *op. cit.*, page 42.

(6) Dans *La Résurrection d'un Etat* (traduit du tchèque par Fuscien Dominois, Paris, 1930), par exemple, nous lisons ceci : « C'est à cette éducation catholique, que j'attribue les préoccupations sexuelles de la littérature française et, en cela, la France est représentative. Le poète catholicisant Charles Guérin en a donné la formule : *Duel éternel entre le feu du corps païen et le désir supra-terrestre de l'âme catholique* » (page 116). Or, *La Nouvelle littérature* 1895-1905, de Georges Casella et Ernest Gaubert (Paris 1906), fournit le texte suivant : « Dans l'éternel duel qui se livre en lui, entre les ardeurs d'une chair païenne et les élévations d'une âme catholique (H. Bordeaux), M. Charles Guérin a su composer des poèmes simples, puissants, émouvants et clairs » (page 93). La confusion n'est-elle pas évidente?

serait devenu un excellent artisan si un de ses anciens maîtres n'avait insisté pour qu'il poursuivît ses études et, en attendant, ne l'avait placé comme sous-maître dans une école du voisinage. C'est alors que, seul d'abord, puis sous l'égide d'un brave vicaire, Masaryk se plongea dans l'étude du latin. En 1865, il était à même de subir l'examen d'entrée au lycée allemand de Brno (il n'y avait pas encore d'écoles secondaires tchèques). Bien qu'il fût obligé de donner des leçons pour subvenir à ses besoins, le lycéen slovaque se félicitait de ces années d'étude, d'autant plus d'ailleurs qu'il avait à sa disposition des livres nombreux, « allemands et catholiques, précise-t-il; mais cela ne me gênait pas, au contraire ». C'est qu'alors, déjà, l'idée religieuse agissait fortement sur lui.

Vous voudriez que je vous dise de manière précise ce qui, dans le catholicisme, a le plus agi sur moi, au temps de ma jeunesse? demande-t-il à M. Karel Capek. Je vais vous le dire. Ce sont deux choses : le vivant transcendentisme de la religion catholique, d'une part, et d'autre part, le caractère international, universel, de la catholicité. Ajoutez à cela cet énergique esprit de propagande, d'apostolat, et aussi l'effort pour réaliser une conception du monde et de la vie (7).

Passé de Brno à Vienne, le lycéen continue à lire.

Ce qui m'incitait surtout à lire et à penser, c'était mon intérêt pour les choses religieuses, la politique et les questions relatives à la nationalité (8).

En 1872, les études secondaires étaient terminées; Thomas Masaryk se fit inscrire à l'Université de Vienne, d'abord pour la linguistique, qui bientôt le fatigua par ses minuties, sans toutefois lui enlever le goût des auteurs grecs et latins, puis pour les sciences naturelles et la philosophie. A la Faculté, puis à Leipzig où il alla compléter son bagage philosophique, il s'éprit tout particulièrement de Platon, à cause de l'intérêt que le philosophe grec portait à la religion, à la morale et à la politique, et

(7) Karel Capek : *op. cit.*, page 47.
(8) Karel Capek : *op. cit.*, page 61.

aussi parce que Platon fut un grand poète et un grand artiste. A l'influence de Platon, Masaryk ajoute lui-même celle surtout d'Auguste Comte, de Hume et de Stuart Mill, tout en précisant que « nous pouvons subir l'influence de gens et d'auteurs avec lesquels nous ne sommes pas d'accord ». C'est à Platon qu'il consacra, en 1876, sa thèse de doctorat.

A Leipzig, le jeune docteur avait fait la connaissance d'une Américaine, descendante d'une famille huguenote française, Miss Garrigue, qu'il ne tarda pas à épouser. Ce fut une union si intime que, pour en bien marquer la solidité, Masaryk ajouta à son prénom de Thomas le nom de Garrigue. Il suivit, naturellement, la religion de sa femme, qui cadrait d'ailleurs fort bien avec ses tendances personnelles. Avec ma femme, déclara-t-il, « est entré dans ma vie le meilleur du protestantisme : la synthèse de la religion et de la vie, la conception pratique de la religion, transportée dans la vie quotidienne » (9).

Le jeune ménage s'installe à Vienne où, à la suite d'un travail sur *Le Suicide considéré comme phénomène social,* qui est une véritable étude de sociologie plutôt que de philosophie, T. G. Masaryk a été nommé *privatdozent* à l'Université. Il y reste jusqu'en 1882, date où, une université tchèque ayant été ouverte à Prague, Masaryk est appelé à y professer. Il y apporte la révolution : dans un milieu où la philosophie allemande régnait en maîtresse, il ose négliger les philosophes allemands, pour parler de « Hume et le scepticisme » ou de Blaise Pascal; dans une revue qu'il crée, *Athenaeum,* il permet la critique d'ouvrages dus à des pontifes et laisse entreprendre une campagne contre l'authenticité de manuscrits soi-disant découverts au début du siècle et qui étaient devenus comme les évangiles de la nation. La tempête est déchaînée : en procédant ainsi à une sévère « revision des valeurs » pour élever la nation tchèque à la hauteur de sa tâche, Masaryk entrait dans la vie militante, qu'il ne devait plus quitter malgré les hostilités, malgré même l'impopularité.

(9) Karel Capek : *op. cit.*, page 99.

En agissant ainsi, Masaryk était poussé par un des traits profonds de son caractère : l'amour de la vérité. Il aurait pu dire comme Alceste :

> Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
> Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
> J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
> Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
> Je ne trouve partout que lâche flatterie,
> Qu'injustice, intérêts, trahison, fourberie.

Mais Masaryk n'était pas, de beaucoup s'en faut, misanthrope; il avait au contraire, un attachement profond pour l'humanité, et c'est pour améliorer le sort de l'humanité qu'il luttait contre les préjugés et contre le mensonge.

> La morale, l'humanité, disait-il, doivent être la fin de tous les individus et de tous les peuples. Il n'y a pas d'éthique nationale particulière.

On comprend donc qu'il ait proclamé :

> Nous devons, de tout notre être, chercher la vérité, l'écouter, l'apprendre, l'aimer, la dire, la suivre, la défendre jusqu'à la mort.

Professeur, journaliste, député, c'est toujours sur un programme moral que Masaryk s'appuiera, car « la politique tout entière procède en fin de compte d'un jugement moral », comme il le disait, en mai 1912, dans une conférence aux étudiants tchèques. L'esprit religieux et, plus particulièrement sans doute son intime contact avec le protestantisme, ont développé chez Masaryk les tendances morales.

Pour lui :

> Tout individu est entièrement soumis à l'éthique, par sa vie, ses actes et même par son désir de connaître. Connaître est un devoir moral aussi bien que d'aimer et servir son prochain ou que toute autre prescription morale (10).

(10) K. C. : *Hovory*, tome III, page 16.

Il ajoute même :

Ce que nous honorons chez les savants, chez les philosophes, ce n'est pas leur talent, mais bien plutôt leurs efforts en vue de découvrir la vérité, et cela, c'est un acte moral (11).

§

Les préoccupations morales dominent donc toutes les conceptions politiques de Masaryk. Or ces préoccupations partent du fond de religiosité qui est en lui; elles sont d'ordre métaphysique, comme il le reconnaît parfois. Encore que l'appellation de « réaliste », qu'il avait acceptée pour désigner le parti politique fondé par lui, puisse induire en erreur, il n'est point matérialiste. Il réprouve même le matérialisme. Il croit à l'existence chez l'homme d'une âme immortelle. C'est par cette âme que tous les individus sont égaux; c'est à cause de cette âme qu'ils doivent s'aimer les uns les autres. Cette conclusion le conduit tout droit à l'idée de démocratie. Il a souffert dans ses ascendants d'un régime absolutiste, celui de l'Autriche; il a souffert, dans son cœur de Tchécoslovaque, de l'humiliation d'un peuple réduit en une sorte d'esclavage. Son idéal est donc de voir les peuples, comme les hommes, égaux entre eux. C'est, à proprement parler, un idéal humanitaire.

Le fondement moral de toute politique, professe-t-il, est l'humanité. Or l'humanité est notre programme national. Au fond, *humanité* est une façon plus nouvelle de désigner l'amour du prochain (12).

Ce mot « prochain » englobe dans son esprit — il nous l'a souvent spécifié — tous les hommes, à quelque peuple, à quelque nation qu'ils appartiennent; il a le sens large que lui donnent les Evangiles.

Egaux entre eux et devant s'aimer les uns les autres, hommes et peuples ne doivent donc pas subir l'astreinte d'autres hommes ou d'autres peuples. Il ne doit

(11) K. C.: *loc. cit.*
(12) T. G. Masaryk : *Světová Revoluce*, Praha, 1925, p. 556.

plus y avoir de maîtres et de sujets; d'individus soumis à la volonté, c'est-à-dire à l'arbitraire, d'autres individus, ou de nations condamnées à obéir à d'autres. Les peuples doivent être appelés à se gouverner eux-mêmes; ils doivent s'organiser en démocratie. Pour y parvenir, ils ne doivent reculer devant rien, même pas devant une révolution.

Masaryk, parce qu'il est guidé par des sentiments humanitaires, réprouve, certes, toute effusion de sang, et l'idée de violence lui est, en principe, antipathique. « On va à la vie non par la violence, mais pacifiquement; non par le glaive, mais par la charrue; non pas par le sang, mais par le travail », n'a-t-il cessé de répéter. Il en concluait fort logiquement : « Je suis, en général, un grand ennemi de la révolution armée; je préfère une révolution dans les cerveaux et dans les cœurs. » Le philosophe n'admettait cependant pas la totale passivité d'un Tolstoï, avec qui il avait discuté la question de la non résistance au mal. « Le programme humanitaire, lui opposait-il, n'admet pas la violence, mais il admet, il exige même la légitime défense personnelle et la défense d'autrui contre la violence... Il ne prêche pas l'attitude des bras croisés en face de la violence; il nous demande, au contraire, de nous opposer à la violence et d'y employer tous les moyens possibles. » Bref, il admettait, préconisait même la révolution lorsqu'il s'agissait de « ruiner l'absolutisme spirituel ». Révolution signifie alors « bouleversement par les fondations », et Masaryk concluait : « La révolution dans le sens vrai du terme, telle que la souhaite le démocrate moderne, consiste à faire que le peuple soit prêt à prendre en mains les rênes du pouvoir administratif, de la Constitution... »

Voilà pourquoi, malgré son horreur de la guerre, Masaryk vint en 1915 prendre chez nous, en Angleterre et en Russie, la tête du mouvement révolutionnaire déclenché dans les pays alliés, dès les premiers jours du conflit, par les colonies tchécoslovaques à l'étranger. Il avait longtemps réfléchi, longtemps interrogé sa conscience avant d'agir. Savoir si l'on doit se lancer dans une

telle aventure, n'est-ce point une question de conscience?

Question de conscience, en effet, car décider une révolution, c'est décider la vie ou la mort d'un grand nombre d'hommes, dit-il dans un essai *Sur le Bolchevisme* publié par la *Revue de Genève*. On ne peut s'y résoudre que s'il n'y a vraiment pas d'autre issue et que si la révolution est le dernier moyen et le plus nécessaire pour défendre la liberté et assurer un avenir meilleur.

Masaryk s'y résolut parce que, comme à l'historien Palacky, la fin de l'Autriche-Hongrie lui apparaissait comme l'unique moyen d'assurer la liberté des peuples et le triomphe de la démocratie sur le despotisme.

Le triomphe de la démocratie? Sans doute, mais que faut-il entendre par ce terme auquel tant de gens donnent des sens si divers? Dans tous ses écrits, dans toutes ses déclaration des dernières années, Masaryk emploie le mot sans l'expliquer, comme s'il ne pouvait avoir qu'une seule et unique acception. Les adeptes tchécoslovaques de la IIe Internationale ont dénommé leur parti : démocratie sociale. Ils prêchent cependant la lutte d'une classe contre les autres. Masaryk, en qui ses adversaires n'ont longtemps voulu voir qu'un socialiste, conçoit-il la démocratie de cette façon? Non, il a toujours été catégorique à cet égard; il réprouve absolument cette « lutte de classe », et, dans l'ouvrage qu'il a consacré à la *Question sociale*, il a nettement pris parti contre le marxisme. S'il est socialiste, il ne l'est qu'en tant que partisan de nécessaires réformes sociales.

Mon socialisme, confirme-t-il, en parlant à M. Karel Capek, c'est tout bonnement l'amour du prochain, l'humanité. Je souhaite qu'il n'y ait plus de misères, que tous les hommes vivent convenablement par le travail et dans le travail, et que chacun ait sa place au soleil (13).

Si Masaryk ne donne plus de définition, c'est qu'il l'a fait depuis longtemps et qu'il pense n'être plus nécessaire d'y revenir.

(13) Karel Capek : *op. cit.*, page 150.

Par démocratie, disait-il en mai 1912 dans une conférence sur « l'idée démocratique et la politique », nous entendons aujourd'hui le régime que la grande Révolution française a inauguré, et non ceux que les tentatives antérieures ont pu instituer. En prenant pour devise *Liberté Egalité, Fraternité,* la Révolution française a opposé la souveraineté du peuple à l'absolutisme et à la monarchie; elle a proclamé et modifié les droits naturels de l'homme et du citoyen.

Dans un ouvrage sur l'*Europe Nouvelle,* composé pendant la guerre, il disait encore, de façon plus abstraite :

La démocratie est l'organisation politique de la société reposant sur la base morale de l'humanité (14).

La démocratie, complète-t-il, n'est pas seulement une forme politique; elle ne consiste pas uniquement dans ce qui est inscrit dans la Constitution. La démocratie est une conception de la vie; elle repose sur notre confiance dans les individus, dans le peuple, dans l'humanité : or il n'est pas de confiance sans amour, pas plus qu'il n'est d'amour sans confiance. J'ai dit un jour que qui dit démocratie dit discussion. Sans doute, mais la discussion n'est possible qu'entre gens ayant confiance les uns dans les autres et désireux de chercher honnêtement la vérité. La démocratie est donc une conversation entre égaux... (15).

Des égaux? En existe-t-il?

Je sais, répond Masaryk, que tous les hommes ne sont pas égaux; nulle part sur la terre, ni parmi les hommes ni dans la nature, l'égalité n'existe; il n'y a que diversité. Ce n'est qu'en tant qu'âmes immortelles que nous sommes vraiment égaux. «Liberté, égalité, fraternité », en fait, la Révolution française elle-même avait adopté la parole de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres » (16).

Il ne faut pas prendre le mot « égalité » dans un sens trop strict.

(14) Thomas G. Masaryk : *L'Europe Nouvelle* (hors commerce), 1918.
(15) Karel Capek : *Hovory*, tome III, page 186.
(16) *Ibid.*, p. 187.

« Toujours il y a eu et il y aura des individus qui, grâce à leurs talents, grâce aussi à d'incontrôlables concours de circonstances, réussiront mieux que d'autres; il y aura toujours une hiérarchie parmi les hommes. Mais hiérarchie signifie ordre, organisation, discipline, commandement et obéissance, et non pas exploitation de l'homme par l'homme. Je n'admets donc pas le communisme. Je ne crois pas qu'il soit possible de supprimer la propriété individuelle : l'attachement personnel, le *pretium affectionis* qui lie un propriétaire à son bien est profitable au progrès économique... Je n'admets pas la lutte de classe. Il existe des conditions diverses, des classes sociales; il y a des degrés entre les hommes; cela ne veut pas dire qu'il doive y avoir lutte. Ce qu'il faut, c'est organiser une inégalité due à la nature et à l'histoire, c'est favoriser la fusion, l'ascension et l'évolution » (17).

En fin de compte, donc :

La démocratie, envisagée du point de vue social, doit tendre à faire disparaître la misère dégradante. Dans une république, dans une démocratie, il ne doit pas être possible à des individus ou à des classes d'exploiter leurs concitoyens. Dans une démocratie, un homme ne doit pas servir d'instrument à un autre. La diversité naturelle doit être organisée par la division et la hiérarchie des fonctions et du travail. Or il ne saurait être d'organisation sans supérieurs et subordonnés, mais ce doit être une vraie organisation et non l'octroi de privilèges; ce doit être l'organisation de services mutuels et non la suprématie aristocratique. La démocratie exige des chefs et non des maîtres (18).

§

La grosse question est tout justement d'organiser la démocratie, c'est-à-dire, en somme, le gouvernement du peuple par lui-même. Masaryk n'ignorait pas les difficultés de la tâche; depuis longtemps tous les problèmes s'étaient présentés à son esprit. « La démocratie est réel-

(17) K. C. : *Hovory*, tome II, page 54.
(18) K. C. : *Hovory*, tome III, page 187.

lement, si l'on met l'accent sur *cratie,* gouverner, une *contradictio in adjecto;* démocratie signifie gouvernement du peuple, mais il faut l'entendre non dans le sens de gouvernement et de domination, mais dans celui de gestion,d'administration par le peuple », expliquait-il dans la conférence de mai 1912 dont nous avons déjà parlé. Donc il ne s'agit pas, pour un peuple, de se donner des gouvernants, c'est-à-dire des chefs à qui il devra être entièrement soumis; il s'agit bien plutôt de mettre ses propres affaires aux mains d'administrateurs. Mais, là encore, il nous faut « réfléchir et considérer qu'il y a, dans le principe même de la démocratie, de l'idée démocratique, des difficultés considérables. Ces difficultés, il faut les connaître ».

Et d'abord, même si « gouverner » c'est « administrer, gérer », le peuple peut-il gouverner lui-même directement?

Le père de la démocratie moderne, Rousseau, a dit, et on l'a souvent répété depuis, qu'à prendre le terme dans toute la force de son acception (c'est-à-dire le gouvernement de tous), il n'a jamais existé et il n'existera jamais de véritable démocratie (19).

C'est qu'en effet le peuple ne saurait, vu son nombre, exercer directement le pouvoir, notamment le pouvoir législatif qui fixe les règles de l'administration publique. Il doit donc le faire indirectement; c'est-à-dire par des représentants qu'il choisit et à qui il délègue ses pouvoirs, par un parlement. Mais comment les députés à envoyer dans un tel parlement seront-ils choisis? Rousseau n'admettait pas le parlementarisme anglais qui, à ses yeux, était loin d'être un régime idéal.

Le principe de la majorité ne lui suffit pas, expose Masaryk, parce que, de la sorte, la minorité est dominée, et, d'une manière générale, il considère le député comme un manda-

(19) Article sur les difficultés de la démocratie, paru dans la *Frankfurter Zeitung* du 24 décembre 1911.

taire qui, comme un soldat, est rétribué pour les services qu'il rend (20)

Pour réaliser une vraie démocratie, il faudrait que, dans un pays, les citoyens, peu nombreux, pussent se connaître tous, s'assembler souvent et, « pour assurer l'égalité des droits », être égaux par le rang et la fortune. Tel était le cas des républiques antiques, de la Grèce, par exemple, dont tous les citoyens pouvaient facilement se réunir sur l'Agora.

Rousseau a raison et a tort à la fois, argumente Masaryk. Est-il juste de juger les organisations sociales actuelles d'après les républiques antiques, qui n'étaient pas parlementaires? Nous avons de grands Etats; la population s'accroît; les rapports sociaux se compliquent; la mosaïque des différences de classes s'agrandit, les individus, les collectivités et les classes ne cessant de se différencier — les conditions posées par Rousseau ne peuvent être remplies. Alors? *Hic Rhodus, hic salta!*

Vingt, soixante-dix, cent cinquante millions d'habitants, voire davantage, ne sauraient se rassembler; force est donc qu'ils se fassent représenter. Les obstacles qui résultent du grand nombre des habitants et de leur dispersion géographique doivent dans la mesure du possible, être surmontés; grâce aux divers moyens de communication actuels, ils le sont effectivement dans une très large mesure. D'autre part, la pratique électorale, tout comme la pratique parlementaire peuvent également recevoir des perfectionnements considérables (21).

On a depuis longtemps parlé d'une crise de la démocratie, ou, pour mieux dire, d'une crise du parlementarisme. Masaryk en a dégagé les raisons essentielles dans l'article même que nous citons.

A présent, écrit-il, nous sommes en mesure de comprendre la crise du parlementarisme, voire d'un parlementarisme

(20) Article sur les difficultés de la démocratie, plus haut cité.
(21) *Frankfurter Zeitung*, 24 décembre 1911, article cité.

réel comme celui de l'Angleterre. En tant que corps représentatif, chaque parlement est... une corporation oligarchique; oligarchique dans son ensemble par rapport aux électeurs, et oligarchique dans son organisation intérieure. Toutes les difficultés, toutes les imperfections de la société se retrouvent dans le parlement. Le plus grand nombre des députés ont peine à saisir les événements politiques (dont ils sont eux-mêmes les acteurs). Les compétences devraient au moins s'imposer au sein des commissions, mais la vie présente des partis n'a pas encore donné au spécialiste sa vraie place. Aussi le parlement, dans ses assemblées plénières, est-il un rendez-vous de démagogues, un spectacle donné par des histrions politiques.

Plus récemment, Masaryk revenait sur la question :

La crise de la démocratie? Dites-moi donc, s'il vous plaît, où il n'y a pas de crise aujourd'hui. Nous subissons tous, Etats comme nations, une grave période de transformation; il est donc difficile d'exiger immédiatement une œuvre parfaite, immuable pour l'éternité! Je ne veux pas dire que notre démocratie, notre régime tout entier, ne pourrait être meilleur. Si la démocratie a ses imperfections, c'est que les citoyens ont leurs imperfections (22).

Dès 1911, Masaryk voyait le plus grand défaut du parlementarisme dans certaine tendance des partis politiques au sein desquels, en fin de compte, le peuple doit choisir ses représentants.

Même au sein des partis possédant l'organisation la plus démocratique, il se forme une oligarchie de chefs, temporaires ou stables. Par sa gestion, le parti le plus démocratique finit par devenir bureaucratique. C'est un fait; il s'explique par la nature des rapports sociaux, par le mécanisme et la pratique de la vie en commun, de la symbiose, d'une part et, d'autre part, par les causes psychologiques de l'inégalité : si le désir de dominer est extrêmement répandu, le désir d'être dominé ne manque pas non plus; beaucoup de gens

(22) K. C. : *Hovory*, tome III, p. 189.

veulent être dirigés, sinon dominés, car il existe aussi des natures d'esclaves (23).

Malgré ses imperfections, — dues surtout aux imperfections de l'homme, — c'est à la forme démocratique que s'en tient pourtant Masaryk, car c'est la seule qui réalise le plus pleinement son idéal humanitaire d'égalité spirituelle et d'amour du prochain.

De l'amour du prochain, de la filiation qui nous rattache à Dieu, déclare-t-il, découle pour moi l'esprit démocratique que j'appellerai véritable (24).

Aussi, dès qu'eut été réalisée la libération du peuple tchécoslovaque, en 1918, n'a-t-il pas hésité à préconiser la constitution d'une république parlementaire. Au début de la guerre, en 1914, beaucoup de Tchèques, envisageant la restauration de l'ancien royaume de Bohême, songeaient à appeler sur le trône un grand-duc de Russie.

Pour moi, confesse Masaryk dans ses souvenirs, j'eusse, à mon corps défendant, préféré la candidature d'un prince appartenant à l'une des maisons régnantes d'Occident ou de quelqu'un qui eût eu quelque influence sur ces maisons... Personnellement, je tenais pour une république, mais je savais qu'à ce moment-là les royalistes avaient la majorité (25).

La révolution russe et les événements de la fin de la guerre, modifiant l'opinion générale, permirent à celui que ses compatriotes ont nommé le Libérateur de faire prévaloir ses préférences.

Il y avait, certes, des défauts auxquels il fallait remédier, tant chez les individus que dans les groupements politiques. Pourrait-on amener les citoyens et les partis à s'améliorer d'eux-même? Ne faudrait-il pas, au début, leur imposer une autorité capable de les mettre dans le bon chemin? Masaryk avait envisagé ces questions lorsqu'en 1911 il étudiait dans la *Frankfurter Zeitung* les difficultés auxquelles se heurte la démocratie.

(23) *Frankfurter Zeitung*, 24 décembre 1911, article cité.
(24) K. C. : *Hovory*, tome III, p. 185.
(25) T. G. Masaryk : *Světova revoluce*, p. 24.

L'indifférence et la passivité en matière politique, écrivait-il alors, favorisent la création des oligarchies, des aristocraties tout comme l'inégalité d'intelligence et d'instruction. Comme toute lutte ou toute guerre, la lutte des partis requiert la dictature.

Et de fait, ayant à prendre une décision définitive, il envisagea un moment pour la Tchécoslovaquie une sorte de régime d'autorité :

A la fin de la guerre, avoue-t-il, je me suis dit que nous aurions une république, mais une république dirigée dictatorialement à ses débuts. Pourtant, comme vous le voyez, nous avons pu nous en tirer sans cela. Je n'ai pas peur des mots; je vous dirai donc qu'il ne saurait y avoir de démocratie sans un certain degré de dictature; en dehors des sessions parlementaires, le gouvernement et le président de la République sont appelés à prendre les décisions; il est vrai qu'ils sont liés par les lois et qu'ils sont soumis aux critiques futures et au contrôle du parlement, à la critique de la presse et des réunions publiques. Là est tout justement le fondement de la démocratie : liberté de critiquer et contrôle public (26).

Si elle n'a pas subi de dictature politique réelle, c'est que la Tchécoslovaquie a eu la rare chance de trouver, pour la diriger, le sage, le philosophe rêvé par Platon et qu'elle a eu le rare esprit de lui accorder une haute autorité morale plus efficace que les pouvoirs d'un dictateur.

JULES CHOPIN.

(26) K. C. : *Hovory*, tome III, p. 192.

LE
SORT DES ENFANTS DE LIR

LÉGENDE GAÉLIQUE

—

Depuis la bataille de Tailltin (1) jusqu'au temps que célèbre ce récit, les Tuatha Dé Danann (2) avaient coutume de s'assembler en conseil au même moment de l'année dans l'un des cinq lieux mystiques de l'Eire. Un jour, les nobles décidèrent : « Mieux vaut nous soumettre à un seul roi et le servir avec fidélité que d'être asservis à de multiples rois de par l'Eire. »

Les seigneurs qui par droit de naissance pouvaient aspirer au trône étaient : Buibh Dearg (3), fils de Daghda, Ilbhreach de Easa Ruaid, Lir du Sioth Fionnachaidh, Miodhair de Breagha Leith et Aongus Og, fils de Daghda. Toutefois ce dernier dédaignait le pouvoir royal. Au titre de roi il préférait son grand renom de magicien.

Les seigneurs se réunirent en conseil, à l'exception des cinq plus grands d'entre eux, qui seuls pouvaient briguer la couronne. Buibh Dearg fils de Daghda fut élu roi. Ce qui détermina ce choix, c'était la bonté bien connue de son père ainsi que la sienne propre, et aussi sa dignité de fils de Daghda.

(1) Première des deux batailles où les Celtes vainquirent les Tuatha Dé Danann.

(2) Habitants de l'Irlande avant l'invasion celtique (360 ans avant J.-C.). Leur origine reste incertaine. On ignore aussi comment ils arrivèrent en Irlande. D'après d'anciennes légendes, ils seraient venus sur les nuages et auraient pris pied sur la Montagne de Fer au centre de l'île.

(3) Etymologiquement : magicien rouge.

Quand Lir apprit cette décision, il manifesta une grande colère et quitta l'assemblée sans saluer personne. Car il était persuadé que le pouvoir royal reviendrait à lui-même. Mais les autres princes désapprouvèrent sa conduite. Tous les prétendants, sauf lui, ne voyaient nulle offense dans cette élection qui les éloignait du pouvoir. Ils proposèrent de poursuivre Lir, de livrer aux flammes son sioth (4) et de le mettre lui-même à mort par le glaive.

« N'en faites rien, dit Buibh Dearg, car cet homme défendrait l'accès de son territoire. Du reste je ne peux me considérer roi des Tuatha Dé Danann tant que Lir ne fera pas sa soumission. »

C'est alors qu'un grand malheur s'abattit sur Lir. Après trois jours, sa femme mourut. Cette mort le désespéra et lui rendit la vie intolérable. Et la mort de cette princesse fit beaucoup parler d'elle en son temps.

La funeste nouvelle se répandit à travers l'Eire et parvint au camp du fils de Daghda (5) où les seigneurs se trouvaient réunis. Buibh Dearg dit : « Si seulement Lir consentait à accepter mon amitié, il n'aurait pas lieu de s'en plaindre; j'ai trois filles adoptives d'une rare beauté et d'une réputation telle qu'il n'en est pas de semblable en Eire : Aobh, Aoife, Ailbhe, les trois filles de D'Oilealla Aran. » Les Thuatha Dé Danann approuvèrent ces paroles.

Buibh Dearg envoya des messagers vers Lir. Ils lui proposèrent ceci : s'il consentait à reconnaître le pouvoir du fils de Daghda, celui-ci lui donnerait en compensation une de ses filles adoptives. Lir parut disposé à l'accord; le lendemain même, il quittait le sioth Fionnachaidh avec cinquante chars de guerre et gagnait par le chemin le plus court le sioth de Buibh Dearg, qui do-

(4) Demeure des Tuatha Dé Danann. Après leur défaite finale ceux-ci, dit-on, se retirèrent dans des lieux inaccessibles. La croyance populaire veut qu'ils aient habité et qu'ils habitent encore des palais de rêve sculptés dans les collines. Ces collines sont appelées « sioth » ou « sidhe ». Les Tuatha Dé Danann sont aussi appelés Daoine-Sidhe, ce qui veut dire : le peuple des collines fantômes.

(5) Autre nom de Buibh Dearg, ainsi que celui de Mac An Daghda : fils de Daghda.

minait le Loch Deirgdheirc. Là, chacun lui fit bon accueil, on lui souhaita la bienvenue, et il fut restauré.

Les filles de Oilealla Aran se tenaient toutes trois assises aux côtés de la reine sur une haute chaise, car la femme de Buibh Dearg leur tenait lieu de mère. Buibh Dearg dit :

« Daignez-vous choisir une de ces filles, ô Lir? »

« Je ne sais laquelle a le plus de mérites, mais l'aînée peut revendiquer pour elle la priorité de sa noblesse. C'est elle que je choisis. »

« Donc, dit Buibh Dearg, Aobh l'aînée des sœurs vous appartiendra si vous le voulez. »

« Je le veux, dit Lir. »

Et cette nuit même, le mariage scella leur union.

Lir passa quinze jours au sioth de Buibh Dearg. Puis il escorta Aobh vers sa propre demeure où des noces royales furent célébrées.

Il advint par la suite qu'Aobh, la femme de Lir, enfanta des jumeaux : un garçon et une fille. Aodh (6) et Fionnghiala furent leurs noms. Peu de temps après, elle fut de nouveau enceinte et donna le jour à deux garçons : Fiachra et Conn. Mais la mère mourut en les mettant au monde. Sa mort désespéra Lir au tréfonds de lui-même, et, s'il ne s'était pas souvenu de ses quatre enfants, il n'aurait pu survivre à son chagrin.

Dès que la lugubre nouvelle parvint au sioth de Buibh Dearg, le peuple poussa trois grands cris en signe de deuil. Et Buibh Dearg dit : « Nous déplorons d'autant plus la mort de notre enfant que celui à qui nous l'avons donnée a fait preuve d'affection et de dévouement à notre endroit. Mais l'amitié qui nous lie ne sera pas brisée par ce deuil; je donnerai à Lir la seconde de mes filles : Aoife. »

Quand Lir eut connaissance de ces paroles, il alla quérir Aoife. Le mariage les unit. Ensuite, il la conduisit à sa demeure.

Aoife se montra pleine d'affection pour les enfants

(6) Aodh veut dire : flamme. Fionnghiala : épaule blanche. Fiachra : chasseur farouche. Conn : sagesse.

du premier lit, nés de sa sœur aînée et de Lir. Du reste, il était impossible de les voir sans aussitôt les aimer. Buibh Dearg aussi aimait les enfants de Lir. Il se rendait souvent au sioth Fionnachaidh et parfois il les gardait auprès de lui pour quelque temps. Les Tuatha Dé Danann avaient alors coutume de se réunir à tour de rôle dans chaque sioth des seigneurs du pays. Quand le temps venait pour eux de se rassembler au sioth Fionnachaidh ils s'émerveillaient tant de la beauté de ces quatre enfants qu'il célébraient leurs louanges en poèmes et en chants. Les enfants dormaient dans quatre petits lits au pied de celui de leur père, et Lir se levait chaque jour à l'aube pour s'étendre un instant à côté d'eux.

Hélas, tout n'en resta pas là! L'excessive tendresse de Lir pour ses enfants fit naître la jalousie au cœur d'Aoife; une haine profonde la dressa contre eux tous. Durant toute une année, elle feignit d'être malade pour, sans scandale, déserter la couche de Lir, leur père. Et plus tard, elle commit un acte infâme, une perfidie sans précédent dans l'histoire humaine.

Un jour, elle donna l'ordre d'atteler son char et y fit monter les quatre enfants; la caravane prit le chemin de la demeure de Buibh Dearg. Toutefois, Fionnghiala refusa d'accompagner sa marâtre; car elle sentait obscurément que venait le moment où celle-ci allait causer la perte de ses frères et la sienne propre. Elle avait deviné les desseins secrets d'Aoife et la malignité de son cœur, mais elle ne pouvait pas plus empêcher le maléfice de se perpétrer qu'éviter les souffrances qui l'attendaient elle-même.

Quand ils eurent laissé le sioth Fionnachaidh assez loin derrière eux, Aoife dit à ses gens : « Tuez, je le veux, les quatre enfants de Lir qui me ravissent l'amour de leur père, et je vous ferai don de tous les biens du monde ».

« Loin de nous, répondirent les serviteurs, nous ne les tuerons point. C'est une mauvaise pensée que vous avez là; plus tard vous regretterez de nous avoir donné un tel ordre. »

Comme personne ne lui obéissait, elle saisit un glaive pour en frapper les enfants de Lir, mais au dernier moment, soit indécision, soit lâcheté de femme, elle retint son geste. Changeant d'idée, elle fit prendre à la triste caravane le chemin de l'Ouest vers les bords du Loch Dairbhreach; là les chevaux furent dételés. Puis, Aoife envoya les enfants de Lir se baigner dans le lac. Dès qu'ils furent dans l'eau elle les frappa de sa baguette magique. Aussitôt, ils devinrent quatre cygnes d'une blancheur resplendissante. Alors, elle chanta :

Allez-vous-en, enfants du roi
Je sépare à jamais votre sort du bonheur.
Que vos plaintes stridentes soient celles des oiseaux
Que la tristesse et l'effroi vous étreignent.

Fionnghiala répondit par ce chant :

O affreuse sorcière, nous le savons.
Vous brûlez contre nous de haine abominable.
Puisque vous nous avez abandonnés aux flots,
Notre sort est d'errer longtemps de lieu en lieu.

Après ce chant, les quatre enfants de Lir en même temps tournèrent leurs faces vers la femme de leur père et Fionnghiala s'adressa de nouveau à elle, — et voici ce qu'elle lui dit : « C'est une mauvaise action que vous commettez là, ô Aoife; il est injuste de nous condamner ainsi sans raison. Mais nous serons vengés bientôt et cette vengeance causera votre perte. Car le pouvoir magique de ceux qui nous aiment est au moins aussi grand que le vôtre. Nous vous conseillons donc de mettre une fin à notre malheur. »

« Je ferai selon votre désir, dit Aoife, mais ce sera tant pis pour vous. Vous appartiendrez au peuple des oiseaux jusqu'à l'heure où l'homme du Nord se réconciliera avec la femme du Sud : Lairgnean mac Cholmain mhic Chobhaig, fils du roi de Connaught avec Deoch Inghean, Fhingin mhic Aodha Al Iuinnri Mumhair (7). Ainsi il ne sera pas en votre pouvoir ni en celui d'au-

(7) Figures historiques du VIIe siècle de l'ère chrétienne.

cun de vos amis de vous rendre à votre forme première avant le temps; car il est dit que nulle puissance ne vous délivrera tant que vous n'aurez pas séjourné trois cents ans sur le Loch Dairbhreach, trois cents ans sur le Shruth Na Maoili entre Eire et Alba (8) et trois cents ans sur le Iorrus Domnhann et l'Inis (9) Gluaire. Tel sera pour longtemps le drame de votre vie à venir. »

Le remords tout de même pénétrait Aoife. Elle ajouta: « Je ne puis pour adoucir votre peine vous venir en aide qu'en cela : je vous laisserai votre propre langage. D'une voix plaintive vous chanterez des airs merveilleux qui berceront le sommeil des hommes. Nuls chants au monde ne pourront être comparés aux vôtres. Vous garderez vos âmes et, bien qu'appartenant au peuple des oiseaux, vous n'aurez rien perdu des dons échus aux hommes. » Puis elle chanta :

Allez-vous-en, enfants de Lir,
Aux corps blancs, à la voix funèbre.
Cruelle fut la mère qui devait vous défendre
Mais vous abandonna aux vents tumultueux.

Neuf cents ans vous habiterez sur la mer,
Victimes de l'amour jaloux qui vous trahit.
Vous rassemblerez autour de vous les oiseaux sauvages,
Et vous les guiderez vers les îles de l'Ouest.

Vous n'aurez ni trêve ni répit
Jusqu'à l'heure où Lairgnean et Deoch se réconcilieront.
Il eût mieux valu pour vous de vous soumettre,
Car long sera le temps de votre peine.

Le cœur de Lir se brisera comme une coque vide
On verra Buibh Dearg chanceler de douleur.
Je pleure en pensant à ces hommes valeureux
Qui me maudiront tous et pour l'éternité.

Après ce chant, Aoife demanda son char et ses chevaux; la reine se rendit alors au sioth de Buibh Dearg, où la bienvenue lui fut offerte. Mac An Daghda lui demanda pourquoi les enfants de Lir ne l'accompa-

(8) L'Ecosse.
(9) Inis : île.

gnaient pas. A quoi elle répondit : « Je vous dis que Lir n'a aucune affection pour vous; il craint de vous confier ses enfants, de peur que vous ne les teniez captifs. »

« Je suis surpris d'entendre cela, dit Buibh Dearg, car ils me sont plus chers que mes propres enfants. »

Soupçonnant quelque trahison, Buibh Dearg envoya des messagers dans le Nord au sioth Fionnachaidh. Lir leur demanda le but de leur mission.

« Nous sommes venus, inquiets du sort de vos enfants. »

« Ne seraient-ils plus avec Aoife? » s'enquérit Lir.

« Non », répondirent les messagers. « Selon Aoife, vous-même leur auriez interdit de se rendre auprès de Buibh Dearg. »

A cette nouvelle un grand désespoir s'empara de Lir. Car dès lors, il soupçonna Aoife d'avoir donné la mort à ses enfants.

Le lendemain, à l'aube, Lir fit atteler ses chevaux. Il lança son char dans la direction du Sud-Ouest et par des chemins de traverse atteignit les bords du Loch Dairbhreach. Les quatre enfants virent au loin la cavalerie déferler vers le lac. Alors Fionnghiala chanta :

Honneur à la noble chevauchée
Que je vois longeant les bords du Loch Dairbhreach
Aux guerriers fiers et tristes
Qui bravent le péril pour retrouver nos vies!

Mon cœur sursaute en ma poitrine
Béni soit le cortège venu de l'est
Il vient de bien loin pour nous secourir
Et maintenant nous le voyons venir à nous.

Nageons vers le rivage, ô Aodh,
O Fiachra, ô aimable Conn.
Ce nuage de poussière qui s'avance vers le lac
C'est notre père et sa gracieuse suite.

Lir se rendit au bord du lac. Stupéfait d'entendre des cygnes parler d'une voix humaine, il demanda la raison du miracle.

« Sachez, ô Lir mhic Luighdheach, dit Fionnghiala, que vous avez devant vous vos quatre enfants, changés en cygnes du fait de la jalousie de la reine votre femme, la sœur de notre propre mère. »

« Est-il possible de vous rendre votre forme humaine? demanda Lir. »

« Cela ne l'est pas, dit Fionnghiala. Il n'est personne au monde capable de nous venir en aide avant l'heure où l'homme du Nord se réconciliera avec la femme du Sud; Lairgnean Mac Cholmain avec Deoch Inghean Fhinghin mhic Aodha Dhiub au temps de Tailghinn alors que les tourments de la foi déchireront l'Eire. »

Quand Lir et sa suite entendirent ces paroles, ils pleurèrent, se répandirent en plaintes et se lamentèrent à haute voix.

« Désirez-vous, demanda Lir, reprendre pied, venir à terre et vivre parmi nous puisque vous n'avez pas perdu la mémoire de vos âmes humaines? »

« Nous ne pouvons plus dorénavant, dit Fionnghiala, approcher les hommes, mais nous savons encore leur langage. Notre dernier don est d'exhaler nos plaintes en des chants merveilleux. De nous entendre chanter suffit à la race humaine. Restez avec nous cette nuit et vous nous entendrez. »

Lir et sa suite passèrent la nuit sur les bords du Loch Dairbhreach. L'âme calmée par les plaintes mélodieuses des cygnes ils dormirent d'un sommeil heureux.

Le lendemain Lir se leva à l'aube et il chanta :

Il est l'heure de lever la tente,
Le jour s'annonce lourd de menaces.
Je n'ai plus de repos et le sommeil me fuit.
Un amer regret décolore ma vie.

O Fionnghiala, ô aimable Conn,
O Aodh, et toi Fiachra aux bras forts
Le temps est venu, ô mes bien-aimés
De vous abandonner à votre noir destin!

Après que Lir eût chanté, il se rendit au sioth de Buibh Dearg où grand accueil lui fut offert. Buibh Dearg

lui demanda pourquoi ses enfants ne l'accompagnaient pas :

« Ce n'est pas moi qui aurais refusé de vous les confier, dit Lir, mais Aoife, votre fille adoptive, sœur de leur propre mère, les a métamorphosés par magie en quatre cygnes immaculés sur le Loch Dairbhreach aux yeux de l'Eire entière. Ils ont gardé l'âme et le cœur humains sous leur nouvelle forme. Même ils gardent le langage des hommes. »

Buibh Dearg tressaillit en entendant ces paroles, il savait que Lir disait vrai. Se tournant vers Aoife, il lui reprocha durement sa conduite. Il dit : « Vous payerez cette trahison plus cher encore que les enfants de Lir, car l'heure venue l'aide ne leur sera pas refusée et ils seront sauvés. »

Buibh Dearg dit à Aoife : « Choisissez vous-même la métamorphose à laquelle vous vous condamnez. » Elle choisit d'être un démon de l'air. « Cela vous sera accordé », répondit Buibh Dearg. Et comme il disait ces paroles, il la frappa de sa baguette magique et la changea en un démon de l'air qui prit aussitôt son vol. Et de nos jours encore, elle est un démon de l'air et elle le sera de toute éternité.

Ensuite, Buibh Dearg et les Tuatha Dé Danann se rendirent au bord du Loch Dairbhreach. Là ils dressèrent leurs tentes pour entendre encore le chant des oiseaux.

Accourus de tous les points de l'Eire, les Mac Mileadh (10) établirent à leur tour leurs campements au bord du Loch Dairbhreach.

Les plus savants dans l'art de la musique jugeaient ces chants de cygnes plus harmonieux que tout ce qu'ils avaient entendu jusqu'alors. Les enfants de Lir racontaient chaque jour des légendes à tous ceux qui se rassemblaient sur leur rive. Ils parlaient ainsi avec d'anciens maîtres, d'autres enfants et avec tous leurs amis. Et la nuit venue, ils chantaient d'une voix très douce et mystérieuse. Et quiconque entendait en son sommeil

(10) Les fils de Mil ou Milésiens : c'est-à-dire les Celtes.

ces chants dormait d'un sommeil profond et paisible, quels que fussent ses tourments.

Ainsi les deux camps des Mac Mileadh et des Tuatha Dé Danann demeurèrent trois cents ans autour du Loch Dairbhreach. Mais un jour vint où Fionnghiala dit :

« Savez-vous, mes frères, que la nuit de demain marquera la fin du temps que nous devons passer ici? »

A ces mots, une grande fatigue accabla les enfants. Ils ne s'étaient pas jusqu'alors sentis en exil, car ils avaient coutume de s'entretenir avec leurs parents et leurs amis. Or, maintenant il leur fallait affronter la mer déchaînée du Maoile dans le Nord.

Le lendemain matin, à la première heure, ils s'approchèrent du rivage pour dire adieu à leur père et à leurs compagnons. Alors Fionnghiala chanta :

Adieu à vous, ô Buibh Dearg,
Prince devant qui les magiciens s'inclinent!
Adieu à vous, ainsi qu'à notre père
Lir du noble sioth Fionnachaidh!

Il est temps pour nous, je pense,
De nous séparer à jamais.
O mes amis, jamais nous ne nous verrons plus
Jusqu'à la fin des temps!

Hommes d'Eire, nos frères dans le siècle,
Dès ce jour mémorable entre tous,
Sans plus entendre la voix humaine
Nous combattrons les flots rageurs du Maoile.

Nous souffrirons un dur martyre
Durant trois cents longues années.
Le souvenir du bonheur perdu
Sera notre plus lourde peine.

Trois cents ans nous demeurerons
Sur les eaux blêmes de l'Iorrus Domhnann.
Nous errerons, chassés de mer en mer.
Triste est l'histoire de notre vie.

O mes trois frères au bec rouge
Levez-vous de Loch Dairbhreach.
O mes amis, pleurant sur le rivage,
Adieu pour à jamais à vous.

Après avoir chanté, ils prirent leur essor et volèrent très haut dans le ciel jusqu'à ce qu'ils atteignissent le Sruth Na Maoile, qui sépare l'Eire d'Alba. Leur départ affligea beaucoup le peuple d'Eire. D'où l'interdiction de tuer à jamais un cygne; cela fut proclamé par tout le pays.

Inhospitalier pour les enfants de Lir fut le Sruth Na Maoile. Dès qu'ils aperçurent le sombre détroit, la peur et le regret les étreignirent. L'horreur de ce qui les attendait leur faisait oublier la rancœur du passé.

Une nuit ils entendirent au loin le hurlement de la tempête.

« Mes frères chéris, dit alors Fionnghiala, notre imprévoyance va nous devenir fatale. Je suis sûre que cette nuit mauvaise nous dispersera. Convenons d'un lieu où nous retrouver. »

« O notre sœur, dirent-ils, convenons de nous rencontrer à Carraig Na Ron, car ce rocher est connu de nous tous? »

Au milieu de la nuit s'abattit la tempête. Le grand vent se jeta sur la mer, creusant en elle de noirs abîmes. Les vagues s'amoncelaient et hurlaient. Une écume phosphorescente brûlait de toutes parts. Le souffle de la tempête balaya la mer entière, dispersant dans la nuit les enfants de Lir. Et ils furent balancés au gré des flots et séparés les uns des autres. Mais une accalmie advint soudain. Alors, Fionnghiala, voyant que ses frères n'étaient plus auprès d'elle, pleura et chanta :

Il est affreux de vivre en cette forme
Mes ailes gelées se serrent à mes côtés.
Oh! pourquoi mon cœur qui soupire après Aodh
N'a-t-il pas éclaté de douleur?

Trois cents ans sur le Loch Dairbhreach
J'ai vécu bannie de la race des hommes.
Mais qu'était ma souffrance d'alors
Devant celle qui m'étreint aujourd'hui?

Frères chers, ô mes trois frères chers,
Qui aviez coutume de dormir sous mes ailes,

Avant l'heure où les morts reviendront,
O mes frères, je ne vous reverrai plus.

J'erre triste et solitaire comme une orpheline
Je pleure sur Fiachra et l'aimable Conn
Et ils n'entendent pas ma voix.
Malheur à moi! Mon sort est de survivre.

Au point du jour, Fionnghiala atteignit le rocher nommé Carraig Na Ron (11). Elle scrutait de toutes parts l'horizon quand elle vit venir Conn tête basse, plumes ruisselantes. Elle le salua de loin, le cœur plein d'allégresse. Puis arriva Fiachra transi, dégoûtant d'eau, épuisé; la peur lui avait fait perdre l'usage de la parole. Mais elle le cacha sous son aile et dit : « si seulement Aodh venait, ce serait le salut. » Peu après ils virent Aodh s'avancer vers eux, droit, les plumes intactes, resplendissantes.

Fionnghiala l'accueillit avec transport et le serra sur son sein virginal. Elle couvrit Fiachra de son aile droite et Conn de son aile gauche. Oui, c'est ainsi qu'elle étendait sur eux l'abri de son plumage.

« O enfants, dit Fionnghiala, certes cette nuit a été bien mauvaise, mais sachez que vous verrez encore beaucoup de nuits semblables! »

Les enfants de Lir souffrirent longtemps de l'angoisse et du froid sur le Sruth Na Maoile. Mais une nuit devait venir plus dure encore que toutes les autres. Ils n'avaient jamais vu une tourmente aussi terrible de vent et de neige. Alors Fionnghiala chanta :

Amère est cette vie.
Oh le froid de la nuit!
Oh le poids de la neige!
Oh le vent déchirant!

Ils dormaient toujours
Sous mes ailes charitables
La neige et la pluie
Entraient dans nos yeux

(11) Rocher des Phoques.

J'ai perdu dans la nuit
Mes trois pauvres frères
Et lasse de vivre
J'erre sans espoir.

Une marâtre perfide
Nous a plongés pour toujours
Dans un abîme de terreurs.
Amère est cette vie.

Ainsi, les enfants de Lir souffrirent du froid de l'hiver sur le Sruth Na Maoile. Une nuit qu'ils s'étaient juchés sur une des pointes de Carraig Na Ron : Calain Eanair (12), l'eau gelait, le froid engourdissait leurs membres; leurs pattes, leurs plumes et leurs ailes étaient collées au roc. Ils tentaient en vain d'arracher leurs pattes dont la peau adhérait à la pierre. Le duvet de leur poitrine et les plumes de leurs ailes étaient aussi collés au sol par le gel.

« Malheur à nous, enfants de Lir, dit Fionnghiala, notre salut est bien précaire car si jamais l'eau salée entre dans nos blessures, c'en est fait de nous. Mais il nous a été interdit de vivre ailleurs que sur l'eau salée. »

Puis elle chanta :

La mort vient à nous de toutes parts,
Elle arrache nos plumes chaudes et blanches.
Sans se soucier de notre souffrance,
Elle rive nos faibles pieds au rocher.

Maudite soit à jamais notre marâtre
Pour ce jour fatal où elle nous a changés
En quatre cygnes doués d'une âme humaine
Et condamnés à errer sans répit.

Jour après jour nous bravons
De froides vagues à la bave sanglante.
Harcelés par la soif nous parcourons
L'onde amère aux flots bleus.

Une fille abandonnée et ses trois frères,
S'abritent dans des golfes obscurs
Où la glace ronge la pierre.
Notre vie n'est plus qu'un cri de mort.

(12) Pointe solitaire.

Malgré leurs blessures, les enfants de Lir devaient de nouveau se confier à la mer. Bien qu'ils ne craignissent rien tant que la morsure de l'eau salée, il leur était impossible d'éviter son douloureux baiser. Ils ne pouvaient regagner la cime des airs avant que plumes et ailes ne fussent guéries. Les enfants de Lir traversaient chaque jour le détroit pour se rendre aux rives d'Alba. Mais à la nuit tombante, ils reprenaient le chemin de l'Eire car c'était la demeure qui leur avait été imposée.

Un jour, pour se désaltérer, ils gagnèrent l'embouchure du Banna dans le Nord. Là ils virent une foule de cavaliers, montés sur des chevaux rapides d'une éclatante blancheur. Ils venaient de l'Ouest et allaient vers le Sud. Et chacun d'eux suivait le chemin à sa guise.

« Reconnaissez-vous ces cavaliers? dit à ses frères Fionnghiala. »

« Non, répondirent-ils, ce sont là sans doute des Tuatha Dé Danann ou quelques fils de Mileadh. »

Les cygnes s'approchèrent du rivage. Quand les cavaliers les aperçurent, ils dirigèrent vers eux la course de leurs chevaux. Les deux fils de Buibh Dearg, Aodh, Aithfhiosach et Ferghus Fitcheallach guidaient la chevauchée. La troisième horde des Mharcradh Sidhe (13) les accompagnait. Tous avaient longtemps cherché les enfants de Lir; quand ils virent les cygnes, ils les saluèrent, en proie à une étrange émotion. Les enfants de Lir les questionnèrent sur les Thuatha Dé Danann et surtout sur Lir, Buibh et leur famille.

« Ils sont tous en vie, réunis dans la demeure de votre père au sioth Fionnachaidh. Les Tuatha Dé Danann sont là aussi, et seule l'angoisse qui les pousse à chercher ce que vous êtes devenus depuis que vous vous êtes envolés du Loch Dairbhreach, les empêche de célébrer joyeusement le Fleidhe Aoise (14). »

« Les mots nous manquent, dit Fionnghiala, pour vous décrire ces jours de notre vie, tellement ont été grandes

(13) Cavalerie fantôme.
(14) La Fête de l'Age. Sur tous ceux qui assistent à cette fête ni la maladie ni la vieillesse ne pouvaient avoir prise.

les souffrances que nous avons dû subir ici sur le Sruth Na Maoile. »

Et elle chanta :

Cette nuit, au château du roi
S'élèvent des chants mélodieux.
Mais nous, prisonniers de la mer,
Nous pleurons sur nos vies perdues.

Nous n'avons plus pour nous couvrir
Que nos plumes légères et brillantes.
Où est le temps où nous allions aux fêtes,
Joyeux, dans des habits princiers?

Nous n'avons plus pour nourriture
Que le sable et l'onde amère.
Jadis nous buvions la bière d'or
Dans des coupes rondes aux bords carrés.

Nous n'avons pour toute couche
Qu'un roc nu battu par les flots.
Jadis nous dormions d'un sommeil paisible,
Enfouis sous le tendre duvet des oiseaux.

En vain nous perdons nos forces
A nager ainsi sans relâche
Et sans plus jamais revoir
Le doux soleil sur la vallée.

Aussitôt après, les cavaliers se rendirent au sioth de Lir et firent part aux seigneurs des Tuatha Dé Danann de leur rencontre avec les oiseaux.

« Hélas! nous ne pouvons rien pour eux, dirent les seigneurs, mais nous nous réjouissons de les savoir encore en vie. A la fin, l'aide ne leur sera pas refusée. »

Les enfants de Lir restèrent sur le Sruth Na Maoile aussi longtemps que le voulait leur destinée. Un jour, Fionnghiala dit à ses frères :

L'heure est venue pour nous de partir, car le temps de notre exil en ces lieux est révolu. »

Et elle chanta :

Des peines sans nombre nous attendent.
Il est temps pour nous de quitter
Cette mer tumultueuse où nous avons vécu
Durant trois longs siècles.

Nous allons maintenant nous envoler
Droit vers l'Iorrus dans le Nord-Est.
Si je prévois ce que nous souffrirons là-bas,
L'effroi de la tempête est même supportable.

Nous n'avons ni répit ni trêve,
Nul abri contre l'hiver farouche.
Ce qui nous est souhaité n'est pas la bienvenue;
Des peines sans nombre nous attendent.

Puis les enfants de Lir s'envolèrent du Sruth Na Moaile et se posèrent sur le Rinn Iorrus Domhnan (15). Là, ils souffrirent longtemps de froid et de misère. C'est alors qu'un jeune homme d'une tribu libre de la côte les remarqua. Ailbhric était son nom. Il contemplait souvent les oiseaux et il aimait le charme de leurs chants. Il les aimait et ils l'aimaient. Et ce fut lui qui témoigna des événements de leur vie.

Hélas! tout n'en resta pas là! Une nuit vint, où la neige et le froid supplicièrent les enfants de Lir comme jamais auparavant; la glace avait couvert tout le canal de l'Iorrus jusqu'à Acail. Leurs pattes d'oiseaux étaient emprisonnées dans la glace; ils ne pouvaient plus faire un seul mouvement. « Alors les trois frères gémissaient et pleuraient. Fionnghiala, essayant en vain de les consoler, chantait :

Triste est le cri des oiseaux cette nuit.
La glace brise leurs faibles pieds.
L'eau ne baigne plus leurs poitrines.
Une soif cruelle les épuise.

Ils battent lourdement des ailes
Aucune vague ne les secourt,
La mer gelée repose rigide comme une morte,
Et la mort les attend.

O roi du ciel et de la terre,
O vous, maître des six armées,
Ayez pitié des pauvres cygnes
Dont la peine est grande cette nuit.

(15) Lac des oiseaux.

Ils demeurèrent en exil sur le Rinn Iorrus Domhnann jusqu'à ce que le temps fût révolu. Alors Fionnghiala dit à ses frères :

« L'heure est venue pour nous de retourner au sioth Fionnachaidh où vit Lir notre père avec ses gens et tous nos amis. »

« Nous sommes heureux de l'apprendre, dirent-ils. »

Tous quatre ils prirent leur essor et s'élevèrent de la mer. Ils fendirent l'air de leurs longues ailes, poursuivant leur vol jusqu'au sioth Fionnachaidh. Mais à leur grand effroi ils ne virent devant eux qu'un noir amoncellement de pierres. De leur ancienne demeure il ne restait plus que des fossés couverts d'orties et des ruines de remparts.

En proie à la détresse, ils poussèrent trois longs cris. Alors Fionnghiala chanta :

Il est horrible de voir ces lieux
Sans plus de portes ni de toits.
Mon cœur terrifié se crispe
Devant ces décombres de mort.

Ces noires ruines et ces ronces
Me plongent dans le désespoir.
Ce soir, hélas! je dois comprendre
Que le seigneur des lieux n'est plus.

Jour après jour nous avons vogué
Pendant trois fois trois cents années,
Et certes, de mémoire humaine
Il n'est pas semblable destin.

Parmi les ruines de Fionnachaidh
Ensevelis sous la broussaille,
Gisent ceux qui nous furent chers.
Pour voir cela triste est de vivre.

Les enfants de Lir passèrent la nuit dans la demeure de leurs ancêtres. Là ils chantèrent pour les morts des chants doux et mystérieux. Le lendemain, à la première heure, ils allèrent à l'Inis Gluaire. Sur le Lochan Nan Eanlaithe, ils rassemblèrent autour d'eux tous les oi-

seaux de la région. Chaque jour ils les guidaient vers les confins de l'archipel, c'est-à-dire vers l'Inis Geoidh, Acaill, Tig Dhinn et vers les autres îles de l'Ouest.

Et chaque nuit ils retournaient à l'Inis Gluaire.

Ils vécurent de la sorte jusqu'à l'heure où la religion du Christ conquit l'Eire grâce à saint Patrick, aux temps où saint Mochaomhog vint de Breandan à l'Inis Gluaire. La nuit qui suivit sa venue, les enfants de Lir entendirent tout près d'eux le son de sa cloche appelant hommes et femmes aux saints offices de minuit.

La terreur alors s'empara d'eux. Les trois frères voulurent fuir.

« Savez-vous ce que vous entendez là, ô mes frères! dit Fionnghiala? »

« Non, nous ne savons pas, répondirent-ils. Quelle est cette voix grave et terrible qui gronde dans la nuit?»

« C'est la cloche de Mochaomhog (16), dit Fionnghiala. Elle annonce la fin de nos souffrances. Le temps du mal est consommé. »

Et elle chanta :

Ecoutez-donc, prêtez l'oreille,
Ouvrez vos ailes et levez-vous.
Voici le saint qui nous appelle.
Rendons grâce au Seigneur.

Il lèvera notre peine,
Il vaincra nos terreurs.
Il nous séparera de la pierre
Et du vent tumultueux.

Mes enfants, l'heure est venue.
Tenez-vous prêts; voici la joie
Réveillez-vous et rendez grâce.
La cloche sonne sur la mer.

Les cygnes écoutèrent la cloche du saint jusqu'à l'heure des vêpres.

(16) L'un des saints qui continua l'œuvre de saint Patrick et convertit l'Irlande au christianisme. Saint Patrick reçut des druides le nom prophétique de Tailghinn, c'est-à-dire l'Homme à la cloche. Comme saint Patrick, Mochaomhog devait à son tour parcourir l'Irlande une cloche à la main.

« Elevons la voix, dit alors Fionnghiala, et que nos chants montent jusqu'au roi qui fit le ciel et la terre. »

Mochaomhog, entendant le chœur mélodieux des oiseaux, priait Dieu de lui révéler qui chantait ainsi. Et Dieu lui révéla que c'étaient les enfants de Lir.

Aux vigiles du matin, il se rendit au bord du Lochan Nan Eanlaithe. Il vit les cygnes et leur demanda :

« Etes-vous les enfants de Lir? »

« C'est pour vous, dit Mochaomhog, que j'ai choisi cette île entre toutes les îles de l'Eire. Venez à terre avec confiance, car je suis celui qui ne vous refusera pas l'aide, comme il a été dit. »

Ils vinrent à terre. Le Saint les recueillit dans sa demeure, et chaque jour les oiseaux célébraient avec lui la messe.

Mochaomhog appela un habile artisan et le chargea de ciseler deux minces chaînes dans un argent très blanc. Avec une de ces chaînes, il lia Aodh à Fionnghiala, avec l'autre Conn à Fiachra. Quand ils furent unis de la sorte, les quatre cygnes se sentirent transportés de joie; un grand calme tomba sur eux.

« Nous le sommes, répondirent-ils. »

Dans ce temps, Lairgnean mac Cholmain mhic Chobhaig régnait sur le Connaught. Deoch Inghean Fhinghin mhic Aodha Aluinnri, la fille du roi de Munster, était sa femme.

A peine la reine eut-elle entendu parler des oiseaux qu'elle conçut en elle le désir de les posséder. Elle pria Lairgnean de les acquérir pour elle. Mais celui-ci hésitait à en frustrer Mochaomhog. Alors Deoch jura qu'elle ne passerait plus une seule nuit auprès de son époux tant qu'elle ne posséderait pas les oiseaux et elle quitta le palais. Lairgnean envoya des messagers à sa poursuite, mais ils ne la rejoignirent qu'à Kill Dalur. Elle se laissa convaincre et consentit à retourner auprès de son époux. Lairgnean alors chargea des messagers de demander les oiseaux à Mochaomhog, mais Mochaomhog refusa de s'en défaire.

A l'annonce de ce refus, Lairgnean entra dans une

violente colère et il marcha sur l'Inis Gluaire à la tête d'une armée. Il demanda à Mochaomhog s'il persistait dans son refus. « Oui, je le fais », dit le saint. Aussitôt Lairgnean bondit sur les oiseaux et, en saisissant deux dans chaque main, les entraîna hors de l'église. Puis il s'enfuit tout courant vers son camp où Deoch l'attendait. Mochaomhog le suivait. Mais à l'instant même où Lairgnean ravissait les oiseaux, toutes leurs plumes tombèrent. Soudain les frères se métamorphosèrent en trois faibles vieillards et Fionnghiala en une vieille femme décharnée. Transi de peur, Lairgnean quitta les lieux en hâte. Quelque temps plus tard, Mochaomhog devait le maudire.

Fionnghiala dit alors : « Baptisez-nous, ô saint, car nos jours sont comptés. Certes, nous le savons, la tristesse vous étreint comme elle nous étreint à l'idée de notre séparation dernière. Enterrez-nous tous quatre ensemble. Placez Conn et Fiachra derrière moi et Aodh devant moi (17). »

Et elle chanta :

Venez-nous baptiser, ô saint,
Revêtez votre robe solennelle!
Que nos pieds soient tournés vers l'autel
Et faites que l'on prie sur notre tombe!

Enterrez, ô ami,
Fiachra et Conn derrière moi,
Et devant moi, entre mes mains
Placez Aodh!

Dès que Fionnghiala eut chanté, les enfants de Lir furent baptisés. Aussitôt après ils moururent. Le saint les enterra. Il plaça Fiachra et Conn derrière Fionnghiala et Aodh devant elle comme il l'avait promis. Une pierre fut dressée sur la tombe et leurs noms furent inscrits en caractères ogham.

Mochaomhog ne pouvait se consoler de la perte cruelle

(17) Selon une très ancienne coutume, les morts étaient enterrés debout dans leur tombe.

qu'il venait de subir et il accusa devant Dieu Lairgnean, roi de Connaught. Et il chanta :

Maudit sois-tu, ô Lairgnean,
Tu m'as tourmenté dans mon corps
Que Dieu à son tour te tourmente
Comme tu m'as tourmenté !

Comme tu as frappé, ô Lairgnean,
Mes quatre oiseaux orphelins,
Dieu te frappera toi-même
Ta femme et toi, ô Lairgnean !

Celle qui t'a poussé au mal,
Le Seigneur Dieu la brisera.
L'orgueil abrégera ses jours.
Elle saura ce qu'est l'enfer.

Mon église aujourd'hui est vide.
Je n'ai plus d'amis, plus de compagnons.
O Lairgnean, roi de Connaught
Que ma malédiction pèse sur toi.

Peu de temps après, Lairgnean et Deoch devaient succomber, tous deux victimes d'une même mort soudaine.

Tel fut le sort des enfants de Lir (18).

HENDRIK CRAMER ET ARTHUR ADAMOV.

(18) *Le texte des enfants de Lir que nous publions est la reconstruction de la vieille légende gaëlique selon différents manuscrits. Cette œuvre, jusqu'ici inconnue en France, nous a été transcrite du gaëlique en anglais par Sean Stanton, professeur de gaëlique à Bantry, comte de Cork (Irlande).*

" UNE TRAGÉDIE DE FEMME "

PAR OSCAR WILDE

—

Dans la vente des manuscrits d'Oscar Wide dirigée par Dulau, se trouvait, sous le titre *A Woman's tragedy* (littéralement : « Une tragédie de femme »), une suite de quarante-neuf pages, dont un tiers environ était écrit à l'encre et les deux autres tiers au crayon. Ces feuillets furent vendus alors 350 livres.

Oscar Wilde, par une sorte de superstition, donnait toujours un titre provisoire à ses ouvrages; aussi est-il probable que sa pièce définitive aurait porté un titre meilleur.

Ce n'est ici qu'une ébauche, mais il est possible d'en deviner le plan; il semble que la structure de la pièce n'a qu'une très faible ressemblance avec les intrigues habituellement établies par Wilde. D'ailleurs, il est probable que, si l'ouvrage avait été achevé, il aurait été agrémenté de ces traits d'esprit dont Wilde tenait registre et dont il émaillait ses œuvres. La simple carcasse qui se dégage de ce fragment est une sorte de mélodrame mondain, lequel a ceci de commun avec *l'Eventail de Lady Windermere* et les autres comédies de Wilde que ses personnages appartiennent à un cycle très « fashionable »; ce sont : Gérald Lovel, un poète, Mme Ellen Lovel, sa femme, Lord Arthur Mertoun, un ami de Gérald, amoureux d'Ellen Lovel, Mme Freshe, un personnage assez vulgaire de marieuse intrigante et bavarde, et son amie, une comtesse étrangère, jouant apparemment le rôle de femme fatale.

L'auteur, en écrivant, fait un insouciant changement

de noms, d'un bout à l'autre de ses notes (cela lui était arrivé déjà avec ses pièces précédentes, comme en témoignent les manuscrits gardés au British Museum).

Dans les marges de ces feuillets sont de nombreux croquis à main levée de têtes, de bâtiments, de grotesques...

Une grande partie du manuscrit est écrite très hâtivement, d'une calligraphie ondoyante et bouclée, tracée évidemment dans la première fièvre de l'inspiration; les mots sont parfois assez difficiles à déchiffrer quand Wilde emploie une sorte de sténographie personnelle où les phrases chevauchent les unes sur les autres avec de fréquentes abréviations.

Le premier acte devait se passer à Londres. Deux amis de collège : Gérald et Arthur, tous deux élevés à Oxford, sont, à l'insu l'un de l'autre, amoureux de la même jeune fille, Ellen. Ellen a une secrète préférence pour Arthur, mais Mme Freshe, pour favoriser son amie, la comtesse étrangère, amoureuse du même Arthur, intrigue auprès d'Ellen et de Gérald, de telle sorte que celui-ci se décide à demander la main de la jeune fille et prie Arthur, son meilleur ami, de faire la demande. Arthur se charge de la mission. Ellen, par dépit, accepte d'épouser Gérald qui, tout joyeux, remet à Ellen, en cadeau de fiançailles, la cassette contenant les diamants de la famille. Gérald annonce alors qu'il vient d'accepter la mission qu'on lui avait proposée et qu'il part pour les Indes...

Le manuscrit commence à l'acte II, quand M. et Mme Lovel sont installés à Venise, où ils attendent la visite de Lord Mertoun, de retour des Indes. Voici quelques répliques de cet acte :

LOVEL

... La mer et le ciel sont d'opale. On ne voit flotter aucun dessin de maître, pas la moindre esquisse. Seule une barque de pêche glisse lentement, entraînant le vent à sa suite...

Plus loin, Lovel répond à Lord Mertoun qui lui demande où en sont ses ouvrages :

— J'ai vraiment fort peu écrit depuis mon mariage.

MERTOUN

Dès qu'un poète a trouvé son idéal pour lui verser du thé, sa tâche est apparemment terminée.

Mertoun, d'ailleurs, dit qu'Ellen est un ange sur la terre. Ce à quoi Lovel répond :

Un ange sur la terre, de nos jours, voudrait avoir à payer pour ses ailes.

On dit que Lovel a tout un lot de porcelaine en bleu de Chine. Mertoun énonce alors le mot d'Oscar à Oxford, si souvent répété :

— J'espère qu'il vit de manière à se rendre digne de lui.

On parle de Lord Mertoun; Lovel dit :

— A Oxford, il déclarait toujours qu'il détestait les femmes et, naturellement, il tomba amoureux de la première qui se montra bienveillante envers lui, une merveilleuse créature, du moins à ce qu'il déclarait, mais je suis sûr que ce devait être quelque poupine fille de recteur, tombée éperdument amoureuse de lui parce qu'il jouait admirablement au tennis en société. Quelle qu'elle fût, elle l'envoya par la suite assez curieusement promener pour quelque étranger qui avait des tas d'argent et un titre. Je dois dire que lorsque cela survint à Arthur, il me sembla plus frappé que je ne l'aurais pu croire de la part d'un homme qui était un champion de tennis et de cricket, et il partit ensuite pour les Indes.

On lui réplique :

— Vous êtes très dur pour votre ami, Gérald; son départ me semble le fait d'un homme à grande passion.

— Il a tout simplement, comme bon nombre d'insulaires, entendu l'appel des Indes. Tous ses oncles et ses cousins étaient partis là-bas. Moi seul, de son entourage, je n'y suis pas allé. On dit qu'il y est tombé malade et qu'il nous revient bien changé...

Mme Freshe parle de Gérald :

— On m'a conté que lorsqu'ils étaient tous les deux à Oxford, Gérald a fait à Arthur un œil terriblement noir, à moins que ce ne soit Arthur qui l'ait fait à Gérald. Je ne me souviens pas très exactement, mais je sais qu'ils sont de grands amis...

Et de Lord Mertoun :

— Il a failli mourir, soit d'une peine de cœur, soit d'avoir obtenu une situation dans le service civil — je ne suis pas sûre si c'est de l'une ou de l'autre chose, mais je sais qu'il a été très malheureux...

A l'acte III, rédigé au crayon, le drame intervient. On sait que Lovel a donné à sa femme pour environ 30.000 livres de diamants. Peu de temps après, se trouvant gêné par une dette de jeu contractée à Paris où il a cherché des diversions à l'apparente froideur de sa femme, il a engagé les diamants chez un joaillier de Bond Street pour 27.000 livres afin de pouvoir payer ses dettes, en se réservant le droit de racheter son dépôt avant deux ans, pour 30.000 livres.

L'acte débute par la visite d'un homme de loi parisien, signifiant à Mme Lovel d'avoir à retirer les diamants dans les six semaines. Elle est au désespoir à l'idée de devoir se procurer l'argent nécessaire et là est l'indication qu'elle le demandera à Lord Mertoun.

L'acte IV devait se passer chez Lord Mertoun. Ellen vient, lui expose le fait. Spontanément, il lui donne l'argent. Alors survient Gérald qu'une étourderie, peut-être calculée, de Mme Freshe, a mis sur la piste. Il tue Arthur, mais celui-ci, avant de mourir, prouve son innocence. Lovel se désespère et se tourne vers sa femme qui lui crie : « Ah! ne m'approchez pas, c'était lui que j'aimais! »

Le drame paraîtra banal à quiconque ignore avec quel art de magicien Wilde savait, par le style, transfigurer le moindre sujet. Voici, de ci, de là, d'autres répliques qui, sans doute, auraient pris place dans le dialogue :

— A mes heures de sérieux, je vais écrire un traité d'éco-

nomie politique. La première loi que j'y établirai est celle-ci : « Dès qu'il y a une demande, il n'y a aucune offre. » C'est la seule loi qui explique l'extraordinaire contraste entre l'âme de l'homme et tout ce qui l'entoure. Les civilisations demeurent parce que l'homme les exècre. Une cité moderne est exactement le contraire de ce que chacun de nous désire. Le costume du XIXe siècle résulte de notre horreur du style. Le chapeau haut-de-forme durera aussi longtemps que la haine qu'il inspire aux hommes...

— Il y a beaucoup de l'écolier dans l'adulte anglais, et c'est là ce qui le rend si aimable...

— Il est comme une femme : certain de se rappeler le futile et d'oublier l'essentiel.

— Qu'on m'assure le superflu et j'abandonne aux autres le nécessaire.

— Le poète ne peut dire la vérité qu'avec un masque sur la face.

— Il n'y a qu'une classe de gens qui pense à l'argent bien plus que les riches, ce sont les pauvres.

— La démocratie signifie simplement la bastonnade du peuple, par le peuple, pour le peuple.

— Les objets ont d'aussi fortes personnalités que les individus. Ils ont leurs mérites et leurs dérèglements. Ces derniers consistent à se laisser acheter par des parvenus...

— Les justiciers sont des candidats inamovibles aux peines qu'ils distribuent et qu'ils devraient recevoir...

— Comme la terre serait vide... sans nous!...

— L'expérience totale de la vie ne se conçoit pas sans persécution.

— La stabilité est un état respectable dans la lâcheté...

— L'humanité fait constamment des demandes et des réponses, mais ce qui met un peu de confusion dans les idées, c'est que les réponses sont toujours faites avant les demandes. Et c'est ainsi que toutes les grandes légendes, telles que celles de Prométhée et d'Œdipe, sont des réponses faites d'avance aux demandes des temps modernes.

Gérald évoque sa jeunesse :

— Cela date du temps où j'étais étudiant à Oxford, temps

d'ardeur lyrique où j'écrivais des sonnets travaillés avec soin, temps où l'on aimait la complication exquise et la répétition musicale de la ballade et de la villanelle, avec l'enchaînement de ses échos amenés de loin, et la forme curieusement achevée, temps où l'on cherchait solennellement en quel état d'esprit il fallait être pour composer un triolet; temps délicieux où, je suis heureux de le dire, il y avait bien moins de raison que de rime! Pendant le trimestre d'été, Oxford enseigne l'art de la flânerie, une des choses les plus importantes que nous puisse enseigner une Université... Cette rêverie sous le cloître gris, dans le silencieux jardin, a pour effet de former un homme, ou de le perdre...

La noble étrangère invite le poète à souper; il répond :

— Merci. Je dois passer la soirée avec moi.

On parle des étrangetés de Lord Mertoun :

— La corde sur laquelle il danse est bien à lui, mais il faut craindre qu'il ne finisse par l'utiliser pour se pendre...
— Un seul bon mot vaut beaucoup mieux qu'un mauvais livre.

Conversation entre Gérald et la comtesse, à propos du champion Arthur :

— Si quelque ancien Grec revenait de nos jours à la vie, ce qui serait pour nos prétentions une assez rude épreuve, à cause de la sévérité de ses critiques, on le trouverait bien plus souvent au cirque qu'au théâtre.
— Au cirque! Pouvez-vous dire!
— Je le dis : un bon cirque est une oasis d'hellénisme dans un monde qui lit trop pour être sage et raisonne trop pour être beau.
— Pensez-vous bien ce que vous dites?
— Je le pense. Sans le terrain de course à pied d'Eton, sans la piste à remorquage d'Oxford, sans les écoles de natation de la Tamise et les cirques que nous ramène chaque année, l'humanité aurait l'oubli de la perfection plastique et dégénérerait en professeurs myopes et en précieuses à lunettes!...

Gérald déclare comme Wilde en personne :

— Tout ce qui arrive dans la réalité est perdu pour l'art.

— La vie? Cela ne vaudra même pas la peine, lorsqu'il faudra la quitter, de tourner la tête en arrière...

A l'une des sentences énoncées, quelqu'un prononce : « Paradoxe! » et le poète réplique :

— Le paradoxe, mon cher, ce n'est qu'une vérité prématurée. Le paradoxe est, à vrai dire, une vérité qui a sauté le mur des préjugés.

— Dans l'histoire, ce qu'il y a de vrai, de beau, de durable, c'est la légende.

— Au commencement, Dieu créa un monde pour chaque homme en particulier, et c'est dans ce monde, qui est au-dedans de nous, que nous devons chercher à vivre.

— La machine à écrire, quand on en joue avec expression, n'est guère plus ennuyeuse que le piano lorsque c'est une sœur ou une proche parente qui le tourmente.

On demande au poète :

— Monsieur, est-ce que vous suivez les principes des légumistes qu'on appelle aussi végétariens?

Il répond :

— Exactement, mais seulement entre mes repas.

Le poète Gérald Lovel, on le voit, et jusque dans son amitié avec un lord, aurait eu beaucoup de ressemblance avec Oscar Wilde lui-même.

GUILLOT DE SAIX.

PROVERBES ET DICTONS
DU PEUPLE RUSSE

S'il existe un folklore particulièrement riche, varié, pittoresque et coloré, c'est bien celui du peuple russe. Ce peuple, composé d'éléments ethniques très divers, fut placé par l'histoire sur les chemins qu'avaient empruntés jadis les hordes asiatiques dans leur marche vers l'Occident. Et il fut aussi le témoin de leurs mouvements partiels de recul. Evidemment, toutes ces allées et venues, toutes ces avances et tous ces reculs, qui étaient toujours accompagnés de longs stationnements, ne pouvaient ne point laisser des empreintes durables et des sillons profonds dans le sol de la grande plaine russe. Et plus tard, à ces souvenirs de l'époque préhistorique, vint s'ajouter l'appoint occidental; nordique avec les Scandinaves, méditerranéen avec les Grecs et les Slaves de l'Adriatique. Enfin, quelques siècles plus tard, l'invasion mongole et sa longue domination apportèrent à leur tour leur note particulière à la masse des influences diverses qu'avait subies le peuple des proto-Russes.

Cependant, ces divers appoints du dehors ne restaient pas à l'état brut. Ils se fondirent et s'entremêlèrent pour donner naissance à une prodigieuse floraison dans le domaine de la langue, de la poésie populaire, de la légende et de la chanson. Ainsi, on peut dire, sans tomber dans l'exagération, qu'une très grande partie de la musique russe moderne dérive du folklore national et s'y appuie. De même la plupart des contes en vers ou en prose des meilleurs écrivains du pays. Quant aux complaintes et aux longs morceaux lyriques que psalmodiaient hier encore les chanteurs ambulants, ces célèbres

kalikis dont j'ai parlé ici même il y a quelques années (1), ils sont l'expression directe de la poétique populaire en ce qu'elle a de plus pur et de plus noble.

Cependant, la tâche que je me suis imposée aujourd'hui n'est point tant de parler du folklore russe que de cette manifestation de la mentalité et de la moralité populaires qui se reflètent depuis des siècles dans les proverbes et les dictons. Comme l'a dit très justement Maxime Gorki :

> Le moujik, ce rude réaliste, a créé beaucoup de chansons tristes, beaucoup de légendes sévères, sauvages, cruelles, composé des milliers de proverbes, où l'on trouve l'expression de sa dure, harassante expérience de la vie (2).

Oui, c'est parfaitement cela, car c'est sous le fouet de cette harassante expérience de la vie que naquirent la plupart des proverbes et dictons du peuple russe (3). Aussi il serait vain d'y chercher un regard optimiste sur la vie, quelques espoirs en des jours meilleurs et une foi dans la justice humaine. L'homme du peuple russe n'estime guère la vérité — c'est encore Maxime Gorki qui nous l'apprend. « La vérité ne nourrit pas, dit le moujik; c'est le mensonge qui nourrit. » (*Pravda né kormit; loj kormit.*) Et encore : « La vérité pique les yeux. » (*Pravda glaza kolet*); « Ce n'est pas en travaillant honnêtement qu'on arrive à gagner une riche demeure. » (*Troudom pravednim né najivech palat kamennikh.*)

Et d'autre part la longue indépendance du moujik des gens de la ville, à l'époque reculée de son histoire, quand il s'appelait encore *smerd* (du mot *smerdet* =

(1) *Mercure de France*, 1er août 1933.

(2) Maxime Gorki : *O rousskom Krestianstvé* (Propos sur les Paysans), 1922.

(3) Le grand philologue russe Dahl a recueilli plus de 6000 proverbes dans son célèbre ouvrage en deux volumes, intitulé : *Poslovitzy rousskago naroda* (Les proverbes du peuple russe). Et il les a classés d'après leur contenu par rubriques : *Dieu, La foi, L'homme, L'univers, La vérité, L'amour, L'amitié*, etc., etc.

Voir aussi : Bouslaëv : *Roussia poslovitzy i pogovorki* (Moscou, 1848-1854). — Snègirev : *Roussia narodnia poslovitzy*. — Timochenko : *Litératouraya pervoistotchniki u prototypy rousskikh poslovitzi pogovorok*, Kiev, 1897.

puer) et plus tard, lors du servage, quand il fut ramené à la situation d'une bête de somme, vendable et taillable, a habitué le peuple à la dissimulation, à la ruse et à la haine. Ainsi, si cela lui était avantageux, le moujik savait très bien simuler l'idiotie, quoique par nature il fût loin d'être stupide. Mais cette attitude, qu'il prenait parfois, induisait bien souvent en erreur ses maîtres de l'heure et lui procurait une certaine liberté de langage et de mouvement. Aussi disait-il : « On ne peut vivre avec les loups sans parler comme eux. » (*S volkami jit po voltchi vyt*) ; « Si tu t'es appelé champignon, grimpe dans le panier » (*Nazvalsia gruzdem, polezaï v kouzov*) ; « Nul n'est voleur s'il n'est pas arrêté. » (*Nè poïman, nè vor.*)

Nulle part autant qu'en Russie il n'y eut de « yourodes », de gens « parlant langues » (*klikouchis*), d' « hommes de Dieu » qui, sous le couvert d'infirmités et de dérangement cérébral, se permettaient de dire leurs quatre vérités aux tsars et à leurs représentants. Mais évidemment beaucoup de ces infirmes et de ces « innocents » étaient des gens parfaitement sains d'esprit et de corps. Et s'ils se faisaient passer pour idiots, c'est bien souvent pour le simple plaisir d'injurier en toute sécurité leurs maîtres. Car, dans la vieille Russie des tsars, les « hommes de Dieu » et les « innocents » étaient en quelque sorte *tabou*, parce qu'on les considérait comme les porte-paroles et les dépositaires de la sagesse divine. Vieille histoire ! Les prophètes d'Israël étaient logés à la même enseigne, et c'est pour les mêmes raisons qu'on leur pardonnait leurs diatribes. Enfin, dans l'Orient chrétien des premiers siècles, bon nombre de gens, en se basant sur certaines épîtres de saint Paul, se disaient atteints de la « folie pour le Christ » (4). Et c'étaient bien souvent des imposteurs.

Cependant, en Russie, la folie mystique et la folie simulée, toutes répandues qu'elles fussent à certaines époques, n'occasionnèrent jamais des ravages sensibles

(4) Dans la première épître aux Corinthiens (III, 18) Paul dit : « Si quelqu'un d'entre vous pense à être sage dans ce siècle, qu'il devienne fou pour être sage. »

dans la mentalité populaire. Le bon sens du moujik prévalait en fin de compte. La mystique lui est peu familière, tout au moins la mystique en tant que doctrine. Et il n'a aucune curiosité transcendante. « Quoi d'étonnant que la terre tourne! Enivre-toi et tu le verras bien toi-même. » (*Tchto tomou divitsta tchto zemlia vertitsa : napeïsia pian ouvidich i sam.*) Du reste le savoir ne l'attire guère. « Plus on saura et plus vite on vieillira. » (*Mnogo znaéh, skoro sostariètcha*), dit-il.

Quant à la folie simulée à laquelle l'homme du peuple russe aimait à s'adonner au temps jadis, nous avons vu plus haut qu'elle n'était pas exempte de calcul très terre-à-terre. D'abord elle lui permettait d'injurier qui que ce soit et l'injure égaye toujours son âme. Secondement, cet état d'idiot volontaire et conscient, pourrait-on dire, lui procurait toutes sortes de petits privilèges et de petites prébendes, et tout d'abord la possibilité de ne rien faire et de vivre de prélèvements en espèces et en nature sur la communauté. Et on sait combien la paresse, le vagabondage, l'indolence et le laisser-aller sont adhérents à la nature du Russe. Mais c'est peut-être parce que nulle part autant qu'en Russie l'entr'aide, la sociabilité et la condescendance pour les gueux et les déshérités n'avaient été poussées aussi loin. Des proverbes comme ceux-ci : « Que chacun donne un fil et l'homme nu aura une chemise » (*S mirou po nitké, golomou roubachka*) ou encore : « Dieu a ordonné de vivre de charité » (*Gospod povèlèl ot mira kormitsa*), illustrent bien cette particularité de la vie russe. Rappelons-nous que dans beaucoup de villages sibériens il était d'usage, hier encore, de placer une miche de pain ou un morceau de lard sur le rebord extérieur d'une fenêtre pour les forçats évadés qui passeraient. Certes, on peut interpréter ce geste comme une sorte d'autodéfense; en réalité, il était le plus souvent l'indice d'un cœur fraternel à tous les hommes. Oh! évidemment, le bagnard en s'emparant de la miche de pain, durcie peut-être par le froid, pouvait se rappeler ce proverbe de son pays : « Prends, Seigneur, ce dont nous n'avons pas besoin » (*Na tebè Bojé tchto nam ne*

gogè). Mais, certes, il ne pensait à rien de pareil; tout au plus lâchait-il un juron si le pain était immangeable. Mais le juron, de même que l'injure, n'ont pas aux yeux du Russe l'importance et la signification qu'ils prendraient chez d'autres peuples. « L'injure ne pend pas au collet » (*Bran na vorotou ne visnet*), dit le proverbe; c'est-à-dire qu'elle n'est pas visible à l'œil.

L'injure n'est pas une offense; elle ne pénètre pas, elle effleure à peine l'épiderme, comme l'eau les plumes de l'oie (*kak s gousia voda*).

Le Russe serait-il donc dénué de tout amour-propre, de toute dignité, se demandera-t-on, peut-être, en voyant avec quel détachement et quel mépris il traite les écarts de langage qui sont faits pour blesser. Eh! que non. Seulement il n'attache pas une grande importance aux paroles, car il ne considère pas qu'elles puissent lui nuire matériellement. Et c'est la situation matérielle qui seule a une valeur à ses yeux. Il met donc son amour-propre et sa dignité à conserver et à protéger sa situation matérielle, son avoir et les fruits de son travail. Il croit perdre la face et il se considère gravement offensé quand on lui ôte sa vache ou son cheval, ou qu'on vend son maigre avoir parce qu'il n'a pas payé ses impôts. Et surtout cela le blesse quand cela se produit *na mirou*, c'est-à-dire devant des témoins.

Ainsi donc ce ne sont pas des paroles, mais des actes, qui déterminent sa colère et le font agir. Mais sa longue et dure expérience de la vie lui a appris que rien ne vaut de courir. « Ne te flanque pas à l'eau sans t'assurer d'un gué » (*Né souïsia v vodou né znaïa brodou*), dit le proverbe. Et un autre proverbe assure qu'à « une vache qui veut donner de la tête, Dieu ne donne pas de cornes » (*Bodlivoï korovè Bog rog nè daiet*) .Donc, il faut être prudent et circonspect, il faut paraître humble. « Plus silencieux que l'eau; plus bas que l'herbe » (*Tiche vody nigé travy.*) Aussi l'homme du peuple prendra-t-il son temps pour réagir contre l'offense qu'on lui a faite. Il choisira pour cela généralement le moment où son adversaire s'attend le moins à une offensive de sa part. Et il

sera alors cruel et presque inhumain. Mais si pour son malheur il échoue, s'il n'aboutit pas d'emblée à avoir raison de son ennemi, de celui qui l'a provoqué ou offensé, il lâchera pied et laissera tomber l'affaire. Car, en dépit de sa patience tout orientale, il est extrêmement impressionnable et superstitieux. Il verra donc dans son échec quelque chose comme un avertissement des cieux ou comme un signe de sa débilité.

Et alors, s'il ne se révolte pas contre la Divinité comme ce paysan dont parle Dostoïevsky qui, pour une cause futile, prit son fusil et tira froidement sur le Saint-Sacrement, il se laissera choir dans le plus complet abattement. Il se martyrisera lui-même en esprit jusqu'à nier d'être un homme. Et pour souligner quelle piètre opinion il a de lui-même, il s'enivrera atrocement; il ira même jusqu'à commettre quelque crime crapuleux. Car ne nous imaginons pas que l'homme du peuple russe s'enivre toujours par plaisir ou par chagrin, ou qu'il commet des crimes parce que telle est sa nature; bien souvent il fait tout cela pour se châtier, pour se déshonorer à ses yeux plus encore qu'aux yeux des autres.

Il est incontestable que ces traits du caractère de l'homme du peuple dénotent une certaine dose de morbidité; on y aperçoit la présence d'un état de psychose latent. Et rien n'illustre mieux son fatalisme, son mépris de lui-même et sa négation de tout et de tous que les proverbes suivants : « Rien ne sert de pester contre le miroir si la gueule est de travers » (*Netchego na zerkalo pèniat koli roja kriva*). — « Périsse mon chariot et ses quatre roues! » (*Propodaï moïa tèléga vsè chetyrè kolesa*). Et encore : « Quand le moujik est ivre, il se collette avec le barine; mais, quand il a cuvé son vin, il a peur du cochon » (*Moujik napiotsa, s barinom deretsa; prospitsa, svinii boïtsa*).

Oui, après boire, le moujik devient mélancolique. En ces moments-là, la vie lui pèse particulièrement. Il dira donc avec le proverbe : « Vivre une vie, c'est bien autre chose que de traverser un champ » (*Jiz projit né polé*

pereïti). Il rêve alors de quitter l'existence accablante qu'il mène. La nostalgie des espaces libres, qui avait hanté si longtemps ses aïeux en les faisant pèleriner à travers l'immensité d'un pays dont ils ne connaissaient même pas les limites, le prend à la gorge. *Volia, volia!* (Liberté, Liberté!) quel mot magique! Oh! il sait bien que « vivre selon son bon vouloir, c'est mourir dans un champ » (*Jit po volè, ounmeret v polé*), et que ce n'est que « celui qui est fort qui est libre » (*kto silen, tot i volen*). N'importe! Il tentera aussi sa chance, il ira lui aussi déambuler par la sainte Russie, car : « Tout est possible, sauf d'escalader le ciel » (*vse mojno, nelzia tolko na nébo vlest*). Et puisqu'il ne peut aller jusqu'au ciel, il ira dans quelque monastère célèbre, par une icone miraculeuse ou les reliques d'un saint. C'est bien mieux que d'aller dans l'église du village où il y a le pope, cet humble serviteur de Dieu qui, généralement, vit la même existence misérable que le moujik, mais est méprisé par ce dernier, justement pour cette raison.

Le paysan n'écoute guère ce que lui dit le prêtre; les questions de dogme et les préceptes moraux ne l'intéressent ni ne l'émeuvent. Du reste, il n'y comprend rien. Ce qu'il cherche dans la religion, c'est ce qui frappe son imagination, c'est ce qui le fait tressaillir; bref, les manifestations extérieures du culte, les chants, la belle ordonnance des cérémonies, toutes choses que l'humble prêtre de son village ne peut lui procurer.

Dira-t-on que cela suffit pour être un chrétien? J'en doute, car le pur esprit du christianisme, c'est l'adoration du corps mystique du Christ. Et cependant les dévotions extérieures du peuple russe, dévotions dénuées du sens du mystère, mais qui se traduisaient en des prosternations jusqu'à terre, dans la terreur et la crainte devant l'image du Dieu Sabaoth, de ce Dieu justicier qui a dit : « A moi la vengeance et je l'exercerai », a fait naître la légende du peuple russe, « peuple théophore », porteur de Dieu. Etrange et tragique confusion dont vécurent des générations de penseurs et de poètes russes, qui a faussé leur point de vue sur le peuple de leur pays

et qui a fait un tort immense à l'évolution culturelle et politique de la Russie.

Voici donc un des côtés tragiques de l'histoire du peuple russe : on l'a considéré longtemps pour ce qu'il n'était pas (5). L'autre côté que j'ai essayé de souligner en citant certains proverbes que ce peuple a forgés au cours des âges, c'est l'extrême complexité de sa nature qui le fait passer par toute la gamme des sentiments, des pensées et des passions sans l'arrêter pour longtemps sur aucune note. Résigné, il appliquera à son compte un vieux texte de l'Eglise orthodoxe : « Tu es comme le muguet des champs (*krin selnyi*); comme lui tu te faneras bien vite, comme lui tu ne pourras même reconnaître la place où tu fleurissais. » Téméraire, il dira : « Plus on est fort, plus on est dans le vrai » (*Tchem silnéé, tem i pravéé*). Judicieux, il fera cette remarque : « Le Seigneur fait porter à chacun la croix d'après ses forces » (*Bog po silé krest nalagaïèt*). Mais en amour aussi bien que dans l'amitié, il sera très prudent et circonspect. « Donne la liberté à ton cœur et il te mènera en esclavage » (*Daï sertzou voliou, zavèdet tebia v nevoliou*). « L'amitié est une bonne chose, à condition que chacun garde son tabac » (*Droujba droujboï a tabatchek vros*).

Ainsi tout passe par sa tête et rien n'y séjourne longtemps. En résumé, l'homme du peuple russe est un malheureux qui a conscience de son malheur, qui le subit avec endurance, mais ne sait comment en sortir. Aussi il a droit à notre considération. Ceux-là n'émeuvent guère les sympathies humaines, ne savent pas parler aux cœurs, qui vivent dans la suffisance, qui sont rassasiés, qui sont tranquilles parce qu'ils croient posséder la vérité. Les flammes ardentes de l'Espérance ne consument pas les *beati possidentes*, mais ceux qui sont les « pauvres d'esprit ».

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

(5) Où donc, s'était demandé un jour Maxime Gorki, se trouve ce paysan russe méditatif et bon, chercheur infatigable de la vérité et de la justice, que nous a dépeint d'une façon si aimable et si convaincue la littérature du XIXe siècle? Dans ma jeunesse, j'ai moi-même cherché cet homme avec enthousiasme sur toute la terre russe et je ne l'ai pas trouvé.

POÈMES

—

OISEAUX

Les lourdes vagues de la nuit
ont laissé leur offrande au seuil de la fenêtre :
un rameau brisé de jasmin,
et le parfum de tous les jasmins du monde,

— la dernière note des crapauds flûteurs,
la première constellation de rosée,
dans sa perfection,

et ce léger tracé sinueux,
ce vif semis d'étoiles sur la pierre,
grimoire aérien que le soleil effacera
avant que j'aie su comprendre son message...

—

REPONSE

J'ai prononcé ton nom au secret de mon cœur,
je l'ai répété en moi-même,
avec la puissance, avec l'abandon d'une prière...

Et toi, qui semblais si lointain parmi les autres,
te retournant comme sur un appel,

tu m'as donné ce sourire à peine deviné,
ce sourire réfugié dans les yeux graves,
par lequel je me sais entendue — exaucée...

—

LE VENT SE PRESSE CONTRE MOI...

Le vent se presse contre moi
comme un doux être familier,
et le soleil n'est plus
qu'une ombre rose aux plumes d'un nuage...

Au large de la nuit,
la terre va dérouler sa fuyante marée;
un arbre s'évade après l'autre,
et de ses secrètes racines
jaillira jusqu'à l'aube
une haute colonne d'ombre chuchotante.

Frémissements du silence...
J'écoute
l'espace autour de moi se peupler d'invisible,
et mon cœur attentif en soi-même est troublé...
Me sera-t-il jamais donné de connaître
s'il fut d'une aile, ou d'une main,
— ou d'un souffle, peut-être, —
de ce monde, ou de quel autre monde,
ce fugitif effleurement sur mes cheveux?

—

UN IMMENSE SOUPIR...

Un immense soupir déferle dans la nuit,
— une brusque colère, un immense soupir, —
et le silence éclôt ainsi qu'une lumière...
le silence parfait, en silence élevé,
épanoui dans l'invisible...

Qui sera digne de l'entendre?
Musique sans défaut, plénitude où respire
le souvenir du vent et l'écho des orages,
la rumeur des mers et des mondes,

et ce rythme secret des cœurs,
cette prière informulée
arrachée aux cœurs consumés des vivants,

et qui, depuis l'éternité, et pour l'éternité,
monte avec le silence aux espaces de Dieu...

—

L'ARBRE ETEND SES BRANCHES...

L'arbre étend ses branches
et retient le soleil.
Il fait tête aux quatre vents,
se lustre de pluie, repousse la tempête,

mais il ne sait peut-être pas
qu'il a répandu l'ombre, et la paix, et la vie,
— qu'il est la paix même, et la vie,
— pour cette infime fleur entr'ouverte à son pied...

—

TEMPETE

Mon cœur hésite un instant,
et reprend courage avec un petit élan triste...

Cœur triste, à quoi penses-tu?
— Le vent tord les feuilles,
tord les tendres mains fuyantes des feuilles
et l'arbre peine et lutte dans le vent...

Cœur triste, à quoi penses-tu?
— La terre n'est qu'un nuage,
un nuage roulé avec les autres dans le ciel,
un vague brouillard vacillant sous les pieds...

Voilà donc tout ton refuge,
ton point d'appui dans l'univers!

— Autre chose! il me faut autre chose
que ce sol fuyant sous mes pas,
que ce ciel fuyant autour de ma tête,
que ce fantôme d'arbre en peine,

et cet instable cœur errant dans l'inconnu...

—

PRESAGE?

Ainsi qu'un vainqueur dans sa gloire,
le soleil s'est couché dans la pourpre et le sang...
— Ai-je rêvé, jeunes hommes,
lorsque j'ai cru voir sur vos fronts
étinceler son signe impérieux?
— Et saurez-vous jamais
pourquoi, ce soir, mes lèvres ont tremblé,
ni pourquoi je vous ai caché
la clairvoyance de mes yeux?...

—

DEPART

Adieu, adieu, disent les arbres,.
avec des gestes envolés
de tous leurs membres de lumière;
ils disent adieu,
ou peut-être disent-ils reste, reste...

Le vent jette en plein ciel
une poignée d'oiseaux fuyants,
puis il soupire un peu, et s'éloigne, et se meurt...

Ombre vive des fougères
ruisselante de reflets et de clartés,
pareille à l'ombre des torrents,
me rendrez-vous votre caresse sur mon front?

Que je me retourne, une fois encore...
un petit oiseau jubilant
s'est suspendu à l'extrême limite du ciel,
et sa voix de lumière et de joie
me déchire le cœur plus qu'un ultime adieu...

—

CIMETIERE

I

Maitresse du vent, de la pluie, de la mort,
la voix enthousiaste d'un petit oiseau,

qui brave jusqu'à la douleur des hommes,
et qui retombe en paix dans le néant des cœurs...

II

Lente vague issue du pur horizon,
doucement élevée jusqu'à la montagne,
la plaine...

à mes pieds, toutes ces pierres reposées
face à l'intensité du ciel,
— et mon ombre sur leur clarté se fait caresse;

— dans chaque lame de cyprès,
le chant maritime du vent,
et partout, la flamme large du soleil...

...Mais cette chaude pression sur mon épaule,
en vérité, n'est-ce que le soleil?...

—

HIER ENCORE...

Hier encore
ce n'était qu'un petit enfant,
une âme concentrée dans l'intensité du regard
— ô confiance de ce regard fixé sur ta propre vie...

Maintenant, il n'y a plus qu'à ouvrir les bras
de ce geste déchiré qui renonce...
— Ne plus être l'abri, et le soutien, et le rempart,
renoncer à paraître infaillible puissance.
ne plus offrir cette vaine poitrine
qu'à ces traits seuls qui lui sont destinés,

et n'être plus, déjà, qu'une ombre au bord de l'ombre...

—

QU'IL NOUS RESTE SEULEMENT...

Qu'il nous reste seulement
un hublot ouvert sur l'espace,
que nous y puissions encore contempler

une douce branche étendue
où la lumière se repose,

une branche où respire le vent,
et d'où s'échappe un jour tout le printemps
sur l'aile éclatante d'un petit oiseau,

qu'il nous reste seulement
cette part infime de la terre,
mais que nous puissions, dans la vérité de nos cœurs
lui donner le nom de paix...

—

PRESENCE

Lorsque ton cœur frémit d'une invisible approche,
ne tourne pas la tête...
laisse tes yeux se perdre au lointain de l'espace,

ne cherche pas à la connaître,
cette présence,
— peut-être n'est-elle qu'un visage du silence et de la soli.-
[tude...

Ose l'appeler en toi-même
d'un nom que tu croyais peut-être perdu à la terre,
devenu ombre, souvenir,
et qui, arraché par l'amour à ton âme,
soudain ressuscité, jaillit d'entre les morts!

PASCALE OLIVIER.

ROBES D'ARC-EN-CIEL
ET
MANTEAUX DE PLUMES

—

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

L'original du document dont nous donnons ci-après une version en langue française fut découvert à Pékin, le 26 août 1901, par un volontaire détaché du 67e régiment d'infanterie, pour faire partie du corps expéditionnaire de Chine, lors de la révolte des Boxers.

Il se présente sous les espèces et apparences d'un cahier manuscrit mesurant 230 millimètres de long sur 155 millimètres de large, épais de deux doigts, et fait d'un papier léger, soyeux, qui dut être fort beau jadis, mais qui est aujourd'hui taché de moisissures, jauni, et, en certains endroits, rongé par les insectes — à moins que ce ne soit par les rats.

Son écriture est-elle réellement celle d'un empereur de Chine mort depuis plus de douze siècles?

A notre avis, peu importe! L'inspiration et le style de cet écrit sont indubitablement chinois. Et c'est cela qui nous paraît le plus intéressant. Quant à sa date (année Giap-Ti du cinquante-septième cycle), il est facile de comprendre qu'elle situe dans le temps l'épisode relaté. Il serait donc survenu en la période appelée « Van-Minh », ou « Wen-Ming », ce qui veut dire, en langue mandarine, « Belles-Lettres ». C'est le titre de règne adopté vers l'année 685 de notre calendrier par l'empereur de Chine Ve-Tong, au Joei-Tsong, de la dynastie des T'ang. Ce monarque est plus connu

des Annamites sous le nom de « Minh-Hoang », expression signifiant « souveraineté de la lumière ».

Le Livre des Rites nous apprend que ce prince fut conduit dans la Lune par le docteur La-Cong-Vien. Il rapporta de ce voyage d'études la figuration, la musique et les paroles d'un divertissement nocturne inspiré par les chants et les danses des fées lunaires, dont il avait, là-haut, contemplé les ébats.

Le Ballet des Fleurs est le terme vulgaire dont on se sert pour désigner cette chorégraphie. En langage académique, on dit : « Nghe-thuong-vo-y », ce qui signifie littéralement : « Robes d'arc-en-ciel et manteaux de plumes », ce dernier mot désignant très probablement les plumes du martin-pêcheur.

Pour les Européens, c'est la « danse des Lanternes », parce que les exécutants portent aux épaules des lanternes allumées.

Dans les fêtes que donne, à Huê, Sa Majesté le roi d'Annam, le ballet des Fleurs est encore dansé, non par des femmes, mais par de jeunes garçons. C'est au défunt ministre Nguyen-huu-Bai que revient l'honneur d'avoir retrouvé et remis en honneur cette lointaine et gracieuse expression de l'art scénique de la Vieille Chine.

Un dernier mot.

Le lecteur s'étonnera peut-être de trouver dans les lignes subséquentes quelques tournures de phrases, épithètes, ou procédés d'expression inusités en français.

Nous espérons qu'on voudra bien nous les pardonner, en considération de ce que nous avons tâché de conserver à notre traduction le plus possible de la saveur du texte chinois.

Et nous n'avons eu recours aux annotations que dans la mesure où elles nous ont paru indispensables.

L. C.

—

EDIT

Moi, empereur, en un jour faste de l'année de l'Eau de Mer et du Rat (1), du cinquante-septième cycle sexagésimal, j'ai pris ces notes en parfaite lucidité d'esprit, afin que les faits merveilleux relatés par elles soient connus de mes successeurs pendant la durée de dix mille vies humaines.

J'estime néanmoins que s'il ne faut jamais tromper le peuple, il n'est pas expédient de tout lui dire; c'est pourquoi j'adjure ceux qui monteront après moi sur le trône de divulguer seulement les circonstances mises par écrit en caractères tracés à l'encre noire.

Tout ce que signifient les caractères tracés à l'encre rouge doit être tenu pour secrets d'Etat.

Respect à ceci.

RÉCIT

Il y a quelques jours, comme je méditais seul dans le « Palais d'où on examine le Ciel et les Nuages » (2), une feuille manuscrite, portée sur les ailes du vent, tomba à mes pieds.

Je la ramassai et j'y lus ce qui va suivre, mais non sans peine, car l'écriture avait une forme dont l'usage s'est perdu depuis bien des années;

ORACLE DE VAN-VUONG (3)

Can-Khon; irruption de brigands.

Chan-Doai; mouvements et gestes des vierges habitant les « Etendues-froides ».

(1) Traduction littérale de l'expression Giap-Ti. Avant la révolution de 1912, les Chinois désignaient les années par deux caractères empruntés, le premier à une série de dix symboles correspondant aux forces élémentaires, et le second à une série de douze symboles représentant chacun un animal. Ces deux symboles, accouplés dans un certain ordre invariable, forment 60 combinaisons binaires se répétant indéfiniment. C'est le cycle de 60 ans. Une année Giap-Ti revient donc tous les 60 ans. Nous sommes dans le 77e cycle, qui a commencé en 1924.

(2) Traduction littérale de l'expression « Kham-thien-van-dien », désignant l'Observatoire astronomique.

(3) Grand seigneur chinois, père de l'Empereur Vo-Vuong (1122-1115 av. Jésus-Christ).

Ces vierges portent des fleurs et balancent des lanternes radieuses.

Kham-Ly; souffle d'un vent desséchant.

Kien-Ton; les brigands et les vierges sont vus ensemble.

Kham-Ly; menaces d'épidémies qu'il est cependant possible de conjurer.

Le nombre cinq, multiplié par trois, étant contenu dans le nombre huit, on verra, de toutes parts, briller les lanternes versicolores, et on ne craindra plus les brigands.

En l'année Giap-Ti, menace d'un grand malheur. Les esprits pousseront devant eux les démons; et les démons hurleront.

Je passai la nuit à méditer cet avertissement envoyé par le Ciel; et, dans mon incertitude relativement au sens qu'il convenait de lui attribuer, je résolus de consulter le docteur La-Cong-Vien, savant astrologue et mandarin du cinquième degré, commis à la direction du Palais d'où on examine le Ciel et les Nuages.

Voici, en substance, ce qu'il m'exposa.

A l'exception du dernier, — qui est Giap-Ti, et qui désigne l'année en cours, — les couples de caractères majuscules qu'on doit prononcer : Can Khon, Chan-Doai, etc., désignent cinq paires des casiers divinatoires de Phuc-Hi (4).

Comme la disposition de ces casiers fut modifiée par le docteur Van Vuong — de glorieuse mémoire — « oracle de « Van-Vuong » signifie qu'il faut conjurer les événements futurs en s'en rapportant au diagramme tracé par ce prince de la science.

Il apparaît ainsi que le tableau des huit casiers divinatoires étant convenablement orienté, c'est-à-dire placé de manière que le casier du trigramme « Kham », soit tourné vers le Nord, les couples Can-Khon, Chan-Doai, Kham-Ly, Kien-Ton, jalonneront les directions d'où proviendront les influences maléfiques prévues : brigandages, menaces de sécheresse et d'épidémies.

(4) Phuc-Hi, le premier souverain qui ait régné sur la Chine (2.852 av. Jésus-Christ).

Le nombre cinq, trois fois répété, ne peut être contenu dans le nombre huit. Mais ce qui a le quinzième rang peut être contenu dans ce qui a le huitième rang. Il s'agit, en l'espèce, du quinzième jour du huitième mois. C'est un jour de pleine lune; et ce jour est au milieu de l'automne. Les points de l'horizon d'où émaneront les fluides bienfaisants, ou malfaisants, sont distribués de telle sorte qu'il faut reconnaître dans les « brigands » dont parle l'oracle, non des créatures humaines, mais une matérialisation démoniaque et pernicieuse, sortie des eaux profondes.

Elle apparaîtra comme une carpe. Elle revêtira aussi les apparences de l'homme. Et, sous cette forme, elle séduira les femmes et les enfants pour les entraîner en des lieux secrets d'où ils ne reviendront plus. Quant aux jeunes filles habitant les « Etendues froides », ce sont, à coup sûr, les Immortelles peuplant les espaces silencieux et glacés de la surface lunaire. La nuit, elles y chantent et elles y dansent, parées de fleurs et portant des flambeaux. Ces êtres célestes dissipent les mauvais rêves. Ils font naître les perles au fond de la mer, et la douceur de leurs regards luit dans le clair de lune. En cette année Giap-Ti, année de l'Eau de Mer et du Rat, le quinzième jour du huitième mois, et « selon la direction Kham-Ly », ce qui veut dire selon la direction Nord-Sud, soufflera un vent sec, venu du Septentrion, il tarira les étangs et les sources. Alors, ne trouvant plus à sa suffisance l'élément propre à sa vie, la Carpe-démon prendra forme d'homme et viendra persécuter le peuple. Un jour elle sera ici; un autre jour elle sera là; et si vite que le peuple croira que ce démon est une foule de démons. Ce sera le malheur annoncé.

Pour le conjurer, il faudra, premièrement confectionner des lanternes en forme de carpe, les allumer, et les suspendre aux portes des maisons de chaque ville et de chaque village.

Alors, la Carpe-démon, voyant ces simulacres, pensera qu'elle se trouve en des lieux déjà hantés par des confrères, et elle s'abstiendra, de peur d'avoir à exercer sa

coupable industrie contre des démons de son espèce.

En second lieu, il serait utile que les fées lunaires, porteuses de lanternes et chargées de fleurs, descendissent sur la terre. Car l'oracle laisse entendre clairement que ces puissances gracieuses et pures ont le don de dissiper les miasmes putrides, et de mettre les diables en fuite, par leurs rondes. Mais comme cette descente des Immortelles est contraire à l'ordre établi par la Raison suprême, il reste la ressource de remplacer les Immortelles par les figurantes; je veux dire par des femmes parées comme elles, et répétant leurs chants et leurs jeux. Les diables s'y tromperont.

Et le docteur ajouta cette explication dont la logique me frappa.

Les « Etendues-froides », ai-je dit, désignent la Lune, je fonde cette affirmation sur ce que la Lune, luminaire inerte, formé presque totalement de matière pesante et opaque, réfléchit la clarté éparse dans le firmament comme un miroir d'argent réfléchit la clarté du jour, l'éclat du soleil ou de la lueur d'un flambeau.

Mais cette clarté, que réfléchit la Lune, est sans chaleur; preuve certaine que la Lune est froide. Plus froide même que l'Eau, dont elle émane, et parce qu'elle monte très haut dans le ciel; à dix mille « *truong* » (5) prétendent certains, et que le froid augmente quand on s'élève comme l'ont remarqué tous ceux qui ont gravi les hautes montagnes (6).

J'eus l'impression que le docteur La-Cong-Vien se bornait à répondre à mes questions,mais qu'il en savait bien plus que son discours ne le laissait supposer. Sa discrétion me plut, et je trouvai peu convenable qu'un homme joignant une si grande science à autant de mo-

(5) Le « truong » est une mesure de longueur valant 10 pieds; soit environ 0,354 mètre.

(6) Nous croyons utile de rappeler que certains auteurs attribuent au jurisconsulte Bao-Cong contemporain des empereurs Tong, donc, postérieur à La-Cong-Vien, l'inventeur du procédé consistant à tromper la Carpe-Démon au moyen de lanternes en forme de poissons. Cette circonstance ne nous parait point de nature à infirmer ce que rapporte l'écrit de l'empereur Minh-Hoang. Bao-Cong aurait, vraisemblablement, retrouvé une recette oubliée, mais mise en pratique trois siècles plus tôt.

destie occupât seulement le cinquième rang dans la hiérarchie mandarinale.

— Maître, lui dis-je, j'ai observé que la Lune est plus brillante en cette quinzième nuit du huitième mois qu'à toute autre époque de l'année; et je me suis demandé pourquoi.

Le poète Ly-thai-Bach la compare, tantôt à la fleur du cannelier, tantôt à un miroir de jade. Et le vulgaire croit à toutes sortes de fables inspirées par les taches aux formes capricieuses qui maculent sa surface. Les uns y voient l'image d'un corbeau; d'autres y distinguent celle d'un lièvre. En inclinant un peu la tête à gauche, j'y discerne la figure d'un archer faisant le geste de décocher une flèche.

Ces interprétations, où la fantaisie se donne libre carrière, ne m'apprennent rien, mais elles excitent ma curiosité.

— Sire, répondit l'astrologue (7), que Votre Majesté veuille bien considérer que la connaissance n'étant pas accessible à tous, et au même degré, son expression doit rester à la portée de ceux à qui on la distribue. Pour cette raison, certaines vérités scientifiques ne peuvent être retenues par les gens du commun qu'à la condition d'être enrobées d'histoires merveilleuses ou divertissantes, qui restent d'autant mieux présentes à la mémoire qu'elles ont le plus flatté l'imagination.

En outre, les sages d'autrefois ont jugé avec raison que la doctrine pure ne doit être connue que d'une élite soigneusement triée.

Afin qu'elle ne se perde pas, ils l'ont mise par écrit. Mais sous une forme symbolique. Ceux de leurs livres qui nous sont restés, après l'incendie des bibliothèques (8) ont donc deux sens. Un sens littéral, qu'il n'y a pas d'inconvénient à publier, et sur lequel le vulgaire brode toutes sortes de fables, et un sens secret, connu de quelques

(7) Tout ce discours de La-Cong-Vien est transcrit en caractères rouges sur le manuscrit original.

(8) Il s'agit sans doute de la destruction, par le feu, des livres, ordonnée par l'empereur Tan-thuy-Hoang, qui construisit la « Grande-Muraille de Chine » et régna de 246 à 209 av. J.-C.

initiés, et transmis oralement, de maître à disciple.

Cet enseignement nous apprend que si la Lune est plus brillante la quinzième nuit du huitième mois qu'à toute autre époque de l'année, ce n'est pas parce qu'elle réfléchit trop de lumière. C'est parce que l'air du ciel est alors plus limpide, plus transparent, plus débarrassé de poussières et de vapeurs.

La surface lunaire présente, comme la surface terrestre, des creux et des reliefs. Les creux recevant moins de lumière que les régions saillantes apparaissent comme des taches sombres. Leurs contours ne sont pas dessinés selon le hasard, mais conformément aux lois inflexibles qui dirigent les courants de l'énergie cosmique.

Cependant, comme les taches de la Lune ne changent ni de position ni de forme, on doit en conclure que la Lune se tient, par rapport à nous, toujours dans la même position. Ce qui ne signifie pas qu'elle soit immobile.

Quant aux récits d'après lesquels un dragon céleste investirait la Lune ou le Soleil au moment des éclipses, aucun docteur digne de ce nom ne les a crues vraies.

Ils savent que ces prestiges de l'espace et de l'air sont causés par la position que peuvent avoir l'un par rapport aux deux autres, ces trois astres qui sont le Soleil, la Terre et la Lune.

Quand la Lune passe entre la Terre et le Soleil, il y a éclipse de Soleil. Quand c'est la Terre qui se trouve entre le Soleil et la Lune, il y a éclipse de Lune. Aucun dragon, aucun mystère dans ces phénomènes qu'on peut reproduire en petit avec une lampe et deux fruits ronds.

II

Ayant congédié le docteur La-Cong-Vien, je me retirai dans mes appartements pour méditer sur tout ce que je venais d'entendre.

Je trouvais une contradiction inexplicable entre la rigueur froide et positive de certaines explications et la fantasmagorie tant soit peu puérile de certaines autres.

Comment mon astrologue, qui disait ne point croire au

dragon aérien dévorateur de la Lune, pouvait-il parler sérieusement d'une Carpe-démon ayant le pouvoir de se changer en homme tout en restant assez sotte pour confondre une lanterne pisciforme avec un véritable poisson?

Certes, le Ciel et la Terre renferment beaucoup d'influences dont nous percevons les effets sans en confondre la nature. Et, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne savons nous défendre des maléfices que par la mise en œuvre d'un empirisme grossier.

Mais ne pourrions-nous pénétrer plus avant dans la compréhension des mystères dont nous sommes entourés?

Et moi, commis par le Ciel à la conduite de l'Empire du Milieu, devais-je me laisser emporter par le destin, ou bien essayer de dominer les événements funestes dont l'oracle de Van-Vuong me prédisait l'arrivée prochaine? Si je me décidais à cette lutte, je ne pouvais ni me contenter d'hypothèses laissant place au doute, ni reculer devant les moyens à employer pour vaincre. Or, si La-Cong-Vien ne se trompait pas en affirmant qu'une figuration des danses et des chants des Immortelles habitant la Lune suffirait à mettre les diables en fuite, il fallait connaître ces danses et ces chants. Pour les connaître, il était nécessaire de les regarder et de les écouter. Pour se les rappeler exactement, il convenait d'en prendre note. Et pour faire cela, il était indispensable de monter jusque dans la Lune. Mais, si dans son interprétation de l'oracle, La-Cong-Vien s'était trompé? Si les Etendues-froides n'étaient pas la Lune? Ou si, dans les Etendues-froides, il n'y avait ni Immortelles, ni chants, ni danses?

Là encore, pour en avoir le cœur net, le mieux était d'aller se rendre compte sur place, c'est-à-dire dans la Lune.

En somme, tout concluait à l'obligation, pour moi, de m'élever jusqu'à cet astre et d'y poser le pied.

Le lendemain, je convoquai La-Cong-Vien. Lui ayant fait part de mes réflexions, je lui demandai si, par l'effet d'un sortilège relevant de la haute magie, il me serait, un jour prochain, donné de voyager dans la Lune.

— Sous réserve que Votre Majesté daigne m'accepter comme guide, répliqua cet érudit remarquable, je me fais fort de la conduire dans la Lune. J'ai, en effet, la faculté d'accomplir ce prodige; mais il ne m'est pas permis d'emmener avec moi plus d'un seul compagnon.

« Encore faut-il qu'il soit de l'intelligence la plus rare, et d'une excellente vertu. Votre Majesté, mieux que toute autre personne, satisfaisant à cette dernière condition, je suis à ses ordres pour la conduire dans la « Fleur du Cannelier » ce soir même.

« Aujourd'hui est un jour faste. Le premier jour de cette lunaison est sous le signe du Bois-Vivant et du Dragon; tout est pour le mieux, et nous ne retrouverons pas de sitôt des présages aussi favorables. »

Je fis alors observer au docteur qu'une pareille équipée prendrait beaucoup de temps. Des semaines, des mois peut-être.

Que fallait-il emporter comme vivres, vêtements de rechange, équipement? Et comment, n'étant que deux, pourrions-nous nous charger de tous ces bagages? La réponse de La-Cong--Vien me stupéfia :

— Ce que le vulgaire nomme le temps et l'espace ne sont que des catégories de l'entendement, des procédés d'expression, sans valeur absolue, et par lesquels nous extériorisons des impressions reçues par nos sens, enregistrées par notre mémoire, et rapportées à nos aptitudes par notre jugement.

« Aurions-nous l'idée d'un espace à trois dimensions si nous étions infiniment plats?

« Et puisque toute chose sensible a une durée, pourquoi ne pas faire intervenir la durée comme quatrième dimension?

« Mesurer l'univers à nos aptitudes, n'est qu'une loi de la pensée, une opération toute relative. Or, un calcul de relativité assez simple démontre la possibilité d'accomplir un voyage dans la Lune et de revenir sur terre en moins d'une nuit. »

— En ce cas, Maître, répliquai-je, il n'est pas besoin de bagages?

— Aucunement besoin, Sire. Toutefois, j'ose conseiller à Votre Majesté de revêtir un bon pardessus fourré, car nous aurons froid.

— Ainsi ferai-je, docteur, vu que je me décide à vous suivre. Néanmoins, une chose me tracasse. Comment expliquer mon absence à l'impératrice?

Un vague sourire plissa les traits du thaumaturge. Après avoir médité un court instant, il parla ainsi (9).

— Les femmes abondent d'ordinaire en propos inconsidérés; et leur humeur, tour à tour curieuse ou jalouse, les tient en perpétuelle inquiétude. Il convient donc de ne pas les mêler à des entreprises aussi graves qu'un voyage dans la Lune.

«Que le Fils du Ciel aie donc soin, ce soir, de mêler au breuvage de l'Impératrice trois cuillerées d'une infusion de pavots. Sa Majesté dormira très paisiblement, mais d'un sommeil si profond, qu'Elle ne s'apercevra point de sa solitude. D'ailleurs, nous serons de retour avant son réveil.

« La Lune se lèvera cette nuit au début de la première veille. Quand elle sera à la hauteur d'une perche au-dessus de l'horizon, que Votre Majesté, exauçant la prière de son serviteur, veuille bien se rendre au Palais-d'où-on examine le Ciel et les Nuages. Elle me trouvera sur la terrasse. Tout sera prêt. »

III

La-Cong-Vien m'attendait.

Il avait revêtu la tenue bleue (10), et il tenait de la main droite une longue crosse en bambou, pareille à celle de Lao-Tseu.

S'étant prosterné trois fois devant moi, il se tourna vers la Lune.

Dans le ciel profond, elle apparaissait déjà haute; énorme, toute ronde, pareille à un globe de cristal, enfumé par endroits, et rempli d'une lumière immobile.

(9) La suite de ce second chapitre est écrite à l'encre rouge.
(10) Tenue de cérémonie correspondant à la redingote et au chapeau haut-de-forme.

Sans mot dire, La-Cong-Vien fit tournoyer sa crosse comme une fronde et la lança vers l'astre, à toute volée.

Mais alors, — ô merveille, — cette crosse s'allongea, se fragmenta, se multiplia en myriades d'autres.

Je les vis s'assembler avec la promptitude de la foudre et de l'ouragan. Elles formèrent d'abord une suite rectiligne de pylônes verticaux, régulièrement espacés, reliés entre eux par des arches, et orientés vers la Lune. Puis, sur ces arches, une chaussée en gradins parut, large de trois « thuoc » (11) et bordée d'une rambarde. Elle commençait à mes pieds, et décrivait un arc-en-ciel prodigieux, d'une blancheur éclatante, qui escaladait les hauteurs du zénith et prolongeait jusqu'au centre de la Lune les festons de ses arches, pareils, dans l'immense lointain, à un filigrane de neige et d'argent.

La voix tranquille de l'astrologue se fit entendre.

— Que Votre Majesté monte! dit-elle.

Au moment de m'engager dans cette voie hasardeuse, un scrupule me fit hésiter.

— L'oracle, dis-je, nous parle des *mouvements* et des *gestes* de jeunes filles habitant dans les Etendues-Froides.

« Vous basez, Maître, votre affirmation que les Etendues-Froides sont la Lune sur une dialectique emportant conviction. Mais n'y a-t-il pas excès de témérité à interpréter *mouvements* et *gestes* dans le sens de *chants* et *danses*, et à prétendre que ces chants et ces danses, si tant est qu'ils existent, ont une vertu d'exorcisme contre les démons? »

Le mage répondit :

— Cette observation montre la prudence et la sagesse de Votre Majesté. Mais qu'Elle se rassure! Qu'est-ce que des gestes, sinon des mouvements dirigés! Et que peuvent être les gestes de ces vierges immortelles et de toute pureté habitant les Etendues-Froides, sinon des danses? Et la danse existerait-elle sans la musique, sans les chants par ailleurs, les diables, fils du désordre et de la

(11) « Thuoc » pied chinois ou dixième partie du « truong ». (V. plus haut).

corruption, reculent devant l'harmonie accompagnée de sa sœur l'innocence.

— Vous avez raison, Maître, répondis-je. — Montons!

(Ici, le manuscrit présente une lacune, voulue peut-être par son auteur. Et la relation reprend comme suit.)

IX

— Est-il possible, Maître, que nous soyons déjà si haut?

Nous dominions les nuages. En me penchant sur la rambarde, je les voyais courir au-dessous de nous en longues floches. Entre leurs déchirures, la Capitale du Nord apparaissait telle qu'un lac de cendres, semé d'étincelles palpitantes.

— Chacune de ces lueurs est une lampe qui veille, prononça La-Cong-Vien. Auprès de qui, et pourquoi? Je supplie Votre Majesté d'y songer.

Je répondis :

— C'est aux flambeaux qu'on se réunit entre amis pour écouter les chanteuses et composer des vers en buvant de l'alcool de riz parfumé au genseng et à la cannelle. C'est encore à la clarté d'une lampe que médite le savant.

— Ou qu'on veille un mort, poursuivit mon guide, ou qu'une mère pleure impuissante auprès de son enfant, terrassé par le mauvais air. Sire! pour une lampe joyeuse ou pensive, combien, à cette heure, tremblent dans le vent nocturne de lampes douloureuses ou tragiques!

— Je ne désire que le bien de mon peuple, ô maître Vien!

— Les ministres suivent le roi comme les nuages suivent le soleil, repartit l'astrologue.

— Que voulez-vous dire?

— Craignez le Ciel, Sire! Modérez la rigueur des lois. Ecoutez les sages.

— Vous prêchez un converti, Maître. Je connais ces avis et je m'efforce de les mettre en pratique.

— Votre Majesté est-elle bien sûre que tous les man-

darins de sa cour lui ressemblent et agissent comme Elle! Quand un nuage obscurcit le Soleil, l'ignorant courbé vers la terre peut croire que c'est le soleil qui s'obscurcit.

— Je vous comprends, Maître. Mais, ne savez-vous pas que, dans la cour de mon palais, un gong est suspendu afin que quiconque se croyant injustement lésé puisse frapper ce gong, de manière à ce que le roi l'entende, et lui fasse rendre une exacte justice sur-le-champ?

Plus d'une fois, j'ai entendu cet appel. Jamais je ne m'y suis dérobé.

— Il est vrai, Sire! Mais Votre Majesté s'est-elle mise en peine de savoir tout ce que le plaignant avait dû payer à vos gardes, satellites, scribes, eunuques, chambellans, échansons ou sénéchaux pour qu'ils le laissent faire?

— Quoi! On aurait osé...

— On a osé, Sire. Et on ose encore.

— De la sorte, les pauvres n'ayant pas de quoi satisfaire à l'avidité des concussionnaires...

— Sont dans l'alternative ou de renoncer à se faire entendre de Votre Majesté, ou de s'endetter jusqu'aux extrêmes limites de leur crédit, acheva le directeur de l'Observatoire.

— Merci de cet avis, Maître! Dès notre retour sur terre, nous mettrons ordre à tout cela.

Mais mon guide de répliquer :

— Prenez garde, alors, Sire, que vos courtisans, privés par vous d'une source de gros profits, ne se vengent en fomentant une de ces révolutions de palais où le souverain légitime perd vie et trône sans que le peuple en soit plus heureux.

— Hélas! m'écriai-je. Chaque instant doit-il m'apporter une nouvelle preuve des difficultés que comporte le gouvernement des hommes?

Comme j'achevais cette phrase mélancolique, mon attention se porta sur une longue ligne pâle serpentant à travers les monts et les plaines de l'Empire. Je reconnus

(12) La « grande muraille » de Chine. Le « ly » est une mesure itinéraire dont il sera question plus loin.

la « Muraille de Dix-mille ly » (12 *bis*), et je m'arrêtai, saisi comme je ne l'avais jamais été, par l'énormité de cet ouvrage gigantesque.

Je rappelai au professeur La-Cong-Vien que sa construction avait coûté la vie de milliers d'ouvriers, et je lui demandai s'il croyait que l'utilité de cette ligne de défense justifiât la grandeur du sacrifice.

— Il se peut, me répondit l'astrologue; Votre Majesté doit savoir, en tout cas, que, d'après certains annalistes, l'empereur Tan-thuy-Hoang, ayant été averti par un oracle que dix mille ouvriers mourraient à la peine, fit exécuter et enterrer à l'endroit où devait être posée la première pierre, un criminel de droit commun, et dont le nom s'écrivait par l'idéogramme « Van » qui signifie « dix mille ».

« Cette tradition, qu'on pourrait croire apaisante, a suggéré une pratique superstitieuse dont l'horreur le dispute à l'absurdité.

« Votre Majesté sait-elle que certains de ses sujets, démesurément enrichis par la concussion, l'usure, ou les transactions malhonnêtes, enfouissent des masses de lingots d'or et d'argent? Puis, dans la crainte qu'on le leur dérobe, ils font garder leur trésor par le spectre d'une créature humaine innocente, et mise à mort injustement; un enfant, ou une vierge, qu'ils enterrent vivante dans la cachette. Ce spectre, irrité et plaintif, se venge terriblement sur le voleur. »

— J'ai entendu parler de choses semblables, répondis-je, mais j'hésite à croire que l'avarice pousse à des pratiques aussi atroces. S'il est vraiment dans notre empire des hommes capables de pareils forfaits, ils subiront le même sort que leurs victimes.

— Comment les atteindre, et comment les connaître, Sire? Que Votre Majesté ne s'abuse pas! Ces individus exécrables n'en sont pas moins armés du plus formidable moyen d'action; entendez leur opulence.

« Avant même que le prévenu n'ait à corrompre ses

(12 *bis*) Nom chinois de la « Grande Muraille de Chine ».

juges, l'or aura fermé les yeux, lié la langue, et bouché les oreilles des témoins à charge. »

Je baissai la tête, accablé par l'impitoyable logique du docteur. Nous montions toujours; l'air devenait plus froid qu'à l'époque du « Grand Froid » (13); et, dans le silence, s'élevait parfois jusqu'à nous le chant d'un coq ou l'aboiement d'un chien.

— Ce sont les dernières voix terrestres que nous entendrons, dit La-Cong-Vien. Cependant, au-dessous de nous, la surface terrestre semblait se creuser, et je m'étonnais de ne pas lui voir encore la forme carrée que lui attribuent les commentateurs du « Livre des Changements ».

J'en fis la remarque à mon guide. Il sourit, haussa les épaules et dit :

— Les esprits superficiels prennent tantôt pour l'expression de la vérité, tantôt pour l'affirmation d'un dogme, des formes de langage définissant les apparences.

« Pour la commodité de leurs démonstrations, les sages de l'ancien temps ont comparé le firmament à la surface intérieure d'un parasol reposant sur une aire plane comme un échiquier, et qui serait la Terre.

« Le vulgaire en a conclu que les maîtres enseignaient que la Terre est plate, que sa forme est carrée — comme celle d'un échiquier — et qu'elle s'inscrit dans le cercle comunément appelé « pied du ciel » (14).

« Jamais les véritables savants n'ont enseigné cela. Et ils n'ont jamais pensé de la sorte.

« Mais ils croyaient, et non sans raison, que le cercle et le carré sont les représentations les plus simples et les plus parfaites de l'étendue. Et ils avaient noté que, dans la nature, toutes les formes possibles dérivent de ces deux figures. D'autre part, inscrire un carré dans un cercle est un procédé servant à retenir et à démontrer certaines vérités élémentaires relevant des mathématiques.

« Celles-ci, par exemple.

(13) C'est la dernière des vingt-quatre périodes de l'année météorologique chinoise.

(14) Traduction littérale de l'expression désignant l'horizon d'un lieu.

« Par trois points, non en ligne droite, on peut toujours faire passer une circonférence.

« Un polygone régulier est toujours inscriptible dans un cercle. Toutefois, on ne peut, géométriquement, construire un carré dont la surface soit équivalente à celle d'un cercle donné.

« Le menu peuple et quelques lettrés des nations tributaires interprètent l'expression : « Trois : carré, sept, cercle (15), » comme signifiant que dix dixièmes font un entier, ou que sept plus trois égale dix.

« Quelle sottise! Cela enseigne que trois est comme le carré, et que sept est comme le cercle. En effet : dans la nature, trois a engendré tous les êtres (16). De même, en géométrie, toutes les figures polygonales dérivent du carré, formé lui-même de deux triangles égaux. En outre, le nombre trois est l'expression arithmétique du triangle équilatéral et équiangle. Quant au nombre sept, il est le seul des dix premiers nombres qui ne divise pas le grand nombre 360, racine des révolutions cosmiques. Sept se suffit à lui-même. Il est à part et d'une perfection spéciale, semblable en cela au cercle, dont la quadrature est impossible. »

— En somme, répliquai-je, beaucoup se disent savants qui ne savent pas ce qu'ils disent.

— C'est ainsi, Votre Majesté.

— Et que penser de ceux qui s'en vont, affirmant que la Lune est à dix mille « truong » au-dessus de la Terre?

— Ces gens répètent des mots dont ils ne connaissent pas le sens véritable et citent des nombres dont ils ignorent la valeur et l'origine. Les moins obtus voient dans la formule « dix-mille truong » une figure de rhétorique. Dix mille en effet, veut souvent dire « un très grand nombre ». C'est une expression courante, usitée dans la langue écrite aussi bien que dans la langue parlée, mais que personne ne prend au pied de la lettre. Donc, affirmer que la Lune est à une hauteur de « Dix-mille tru-

(15) En langue mandarine : « Tam phuong, that vien ». Cette expression définit encore la perfection; l'ordre.

(16) « Tao a produit un; un a produit deux; deux a produit trois; trois a produit tous les êtres » (Lao-Tseu).

ong » équivaut à dire que la Lune est à une très grande hauteur au-dessus des nuages. Ainsi parlent les pseudo-savants. Ils ne sont pas mieux renseignés que le paysan pour qui le « ly » est la distance à laquelle un buffle ne paraît pas plus gros qu'une chèvre.

— Mais, dis-je, la longueur du « ly » n'est-elle pas fixée officiellement à 360 pas; le pas valant lui-même cinq pieds, ou cinq fois l'espace occupé par une rangée rectiligne de 360 grains de mil?

La-Cong-Vien secoua la tête.

— Que Votre Majesté me pardonne! Mais ce sont là des pauvres procédés de mesure, qu'il y aurait lieu de réformer en leur donnant une base immuable et scientifiquement déterminée. Comme jadis.

— Comme jadis, Maître?

— Oui, Sire. Comme jadis, avant l'incendie des bibliothèques. Je ne puis celer à Votre Majesté que la destruction des livres, ordonnée par le constructeur de la « Muraille de Dix-mille ly », a fait périr beaucoup de secrets contenus en de précieux ouvrages aujourd'hui anéantis.

« Toutefois, certains manuscrits ont échappé aux flammes, et l'un d'eux m'a appris ceci :

« Cinq « thuoc » font un « bo »; trois-cent-soixante « bo » font un « ly », et dix-mille « ly » mesurent la distance séparant un pôle du centre de la Terre (17).

« Car la terre est sphérique, Sire. Sphérique comme le Soleil, la Lune et tous les corps célestes.

« Quant à la distance qui sépare le centre de la Terre du centre de la Lune, elle équivaut à une longueur de soixante fois le rayon terrestre, ou soixante fois dix-mille « ly » comme le démontrent des opérations mathématiques assez simples, dans leur principe, et qu'on peut faire au début d'une éclipse.

(17) La mesure du rayon terrestre étant de 6.366 kilomètres, en chiffres ronds, le « ly » aurait, d'après le docteur La-Cong-Vien, une longueur de 636,60 mètres, ce qui donnerait au « thuoc », ou pied chinois, une dimension de l'ordre de 354 millimètres. Cette mesure est voisine de celles indiquées par les orientalistes pour qui le « ly » aurait une longueur variant de 600 à 720 mètres, et le « thuoc » une longueur variant de 350 à 400 millimètres.

Transporté d'admiration, je m'écriai : « Puisque la raison humaine a pénétré le secret des cieux, n'est-il point juste qu'elle soit en toute chose seule maîtresse et souveraine? Ainsi, l'homme, devenant à lui-même sa propre fin, ne recherchera qu'en lui vérité absolue et puissance suprême! »

La-Cong-Vien fit « non » de la tête.

— « S'il en était de la sorte, dit-il, cette flamme d'intelligence, qu'admire Votre Majesté, ne viendrait de nulle part et s'anéantirait avec le corps animé par elle. Que signifierait alors le titre de « Fils du Ciel », dont vous êtes investi, et de qui tiendriez-vous le droit de commander à vos semblables? »

Je répondis en citant Lao-Tseu :

— « Avant que fussent le Ciel et la Terre, seul existait « Tao », infini, immuable, couvrant la face de l'abîme et se mouvant dans le vide. Moi, j'ignore son nom, mais je le désigne par le mot « Tao », qui signifie : « Celui qui commence; celui qui est au commencement. ». Si je pénètre bien le sens des paroles du Maître, le Ciel et la Terre procèdent d'une volonté créatrice, antérieure à eux. Ciel et Terre seraient donc un effet, dont cette volonté initiale est la cause. Mais la question demeure entière, puisque Lao-Tseu avoue ignorer la nature et l'origine de cette cause. Répondre à une question par une autre, n'est-ce pas parler pour ne rien dire, maître La-Cong-Vien? »

L'astrologue répondit :

— « J'ai suivi autrefois mon précepteur jusqu'à la ville très lointaine appelée « Ma-gia-cang-da » (18). Nous y rencontrâmes un étranger fort savant et venu des confins du monde habité. Son grand nez courbe, ses grosses lèvres et ses oreilles décollées le faisaient ressembler à un bélier. Il parlait notre langue, et il prétendait, comme Votre Majesté, que Lao-Tseu n'expliquait rien. Invité à exposer une doctrine plus satisfaisante pour les besoins de notre raison, il nous tint à peu près ce langage.

(18) Transcription phonétique de Maracanda (Samarcande). On sait que cette ville était le point de jonction des caravanes levantines et chinoises.

« Le monde est l'œuvre d'un Etre Suprême dont le nom doit s'écrire en quatre lettres. La première signifie : « mâle »; la seconde signifie : « femelle »; la troisième signifie : « vertu fécondante »; quant à la quatrième lettre, c'est la répétition de la seconde. Elle signifie donc « femelle ». Et elle termine le nom pour rappeler que la puissance fécondante du mâle est sollicitée par l'approche, ou le contact de la femelle.

« Ces quatre lettres ou idéogrammes se prononcent séparément : Iod-hé-vau-hé. L'ensemble se prononce « Ia-Vé » (19). Il résume une doctrine d'après laquelle la matière est éternelle, indestructible, et se renouvelle ou se transforme par l'interpénétration de deux principes épars dans l'univers et qui sont comme le « Yin » et le « Yang »; l'un actif, l'autre passif; l'un fécondant, et l'autre intervenant comme réceptacle des germes pour les conserver jusqu'à leur maturité.

— Pendant les trois premières heures du jour, Ia-Vé est assis, et il étudie la loi. Pendant les trois heures suivantes, il juge le monde. Pendant les trois heures suivantes, il nourrit le monde. Ensuite, et pendant trois autres heures, il joue avec Lê-via-Thang, le roi des Poissons.

« Mon précepteur ayant demandé qui avait composé cette «Loi» où Ia-Vé apprenait son métier de pourvoyeur et de juge, l'étranger fit une réponse dont j'ai perdu le souvenir. Mais je me rappelle fort bien qu'en revenant à la Capitale du Nord, mon maître me parla avec horreur de cet homme dont les discours — me dit-il — procédaient de ces visions étranges et effrayantes que sont les mauvais rêves. »

Alors j'interrogeai de nouveau le docteur La-Cong-Vien.

— « D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Pourquoi sommes-nous sur cette terre, nous qui n'avons pas demandé à y venir? »

(19) Ou Javeh, ou Jéhovah. Il est à supposer que La Cong Vien aurait rencontré, à Samarcande, un mage Kabbaliste. Ce n'est pas invraisemblable.

Mon guide s'arrêta; et, le doigt levé il prononça ces paroles mystérieuses:

— « Nous ne sommes pas d'atroces fourmilières, écloses au hasard, sans autre but que le néant. Nous ne sommes pas devant l'Infini comme devant un mur de ténèbres, puisque, entre ces sombres murailles de désolation et le bonheur le plus radieux, il suffit de cette toute petite chose, de la plus difficile petite chose du monde, mais aussi de la plus simple et de la plus offerte : une prière (20). »

V

Les souvenirs que cette très extraordinaire et merveilleuse aventure m'a laissés ressemblent à ceux que nous laissent les rêves.

Certaines de ces images ont une précision dense et solide; d'autres fluent comme des reflets dans l'onde, toutes répondent à l'appel de la volonté qui les évoque dans une confusion telle qu'on ne se rappelle ni l'ordre des faits qu'elles représentent, ni les intervalles de durée qui ont séparé ces faits.

Je ne saurais dire, par conséquent, combien de temps s'écoula entre les dernières paroles du thaumaturge et l'instant où nous prîmes pied tous deux au bord d'un fossé, rempli d'une eau calme et noire, toute fleurie de lotus.

Un pont enjambait ce fossé. Il accédait à une vaste cour bornée par un mur d'enceinte que coupait, en face de nous, un haut portique à trois entrées, d'une architecture simple et majestueuse.

Sur son imposte la plus élevée se détachait un tableau portant l'inscription : « Palais des Etendues-Froides ».

Une clarté, en tous points semblable à celle du clair de lune, baignait ce spectacle; et, çà et là, de grands phénix blancs volaient dans l'air glacé.

(20) Ces paroles magnifiques, et si profondément émouvantes, se retrouvent mot pour mot dans *La côte de Jade*, du regretté Francis de Croisset. Nous pouvons affirmer qu'en les écrivant l'auteur du *Dragon blessé* n'avait jamais eu connaissance de la relation du voyage dans la Lune de l'empereur Minh-Hoang. Mais, dit-on, les grands esprits se rencontrent.

On ne voyait personne.

La-Cong-Vien fit un geste d'appel. Aussitôt, les degrés que nous parcourions depuis notre départ se résorbèrent et ils reprirent l'apparence de la crosse de bambou sur laquelle s'appuyait l'astrologue quand je le rejoignis au « Palais d'observation du Ciel et des Nuages ».

La-Cong-Vien me dit :

— « On attend Votre Majesté. Qu'Elle veuille bien franchir cette porte! »

Nous étions dans des jardins peuplés d'arbres, semblables à ceux que nous voyons sur la Terre, mais de dimensions plus importantes.

Autour de nous, des miroirs d'eau, des pelouses spacieuses, des parterres bordés de murettes en porcelaine, s'étageaient en gradins, comme les rizières dans les pays de montagnes.

Une allée droite les traversait de bout en bout, semée de cailloux si blancs qu'on les eût pris pour de la neige.

Et, par cette allée, venait vers nous une créature ayant la figure d'une femme. Elle portait un costume royal; non pas jaune (21), mais coloré des nuances de ces arcs-en-ciel atténués qui naissent parfois autour de la Lune.

Elle souriait en nous regardant. Et son visage resplendissait d'une beauté à ce point surhumaine que je retins un cri.

Mais, prenant la parole, l'apparition m'adressa en vers de la plus harmonieuse métrique, le salut suivant :

Je suis Lieu-Hanh, souveraine de ces lieux.
En cette année Giap-Ti, le Grand et Pur Empire (22)
A couvert de sa gloire le Palais des Etendues-Froides;
La « Chronique du Printemps et de l'Automne » (23), ne relate rien d'aussi merveilleux.

Je répondis, également en vers :

(21) Le Jaune est la couleur de la Terre; et seul, le Roi, a le droit de la porter.

(22) « Grand et Pur Empire » traduit le nom officiel de la Chine.

(23) La *Chronique du Printemps et de l'Automne* est une relation attribuée à Confucius. Elle traite de la période comprise entre 722 et 480 avant Jésus-Christ.

Le Grand et Pur Empire méritera vos éloges
Si le Palais des Etendues-Froides daigne lui prêter
La puissance de ses fondations inébranlables
Et la somptueuse parure de ses impostes et de ses corniches.

Et comme il était convenable de faire connaître l'objet de ma visite, je m'empressai d'ajouter :

— Si Votre Majesté le trouve bon, mon guide que voici, le docteur La-Cong-Vien, va lui exposer les raisons pour lesquelles nous sollicitons l'appui bienveillant de Celle qui règne sur les « Etendues-Froides ».

Lieu-Hanh eut un geste en arrière, pâle et charmant comme la Lune en son plein.

— Reposez-vous pour commencer, dit-elle; nous causerons, ensuite.

Son palais, que je n'avais point aperçu tout d'abord, car, d'où nous étions, un épais bosquet le dérobait aux regards, s'élevait à proximité.

La reine nous fit entrer dans une salle rappelant dans sa disposition générale ma propre salle du Trône. Elle s'ouvrait sur une cour d'honneur entièrement pavée de nacre. Et au lieu d'être, comme celle de notre Capitale du Nord, toute enluminée de laque vermillon et de rinceaux d'or, cette salle, par un artifice ignoré, semblait lambrissée des feux troubles et lactescents qui dorment au sein des opales.

Comme courtisans et satellites, plus d'eunuques obèses ou racornis, plus de mandarins à longues barbiches blanches, plus de Tigres de guerre aux hallebardes difformes. Seulement des escouades ou quadrilles de jeunes filles, dont la fraîcheur et la grâce ne se pouvaient comparer qu'à celles des orangers quand le printemps les orne de ses blancheurs odorantes.

Deux d'entre elles nous présentèrent, sur des plateaux de jade, des tasses cerclées d'or et remplies d'une boisson aromatisée d'essences inconnues ici-bas.

Prié d'y goûter, et l'ayant trouvée de la saveur la plus exquise, j'en fis compliment à notre hôtesse.

Celle-ci nous répondit en rougissant :

— Je m'excuse de n'avoir pas mieux à vous offrir.

Mais vous me prenez de court, car il est rare de recevoir ici des visiteurs venant de la Terre. Si, au moins, Votre Majesté m'avait pressentie!

Je me récriai; et le docteur La-Cong-Vien ayant expliqué à la reine Lieu-Hanh que je désirais noter d'après nature les chants, les danses, carrousels ou divertissements des oréades lunaires afin d'en composer un charme propre à mettre en fuite les démons de la fièvre maligne, elle acquiesça gracieusement, et voulut bien me louer de cette intention. Elle dit encore :

— Il est fâcheux pour les sujets de Votre Majesté que le *Code de la Musique* ait péri dans l'incendie des bibliothèques ordonné par l'empereur Tan-thuy-Hoang, car la musique a des rapports très étroits avec la morale. Le *Code de la Musique* enseignait maints préceptes dont l'observance tempérait les mœurs. En effet, dès qu'on s'applique à la connaissance de la musique et au jeu des instruments, on n'est plus tenté de s'abandonner aux turbulences ou aux désordres. En outre, la musique dissipe les mauvaises pensées. Elle endort la haine, calme les peines, et ouvre les voies à la divine espérance. »

— J'ai lu, répondis-je, que le « Sage du pays de Lo » (24) jouait de la cithare. Cinq jours après la mort de sa mère, et ne croyant pas manquer de respect à la défunte, il cherchait dans la musique un apaisement à sa douleur.

— Il est vrai, repartit Lieu-Hanh. La musique n'est pas le passe-temps frivole que condamnent de solennelles badernes ou de vils trafiquants, contempteurs des choses de l'esprit. La musique non seulement va de pair avec le jeu d'échecs, la poésie et la peinture; mais elle concourt au gouvernement des hommes au même titre que les Rites, la Justice et l'organisation des services publics.

— J'ai encore ouï dire, répliquai-je, que le grand Phuc-Hi inventa le premier instrument donnant le son « ti », qui est celui de la soie.

— Exactement; fit Lieu-Hanh. Phuc-Hi avait noté que

(24) Périphrase désignant Confucius, originaire du pays de Lo.

le phénix ne se perche que sur l'arbre « ngo-dong » (25). Il en conclut, dans sa haute sagesse, que nul arbre, autre que le ngo-dong, ne pouvait fournir un bois meilleur pour construire un instrument de musique.

» Il commanda, en conséquence, qu'on abattît un de ces arbres et qu'on en sectionnât le tronc en trois morceaux.

» Cela fait, il procéda à une série d'expériences fort minutieuses pour savoir quelle partie du tronc donnerait, au choc, la meilleure sonorité.

» C'était la partie médiane.

» Il la mit à tremper dans une eau courante pendant soixante-douze jours, nombre correspondant aux soixante-douze périodes de l'année agricole. Ensuite, il la fit sécher à l'ombre, et il détermina les dimensions de l'instrument qu'il se proposait de réaliser en prenant pour modèles les expressions numériques de l'harmonie universelle.

» La longueur de la cithare de Phuc-Hi est donc de trois « thuoc » (26), six « tac », et six « phan » par analogie avec les trois cent soixante-six divisions du Ciel. Sa largeur est de huit « tac », ce qui correspond aux huit demi-saisons et aux huit perfections musicales. Son épaisseur, égale à deux « tac », rappelle que les modes primordiaux de l'énergie cosmique sont au nombre de deux: le « Yin » et le Yang » (27).

» Et l'artisan, Luu-tu-Ky, commis par le premier « Hoang » (28) à la confection de ce chef-d'œuvre, choisit et disposa encore, sur ordre de son souverain, treize touches en or représentant les douze mois de l'année, plus le mois supplémentaire, intercalé sept fois dans le

(25) Un arbre désigné par ce nom, en langue mandarine, a été déterminé par les botanistes. C'est le « Dryanda vernicifera », des Euphorbiacées.

(26) Le thuoc, ou pied chinois, se subdivise en dix « tac » ; et le « tac » en dix « phan ».

(27) Ou encore, selon la prononciation annamite, « Am » et « Duong ». Ce sont les mêmes principes élémentaires que ceux dont il a été précédemment question. On les représente d'ordinaire au centre du tableau des huit trigrammes de Phuc-Hi sous la forme de deux grosses virgules, l'une noire et l'autre blanche, s'opposant l'une à l'autre.

(28) Les trois Hoang sont les trois premiers empereurs de Chine : Phuc-Hi, Than-Nông et Huynh-Dé.

cycle de dix-neuf ans (29) pour rétablir la concordance du calendrier civil avec l'année tropique. Enfin, cinq chevilles de jade, images des cinq éléments, raidirent sur la table d'harmonie cinq cordes de soie donnant sur toute leur longueur les cinq notes fondamentales : « cung », « thuong », « giac », chuy », « vu ».

» Et à cette cithare, première de toutes, unique dans sa perfection et abrégé de l'harmonie sublime de l'univers, Phuc-Hi donna le nom de « Dieu-cam » ce qui veut dire : « cithare au son de Jade glauque ».

Je lançai, de biais, un coup d'œil à La-Cong-Vien. Sa physionomie exprimait l'étonnement. Ma certitude est que l'érudition de la reine Lieu-Hanh le sidérait.

Puis, mes regards se reposèrent sur la souveraine des Etendues-Froides. Il émanait d'elle un prestige indiciblement délicieux, une sénérité si pure et si haute que j'étais saisi d'un respect jamais encore éprouvé. Mais, en même temps, sa féminité me bouleversait d'amour.

S'en aperçut-elle?

Je devrais affirmer que non, car, pas un instant, mon attitude ne cessa d'être de la plus rigoureuse correction.

Toutefois, comme cédant à mon regard extasié, Lieu-Hanh détourna la tête avec un léger sourire, mi-confus, mi-railleur.

— Voyons, Sire, murmura-t-elle, tout ce que je viens de dire, et que Votre Majesté a eu l'indulgence d'écouter, est de notion vulgaire. Qui ne sait cela?

— O nuit du huitième mois, soupirai-je, nuit étoilée, douce comme l'air et plus suave qu'un baume, as-tu donc pu te changer en femme?

— Chut! Sire. Il ne faut pas dire de ces choses-là. Car la nuit est faite pour le repos des hommes, alors que les femmes, tenues par leur humeur, tour à tour curieuse ou jalouse, en perpétuelle inquiétude, sont, pour les hommes, un engin de tourment. N'est-il pas vrai, docteur La-Cong-Vien?

Confus, le mage baissa le nez sans répondre.

(29) Ce cycle est appelé en Occident : « cycle de Méton ». C'est une période de 19 ans au bout de laquelle les phases de la lune reviennent aux mêmes dates, et pendant une nouvelle période de 19 ans.

Cependant, Lieu-Hanh avait donné des ordres.

Sans bruit, mais avec la meilleure ordonnance qui pût être, le corps de ballet prenait place dans la cour d'honneur et dans les jardins.

VI

(*Le texte original de ce chapitre est, tout entier, écrit à l'encre rouge.*)

Ce fut d'abord un défilé de marcheuses.

J'en comptai trois cent soixante-six. Toutes étaient vêtues de la casaque à longues manches, avec, par-dessus, le petit blouson droit, à col montant. Leur pantalon, arrêté aux chevilles, laissait voir leurs pieds chaussés d'escarpins à semelles de feutre, très épaisses, relevées du bout. Le blanc moiré dominait dans cette toilette, ce qui faisait admirablement valoir, par contraste, les broderies en plumes de martin-pêcheur ornant le blouson et la casaque.

Chacune des marcheuses portait, fixées à ses épaules, deux lanternes allumées, identiques, en forme de tronc de pyramide renversée, et tendues d'un fort papier translucide, décoré de fleurs peintes.

Elles s'avancèrent, par couples; elles nous saluèrent, puis elles se séparèrent en deux files divergentes, mais dont les chefs finirent pas se rejoindre après avoir décrit chacun un demi-cercle.

Alors, elles se tinrent par la main et restèrent en place, dessinant ainsi un orbe circulaire, resplendissant des feux brûlant dans les lanternes versicolores.

— Voici figuré l'équateur céleste, avec ses trois cent soixante-six divisions, m'expliqua la reine Lieu-Hanh.

— Et voici les vierges portant des fleurs et balançant des lanternes radieuses dont parle l'oracle de Van-Vuong, murmura à mon oreille le docteur La-Cong-Vien.

Les Immortelles chantèrent :

Le Ciel s'égoutte sur ses douze azimuths,
Enserrant comme dans une grille la totalité des mondes,

Mais pour tous les êtres, la Lune luit
En tous lieux, et dans les trois mille mondes habités.

Au delà du cercle formé par ces choristes, et plus loin que les pelouses, les parterres et les miroirs d'eau, la vue s'arrêtait sur des peuplements d'arbres dans lesquels je crus reconnaître des canneliers aux dimensions géantes. Sous une longue nuée bleue, endormie, ils se dressaient pareils à des remparts de nuit pétrifiée, vaguement marqués, par places, du jet pâle et vertical d'un tronc.

Lorsque les filles des « Etendues-Froides » cessèrent de chanter, quatre de leurs sœurs, quatre coryphées, émergèrent de cette nuit.

L'une, vêtue de brocart écarlate, mouvait ses bras étendus comme un oiseau qui bat des ailes. Une autre était ensevelie sous des voiles noirs, parcourus de stries toutes pareilles aux cordes argentées de la pluie.

Une troisième levait à deux mains au-dessus de sa tête un masque de dragon, tandis que la quatrième bondissait en agitant un mufle de tigre.

De nouveau, Lieu-Hanh, attentive à m'instruire, prononça :

— Voyez, Sire, ces jeunes filles représentent les quatre régions cardinales du firmament. L' « Oiseau-Rouge » qui vole au Midi; la « Pluie ténébreuse » qui tombe au Septentrion; le « Dragon issant » qui émerge à l'Orient; le « Tigre Blanc » qui accourt de l'Occident.

» Ecoutez-les! Maintenant qu'elles ont pris place de manière à jalonner deux diamètres perpendiculaires entre eux du cercle décrit par les marcheuses, elles vont appeler les « Cinq planètes ».

En effet, les coryphées, l'une après l'autre, psalmodièrent.

— Que vienne à moi, qui suis « l'Oiseau-Rouge », la Planète du Feu.

— Que vienne à moi, qui suis la « Pluie Noire », la Planète de l'Eau.

— Que vienne à moi, qui suis le « Dragon-émergeant », la Planète des Végétaux.

— Que vienne à moi, qui suis le « Tigre-Blanc », la Planète des minéraux.

Or, à chacun de ces appels, une danseuse-étoile se détachait d'un des groupes qui nous entouraient et se rendait au lieu indiqué.

Il y eut un silence que rompit la souveraine des « Etendues-Froides ».

— La Planète de la Terre va se mettre au centre du Ciel, commanda-t-elle. Ensuite, l'Etoile du Sud se postera à notre gauche; après quoi l'Etoile du Nord et ses six compagnes prendront rang à notre droite.

Ces ordres furent ponctuellement obéis, et, de la sorte, s'acheva la plus gracieuse figuration vivante, qui pût être, des espaces interstellaires (30).

Lieu-Hanh me laissa le temps de consigner sur mon cahier de notes toutes ces dispositions chorégraphiques, puis elle fit un signe. Un coup de gong retentit. Et alors, de nouvelles théories de figurantes, vêtues et parées comme les marcheuses, mais rangées de manière à représenter les constellations, entrèrent en scène.

Sans cesser de chanter, courant et dansant, elles enlacèrent et dénouèrent tour à tour les trajets bien ordonnés de leurs groupes.

Car il s'agissait de reproduire fidèlement les méandres de l'influx cosmique, et le parcours des astres d'un bord à l'autre de l'horizon.

Comment allais-je nommer le spectacle, tout de miraculeuse perfection, offert par ces créatures célestes?

Ne trouvant pas de termes de comparaison meilleurs que les mots *fleur, lumière, plumage* (et je pensais à celui du martin-pêcheur), je décidai de désigner leurs ébats par une expression composée des idéogrammes employés d'ordinaire pour représenter, outre le chant et

(30) Elle correspond aux cartes du ciel telles que les représentent les vieux atlas chinois. Les Cinq-Planètes portent les noms des cinq éléments : « Kim » — « Moc » — « Thuy » — « Hoa » — « Tho ». Celle des minéraux (Kim) est Vénus; celle des végétaux (Moc) est Jupiter; celle de l'eau (Thuy) est Mercure; celle du feu (Hoa) est Mars; celle de la terre (Tho) est Saturne. L'Etoile du Nord et ses six compagnes sont l'Etoile polaire et la petite Ourse.

la danse, les jeux les plus séduisants de la lumière et des couleurs.

Et, d'un pinceau hardi je traçai :

曲 華
詠
霓
裳
舞
衣 (1)

(31)

Puis, je fis voir cette écriture à Lieu-Hanh et lui demandai son avis.

Elle me répondit :

— Vous avez raison. Mais il convient surtout de ne pas séparer cet appellatif du mot « danse » qui se rapporte au bel ordonnancement des mouvements; donc, à l'ordre.

» Or, la condition essentielle du Bien, c'est l'Ordre. Il s'ensuit que le désordre engendre le mal. Si l'on veut donc éviter le mal, tant matériel que moral, il importe d'avoir le sens de l'ordre et de veiller au maintien d'un heureux équilibre entre les tenants des « Trois Relations » tout d'abord, puis entre la Nature et l'Homme.

« Car la nature est à l'homme comme le prince est à ses sujets, le père à ses enfants, le mari à sa femme. »

Comme ces avis étaient sages!

(31) Khúc, chansons, numéral des chants.
Hoa, abondance de fleurs.
Vinh, chanter.
Nghê, arc-en-ciel.
Thúóng, partie du vêtement couvrant la partie inférieure du corps.
Vô (ou Vôc), danser.
Y, partie du vêtement couvrant le haut du corps.
La langue parlée vulgaire n'a retenu que les mots : « danser », « chanter », « fleurs ».

Je regardais, et j'écoutais. Ensuite, je prenais note, tellement absorbé par le soin de ne perdre aucun détail, que j'en avais complètement oublié la présence du docteur La-Cong-Vien.

Pour cette raison, je suis incapable de dire s'il demeura en notre présence tout le temps que dura le « ballet des fleurs (32) ».

Après les représentations astronomiques où le Soleil et la Lune, figurés par deux danseuses portant, l'une un disque rouge et l'autre un disque blanc, jouèrent leur rôle, vint le quadrille des « quatre archétypes animaux » : dragon, tortue, licorne, phénix; puis, la parade des Trois-Félicités : honneurs, richesse et longévité; et enfin, les noces de la Licorne et du Dragon.

Et les danseuses s'éloignèrent. Elles disparurent dans l'ombre bleuâtre des bosquets, comme disparaît dans les nuages un vol d'hirondelles. Et je demeurai seul, à côté de la souveraine des Etendues-Froides. Le docteur La-Cong-Vien s'était éclipsé; par discrétion sans doute.

— Le jour va bientôt paraître, dit la reine; il faut nous séparer.

Je ne pus que répondre tristement :

— Déjà!

Mais Lieu-Hanh poursuivit :

— Il nous reste encore quelques instants. Si Votre Majesté le permet, je lui chanterai quelque chose.

— Je n'osais vous en prier, fis-je.

La toute belle frappa ses mains l'une contre l'autre. Une suivante accourut, portant une cithare à cinq cordes, et d'une forme très ancienne, qu'elle posa aux pieds de sa maîtresse.

Celle-ci, de nouveau, prit la parole :

— Cette cithare est le premier instrument de musique sorti de la main des hommes. Le luthier Luu-tu-Ky l'acheva sur les indications du grand Phuc-Hi, d'impérissable mémoire.

J'allais réponde, mais Lieu-Hanh, s'étant accroupie,

(32) L'Empereur Minh-Hoáng use là d'une métonymie qui est restée dans l'usage.

posa ses doigts sur les cordes sonores et se mit à chanter en s'accompagnant. Le rythme de son chant était celui des lentes et des longues vagues que le vent pousse vers la grève marine à la fin d'un beau jour.

Sa voix!... Les mots me manquent pour en dire tout le sortilège caressant, toute l'impériale richesse. J'y goûtais la fraîcheur des fontaines, j'y respirais le parfum de bois après l'ondée, j'y retrouvais surtout l'apaisement qu'apporte l'heure où se répand sur toute chose la grande âme triste de la nuit.

Durant une cinquantaine de mesures, la mélodie me berça dans le registre moyen de cette voix magicienne. Puis, sa tonalité s'éleva. Et, en même, temps, son caractère changeait jusqu'à prendre celui d'une déchirante exoration. Elle atteignit ainsi aux plus hautes notes, et elle retomba, doucement, en une cadence qui ressemblait au vol d'un oiseau planant avant d'atterrir.

Liêu-Hanh se tut.

— Ah! charmeresse, m'écriai-je tremblant d'émoi, quelles larmes avez-vous donc pleurées pour trouver de pareils accents?

La reine me répondit :

— « J'ai pleuré de ce que m'ont appris les hommes. Votre Majesté voudra bien excuser ma franchise, mais je dois lui faire observer que je suis assez haut placée pour voir dans son royaume, et sur la Terre, beaucoup de choses qu'Elle ne peut discerner. »

Me rappelant les informations pessimistes de La-Cong-Vien, je remarquai :

— « En ce cas, ô reine dont les sourcils se courbent comme les feuilles du saule, vous devez voir commettre chaque jour de bien vilaines actions dans mes Etats. »

— « Cela est, fit doucement Liêu-Hanh. Chaque jour... et aussi chaque nuit. Je vous concède que la plupart des hommes sont des vases de turpitude. Mais si Votre Majesté savait, en revanche, tout ce qui monte vers moi d'implorations, de cris de douleur, de signes de détresse!

« Pour quelques fantaisistes croyant voir sur mon

front l'image d'un corbeau ou la figure d'un lièvre, combien d'êtres à l'âme inquiète se tournent vers moi comme vers le miroir de l'éternelle justice! Pour eux, mon Palais est celui de la pureté. Pour eux, l'espérance d'un lendemain plus clément y demeure. Et quand mon sourire se lève au-dessus des arbres noirs, ils y lisent la promesse de l'heure qui tout paiera. Qui les paiera de leurs déceptions, de leurs regrets, de l'âpre tourment des humiliations quotidiennes, de l'injure des ans qui s'en vont en marquant la jeunesse et la beauté d'une irréparable meurtrissure. De l'heure qui leur rendra les morts bien-aimés, descendus avant eux au « Pays des Neuf-Rivières ».

« Hélas! Sire, trop souvent, les hommes sont affreux. Je le répète... mais croyez-le bien; foulés et broyés qu'ils sont par le destin, toujours vient un moment où les hommes font pitié plus encore qu'ils n'avaient fait horreur.

« Et j'ai reçu du Ciel la Mission, non de les punir, mais de les consoler.

« Je la remplis, et non sans joie.

« Les enfants me tendent les bras, les amoureux me cherchent. Ils se sentent mieux l'un à l'autre quand ils me regardent sans rien dire, et en se tenant par la main. D'autre fois, je leur inspire des chansons dont ils chantent alternativement les couplets en frappant sur la corde vibrante. Il m'arrive même de soulager les malades, de tempérer la fureur ou la haine, de ralentir les ondes de la douleur. Parfois, aussi, celui qu'égarait la folie du meurtre n'ose plus frapper quand il s'aperçoit que mes yeux sont sur lui. Pourtant, je suis payée d'ingratitude.

« N'a-t-on plus besoin de moi, on me tourne en dérision.

« Le trafiquant, gonflé d'or, et calé entre ses sacs, derrière son comptoir, ricane dès qu'on prononce mon nom. Pour le flagorner, ses obligés affectent de me comparer tout ce qui est ridicule, méprisable ou vain. Ils disent : « Sot comme la Lune »... « Menteur comme la Lune ». Et quand un de leurs pareils se sauve en emportant la caisse, ils s'écrient qu'il a fait « un trou dans la Lune ».

« Quant aux femmes, elles ne m'épargnent guère, car, douze fois l'an au moins, elles invectivent contre moi.

« Bien à tort, d'ailleurs, attendu que la purgation dont elles se plaignent leur fait plutôt du bien. »

Liêu-Hanh, ayant dit, fit une pause. Puis elle se releva; et, en me présentant la cithare de Phuc-Hi, acheva ainsi son discours :

— Que Votre Majesté daigne accepter ce cadeau. Il est précieux; non du fait de votre servante, mais de par son origine dix mille fois illustre. Nul plus que vous, Sire, n'est digne de le recevoir, car pour le bien de vos sujets, vous avez osé franchir l'immensité du firmament et venir jusqu'à moi pour me demander conseil. Votre nom, inséparable désormais de cet exploit unique dans les fastes impériales, traversera les siècles.

« En outre, vous m'avez comprise. Je crois même avoir trouvé en vous plus que de l'amitié. Laissez-moi vous avouer que j'en suis heureuse, Sire. Mais voici l'instant où les chemins que nous suivons vont se séparer pour nous conduire à des limites opposées.

« Rappelez-vous le ballet des Immortelles, porteuses de lanternes fleuries et parées d'arc-en-ciel. Et lorsque vous jouerez de cette cithare, faites-moi la grâce, Sire, de penser à moi. »

Comme elle disait ces mots, ses doigts effleurèrent les miens; et je ne suis pas certain que, le temps d'un éclair, les lèvres embaumées de la souveraine des Etendues-Froides ne se soient pas posées sur mon front.

Mais la longue nuée bleue qui dormait au-dessus des arbres du parc s'abaissa sur nous et nous enveloppa de ses voiles. Je ne vis plus rien.

Un instant passa, assez court; puis cette vapeur se dissipa peu à peu comme se dissipe au soleil la brume du matin.

Liêu-Hanh avait disparu.

Je me trouvais dans la cour extérieure du Palais des Etendues-Froides, en avant du haut portique à trois entrées par lequel nous étions arrivés, La-Cong-Vien et moi.

Je tenais dans mes mains, la cithare de Phuc-Hi.

Mais l'astrologue était maintenant debout à mes côtés; nullement ému, selon toute apparence et prêt au départ.

— Il faut nous hâter, dit-il, car sur la Terre l'aurore ne tardera pas à paraître.

VII

(Tout ce chapitre, à l'exception des deux derniers alinéas, est tracé en caractères rouges dans le manuscrit de l'Empereur Minh-Hoang.)

Ayant une dernière fois salué le « Palais des Etendues-Froides », l'astrologue répéta le même geste qu'à notre départ de la Capitale du Nord. De nouveau, ce geste créa le pont vertigineux par où nous étions venus; et, de nouveau, nous en parcourûmes les innombrables degrés.

Mais en route, je ne remarquai rien.

J'avais décliné l'offre que m'avait faite La-Cong-Vien de porter la cithare de Phuc-Hi.

Effaçant toute autre impression, les images fantastiques de la chorégraphie lunaire vivaient en festons et guirlandes au fond de mes yeux encore éblouis. Je croyais voir les ballerines arrondir leurs bras, mes oreilles retentissaient de leurs chants, et, chose plus qu'étrange, en même temps que je les entendais, leurs voix frappaient ma vue au point de m'apparaître comme des fleurs écloses sur les lèvres de chanteuses. Sur toutes ces illusions, l'adorable Liêu-Hanh dominait, comme la pleine lune domine sur l'armée des étoiles.

Lorsque, reprenant pied à l'entrée de l'Observatoire, je donnai congé au docteur La-Cong-Vien, l'aube se glissait furtivement dans les angles des cours du Noi-Cac (33). Le ciel semblait de jade blanc, et déjà les constellations s'anéantissaient dans la clarté grandissante.

Au fond de sa chambre, dans l'alcôve tendue de soie violette, l'Impératrice Siao-Man dormait profondément.

(33) Partie de la cité royale où sont les appartements privés du souverain.

Je considérai un instant son visage poudré, les coques luisantes de sa noire chevelure, ses petites mains, pareilles à des lotus.

Elle me parut belle, certes! Toujours aussi belle... mais combien différente de la reine Liêu-Hanh!

Ayant posé sur le plancher le précieux « Cam » de Phuc-Hi, je m'accroupis, ouvris mon cahier de notes, et commençai de jouer le premier motif de la partition musicale du « Ballet des Fleurs. »

Siao-Man soupira, se tourna vers moi d'un temps, et, sur le ton du dépit, m'interpella en ces termes :

— Ah! je dormais si bien!... Qu'est-ce qui vous prend? Est-ce une heure pour jouer de la cithare? Vous ne ferez jamais donc rien comme les autres, mon pauvre ami!

Je ne répondis pas. Alors, l'Impératrice se leva, m'aborda et, en me pinçant énergiquement au bras, me cria dans la figure :

— Dites donc! C'est à vous que je parle!

Tout à mon rêve de cette nuit, je demeurai bouche bée, regardant Siao-Man sans la voir. Et je sentais encore les doigts frais de Liêu-Hanh se refermer sur les miens.

— Eh bien! continuait l'Impératrice, vous en faites une tête! Qu'avez-vous donc? On dirait que vous tombez de la Lune.

— Hélas! répliquai-je, vous ne croyez pas si bien dire!

Siao-Man était lancée. Sans paraître émue de cette déclaration pourtant surprenante, elle poursuivit :

— Et puis, d'où sortez-vous cette cithare à cinq cordes? Une vieillerie que vous aura refilée au prix fort quelque brocanteur abusant de vos lubies, sans doute... Que vois-je?... Des chevilles en jade, des touches en or!... Votre Majesté ne se refuse rien! Et cela au moment où sa pauvre petite femme n'a plus rien à se mettre!

— Ah! m'écriai-je enfin, n'est-ce donc que cela? Je vous promets cent robes couleur d'arc-en-ciel, et mille manteaux en plumes de martin-pêcheur, mais pour l'amour du Ciel, madame, cessez de me rompre les oreilles. Ecoutez plutôt. Et je chantai en m'accompagnant de la cithare :

La Lune brille dans tout son éclat;
La nuit est pure. Le vent et la rosée
Répandent leur fraicheur.
Les saules laissent flotter leurs rameaux
D'où les gouttes de rosée tombent dans ce lac paisible,
Comme des perles de jade dans un bassin de cristal.
Le phénix esseulé appelle sa compagne...

— Elle est ici, près de vous, votre compagne, interrompit l'Impératrice Siao-Man. Revenez à vous, et, de la sorte, vous reviendrez à elle. Songez à vos devoirs, Sire! Outre les affaires de l'Etat, vous devez encore veiller sur votre intérieur. Mais alors que votre femme et vos enfants réclament vos soins, vous passez vos nuits à courir le guilledou en compagnie de pêcheurs de lune.

— La Lune encore, madame! Ah! de grâce ne prononcez plus ce mot... Si vous saviez!

— Je sais, Votre Majesté, je sais! Croyez-vous par hasard que je ne vous aie pas vu, hier soir, en compagnie de ce vieux fou de La-Cong-Vien, le directeur de votre observatoire? N'avez-vous pas honte, vous, commis par le Ciel à la garde d'un empire de plusieurs centaines de millions d'hommes, user votre temps à regarder courir les nuages en vocalisant comme un baladin de foire?

Je me souvins fort à propos que La-Cong-Vien m'avait un jour rappelé qu'une femme, pouvant parler deux fois plus vite et deux fois plus longtemps qu'un homme, finit toujours par avoir le dernier mot.

Je laissai donc la mère de mes enfants continuer sa mercuriale, et, lorsqu'à bout de souffle elle marqua un temps d'arrêt, j'en profitai pour lui demander très placidement si elle était absolument certaine que mes confabulations avec La-Cong-Vien, savant réputé, n'eussent pas eu précisément pour objet la sauvegarde de mes sujets et le souci de la santé de notre progéniture.

Et j'eus soin d'ajouter que La-Cong-Vien, traité par elle de « vieux fou », lui avait fourni la recette d'une crème de beauté dont elle se déclarait satisfaite.

— Un fou peut, d'aventure, avoir de bonnes idées, reconnut l'Impératrice.

— C'est aussi mon avis, déclarai-je. Et puisque nous voici d'accord au moins sur ce point, souffrez que je vous avertisse du danger dont nous sommes menacés.

Et, lui ayant mis sous les yeux l'oracle de Van-Vuong, je lui en expliquai le sens.

Siao-Man resta songeuse un moment, puis elle me dit :

— Un individu, soudoyé par quelque intrigant, pourrait bien s'être juché sur le toit de l'Observatoire et avoir laissé tomber ce grimoire juste au bon moment. Car, enfin, sur quoi fondez-vous l'affirmation qu'il est de provenance surnaturelle?

— Mais, répliquai-je, sur la réception que m'a faite, cette nuit même, la souveraine des « Etendues Froides ».

Et je racontai, d'un bout à l'autre, mon excursion dans la Lune.

Quand j'eus terminé et montré mes notes, l'Impératrice qui n'avait cessé de hocher la tête en souriant d'un air entendu, déclara :

— Vous avez rêvé, mon bon ami; à moins que votre La-Cong-Vien ne vous ait fait ingurgiter quelque philtre et n'ait profité ensuite de votre ivresse pour vous dicter toutes ces élucubrations. Leur auteur véritable doit être un entrepreneur de spectacles en quête de commanditaires. En cas de succès, La-Cong-Vien toucherait sa commission.

— Et quand cela serait, madame, m'écriai-je, faudrait-il que vous vous en indignassiez?

« Toute peine mérite salaire. Je vous ai entendue louer fort le docteur Ly-Chao-Pe pour avoir dit que la découverte d'un nouveau mets fait plus pour le bonheur de l'humanité que la découverte d'une étoile. Pourquoi refuseriez-vous à l'âme spirituelle, dont le siège est dans notre tête, ce que vous accordez à l'âme animale dont le siège est dans notre ventre?

« Ly-Chao-Pe, d'ailleurs, ajoutait que, si la bête se repaît, l'homme mange; et que l'homme d'esprit, seul, sait manger (34).

« Peut-être la découverte d'une étoile n'ajoute-t-elle

(34) Brillat-Savarin a dit la même chose dans sa « Physiologie du goût ».

rien, par elle-même, au bonheur des hommes; mais c'est à l'existence d'esprits capables de sonder les secrets des cieux que nous devons les trouvailles indéniablement propres à diminuer nos fatigues ou nos souffrances. Et au même rang que ces savants, je place les poètes, les musiciens, les peintres, dont les œuvres nous consolent des misères de ce monde. N'avez-vous point, madame, endormi vos enfants en leur chantant une berceuse? N'avez-vous gardé aucun souvenir des apaisements ou des joies que vous ont apportés ces fantaisies de l'imagination, dédaigneusement qualifiées de contes de fées, par des gens qui se croient très forts?

« Quand j'étais petit, j'avais grand'peur des ténèbres et du tonnerre. Une seule chose calmait cette peur. C'était une chanson que me chantait ma mère. Je ne saurais vous dire si la musique en était belle au sens que vous attachez sans doute à ce qualificatif. Mais elle me semblait incomparablement délicieuse en raison des images qu'elle assemblait dans mon esprit, et des sensations qu'elle faisait revivre en moi. Et puis, et puis, c'était ma mère qui me la chantait.

A cet instant de mon discours, je fus interrompu par l'entrée d'une « A-Sam » (35) tenant à cheval sur sa hanche notre dernière née, le petite princesse Kinh-Do, agée de trois ans.

— Ah! cet amour! s'écria Siao-Man.

Mais se reprenant aussitôt, elle ajouta :

— Fi! le vilain petit insecte! Allez-vous-en, monstre! (36)

Et, ce disant, elle serrait l'enfant contre son sein en la couvrant de baisers.

A la vue de ce gracieux tableau, je fis résonner la cithare de Phuc-Hi en jouant les premières mesures de la mélodie : « Quand. le matin, le phénix prend son vol ». Aux sons limpides du merveilleux instrument, Kinh-Do s'échappa des bras de sa mère et vint à moi. Elle demeura

(35) « A-Sam », bonne d'enfants chinoise.

(36) Ceci afin de faire croire aux diables que la petite Kinh-Do n'avait rien qui pût exciter leur jalousie.

un instant immobile, écoutant très attentivement; puis, une main en l'air et relevant de son autre main le bord de sa tunique, elle se mit à tourner sur elle-même en répétant selon le rythme de ses pas, et d'une voix plus pure que le cristal la note « Cang ».

— Oh! regardez-la! Est-elle gentille? murmurait l'Impératrice attendrie.

Et moi de répondre :

— Croyez-moi, phénix d'or et amie très chère! L'innocence de cette petite fille est le miroir de la vérité, en même temps qu'elle est la hampe de la justice. Elle vient de plaider ma cause mieux que l'eût plaidée la très docte et très respectable « Forêt de pinceaux » (37).

— Je n'ai jamais pensé que vous fussiez un mauvais homme, dit alors Siao-Man avec un doux sourire; et je crois maintenant vous comprendre mieux que je n'ai su le faire jusqu'à présent. Non seulement, je suis certaine que vous êtes allé dans la Lune, mais encore il me paraît évident que vous y avez toujours vécu.

« Aussi, veuillez pardonner à votre petite servante ses réflexions incongrues, et accueillir avec bienveillance l'humble requête que voici (38) :

« Tous les ans, lorsqu'on sera parvenu au quinzième jour du huitième mois, les rites d'exorcisme que Votre Majesté désire instituer prendront une signification spéciale dont la sauvegarde et la joie des enfants seront l'objet particulier. Cela les amusera, ces chers petits, de contempler toutes les lanternes en forme de poisson que l'oracle de Van-Vuong conseille de suspendre aux portes. Et, la nuit venue, le spectacle des illuminations, présenté de la sorte, donnera du plaisir à chacun. Amusement des enfants, tranquillité des parents, ce sera toujours autant de gagné. Puis-je espérer, Sire, que cette demande aura une suite favorable? »

— Elle est accordée, impératrice Siao-Man, répondis-je; et je rends grâce à la hauteur de votre intelligence,

(37) En langue mandarine : « Han-lam-vien »; c'est le nom de l'Académie chinoise.

(38) La requête de l'Impératrice et la réponse de l'Empereur sont écrites à l'encre noire dans l'original.

comme à la bonté de votre cœur. La fête du Milieu de l'Automne, indépendamment des représentations rituelles du ballet des Fleurs qui auront lieu dans notre Palais, le quinzième jour du huitième mois, sera la « Fête des enfants ». Il nous plaît que la tradition populaire la désigne ainsi. Et nous prions le Ciel qu'il daigne, par l'intercession des Immortelles habitantes des Etendues-Froides, nous tenir tous en sa garde.

Respect à ceci.

Traduit du chinois inédit par

LOUIS CHOCHOD

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Fernand Baldensperger : *D'Edmond Spenser à Alan Seeger*, « Harvard University Press ». — Ladislas Mecs : *Poèmes Choisis*, Emile-Paul frères. — Lionello Fiumi : *Pour la mort d'une jeune fille Créole*, « cahiers de Dante ». — Pierre-Jean Jouve : *Kyrie*, G. L. M. — Hélène-Albert Goerger : *Paysages du Monde*, « Editions Corymbe ».

Voici, à lire, un livre délicieux, **d'Edmond Spenser à Alan Seeger,** « cent petits poèmes anglais traduits en vers français » par Fernand Baldensperger. Je n'ai pas à insister auprès des lecteurs du *Mercure* sur la personnalité de Fernand Baldensperger. Je ne sais si le monde universitaire français peut s'enorgueillir d'un autre esprit aussi sensible que le sien à la beauté, au culte de la poésie lyrique. De savantes études sur tel de nos grands romantiques sont les garants, en ces matières, de son savoir raffiné et profond; une liaison d'amitié très stricte avec un des poètes de sa génération les plus conscients de leur tâche et les plus assouplis à une technique significative et réfléchie, je veux dire Charles Guérin, ses leçons, ses lectures si captivantes, et qui surent à tant d'auditeurs révéler une âme brûlante où ils ne la soupçonnaient pas, sa magistrale connaissance des littératures comparées, le fait encore que lorsque la plus considérable des Universités américaines a résolu d'écouter un maître qui pût éclairer de comparaisons, de rapprochements la poésie de langue anglaise par l'étude de la poésie française, et inversement, c'est au concours de Fernand Baldensperger qu'elle a naturellement fait appel, toutes ces considérations se joignent à l'estime personnelle que depuis longtemps, il ne l'ignore pas, je lui porte, pour que j'accueille avec joie, avec respect, avec sympathie l'anthologie de poèmes d'Angleterre

et d'Amérique qu'il a pris soin de composer au bénéfice des lecteurs lettrés de France. J'aime l'entendre dire dans sa préface que ce n'est pas un paradoxe d'affirmer que le lyrisme d'un peuple est un meilleur témoignage de ses dispositions profondes que les apparences surprises à la surface par des voyageurs ou touristes pressés qui s'en tiennent à leurs impressions premières, ou même que le chiffre de ses dépenses et le tonnage de son négoce. Il est persuadé, et ce n'est pas moi qui songerais à y contredire, que l'on aurait une « somme » plus authentique de l'esprit français en pénétrant ses poètes qu'en épluchant les statistique de nos échanges et la physionomie de nos boulevards. Pour ma part, quand je songe aux Anglais, je l'avoue, j'entends, je vois moins ceux que j'ai aperçus ou, sauf deux ou trois exceptions, avec qui j'ai noué des relations, à Londres, dans l'Ile de Wight, à Oxford même, que Sir Philip Sidney, Keats, Browning, Swinburne et George Meredith : et je crois même connaître mieux l'Angleterre réelle que si j'avais visité les manufactures de Birmingham ou de Sheffield ou même le port de Liverpool.

Le choix des cent *petits* poèmes (petits, au sens et avec la même portée qu'Edgar Poe attribuait à ce terme) est, me semble-t-il, indiscutablement judicieux et réfléchi .Quelques Américains se joignent aux Anglais, leur présence renseigne sur l'activité d'une tradition passée du pur esprit anglo-saxon à un esprit formé d'éléments plus divers où, cependant, l'élément anglo-saxon, malgré l'amalgame, prédomine encore. Si Goethe a dit que « la traduction lui semblait une des activités les plus importantes et les plus méritoires dans l'ensemble du monde », je n'en pense pas moins, avec lui, que « c'est par la traduction que la sensation de l'intraduisible révèle la différence des civilisations ». Voilà la difficulté que F. Baldensperger s'est essayé à vaincre par la traduction des vers anglais *en vers français*, sans volontairement tenir compte des différences prosodiques ni de la relative densité, composition matérielle, valeur, longueur ou sonorité des mots d'une langue à l'autre. Je ne puis m'empêcher d'exprimer ici un regret. Je considère, par exemple, si le tout fluide et aérien Robert Herrick a écrit :

Bid me to live, and I will live
Thy Protestant to be...

et si ces deux vers sont ainsi traduits :

Dis-moi de vivre — et pour la vie
Je te donne ma foi...

que, non seulement l'intention mise par le poète original dans l'emploi, si amusant ici, de la locution: *thy Protestant to be*, est fâcheusement omise, mais aussi que dire : « Dis-moi de vivre — *et pour la vie*...(etc.).., ne rend pas le mouvement de la pensée : « Dis-moi de vivre, *et je vivrai* pour être ton Protestant... (*ton dévot et religieux adorateur*, mais n'est-ce point ici une expression *intraduisible*?).

Prenons un moderne, un poète vivant, un Américain. John Gould Fletcher, lorsqu'il écrit, second vers de sa première strophe :

Wind from the garden gate stealing up the avenue...
(Vent de la porte du jardin volant à la dérobée sur l'avenue)

ou, au début de la seconde strophe :

Wind flopping aimlessly at my yellow window curtain,
Wind suddenly insisting on your way down to the sea...
(Vent battant sans but au rideau jaune de ma fenêtre,
Vent insistant soudain dans ta route qui descend à la mer...)

n'a pas eu dans l'esprit (quelque approximatif et discutable que je reconnaisse mon essai de traduction littérale), les images complaisamment atténuées ou altérées que lui prête son traducteur, en écrivant, lui :

Vent, qui du bord du Parc, te glisses jusqu'à moi...
. . . .
Vent qui viens secouer, par jeu, mes stores bistres,
Qui d'un bond interrompt ta course vers les quais....

J'en suis à me demander si le poète n'a pas, dans des rééditions de ce poème, modifié son texte (je le lis dans le recueil *Irradiations* publié en 1915), car plusieurs de ces changements m'apparaissent, s'ils ne se trouvent que dans la transcription française, inutiles et injustifiés. Je ne puis penser que les nécessités de la prosodie et de la rime puissent modifier, de façon si surprenante, du jaune au bistre la nuance des rideaux; je ne puis croire surtout qu'un anglicisant qui con-

naît, certes, la langue anglaise beaucoup plus que je ne prétends la connaître, traduise par le mot *interrompt* celui que je lis dans mon texte : *insisting*... Fernand Baldensperger me demandera peut-être : En lisant, avec un souvenir suffisant de l'original, ma traduction, éprouvez-vous, ou non, l'impression que j'en suggère en l'esprit du lecteur, le sens général et le mouvement? — De bonne foi, je le confesse, presque sans exception le sens, si je ne m'arrête pas à des détails, me satisfait plus que suffisamment, et il en est, parfois, mais parfois seulement, de même, en ce qui concerne le mouvement. Et c'est, vous l'avouerai-je? ce que je regrette le plus. C'est à savoir que, en atténuant, en modifiant, en établissant peut-être, un système subtil de compensation, vous soyez arrivé à créer l'illusion d'une exactitude à quoi le système auquel vous vous soumettez ne pourrait, de votre propre aveu, atteindre, puisque tant « d'immenses misères », tant de « pauvretés irritantes accompagnent toute traduction en vers ». Hé, ces misères, ces pauvretés, épargnez-les vous, épargnez-les nous, et mettez-vous en quête d'un système qui ne sera pas encombré de ce supplément tout gratuit de misères et de pauvretés que vous vous infligez. La prose? Non, à coup sûr; elle assèche, elle dérobe le rythme, c'est entendu, elle tend à éteindre les images. Alors? Alors, je rêve, pour ma part, à un « système » extrêmement souple, onduleux, *variable*, de prose poétique, de poème en prose, soumise aux lois, plus sensibles que rigoureuses, du nombre, cependant, où se retrouvera, sinon reproduit en son intégrité, suggéré avec adresse, le *mouvement* du vers et de la strophe du poème original. Vous n'aurez rien à sacrifier du sens précis, véritable (sauf contre-sens, peut-être inévitables), ni, dans des détails minimes, des particularités ou éléments d'une image vous n'aurez à y substituer un équivalant, pour le moins contestable. Mais la rime, m'objecterez-vous? Mais la rime, qui a son rôle dans les vers que je traduis, et que je ne rends pas! Sans doute, vous ne la rendez pas, et vous avez beau vous évertuer, il est impossible que vous la rendiez, pour cette raison majeure qu'un poète véritable, qu'il soit anglais, français ou ce qu'il vous plaira qu'il soit, n'accepte pas d'une contrainte ou du hasard le choix de ses rimes; une rime a

un son nécessaire, significatif, là évasif, ici insistant; mais, dans une traduction, le choix d'un mot à la rime vous est dicté par les exigences d'un mot rendant avec le plus d'exactitude le sens du mot original, mais sans aucune analogie de son, de poids, de lumière, et sans correspondance avec le son qui lui fait écho dans l'une des langues, mais non pas dans l'autre. Voilà pourquoi, contre votre sentiment, je tiens pour irréalisable et indésirable la traduction en vers rimés d'un poème. A quoi bon une rime de hasard, qui n'est plus un éclair de lumière pour le sens, ni une satisfaction sonore pour l'oreille, — et j'ajouterai : *pour les yeux?*

Je m'excuse de m'être attardé à une question qui me tient à cœur. Je sais que Fernand Baldensperger a délibéré de traduire en vers rimés sur des motifs soigneusement élucidés en sa conscience. Je parviens mal à comprendre que nous ayons abouti à des conclusions si opposées, et, en vérité, j'en suis contrit. Mais s'il ne peut être persuadé par mes arguments, son expérience ne saurait me convaincre. Je suis sensible au charme et à la vérité générale de l'ensemble de ses traductions; ce charme est réel, il est captivant, mais combien il le serait davantage si l'on n'était rebuté et déçu sans cesse par les erreurs, selon moi, que je me suis cru, en toute sincérité, autorisé, obligé pour mieux dire, à lui signaler. Ah, je vous assure, relisez-les, quelles sont, de l'anglais en français, les traductions les plus proches d'une perfection désirable? Je citerai, après les poésies d'Edgar Poe traduites par Baudelaire et par Stéphane Mallarmé, les traductions de *la Damoiselle Elue* (D. G. Rossetti) et de *Lays Veneris* (Swinburne) par Francis Vielé-Griffin.

Poèmes Choisis dans l'œuvre considérable du prêtre-poète hongrois Ladislas Mecs (de son vrai nom Joseph Martoncsik : *Mecs,* le pseudonyme qu'il s'est choisi, signifie, paraît-il, *veilleuse,* et, en effet, pour lui le suprême idéal serait, après sa mort, de laisser derrière soi une trace, si humble soit-elle, de lumière). Par les soins de la revue *Yggdrasill* et du Centre d'Etudes hongroises de Paris, ce choix de poèmes fervents, d'une humanité essentielle et exemplaire, réalistes au point de départ et, l'on peut même dire, *modernistes* assez souvent, mais flamboyants tous d'une ardeur de sacrifice, de don de

soi, de pureté idéaliste presque céleste, a été fait par L. Molnos, A. Sauvageot, R. Schwab, de qui l'on retrouve les noms permi ceux des traducteurs. J'y trouve, en outre, ceux de Marguerite Pomès, d'Antoinette Soulas, de Daniel Rops, traducteurs éprouvés. Les poèmes sont irrésistiblement puissants et beaux. Je ne puis juger de la valeur des transcriptions en français, mais la traduction a du mouvement, de l'harmonie, de la force : je me plais à la croire fidèle et exacte.

En souvenir pieux d'une douce et charmante créature dont le nom gracieux était Janine Elizé, **Pour la Mort d'une Jeune Fille Créole,** le beau poète italien bien connu à Paris, où il habite depuis de longues années et dirige la belle revue *Dante* (voir l'admirable fascicule en hommage à Gabriele d'Annunzio, mai-juin 1938), Lionello Fiumi, a composé une suite grave, haute, fière et douloureuse de stances dont la juste et émouvante traduction par Jules Supervielle est publiée en regard. Deux poètes marchant d'accord, troublés, exaltés des mêmes pensées et des mêmes images, exemple enviable et rare, sinon unique.

Je n'ignore pas l'importance de l'œuvre de Pierre-Jean Jouve, et je me souviens de ses recueils d'autrefois, où l'impression de la nature exaltait son âme et emplissait d'images ferventes ses chants. A présent il se désole, **Kyrie,** et se confesse sans cesse de sa chienne de vie d'homme qui fut sensuel, et qui traîne après soi la misère de ses remords. Il a tué, en lui, l'élan d'abandon, il ne se livre plus, s'offre à Dieu seul en se proclamant indigne. C'est, bien entendu, affaire à lui; je distingue mal le poète dans ces éjaculations douloureuses qui le flétrissent et où il s'absorbe. Sa foi repentante est louable sans doute, mais reste toute enfermée en lui seul, sans une étincelle de pitié, sans un élan de pensée vers ses semblables. Je ne me trouve pas en mesure de le suivre, de le comprendre. Je me tais.

Hélène-Albert Goerger semble avoir parcouru tous les pays du monde, et avoir en tous lieux fixé les images qui ont ému son cœur et illustré les yeux de sa mémoire en des séries de courts et caractérisques poèmes, en des dessins évocateurs. Ces **Paysages du Monde** sont adroitement présentés et font rêver l'imagination des sédentaires désolés. Mais,

en fait, peut-être est-ce d'un prestige plus pénétrant de chanter, sans bouger de chez soi, l'attirance et le charme des pays de féerie où jamais on ne voyagera? Pourquoi rétrécir par le souvenir d'impressions éprouvées le mirage enchanté des terres d'oubli ou de grandeur que l'on porte en soi, au lacis sonore des rythmes de son rêve?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Robert Bourget-Pailleron : *Conquête de la Bourgogne*, Gallimard. — Pierre Hamp : *Le Lin*, Gallimard. — Maurice Bessy : *Sang Nouveau*, Fasquelle. — Jean Nomis : *L'ombre qui me ressemble*, Plon. — Denise Mellot : *Premier Mariage*, Denoël. — Léo-Paul Desrosiers : *Les engagés du grand portage*, Gallimard. — J.-M. Bosshard : *Ces routes qui ne mènent à rien*, Emile-Paul. — Max Jarriand : *Fiançailles dans la nuit*, Corréa. — Sylvain Bonmariage : *Les plaisirs de l'Enfer*, Editions Raoul Saillard.

Le début du nouveau roman de M. Robert Bourget-Pailleron, **Conquête de la Bourgogne,** se passe en majeure partie dans un lieu qu'il m'a paru que l'on pouvait fixer — malgré la déformation systématique des noms — entre Alise-Sainte-Reine, les Laumes et Flavigny, c'est-à-dire non loin de Dijon. On sait que M. Edouard Estaunié a choisi cette ville pour théâtre de certains de ses balzaciens récits; or, c'est à des œuvres comme *Les choses voient* et *La Vie secrète* que fait songer le début du roman de M. Bourget-Pailleron, à cause de l'énigme qu'il pose, du mystère qu'il entretient — et même des personnages qu'il met en scène. Rien, cependant, je m'empresse de le signaler, de la gravité, de la conviction pessimiste de M. Estaunié dans *Conquête de la Bourgogne.* Une ironie sourde, au contraire, ou une espèce d'humour plus narquois qu'apitoyé, fait l'agrément de cette histoire d'une mystification à demi volontaire, et dont le réalisme modéré est une véritable réussite. Est-ce l'enfant naturel de sa fille que la riche Mme Baude a couché sur son testament, et qui héritera de la majeure partie de sa fortune, à sa mort? La principale intéressée est la première à le croire, qui accoucha clandestinement, dans des circonstances pénibles, et imagine une quasi feuilletonesque substitution de bébés... Les parents, accourus de toute la province, et de Paris même le croient aussi. Mais point. La vérité se révèle plus simple, en apparence, encore que psychologiquement plus compliquée,

peut-être... Nul autre drame que sentimental à l'origine d'un événement qui cause la déception, le dépit que l'on se représente aisément, mais qui aura un dénouement de conte bleu, sinon de vaudeville. Hélas! l'idylle qui sert de prétexte à ce dénouement — non déplaisante en elle-même, certes — me gâte un peu le récit de M. Bourget-Pailleron. Elle détonne par sa gentillesse d'un romanesque un peu superficiel, ou conventionnel avec l'objectivité parfaite des cent ou cent cinquante premières pages. Jusqu'à la rencontre de la cousine Jeanine avec Bernard — le pupille de Mme Baude — le roman de M. Bourget-Pailleron avait dans sa simplicité, sa rondeur bonhomme, son pittoresque tempéré, sa vie grouillante, une aisance qui était celle même de la maîtrise. Il faut attendre avec la confiance la plus ferme les nouvelles œuvres de l'auteur de *Conquête de la Bourgogne*.

Dé-romançons le roman de M. Pierre Hamp, **Le Lin**; renvoyons à leur néant la queue-leu-leu de marionnettes chargées, par l'auteur, de « causer » devant nous ce qu'il a compilé de tours de métier, de statistiques commerciales ou d'us d'une corporation; ôtons les fiançailles et mariage de deux des aristocrates de la partie, plus marionnettes encore, et dont nous nous soucions comme de l'an quarante. Il restera une liasse de documentation minutieusement amassée sur une grande industrie, et d'un intérêt assez puissant pour se suffire à elle-même.Alors pourquoi nous contraindre de décortiquer ce brou agaçant? Jules Verne enrobait dans des aventures à la Mikey les schémas scientifiques qu'il se faisait fournir, mais M. Pierre Hamp n'écrit ni pour les enfants, ni pour les enfants montés en graine que restent les lecteurs moyens. Il ne cherche pas, non plus, l'originalité facile de cultiver une « manière », en en exagérant tics et procédés; il est trop sévère ouvrier pour cela. Doit-on comprendre que, dans la rêche religion du dieu Travail dont il a assumé la prêtrise, rites, protocoles cérémonieux et longs sermons sont d'obligation? Nous retrouvons la théorie de la moralisation et du bonheur par l'embêtement préalable : se géhenner au-dedans, se compasser au dehors. Quand on s'est mis à cette discipline, on s'y obstine. Je me garderai de prévenir contre elle un écrivain qui tient sans doute le mal qu'il se donne (et nous

donne) à n'être pas naturel pour le plus insigne fleuron de son talent. Je ne me permettrai qu'un avis : les nombreux Bitru (voir ci-avant), ses lecteurs les plus probables rechignent, non tant aux fortes nourritures, qu'à leur présentation sous du caramel, de la poésie pâtissière, de l'architecture de pièce montée, et par un maître d'hôtel à mine d'officiant. Donnez-leur vos vérités dans leur simple appareil, elles leur paraîtront plus convaincantes. Ou donnez-leur encore du roman, avec émotion. Ils vous en savent capable : à preuve, dans les fatras des épisodes indigestes du *Lin*, l'épisode si frais de Reine Jacquin.

Sang nouveau par M. Maurice Bessy est une tentative d'explication du paysan, poussée en profondeur. La terre (un site méridional) garde l'imprégnation des dieux comme au temps des Lupercales; on obéit aux sourdes forces naturistes comme dans une tribu d'Afrique. Et cette dictature a si bien modelé des générations que, même aujourd'hui, on revient de la ville pour la subir et s'accorder à elle, seule chance de vivre sainement et pleinement. L'ouvrage a de la verdeur; il cherche et manque quelquefois la véhémence, l'effet massif, la grosse tache de couleur. Aux meilleurs endroits, par éclairs, il rend proche à nous frôler le passé panique inscrit dans nos fibres.

Une orpheline s'ennuie chez les parents éloignés qui l'ont recueillie. Au gîte, le lièvre songe et la jeune fille guette si l'amour va passer. Le fils de la maison conviendrait à la rigueur; mais arrive d'ailleurs, plus fin chargé de magnétisme ou plus simplement plus photogénique, un inconnu qu'elle adopte sans délai comme libérateur. Sans délai, non plus, ou à peine, on s'entend. Mais l'inconnu a un passé, et c'est ce passé qu'il continue à travers le roucoulement nouveau. Il faudra : 1° se défendre de l'inévitable jalousie rétrospective; 2° s'arranger pour que ce passé, qui a laissé des rancunes, ne tombe pas en ravageur sur l'idylle à demi construite. Ça se dénouera très bien, grâce à un truc si effrontément feuilletonesque que M. Jean Nomis — l'auteur de ce roman qui s'intitule **L'Ombre qui me ressemble** — en semble gêné. Il l'escamote en deux pages. Ces vieux jeux de la conjonction des sexes sont décrits comme les décrirait

l'héroïne elle-même — si M. Nomis ne s'exprimait par son truchement. Le style de ladite héroïne est peut-être celui qui correspond le mieux aux fantasmagories d'idéal et de noblesse de cœur qui tourneboulent une ingénue bien élevée quand elle est en proie — et ne veut pas s'en douter — au génie de l'espèce et au très pratique souci de se caser.

De son côté, dans **Premier mariage** par Mme Denise Mellot, la petite Dora, qui part nouvelle mariée, pour le Cameroun, ressemble à cent mille Françaises de son âge : c'est piquant, pointu; cela n'est pas formé. Le flandrin de mari que lui a donné le hasard et la rude Afrique se chargeront de la formation. Avec un mari convenable et Paris autour d'elle, nous aurions eu la frivole, l'oisive occupée — autre type à cent mille exemplaires. Là-bas, l'agacement d'un compagnon sentencieux et paresseux, les heures lentes, l'ingénuité des natifs font sortir du fond d'elle tout le courage de celles de sa race. Quand elle rentre, c'est une femme. Elle bénira, plus tard, une épreuve qui l'a fait se trouver. Il y a bien des richesses dans ce jeune livre sans fard.

Au début du XIXe siècle, dans le grand Nord-Ouest canadien, on se battait entre compagnies, pour les pelleteries, aussi venimeusement qu'entre affairistes du XXe pour les produits à gros profit. Dans **Les engagés du grand portage** par M. Léo-Paul Desrosiers, cette lutte nous est peinte à larges touches, autour d'une figure centrale de louche ambitieux, systématiquement poussée. C'est ferme, juste épanché dans une dure matière qui ne comportait pas la ciselure de détail, avec un sens infiniment intelligent des ensembles. Entre nos innombrables prix littéraires, il existe depuis peu un prix pour les écrivains de notre langue à l'étranger : il n'irait pas mal à cette robuste fresque de son pays par un Canadien français.

Si la femme se donne à modeler au destin, l'homme entend décider du sien, et cela le fait aussi passer par d'étranges chemins avant la certitude. « J'ai été tâcheron, puis magasinier en Algérie, j'ai aussi fait du commerce pour mon compte, au Maroc, sans réussir », dit l'inquiet, qui ne se croit qu'ambitieux, du roman de M. J. M. Bosshard **Ces routes qui ne mènent à rien.** Il cherchera encore fortune comme postier

du cadre indigène, puis comme trafiquant de bestiaux. Il roulera du nord au sud et de l'est à l'ouest, en A. O. F. et dans la Nigeria pour découvrir, en fin de compte, que son instinct et sa logique sont cela justement : rouler et non amasser. Comptez qu'on trouvera ses os plus tard sur une piste de caravane, ou dans un cimetière d'hôpital exotique. — En raison de ses itinéraires africains, d'une précision colorée, cet ouvrage est un document.

Le mari de *Mlle Giraud, ma femme* (vous savez, ce roman de Belot, qui fit scandale sous le second Empire), bien qu'un peu dégoûté, tâche de guérir la lesbienne de son penchant. Il l'eût aimée s'il y avait réussi. Moins bon prince, le peintre Marnal, dans **Fiançailles dans la nuit,** par M. Max Jarriand, découvrant même pot aux roses, chasse inexorablement sa fiancée, magnifique de repentir, pour épouser (l'imbécile!) une Américaine niaise comme son blond platiné, et plus frigide qu'un navet. L'Américaine et cette révélation ne tiennent, au surplus, qu'une place discrète dans un livre qui est une petite merveille de construction avec paliers de rebondissement, et d'une écriture bien plus « à la page » que son héros. Le public — et des romans d'imagination et des romans de psychologie — devrait sanctionner cette réussite.

On ne saurait appeler roman le singulier livre, aussi désordonné que possible, de M. Sylvain Bonmariage, **Les plaisirs de l'enfer,** où il y a de tout, du meilleur au pire. M. Bonmariage, aristocrate-esthète anarchisant, vaut surtout, il me semble, comme mémorialiste. Ce qu'il sait de choses hausse sa connaissance à la hauteur de son pouvoir de fabulation — et ce n'est pas peu dire... Je ne vous conseille pas de lui accorder beaucoup de créance; mais il conte savoureusement et je vous conseille de le lire, malgré son libertinage; malgré surtout, l'acharnement qu'il apporte à charger l'Eglise de toute l'hypocrisie du monde. Cet anti-cléricalisme me gâte sa désinvolture; il date, en effet.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

James Jeans, William Bragg, E. W. Appleton, Edward Mellanby, J. B. S. Haldane, Julian Huxley : *Le progrès scientifique*, **traduction Paul Couderc, Alcan.**

Tout récemment (1), à propos de l'intéressant ouvrage de Haslett, *Les problèmes non résolus de la science* (Hermann), nous avons noté une renaissance très nette du «scientisme» en Angleterre. Cette impression se trouve renforcée par la lecture du livre collectif, paru depuis, **Le progrès scientifique,** en dépit des préjugés mystiques de Jeans et des réserves finalistes (« planistes ») de Bragg. Il semble bien que, même dans ce domaine, nous soyons en passe de nous laisser distancer par la puritaine Albion : le « sceptre » de l'intelligence claire et objective risque de nous échapper...

La brochure très nourrie (de deux cents pages), dont il est question aujourd'hui, est formée par la juxtaposition de six chapitres, intitulés respectivement : l'homme et l'Univers; le progrès des sciences physiques; l'électricité dans l'atmosphère; progrès des sciences médicales; génétique humaine et idéal humain; science et besoins sociaux. Un lien étroit réunit ces exposés d'apparence disparate, et c'est précisément le « scientisme », c'est-à-dire l'application universelle de la science jusques et y compris l'âme humaine — sans restriction, ni arrière-pensée. Nous espérons que l'on ne nous taxera pas d'exagération, lorsque nous aurons transcrit un certain nombre de phrases remarquables, empruntées uniformément à tous les collaborateurs (2) :

L'homme accomplit sa destinée, sans craindre d'être troublé par l'intervention de Dieux, d'esprits et de démons : il s'arroge les pouvoirs qu'il vient de dénier à ses Dieux détrônés (James Jeans, p. 10). C'est le raccourcissement des chaînes de protides qui constitue la contraction de nos muscles ou le rétrécissement de nos tissus (William Bragg. pp. 64-65). Comme toute la connaissance et toute la culture, durant le moyen âge, furent aux mains de l'Eglise, les démarches de l'esprit humain étaient dominées par l'influence cléricale. On considérait que la vie n'était d'aucune importance, sauf ce qui concernait la mort, le jugement dernier,

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 août 1938, pp. 173-176.

(2) Sauf à E. W. Appleton, qui s'est borné à un exposé exclusivement technique inspiré d'ailleurs par le plus pur esprit scientifique.

le ciel et l'enfer. « Depuis l'Evangile, la recherche n'est plus nécessaire », disait Tertullien... Nous ne devons jamais retomber au stade où la rhétorique sans expérimentation était toute puissante... *Il n'y a pas de limites aux connaissances nouvelles que peut procurer la méthode expérimentale* (Edward Mellanby, pp. 98-99, 128, 108). Je crois que, dans quelques cas, le conflit est profond entre la science et le christianisme : là où il en est ainsi, je veux dire sans hésitation que je suis du côté de la science (J. B. S. Haldane, p. 131). Au moyen âge — la lacune des Ages Obscurs, — le grand responsable était le système théologique, et, dans la Grèce antique, c'était le fait que l'application industrielle de la science n'était pas nécessaire, le système économique étant fondé sur l'esclavage... *La science est le seul instrument sur lequel nous puissions compter pour sortir de nos difficultés :* nous pourrons contrôler la nature humaine, nous pourrons laisser un monde meilleur à nos petits-enfants, à la condition d'améliorer les méthodes scientifiques et leurs applications... *Nous avons laissé définitivement derrière nous les vieux temps de foi, soumis au principe d'autorité et à la révélation;* on ne saurait mêler, *sans de désastreux résultats,* deux attitudes de vie :

L'une scientifique dans les phénomènes matériels;

L'autre pré-scientifique ou (ce qui revient au même) anti-scientifique dans les phénomènes humains (Julien Huxley, pp. 168, 193, 196-198).

Les sujets traités par Jeans et par Bragg ont été maintes fois évoqués dans cette chronique; il nous suffira donc de noter quelques passages caractéristiques (3) :

Dans ces dernières années, un petit nombre de grandes généralisations ont eu une importance primordiale (Bragg. p. 37). Les atomes peuvent se comparer aux lettres de l'alphabet, chaque lettre étant impossible à diviser sans perdre son sens. Les molécules sont assimilables aux mots formés avec ces lettres : un nombre très limité de lettres est suffisant pour former un très grand nombre de mots (Bragg, p. 39). La radiation, que nous appelons lumière et à laquelle réagit notre œil, est de texture trop grossière pour explorer l'infiniment petit : autant vaudrait se servir d'un mètre pour mesurer les détails des écailles d'une aile de papillon (Bragg. p. 56). Il y a autant d'étoiles que de grains de sable sur toutes les plages de la Terre (Jeans, p. 9). Si une goutte d'eau se dilatait au point d'atteindre le volume du globe terrestre, chacune

(3) Le texte est accompagné de plusieurs belles planches photographiques.

de ses molécules ne serait pas plus grande qu'un ballon de football... Le plus petit objet qui puisse être examiné au microscope avec quelque détail contient des millions d'atomes. Et il n'y a pas d'espoir que l'on puisse perfectionner la construction du microscope et appprocher ces constituants simples, dont l'existence est certaine et que nous souhaiterions voir (Bragg, pp. 45-47).

James Jeans a trouvé (p. 24) une métaphore saisissante pour illustrer le double aspect — ondulatoire et corpusculaire — de la réalité :

Pendant que j'écris, le Soleil brille, et je tiens à la main une paire de lunettes. En les tenant d'une certaine façon, leur ombre sur mon papier consiste en trois côtés d'un carré. Quand je les tourne à angle droit, leur ombre consiste en deux cercles. Mais un être, dont les possibilités seraient limitées à deux dimensions, serait incapable d'imaginer la rotation de l'objet et d'expliquer la métamorphose graduelle d'une ombre en l'autre; il concevrait difficilement que les deux images très différentes de l'ombre fussent les projections d'un même objet.

Nous terminerons ce trop bref compte-rendu en empruntant aux trois derniers chapitres certaines phrases d'intérêt général (4) :

Le fait de considérer la maladie comme un phénomène surnaturel était incompatible avec tout progrès... Si nous mettons à part les cent dernières années, il est étrange qu'il n'y ait eu qu'un progrès relativement faible dans la connaissance réelle de la maladie et dans son contrôle... L'humanité avait pris un mauvais chemin : jusqu'à une époque relativement moderne, on n'avait aucune idée de la valeur de la méthode expérimentale... Les maladies ne sont pas toujours dues à l'invasion du corps par un agent morbide, mais elles proviennent parfois du défaut ou de l'excès d'un agent chimique (5), constituant normal et essentiel du corps (Mellanby, pp. 97, 95-96, 120).

Il est intéressant de s'imaginer ce qu'un homme de l'an 3.000 pensera de nos efforts actuels en médecine. Quand il verra, par exemple, qu'un manufacturier en manches d'ombrelles ou en boutons de culottes obtient en abondance le lait au prix de cinq sous

(4) Haldane consacre une dizaine de pages (pp. 153-162) à une exécution rapide, mais suggestive des puérilités racistes : « Aucune base scientifique ne soutient le dogme courant sur les différences raciales. Au contraire... (p. 160 ».

(5) L'auteur résume fort pertinemment la question des vitamines et des hormones.

le litre (6), cependant qu'il est impossible d'obtenir le même lait à moins de trente sous pour nourrir un enfant, il se demandera avec stupéfaction si le genre humain n'était pas complètement fou. Ce paradoxe, du reste, ne saurait être qu'un incident passager : c'est si bête qu'il n'est pas possible que cela dure longtemps (Mellanby, pp. 128-129).

La science n'est-elle qu'une servante rétribuée du négoce et de la politique? En fait, elle est, en grande partie, asservie au profit et déviée par des pressions diverses dans le corps social... Il y a des gens qui tiennent la science pour un génie malfaisant, père du chômage... A coup sûr, le blâme devrait s'adresser à un système économique et social inadéquat, qui, au lieu d'épargner la peine et d'accroître les loisirs véritables, tout en accroissant la production, aboutit à cette plaie des loisirs forcés, dénommée chômage... Compter sur les sous-produits de la *recherche guerrière* rappelle la méthode du Chinois pour rôtir les porcs : ce Chinois eut l'idée de mettre le feu à sa maison avec un petit cochon de lait dedans. Le cochon rôti qu'il trouva était délicieux; alors, il se mit à acheter des maisons, à y enfermer des cochons et à les brûler... Des dizaines de milliards se dépensent à rechercher les moyens d'accroître l'efficacité de la guerre, mais, pour autant que je sache, il ne se dépense pas d'argent pour rechercher les moyens d'éviter la guerre (Julian Huxley, pp. 165, 195, 183-184, 194, 185, 195).

On ne saurait trop recommander la lecture de cet ouvrage collectif, plein d'humour, dont les auteurs ont su dépouiller la mentalité britannique traditionnelle, aux deux points de vue théologique et capitaliste : il est peu d'œuvres qui dépeignent aussi bien le vrai visage de la société contemporaine, ce visage que les représentants de l'élite littéraire, politique ou médicale ignorent avec tant de candeur.

MARCEL BOLL.

PEDAGOGIE

Emile Durkheim : *L'évolution pédagogique en France. Des origines à la Renaissance.* Paris, Félix Alcan, 1938. 221 pages in-8°. — Albert Millot, chargé du cours de pédagogie à la Sorbonne : *Les grandes tendances de la pédagogie contemporaine.* Ibidem, 176 pages in-16. — Pierre Uri, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé de philosophie : *La réforme de l'enseignement.* 93 pages in-16 carré, Paris, Editions Rieder, 1937. — Mémento.

A l'aurore du siècle, on annonçait comme prochaine une grande réforme de notre enseignement secondaire. Depuis

(6) La galalithe, notamment, est une matière plastique, qui emploie le lait comme matière première (M. B.).

une vingtaine d'années, on maniait et remaniait dans tous les sens les programmes des lycées et collèges; ce fut, en 1902, la division en cycles et sections. Mais on comprit alors qu'il fallait aussi donner aux futurs professeurs une culture pédagogique, c'est-à-dire les faire réfléchir méthodiquement sur les choses de l'éducation. Ferdinand Buisson fut chargé d'enseigner cette science en Sorbonne aux candidats à l'Agrégation et on lui donna comme suppléant Emile Durkheim, qui l'enseignait depuis 1894 à l'Université de Bordeaux. Durant l'année scolaire 1904-1905, ce dernier fit un cours de vingt-six leçons sur l'histoire de l'enseignement secondaire en France, depuis les origines jusqu'à la fin du XIX[e] siècle. La librairie Alcan vient d'en publier les quatorze premières sous le titre, inexact, de **L'Evolution pédagogique en France. Des origines à la Renaissance,** avec une Introduction par Maurice Halbwachs, professeur de sociologie à la Sorbonne. Un second volume, contenant les douze autres leçons, suivra sans doute prochainement.

L'auteur de l'Introduction déclare qu'il a trouvé parmi les papiers laissés par Durkheim le texte autographe de ce cours, sous ce titre : *Evolution et rôle de l'enseignement secondaire en France;* dans l'ouvrage publié, ce titre est reproduit en tête du chapitre I, qui comprend la leçon d'ouverture. D'autre part, il note qu'une deuxième rédaction autographe, postérieure et légèrement différente, contenait les douze premières leçons, mais que, pour cette raison, c'est la première qu'il publie. Je crois qu'il eût été préférable de publier la deuxième, comme l'a fait en 1922, pour la leçon d'ouverture, M. Paul Fauconnier, quitte à signaler en note les variantes de la première. En second lieu, M. Halbwachs dit que « ce cours a été entrepris immédiatement au lendemain de la grande enquête parlementaire qui aboutit à la réforme de 1902; et, dans sa leçon d'ouverture, Durkheim déclarait : « Une grande réforme est annoncée comme prochaine dans notre enseignement secondaire. » Cette rédaction serait donc antérieure à 1902, et se trouvait périmée, lors de l'ouverture du cours, en 1904. Enfin, à propos du sociologue Durkheim faisant ici œuvre d'historien, l'Introduction porte cette remarque :

Il s'est documenté aussi solidement qu'il l'a pu; à la plupart de ses leçons étaient jointes des bibliographies qui témoignent de vastes lectures, et que nous n'avons pas reproduites simplement parce qu'elles n'étaient, bien entendu, plus à jour.

Quel étrange prétexte! Comme s'il n'était pas intéressant pour le lecteur de savoir précisément à quelles sources l'auteur avait puisé sa documentation, afin de pouvoir dégager et mesurer la part de son intervention personnelle! Est-ce pour la même raison que, dans la table des matières, est omis le chapitre XIV? Et d'où vient cette division du cours en chapitres? Dans le texte, on trouve tantôt le terme de *leçon* (pp. 20, 35, 50, 97, 113 et 160), tantôt celui de *chapitre* (pp. 66, 82, 175); à la page 191, il est même question de *pages;* il ne s'agirait donc pas du cours tel qu'il a dû être prononcé. Je ne m'amuserais point à ces vétilles, s'il ne s'agissait pas d'une édition posthume faite par un homme de science, par un docteur, par un juge.

En revanche, M. Halbwachs a fort bien marqué le caractère de « fresque ample et audacieuse » que présente l'histoire écrite par Durkheim. C'est, en effet, une œuvre d'imagination, d'évocation, d'intelligence et d'interprétation, beaucoup plus qu'un simple récit de faits. Aussi va-t-il sans dire qu'une telle reconstitution du passé appellerait des discussions ou tout au moins des réserves. Je me bornerai ici à un seul point de détail, où l'auteur me semble avoir erré.

Il prétend (p. 213) que le terme de *Renaissance,* par lequel on désigne d'ordinaire « le grand mouvement social » du XVI[e] siècle, signifie « le retour à l'esprit antique ». C'est une erreur. Dans la préface qu'en 1530 Pierre Belon mit en tête du récit de son voyage en Orient, où l'avait envoyé en mission scientifique le roi François I[er], on lit que, sous l'influence de ce prince, se produisit une « heureuse et désirée *renaissance des sciences et bonnes disciplines* », de même qu'au printemps le soleil fait *renaître* la promesse des fleurs et des fruits. A la même époque, Rabelais célèbre lui aussi la restitution « de toutes disciplines, de la science et bonne doctrine ». En rappelant cette époque disparue, François de Belle-Forest, en 1566, ne parlera que des « estudes ».

Dans sa leçon d'ouverture, Durkheim s'élevait contre « une

bizarrerie de notre humeur nationale », contre le « vieux préjugé français qui frappe de discrédit la pédagogie d'une manière générale ».

Dans son ouvrage sur **Les grandes tendances de la pédagogie contemporaine,** M. Albert Millot constate « l'importance croissante attribuée aujourd'hui au problème de l'éducation ». « On s'aperçoit enfin, écrit-il, que la question de l'éducation » et par conséquent la pédagogie, qui est « la science et l'art de l'éducation, a une importance vitale pour la société et pour l'humanité tout entière ».

Comment ne pas remarquer l'intérêt très vif qui est excité aujourd'hui par tout ce qui concerne l'éducation et l'activité intense qui s'exerce sous des formes diverses, soit pour constituer une psychologie de l'enfant, soit pour discerner les vérités capables de nous diriger, ainsi que les méthodes les mieux adaptées aux fins poursuivies?

Mais l'auteur constate aussi que c'est un domaine où règne la plus grande confusion. Il y a des hésitations, des heurts, des impulsions très fortes et des réactions vigoureuses, des conceptions indécises, des postulats contestés, des parti-pris inavoués, des inquiétudes, des identités de formules qui cachent des oppositions d'idées... Sous les influences diverses et divergentes des facteurs sociaux et politiques et des maîtres de la pédagogie, les tendances modernes ont pour camp de manœuvres « les rapports de la pédagogie avec les sciences et la philosophie, la connaissance de l'enfant, le respect de sa personnalité et de son développement naturel, l'éducation intellectuelle surtout (chapitre le plus étendu), ses rapports avec l'éducation morale, l'éducation physique et l'éducation familiale ».

Au moment où « les gouvernements aussi bien que les individus affirment la nécessité d'importantes réformes et se montrent disposés à s'engager dans des voies nouvelles et à tenter des expériences parfois très hardies », M. Millot me paraît se ranger parmi les inquiets qui se demandent si les réformateurs auront « l'entière liberté d'esprit, le souci de la preuve, la patience continue, la critique clairvoyante et sereine qui découvre les erreurs, signale les excès ou les dangers, sans pourtant décourager les initiatives ni paralyser

les efforts ». Il redoute que, dans la prochaine réforme, on n'édifie autre chose qu'une de ces « constructions hâtives dont les insuffisances et la fragilité ne tardent pas à se révéler et à décevoir ».

C'est la même crainte que, dans son pamphlet sur la réforme de l'enseignement, M. Pierre Uri exprime, mais dans un tout autre langage et dans un esprit tout différent. Tandis que M. Millot est la prudence et la distinction même et disserte avec sérénité, tout à fait dans la tradition de la vieille Université française dépeinte par Durkheim, M. Uri procède par phrases hachées, brutales comme des coups de poing : « Une réforme de l'enseignement est une entreprise révolutionnaire... Une réforme révolutionnaire n'est pas une réforme démagogique... Admirable cynisme de la bourgeoisie!... » C'est une éloquence de *meeting*, où la vigueur de l'expression ne s'allie pas toujours à la clarté :

Il s'agit de réserver plus sûrement l'avenir de la pensée en édifiant plus largement la culture du peuple.

Actuellement, l'enseignement universitaire comprend trois degrés : d'une part, l'école primaire, obligatoire jusqu'à l'âge de 14 ans; d'autre part, un deuxième degré, qui se partage en écoles primaires supérieures et écoles techniques, avec quatre années d'études; écoles normales, avec trois années d'études; et collèges ou lycées, avec sept années d'études; enfin un troisième degré, où Facultés, Grandes Ecoles ou Instituts retiennent l'élève jusqu'à 26 ou 28 ans.

Le nouveau projet tend surtout à unifier le deuxième degré, en étendant sur sept années la durée de toutes les études, quelle que soit la section choisie, primaire supérieure, technique ou humaniste, et en les sanctionnant par un examen unique, le baccalauréat; en outre, la première année est consacrée à l'orientation des élèves vers l'une ou l'autre de ces trois sections, selon leurs aptitudes.

Par une critique très judicieuse et serrée, M. Uri démontre que ce projet est boiteux et mal bâti et que ses modalités d'application vont tout à l'encontre des fins avouées, qui sont l'amplification de la culture populaire et la sélection du mérite : « Quelle réforme démocratique! » s'écrie-t-il iro-

niquement. Il propose donc de reprendre le plan proposé en 1926 par les Compagnons de l'Université Nouvelle et de diviser le deuxième degré en deux tranches : la première, de quatre années, obligatoire pour tous les élèves qui auront obtenu le certificat d'études primaires; l'autre, de trois années, facultative. Ainsi seront relevées en quantité et en qualité les études communes qu'appelle la prolongation de la scolarité obligatoire.

Théoriquement, selon la logique des fins avouées par les auteurs du projet, M. Uri me semble avoir parfaitement raison. Et même, puisqu'il ne tient pas compte des possibilités budgétaires, pour les crédits, les bâtiments et le personnel nécessaires, je le trouve encore insuffisant; je me demande pourquoi il s'en tient à une limite d'âge aussi peu reculée; pourquoi il n'étend pas l'obligation aux trois années suivantes; et même à l'enseignement supérieur, dont ferait partie l'éducation militaire, déjà obligatoire. Alors vraiment pourrait être assurée cette « unité spirituelle du pays » qu'il appelle de ses vœux syndicalistes.

MÉMENTO. — *L'Information Pédagogique* de mai-juin 1938 (Paris, J.-B. Baillère) contient un extrait fort important d'une communication faite à l'*Union pour la Vérité*, le 19 février 1938, par M. Gustave Monod, inspecteur général de l'Education Nationale, au sujet du « projet de loi Jean Zay » sur la coordination des enseignements du 1er et du 2e degré. Collaborateur du ministre, M. Monod défend son œuvre avec clarté, logique, éloquence.

Le même numéro contient une critique fort pertinente de Mlle M. Guenot, professeur au lycée de Sèvres, sur le rapport de M. G. Huber, inspecteur de l'enseignement primaire de la Seine, concernant l'enseignement du français dans la classe d'orientation; rapport publié dans le numéro de nov.-déc. 1937.

Z. TOURNEUR.

SCIENCE SOCIALE

Bernard Lavergne : *Essor et Décadence du Capitalisme*, Payot. — Mémento.

Combien de livres ont été écrits sur le Capitalisme! Et sur son antagoniste le Socialisme! Et combien de livres médiocres, si ce n'est franchement mauvais! Heureusement tel

n'est pas celui de M. Bernard Lavergne, professeur à la faculté de droit de Lille : **Essor et Décadence du Capitalisme** qui est non seulement remarquable mais encore acclamable. Dans ce temps présent où le capitalisme est honni et le socialisme divinisé, et où très rares sont les indépendants qui, comme le signataire de ces chroniques depuis quelque quarante ans, défendent le premier et pourfendent le second, sans succès d'ailleurs, on est vraiment heureux de voir enfin de doctes et vaillants champions s'armer pour la bonne cause : M. Louis Rougier naguère et M. Bernard Lavergne aujourd'hui.

Capitalisme! D'abord, si on prend ce mot dans son sens technique, et quand on parle science, on y est tenu, il faut bien reconnaître qu'aucune société économique ne peut pas ne pas être capitaliste, le capital étant la partie du produit employée non à la consommation mais à la production continuée, et le socialisme est tout aussi capitaliste que le bourgeoisisme. Karl Marx, lui-même, n'a attaqué ledit bourgeoisisme que parce qu'il n'était pas assez capitaliste, prétendant que la formation du capital serait beaucoup plus abondante quand l'exploitation serait faite par la collectivité et non par les particuliers.

Même en prenant ce mot capitalisme dans son sens courant, système d'économie dans lequel le bénéfice peut aller à d'autres que des travailleurs (prêteurs d'argent, courtiers, conseillers, etc.),il faut non moins reconnaître que ledit capitalisme a ouvert pour l'humanité, à partir du XVIIIe siècle, une ère de prospérité et de bien-être matériel que l'histoire n'avait pas encore connue. Mais alors, demandera-t-on tout de suite, pourquoi les gens se désaffectionnent-ils de ce capitalisme en s'engouant de son contraire, le socialisme? La réponse, à mon avis, est de nature psychologique. Parce que, d'une part, les humains sont choqués par le fait que des gens qu'ils ne voient pas travailler tirent profit du travail des autres, et d'autre part, parce qu'ils veulent voir accroître leur salaire de tout ce que s'allouent ces non travailleurs. La fameuse théorie marxiste de la plus-value est la traduction de ce désir.

Ici, M. Bernard Lavergne s'efforce d'analyser les bienfaits

et les méfaits du capitalisme. Il le lave des deux reproches qu'on lui adresse communément : aboutir à une répartition de richesses violemment inique et provoquer de dures crises comme celle, justement, dont nous souffrons, et il n'a pas de peine à établir, d'un côté, que la part des riches chez nous ne représente que le 6 à 7 % de la richesse totale, et que la crise actuelle est le fait des atteintes portées par les états à ce capitalisme avec toutes les manœuvres d'économie dirigée et de monnaie dévaluée. Mais il retient contre lui deux autres et différents reproches : l'exacerbation du désir de gain et l'élimination progressive de la concurrence. Cette double critique est fondée, mais elle est insuffisante pour légitimer le progrès du socialisme. Précisément, dans sa conclusion générale, l'auteur, revenant sur le capitalisme libre, lui reconnaît trois immenses avantages : d'avoir réalisé l'économie de beaucoup la plus productive qui ait jamais existé; d'avoir favorisé une répartition des bénéfices beaucoup plus à l'avantage des travailleurs que des actionnaires, et d'avoir assuré aux hommes beaucoup plus de liberté que toute autre économie. Donc s'il fallait choisir entre ce capitalisme privé et le capitalisme étatiste, qui, lui, détruit la liberté, désavantage le travailleur et diminue la production, il se prononcerait sans hésiter pour le premier contre le second. Mais entre les deux économies, il en propose une troisième : le capitalisme coopératif qui n'aurait, dit-il, aucun des vices désastreux du socialisme, et qui, du capitalisme, ne garderait que les bonnes qualités.

Le socialisme coopérateur, auquel il donne le nom de *Régie coopérative*, est une forme nouvelle et différente des diverses coopératives que l'on connaît : de production, de circulation et de consommation. Ces diverses coopératives sont caractérisées, on le sait, par le fait que les bénéfices, en fin d'exercice, sont répartis entre les membres sous forme de ristournes; donc pas de souci de gain excessif. Tel serait le caractère des régies coopératives qui, en outre, ne s'adressent pas à des particuliers comme continuent de le faire les coopératives, mais à des personnes morales : villes, départements, etc., ce qui exigerait l'intervention autorisante de l'Etat; enfin ces régies seraient indépendantes pour leur

fonctionnement de l'Etat, et agiraient absolument comme des sociétés anonymes, tandis que des régies d'Etat ou de communes seraient toujours des organismes politiques ayant les très graves inconvénients du socialisme d'Etat.

Ce sont là, en effet, des exploitations intéressantes et qui ne sont pas de simples projets, puisqu'il en existe déjà soit en Belgique, soit en Angleterre. En Belgique un *Crédit communal* fonctionne depuis 1860, une *Société des chemins de fer vicinaux* depuis 1884, une de *Distribution d'eaux* depuis 1918, une d'*Habitations à bon marché* depuis 1920. En Angleterre on nous cite un *Metropolitan water board* fondé en 1902, un *London passager transport board* fondé en 1933, etc. Ces divers *public trusts* ont cette singularité de n'avoir pas de capital social (pas d'actionnaires, seulement des obligataires) et cette autre d'avoir un conseil de contrôle institué par la loi (sept personnalités dont une seule politique) et qui choisit les administrateurs. Ces organismes donnant toute satisfaction chez nos voisins, on ne voit pas pourquoi nous n'en ferions pas l'essai chez nous, et ici chacun doit joindre ses vœux à ceux que forme M. Bernard Lavergne.

Seulement la façon dont notre pays est politicianisé bien plus profondément et bien plus toxiquement que la Belgique et l'Angleterre, fait qu'on se demande si ces organismes-là obtiendraient chez nous la même réussite. L'exemple d'une des deux régies coopératives qu'il cite, chez nous, la *Compagnie nationale du Rhône* (j'ignore l'autre, *l'Energie électrique de la Dordogne*) n'est nullement encourageante. Voilà près de vingt ans qu'on entend parler de cette Compagnie du Rhône; de temps en temps, intervient une loi, un décret, un règlement du Conseil d'Etat, et néanmoins, rien n'a encore été fait, pas le moindre coup de pioche ou de pelle! Une simple Compagnie privée, à sa place, aurait probablement accompli le programme! Nous avons encore depuis peu une *Administration nationale des Chemins de fer* qui a l'air d'une de ces régies coopératives que prône notre auteur; obtiendra-t-elle les résultats qu'il en espère ? Jusqu'ici on ne voit rien venir. Cette mainmise de l'Etat sur nos réseaux, comme auparavant sur la Banque de France, semble se rapprocher beaucoup plus du socialisme d'Etat que de la

coopérative. M. Lavergne ne nous dit pas comment il faudrait faire pour obtenir le contraire.

Contre ces régies coopératives il y a encore un argument très sérieux, c'est que les communes, les départements et aussi les Etats ne sont pas faits pour organiser des exploitations économiques même dans des intentions désintéressées; l'argent des contribuables doit être affecté à des services d'administration publique et non de gestion industrielle. Si la Compagnie du Rhône répond à quelque chose de rentable, qu'elle s'adresse aux capitaux privés, et si elle s'y était adressée au lieu de compter sur les départements riverains du fleuve, l'aménagement hydraulique et électrique du fleuve serait réalisé depuis longtemps.

Il semble donc que le vieux capitalisme privé, conjugué avec le non moins classique libéralisme, seraient très suffisants pour remédier à tous nos maux, lesquels ne sont nés et ne se sont aggravés que justement parce qu'on les a abandonnés. Depuis vingt ans, pour ne pas remonter plus haut, nous vivons sous le signe de l'ignorance, de l'outrecuidance et de l'envie haineuse. Chacun à l'air de se dire : « Plutôt l'égalité dans le dénûment que l'abondance dans l'inégalité! » Et le résultat est qu'on a l'inégalité dans le dénûment. Sans nier les bons effets que produit la Coopération en général et que pourraient produire les Régies coopératives en particulier, je crois qu'il faut penser à d'autres moyens pour purifier le capitalisme, lequel comme toute chose humaine peut s'adultérer, à ceux notamment que propose M. Louis Rougier dans ses *Mystiques économiques* dont je rendais compte naguère, et qui réaliseraient ce qu'il appelle le libéralisme constructif. La place ici me manque pour dire en quoi mon libéralisme à moi, constructif aussi, ou mieux contrôlant, conservant et consolidant, se distinguerait du sien; ce sera pour une autre fois.

Mémento. — Bouglé et autres : *Inventaires II, l'Economique et la Politique*, Alcan. Ce second volume fait suite à un premier qui étudiait « La Crise sociale et les idéologies nationales ». Celui-ci étudie la crise économique et les idéologies antilibérales Les études qui le composent sont parfois sérieuses et trop souvent tendancieuses, car le poison socialiste a profondément intoxiqué

les pauvres cervelles de notre haut personnel universitaire. Espérons malgré tout. Le bon sens et l'évidence peuvent avoir d'inattendues revanches — Marcel Malcon : *Au delà du machinisme*, Desclée de Brouwer : Deux parties, la première exposant que le commerce extérieur domine l'économie moderne (oui, dans un monde de sagesse libre, mais partout on court aux antipodes, à la contrainte autarchique) la seconde montrant que le machinisme a été mauvais pour la personnalité morale et qu'il importe de restaurer celle-ci. — R. P. Renard : *L'Eglise et la question sociale*, Editions du Cerf. L'auteur, qui fut professeur de droit à l'Université de Nancy, est maintenant père dominicain. Son livre expose la doctrine sociale qui se dégage des récentes Encycliques pontificales et qui n'est, nous dit-on, ni libérale ni socialiste. Soit! encore faudrait-il choisir entre les deux tendances, et il est bien regrettable que l'Eglise ne fasse pas plus confiance à la liberté. La liberté par l'autorité, si l'on veut. *Ad augusta par angusta!* — Jacques Valdour : *Le Désordre ouvrier. La Révolution en marche. Esquisse d'une psychologie ouvrière*. Sorlot. Ce livre continue et hélas termine, puisque l'auteur vient de mourir, la série d'études qu'il avait intitulée « Science sociale expérimentale », titre justifié car pour mieux éudier le milieu ouvrier, l'auteur, quoique pourvu de nombreux et hauts diplômes, se faisait ouvrier, tantôt agricole, tantôt industriel. Son livre est pessimiste : La Barbarie, dit-il, est installée chez nous au cœur de nos sociétés et dans l'Etat; et pourtant sa conclusion prône l'espérance : retour à la vérité religieuse et morale, soumission aux lois qui régissent la nature de l'homme et des sociétés. — Jean Fréville : *Sur la Famille, collection des grands textes du marxisme*. Editions sociales internationales. Ce choix d'extraits de Karl Marx, Engels et Lénine enthousiasmera les communistes. — *Le Moulin vert : Assemblées générales du 2 avril 1938*. Autre son de cloche. Ce sont les rapports sur la situation morale des trois grandes associations dont l'abbé Viollet, fils du grand historien du droit Paul Viollet, est l'animateur : la Confédération générale des Familles de France, l'Amélioration du logement ouvrier, et le Retour à la santé. Toutes ces œuvres ont leur siège social 92, rue du Moulin-Vert, Paris. — Louis Lefebvre : *Mères viriles*. Editions familiales de France. De nobles pages sur le rôle de la femme, de la mère. L'auteur, grand poète et grand romancier, a écrit un manuel d'énergie morale que toutes les mères de famille devraient lire et méditer. — *La France active*, 6, quai de Gesvres, donnera désormais des Activités économiques correspondant aux Activités littéraires d'Auriant et aux Activités scientifiques du professeur Paul Besquerel. La première de ces

chroniques, qui est du signataire de celle-ci, apprécie les derniers décrets-lois, l'open-market, l'émission des bons de la Caisse de la Défense nationale et les statistiques du permier semestre 1938. Le problème de la trésorerie est très préoccupant. Quand M. Daladier a pris le pouvoir, il fallait trouver 35 milliards pour aller à la fin de l'année, on en a trouvé 15, il faut encore s'en procurer 20, et comme aucune mesure n'a été prise jusqu'ici pour la compression des dépenses, on ne peut recourir qu'à l'emprunt, d'où les Bons de la Caisse susdite, à l'impôt, d'où les taux écrasants des nôtres qui prélèvent 60 % de notre revenu quand les pires après les nôtres, ceux de l'Italie, ne prélèvent que 38 %, et à l'inflation qui va se faire bientôt car la Banque de France a été autorisée à avancer 10 milliards à l'Etat ce qui portera notre circulation fiduciaire à 110 milliards. En dépit de quelques heureuses paroles officielles le Cabinet Daladier s'avère donc aussi inquiétant que ses devanciers. — *L'Espoir français*, 38, rue de Liège, donne dans le même sens le bilan de nos deux ans de Front populaire: 40 milliards d'inflation (en attendant les 10 prochains) 12 milliards d'impôts de plus, 50 milliards d'emprunt de plus, ce qui pour 5 millions et demi d'électeurs front popularistes met la note à payer à 18.000 par tête. Si encore ils étaient les seuls à le supporter! De même que, dans les temps mérovingiens, il y avait le *francus homo* et le *romanus homo* avec des statuts différents, il pourrait y avoir le *socialistus homo* et le *liberalis homo* qui, économiquement et fiscalement, n'auraient rien de commun, et ce serait la justice même!

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

Maurice Leenhardt: *Gens de la Grande Terre;* Gallimard, pet. 8°, 214 p., ill. — Curt Sachs : *Les instruments de musique de Madagascar*, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, t. XXVIII, Paris, 191, rue St-Jacques, in-4°, 96 p., xv pl. héliogr. — Raffaele Corso : *La diffusione geografica di una costumanza nuziale nell'Africa e il suo significato;* Naples, Stabilimento Industrie Editoriali, in-4°, 27 p., cartes. — Henri Massé : Croyances et coutumes persanes, t. I, Maisonneuve, 8°, 250 p.

Les **Gens de la Grande Terre** sont les Canaques autochtones de la Nouvelle-Calédonie où M. Leenhardt vécut près d'une trentaine d'années. On a déjà dit ici le bien qu'il faut penser de ses monographies scientifiques publiées par l'Institut d'Ethnologie; et je crois qu'à propos du *Vocabulaire* il a été suggéré d'en tirer un exposé suivi. C'est ce que M. Leenhardt a fait dans ce volume, qui n'est pas une vulgarisation, mais une monographie scientifique dans laquelle on peut

avoir toute confiance et dont tous les détails peuvent être contrôlés dans les trois ouvrages antérieurs, complétés aussi; car souvent le recours aux textes canaques est indispensable pour des études comparatives.

Le classement des faits diffère assez nettement de celui qui est adopté dans la majeure partie des monographies ethnographiques; mais je ne sais si c'est parce que l'organisation sociale des Néo-Calédoniens serait différente de celle des autres peuples océaniens, ce qu'elle n'est que relativement peu; ou si c'est sous l'influence de la doctrine des théoriciens européens dits géographes humains, ou sociologues, ou matérialistes marxistes, ou psychanalystes. Voyez vous-mêmes d'après la liste des chapitres : I, village; II, pérennité de la vie et ses mythes; III, économie vivrière [admettons ce néologisme] et artisane; IV, esthétique; V, monnaie; VI, structure sociale; VII, parenté à libre parler; VIII, pilou (danse rituelle); IX, appuis invisibles de la société (Totems et religion); X, la personnalité; XI, le couple et l'unité; XII, les gens de la Grande Terre et l'actualité.

On comprend bien que pour définir avec notre vocabulaire, à la fois très laminé et très précis, des concepts et des sentiments canaques, et pour décrire un complexe de systèmes relationnels organisés sur des plans très différents des nôtres, il faille élaborer des explications qui au premier abord semblent confuses; et l'on admet volontiers que M. Leenhardt se soit efforcé de penser canaque en français. J'ai l'impression pourtant que l'auteur en est arrivé à sublimer des faits assez simples et à les éclairer par des interprétations psychologiques dont le cerveau des Canaques serait incapable. Comme tous les « primitifs », et la majeure partie des « civilisés », ils vivent à l'aise dans un tissu de contradictions, dont la principale est l'opposition permanente entre l'individuel et le collectif. Cette manière de présenter (ou de *représenter*) la vie des Néo-Calédoniens en style parfois psychanalytique ne rend d'ailleurs que plus intéressant pour le grand public ce curieux ouvrage.

La monographie de Kurt Sachs consacrée aux **Instruments de musique de Madagascar** comble, comme on dit, une lacune importante. Il est bizarre en effet que depuis que nous

occupons l'île, aucune étude approfondie et malgache comparative de ces instruments n'ait été entreprise, d'autant plus que les uns sont de type africain oriental et les autres de type indonésien, fait reconnu déjà par Sibree et par les collaborateurs de *l'Antananarivo Annual*. Le point de départ de Kurt Sachs a été la collection réunie peu à peu au Trocadéro (le nouveau Musée de l'Homme) et complétée récemment sur place par Raymond Decary, qui envoya aussi un questionnaire spécial aux administrateurs; des spécimens nouveaux ont été envoyés à Paris. Dans ces conditions, on peut regarder la monographie de Kurt Sachs comme définitive.

Il est malheureusement assez difficile de rendre compte d'un ouvrage de ce genre sans entrer dans des détails techniques et sans employer un vocabulaire spécial. Les descriptions (avec les termes indigènes bien localisés) sont accompagnées de dessins schématiques très intéressants. Tous ces instruments sont répartis selon les catégories admises par les classificateurs comparateurs : idiophones; aérophones; membranophones; et choréophones; aucune autre catégorie ne se découvre à Madagascar. Comme idiophones, il y a la poutrelle et la planchette frappées; divers hochets, la racle; la guimbarde; les bâtons et les verges entrechoqués; les castagnettes; le tambour de bois à fente; les bols sonores; les cuillers, etc. Dans son dernier chapitre l'auteur distingue parmi les instruments malgaches ceux qui ont leurs parallèles en Afrique d'une part, en Malaisie de l'autre, à quoi s'ajoutent les instruments arabes et les instruments européens (guimbarde; cuillers arrachées; cithare sur caisse; et viole-violon).

Mais quels seraient les instruments spécifiquement malgaches? n'y en a-t-il pas un seul? tous sont-ils d'importation? aucun n'a-t-il été inventé dans l'île?

Intéressante aussi est l'étude comparée d'une **coutume nuptiale africaine** publiée par Raffaele Corso; il s'agit de la coutume qui consiste à exposer en public le pantalon, la chemise, la ceinture, un linge, un chiffon d'herbes, un objet quelconque, afin de prouver que la fiancée est entrée dans la couche nuptiale pure et sans tache. Edward Westermarck l'a étudiée soigneusement au Maroc; et comparativement dans

son *Histoire du Mariage;* mais pour l'Afrique en entier il restait à réunir tous les documents pour voir si la coutume est en rapport soit avec une certaine forme du mariage, soit avec l'islam. La conclusion de Corso (il donne plusieurs cartes de répartition) est que les vrais Nègres n'ont jamais attribué d'importance à la virginité et que cette attitude est en Afrique une importation non pas spécifiquement musulmane, mais sémitique; il semble que ce soient aussi les Sémites qui aient répandu à la fois la croyance et la coutume en Europe, soutenues par le christianisme, mais avec des atténuations du rite sanglant.

Le problème des influences sémitiques, et plus récemment musulmanes, se pose également pour la Perse, en sens inverse aussi; car la Perse civilisa les Arabes proprement dits et influença fortement les descendants des Bédouins, destructeurs, partiellement, de la civilisation byzantine. Les conditions ethniques et historiques sont ici extrêmement enchevêtrées. Aussi doit-on remercier Henri Massé, qui vécut de longues années en Perse et en connait à fond les dialectes et les modes de vie, d'avoir consacré une monographie spéciale aux **Croyances et coutumes persanes.** Il a repris tout ce qui ce qui avait été publié sur ce sujet dans les anciens voyageurs, dans les ouvrages des explorateurs récents, dans les textes persans modernes, en ajoutant le résultat de ses explorations personnelles; il a su intéresser quelques Persans à cette recherche, en général peu estimée dans le pays, parce que « grossières », et « paysannes », et « païennes »... Mêmes difficultés que chez nous. Cet ouvrage contribuera à faire tomber là-bas ce préjugé bourgeois et religieux. Comme l'a dit un Persan authentique (il en reste, même à Paris) : « M. Massé a rendu à ma patrie un service national en nous faisant comprendre ce que nous sommes vraiment en tant que peuple ».

Ce premier volume commence par une abondante bibliographie européenne et orientale. Puis viennent des renseignements sur les croyances et cérémonies de la naissance à la mort. L'aspect sexuel a été ici très difficile à étudier; M. Massé éprouva toutes les peines du monde à découvrir des informatrices dignes de foi. Puis viennent les cérémonies

périodiques, quatre principales et trois secondaires. Pour la première fois on a ici des descriptions complètes (avec leurs variations locales) du Naurouz ou Nouvel An, et des cérémonies carnavalesques.

Les chapitres suivants traitent de la météorologie populaire; du folkore des animaux; de celui des plantes; des eaux et des sources sacrées; de la divination, avec textes d'invocations et de conjurations. On félicitera Henri Massé d'avoir simplifié la transcription des mots persans de manière que chacun de nous puisse les prononcer... à peu près. De cette manière aussi, on peut se rendre compte des sonorités et des rythmes de ces incantations. Un tome II ne tardera pas. Celui que j'ai lu fournit déjà des directives à la Commission fondée à Téhéran en 1937 pour instituer une enquête ethnographique, créer un musée, lancer une revue ethnographique spéciale concernant le territoire persan tout entier, et non pas seulement les villes comme auparavant. Il paraît qu'un mouvement semblable se dessine en Afghanistan. En Turquie, l'enquête est en cours depuis plusieurs années. On a plaisir ici à signaler ces orientations nouvelles, à la genèse desquelles la propagande continuée dans le *Mercure de France* depuis trente ans n'est pas étrangère.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Critique de la critique, à propos d'Emile Faguet. — *La Revue Universelle :* M. André Rousseaux, la critique, la publicité et les écrivains. — *Volontés :* on abuse des inédits posthumes et du goût de l'inachevé. — *Yggdrasill :* encore des poèmes inédits de René Bichet, un authentique et grand poète. — *Le Front latin :* projet de fonder à Paris une « maison de la latinité ». — *Revue hebdomadaire :* sur un poète allemand qui dépeça sa fiancée impunément. — Mémento.

Les critiques littéraires d'aujourd'hui emploient beaucoup d'encre à s'entre-louer. Chacun écrit sur le roman que vient de publier l'autre, à charge de revanche bien entendu. Ils ont ainsi, pour une large part, contribué à détourner le public de lire les ouvrages d'imagination. Auparavant déjà, ils lui avaient trop recommandé, d'accord avec la publicité commerciale, quantité de « vies romancées », fruits de compilations suspectes, d'emprunts, souvent tendancieux ou déformés par ignorance, aux travaux de l'érudition et du scrupule où

les historiens authentiques usent une existence de vrais bénédictins.

Il est émouvant de lire le bel article : « *Emile Faguet poète et historien* », que M. Victor Giraud vient de donner à la **Revue des Deux Mondes** (15 août). Que l'évocation de l'homme est fidèle en ces quelques lignes : « sa voix, plutôt grêle, et qui multipliait les notes hautes [...] tout ce qu'il disait était fin, solide, ingénieux, spirituel et vivant [...] ouvrant lui-même sa porte, un fez rouge sur le crâne [...] toujours le même, aimable, accueillant, serviable, ignorant sa supériorité, le plus simple et le plus modeste des hommes, et, quand il se laissait aller à sa verve, un merveilleux excitateur d'esprits. »

M. Giraud ajoute : « Nous ne l'avons pas remplacé ». Ici, pourtant, nous avons eu un Remy de Gourmont, dont l'autorité spirituelle ne cesse de grandir.

Je me suis trop diverti à la lecture du passage que voici, pour ne pas le transcrire à cette place :

Je sais qu'il est d'usage aujourd'hui, dans de certains milieux qui se croient très « avancés », et qui, surtout, se plaisent à faire leur cour aux jeunes, de traiter Faguet, ainsi que d'autres écrivains d'hier, avec la plus méprisante désinvolture. « Les études de Faguet, pleines d'aisance et de faconde, forment de très bons travaux universitaires utiles au bachot et à la licence : un point, c'est tout. » Celui qui s'exprime en ces termes, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un bon jeune homme, tout frais émoulu du collège et qui jette sa gourme : c'est le critique attitré du *Temps*, M. André Thérive en personne, qui, dans un article d'un hebdomadaire « de gauche », disait naguère vertement leur fait, non seulement à Faguet, mais à Bourget, mais à Vogüé, mais à Lemaître, mais à Brunetière, mais à Loti lui-même que, — tenez-vous bien ! — « le moindre de nos Simenon écraserait ». Et notre Aristarque nous déclare qu'il le dit « sans plaisanterie » ! Faguet, que Jules Lemaître appelait avec raison « un des cerveaux supérieurs de ce temps », Faguet eût bien ri, s'il avait pu lire cette diatribe.

Plus loin, M. Victor Giraud définit en ces termes le critique éminent :

Les grands critiques se reconnaissent à l'aisance et à la vigueur avec lesquelles ils embrassent et ils expliquent les grands écri-

vains dont ils tracent le portrait. Parler en termes dignes d'eux, de Pascal ou de Bossuet, de Ronsard ou de Victor Hugo, c'est prouver que, sur un plan différent, on est un peu de leur famille.

Dans **La Revue Universelle** (15 août), M. André Rousseaux constate :

La critique est l'objet de discussions telles que peu de choses, en littérature, ont le pouvoir d'en susciter. On n'arrive pas toujours à se mettre très bien d'accord sur la définition de la poésie. Sur la critique, c'est encore plus difficile.

La chronique dont voilà le début est inspirée par un malicieux, fort spirituel et opportun pamphlet de M. Jean Paulhan. En son temps nous l'avons signalé dans notre mémento. Il a paru dans le dernier numéro de *Mesures*. L'auteur y montre, par des citations judicieuses, la contradiction des jugements portés par maints critiques sur le même livre. Son goût de l'ironie discrète lui a fait choisir ce titre à son pertinent assemblage de citations : « le secret de la critique ».

M. André Rousseaux oppose au paradoxal essai de M. Paulhan : « il y a la critique, et puis il y a le critique, ou plutôt les critiques, sous la forme d'un certain nombre d'hommes. Et ce n'est pas du tout la même chose. Il y a aussi la poésie et les poètes. De temps en temps, il arrive qu'un poète ne réponde pas trop imparfaitement à l'idée merveilleuse de la poésie. »

Ensuite, il déclare :

Le premier chien coiffé, muni d'un porte-plume, prétend juger des œuvres littéraires dans n'importe quelle feuille : le voilà promu critique. Je sais bien qu'il serait consacré romancier sans beaucoup plus de difficultés. Mais, par bonheur, il meurt presque autant de romans qu'il en naît à toute heure, ce qui fait que le tri s'opère de soi-même assez vite. Pour la critique, non. Les opinions les plus sottes, les plus frauduleuses, sont recueillies gravement. On en compose des listes, pour servir à la publicité des bouquins. Pour juger de la valeur littéraire, il semble que le premier venu soit aussi bon que n'importe qui.

Je ne voudrais pas forcer les choses. Mais je me demande s'il n'y a pas là une extension à la littérature de la foi au principe démocratique : on ne croit certes pas que tout le monde a du talent, mais on croit que tout le monde a le droit de donner son avis sur n'importe quoi. Quel droit donc? D'abord celui de s'entendre

dire, en beaucoup de cas, qu'on devrait se taire et fermer son encrier.

Alors, la critique n'est plus libre? Malédiction! Pardon : *la* critique est libre. Mais *le* critique n'a qu'une liberté : celle de faire de la critique. Je ne dis même pas de la bonne critique, car la mauvaise critique n'existe pas. Elle se détruit elle-même. Elle n'est pas de la critique. [Elle fait du mal aux bons livres].

Si l'on s'engageait dans cette voie, on verrait que les contradictions entre critiques, ou écrivains présumés tels, perdent beaucoup de leur intérêt. Il suffit de prendre un peu de recul pour que cela saute aux yeux. Relever une contradiction entre Lemaître et Faguet peut servir à la connaissance de la littérature, approfondir à travers les vues que des esprits éclairés en ont prises. Mais dire que Faguet fut contredit par Tartempion qui s'est paré, quelque part, du titre de critique est une tâche si vaine que personne n'y perd son temps.

On me dira : mais comment distinguer les critiques qui comptent de ceux qui ne comptent pas? Nous ne le demandons pas au public, bien sûr. Mais il serait légitime de le demander aux écrivains. Il n'est sans doute pas possible qu'ils distinguent sous leurs yeux Sainte-Beuve de Gustave Planche. Ils pourraient toutefois éviter de commettre des confusions de valeurs qui sont trop fréquentes, soit du fait de la confraternité abusivement entendue, soit à cause du besoin de la critique, que les écrivains ont tous. [Non!] Evidemment, cette critique de la critique est aussi difficile que la critique même, et comporte également sa part d'incertitude. Mais, pour donner à une criique saine toute sa valeur, elle est absolument nécessaire.

La conclusion de M. André Rousseaux et les arguments qui la préparent justifient tout à fait M. Jean Paulhan d'avoir spirituellement ouvert un débat nécessaire. Notre jeunesse admirait, sans parti pris, par enthousiasme, un Rimbaud, un Verlaine, un Mallarmé, inconnus ou méconnus de la critique d'alors et non de ses moindres représentants. Peu d'années avant la guerre, M. René Doumic maltraitait encore le poète de *Sagesse* et de *La bonne chanson*. Lautréamont nous était familier environ 1892 et, longtemps après ce qu'alors nous en pouvions écrire dans les « jeunes revues », la critique d'aujourd'hui fait état des *Chants de Maldoror*. Elle n'a pas mis moins de 45 ans à réparer les erreurs ou les omissions de ses devanciers. Dans un demi-siècle à peu près,

ses omissions ou ses erreurs actuelles seront corrigées : quelques morts, « les pauvres morts » de Baudelaire, revivront dans leurs œuvres, tandis que seront mortes à jamais tant d'autres qui auront valu à leurs auteurs, habiles gens, la richesse et les honneurs.

N'est-ce pas à la critique actuelle que revient la responsabilité de « ce goût de l'inachevé [qui] est devenu un véritable tic chez la majorité de nos contemporains » ? M. Raymond Queneau, à qui j'emprunte ces derniers mots, poursuit en ces termes, dans **Volontés** du 1er août :

On en est venu à préférer les carnets de blanchisseuse de Stendhal à la *Chartreuse de Parme*, à se féliciter de ce que Léonard de Vinci n'ait laissé qu'une masse incohérente de notes chiffrées et Leibniz des fragments, mais pas une œuvre (on ne lit pas la *Théodicée*).

M. Queneau proteste avec verve contre le « fétichisme » qui fait publier « les journaux, les correspondances, quand ce ne sont pas les itinéraires, les généalogies et les papiers de famille » d'auteurs dont « on ne lit plus les œuvres ». Cela flatte « des curiosités de l'ordre le plus bas ». La critique, en général, loin de s'élever contre de tels abus, les encourage.

Très sagement, M. Queneau écrit encore :

Encore une fois, ce qui compte, c'est l'œuvre, car elle seule est vivante. Il faut cesser d'agiter les dépouilles des morts. Ce qui compte, c'est l'œuvre, car elle seule est achevée, et non les déchets; ce qui compte, c'est le meuble et non les copeaux, le tableau et non les esquisses, la maison et non les échafaudages. Ce qui compte est ce qui est le plus difficile, non le moins. Car on peut toujours élever des échafaudages sans parvenir à construire une maison, à grafouiller sans achever une toile, à raboter sans faire une table. Contre ces évidences redoutables, redoutables pour les prétentions des impuissants, les sophismes ne pourront jamais rien.

Plus avant, M. Queneau instruit le procès — nécessaire — des « poètes saoulographes », des « maniaques de diverses espèces », des « *voyants* aveugles »,. des « *inspirés* bégayants et sous-humains ». Il leur recommande de se mettre au tra-

vail. Si celui-ci n'intervient pas, l'inspiration ne produit que de l'informe.

Pour illustrer ce qui précède, je donnerai ici quelques poèmes de René Bichet, le « petit B... » des lettres d'Alain-Fournier. Un bel article de M. Raymond Schwab précède ces vers dans **Yggdrasill** (25 juillet). Bichet, major de sa promotion à l'Ecole Normale, agrégé des Lettres, est mort dans sa 25e année, « d'un accident lamentable », le 21 décembre 1912, à Paris, pendant un congé. Il professait au collège Eötvös à Budapesth. Ces renseignements sont indispensables pour une appréciation exacte de ce qu'il y a d'admirable volonté d'art dans la réalisation de cette poésie paysanne, d'un style sûr, dont la savante simplicité tient du prodige.

Voici ma joie : chaque matin, au petit jour,
Comme dans le cellier les vapeurs de la cuve,
Je sors; un long brouillard va et vient dans la cour;
On entend le laitier tousser dans sa voiture;
On accroche en passant les branches de l'anis
Bleui par la rosée et mou de jeune sève.
Puis, tout d'un coup, la brume tremble et se soulève.
Le soleil va percer! Je cours alors au puits,
Je prends le broc de grès posé sur la margelle,
Et je puis boire, avant l'arrivée du soleil,
Une eau moëlleuse encor des douceurs de la nuit.

★

O ce cœur, grand comme une main de paysan,
Fait pour le gros travail, têtu, solide et lent,
Il entre dans l'amour comme un soc dans la glaise.
Ni hâte, ni répit. Marcher. Rien ne lui pèse,
S'il ne s'agit que de marcher, de l'aube au soir,
Les yeux sur un sillon droit et franc, et d'avoir
Comme la blanchissante étrave d'un navire,
Devant soi le carré d'acier pur qui le tire.

Et voici cette pièce encore, la dernière et la plus grande par la pensée et l'exécution, des dix que publie *Yggdrasill* :

J'ai tout donné, Seigneur, vous m'aviez fait bien riche,
Qui m'avez accordé la grâce et le bonheur
D'ouvrir à ces passants, humble et large, mon cœur,
Comme aux pas du chasseur s'ouvre le val en friche!

Comme un mur blanc tendu sous la marche du jour!
Comme une rose en feu livrée à chaque abeille!
Comme une tour où tous les vents tiennent conseil!
Tant de franche faiblesse, ô Dieu, et tant d'amour!

Je me souviens des longs travaux de mon enfance,
Des labours sous la pluie, des moissons sans pitié
Qu'on abattait droit devant soi, sans arrêter,
Et qui tombaient comme du pain en lourdes tranches,

Et des soirs de repos, de vos soirs purs et bruns
Où les faucheurs, muets comme au seuil de l'église,
Attendaient dans la cour que le maître leur dise
Vers quel champ il faudrait aller le lendemain.

Tout donné, tout donné, Seigneur Jésus, vous-même,
Vos pleurs de sang, le soir, au fond du jardin mou,
Tout donné, tout donné, comme celui qui aime
Je n'ai gardé que mes deux bras ouverts pour Vous.

M. Raymond Schwab écrit, de ces poèmes, excellemment :

Je trouve une rare dignité, une tranquillité, de paysan authentique, à René Bichet exprimant sa vérité paysanne avec tout l'exorbitant privilège de l'art et toute l'inexpiable aristocratie de la rêverie.

De l'homme même et de ses rapports avec les plus proches compagnons de sa studieuse jeunesse, M. Schwab nous apprend :

Quand Fournier lui critiquait ces vers paysans où il voyait trop de littérature, il n'avait pas la moindre idée que son ami fût un vrai fils de paysans et mît en poèmes son problème essentiel. C'est à la mort de leur camarade que Fournier et Rivière découvraient avec stupeur ses origines, — sa sincérité.

Bientôt, je le souhaite, on ne dira plus « le petit B... », mais : René Bichet. Et voilà un grand nom impérissable, à moins que les hommes ne descendent au bas-fond où la poésie ne saurait plus apparaître à personne.

§

Le Front latin (juillet-août) projette « la fondation à Paris d'une *Maison de la latinité* et des *nations méditerranéennes* ». Un éditorial dit :

Il s'agit que la France prenne la tête de cet organisme et qu'elle convie les autres pays latins et méditerranéens à souscrire, eux aussi, à titre de co-participants et de co-propriétaires, à l'érection de cette commune.

Faire descendre la latinité des ombres de l'idéologie où elle plane stérile pour l'amener à nous conduire vers la paix, simplement par les moyens normaux de l'activité humaine, telle est notre ambition.

A la suite de cet appel, vient « La paix espagnole » où M. Maurice Barbarin, « ancien légionnaire à la VIe bandera », célèbre son chef Franco et écrit, entre autres gentillesses :

En soixante-sept ans de république « française », on nous a fait oublier le sens de la grandeur pour nous livrer à cette médiocrité dont on a fait notre plus grande vertu.

§

M. André Germain confie à **la Revue hebdomadaire** (13-20 août) un amusant récit de ses « Aventures et mésaventures en Tchécoslovaquie ». J'en détache cette anecdote. Le lieu en est Prague :

Parmi les vivants curieux, je fréquentai quelques émigrés allemands. Ils n'étaient pas très intéressants. Le seul qui me frappa était un prêtre assez célèbre. Au cours d'une soirée avec d'autres poètes, la conversation tomba sur un crime passionnel qui avait, peu d'années auparavant, bouleversé l'Allemagne. Un jeune homme avait, par amour, assassiné une jeune fille; les motifs du crime étaient très compliqués : « J'en ai fait autant à vingt ans, » déclara tout à coup, d'un air tranquille, mon poète. Je crus à une plaisanterie un peu sinistre. Je m'informai. J'appris qu'il avait, en effet, vingt ans plus tôt, coupé en morceaux sa fiancée. Comme il avait eu la présence d'esprit de simuler la folie et comme, de plus, son père était un haut magistrat, on se contenta de le mettre... dans un sanatorium.

MÉMENTO. — *Pavés de Paris* (12 août) : M. Emmanuel Berl qui a « de l'estime et de l'affection » pour M. Mandel, notre actuel ministre des Colonies, affirme qu'il est germanophobe, souhaite la guerre et « ne parvient pas à prendre au sérieux l'Italie ». Pour lui, « entre l'Italie fasciste et l'Italie de 1880, il n'y a guère de différence que de présentation et de décors ».

Notre Prestige (1er août) imprime en hautes lettres : « L'Allemagne veut-elle la guerre? » et annonce dessous, en italiques

rouges, des articles dont les deux premiers émanent de MM. les généraux Brécard et Duchêne. Le général Brécard, pourtant, écrit pacifiquement sur « la statue du roi Albert ». L'article du général Duchêne traite des bombardements aériens et du droit des gens. C'est M. Louis Marin, civil, qui répond à la question par l'affirmative. XXX intitule son étude : « La grande énigme : les forces allemandes ». Etc., etc...

Crapouillot (septembre) : « La Franc-Maçonnerie », numéro spécial rédigé et composé par M. Raymond A. Dior qui a choisi pour épigraphe cette affirmation de saint Matthieu l'Evangéliste : « On ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres ». Le texte et les illustrations divertiront les « profanes » en les instruisant un peu, sans nuire sensiblement au calme des apprentis, compagnons, maîtres et dignitaires des obédiences maçonniques. Aux personnes qui redouteraient encore la malignité des loges, nous recommandons la photographie reproduite page 65. Elle a pour légende : « Banquet intime au Grand-Orient ». Elle représente 9 citoyens à table, dont un la pipe au bec, et le garçon qui les sert. Tous ces hommes regardent sans haine le petit oiseau qui va sortir de l'appareil photographique pour transmettre aux âges futurs une image de leurs bonnes figures de gens moyens qui n'ont guère pâti.

Le Mois (1er août) : De M. René Gast, une étude objective : « Où le Juif errant, si l'Europe le repousse, pourra-t-il s'arrêter? » — Anonyme : « l'Ordre de Vogelsang », pépinière des chefs futurs du Reich.

Etudes (5-20 août) : « Venez en Savoie » par M. Henry Bordeaux. — De M. Robert Rouquette, dans cette « revue catholique d'intérêt général », un bel article : « Une enfance républicaine », qui rend hommage au caractère et à l'œuvre de Mme Louise Weiss, juive, et de Mlle Marie Dugard, protestante.

Corymbe (juillet-août) : « Nuées », ensemble de poèmes de Maurice-Pierre Boyé, très beaux, notamment le sonnet « A Henri de Régnier » et « Présences de Verlaine » d'où je détache ces strophes :

Verlaine est parmi nous. Il règne, Il est vivant.
Il est dans le printemps qui clame et dans l'automne
Qui gémit. Avec les violons. Chant monotone.
Refrain joyeux. Il vit. Verlaine est dans le vent!

Je l'ai croisé. J'ai deviné son âme nue :
Ame d'enfant, sur son visage déchirant.
Je l'ai suivi, le plus longtemps possible, errant

Sur ses traces, vers une atmosphère inconnue.

Un jour, il m'en souvient, j'ai cru le voir au Louvre.
Il méditait sur une toile de Watteau.
C'était l'hiver, le froid; la nuit arriva tôt.
Son épaule tremblait sous le drap qui la couvre.

Verlaine est parmi nous, je le croise souvent
Autour du Luxembourg, quand on ferme les grilles.
Il est avec les dieux. Il est avec les filles.
Madeleine et Marie ont soin de ses guenilles...

Il est avec les Saints et les démons : Vivant!

Occident (3e année, no 2) : « Bettina et Arnim au moment de leur rencontre avec Mme de Staël », par M. André Germain. — « Un projet de lettre de Mme de Staël à Napoléon » par la comtesse Le Marois. — Poèmes de Mme Ouroussowa Kap Herr, où je lis ce quatrain digne de mémoire :

Mes pensées sont des pots de géraniums bleus,
Le vieux soleil a fait toc toc à ma fenêtre,
Il est comme un défunt content de ne plus être
Dans son lit, il a l'air d'un bonhomme galeux.

Revue de Paris (15 août) : « Poèmes » de M. Gilbert Mauge. — « Maurice Barrès » par M. Ramon Fernandez. — M. Guy de Courson : « Chez les cosaques du Don ». — « Publicité en Chine », par M. Carl Crou.

Commune (août) : « La victoire du Réel » par M. Aragon. — Un étonnant, très beau récit de Langston Hughes, l'écrivain noir américain : « Le retour ». — « Le musée, organisme social » par M. Joseph Billiet. — Poème de Jaime Cortesao.

Esprit (1er août) : M. Henri Chatreix : « La doctrine scolaire de la IIIe république ».

L'Homme réel (août-septembre) : « L'internationale anti-autoritaire » par M. Pierre Ganivet. — « Notes sur les Congrès de Londres en 1896 » par M. Paul Delassalle. — « Tempête sur le Mexique » par Mme Colette Audry. — « La guerre d'Espagne » par M. Marin Civera.

Blois et le Loir-et-Cher (1er août) : « Lauriers », un beau sonnet de M. Pascal Forthuny.

Le Bon Plaisir (juin-juillet) : Poèmes de MM. Paul Sentenac, Raoul Boggio, Raymond Groc et Aimé Buix.

L'Archer (juin) : « Sur Rabelais » par Campagnou. — « La

défaite de don Juan », légende dramatique de M. André Charuel. — De M. F. Bernès : « Au pays des peupliers et des pins parasols ». — « Bourdelle parle », par M. E. Schaub-Koch.

Nouveaux cahiers (15 août) : « Après Pontigny » par divers. — De M. J. Maritain : « Démocratie et autorité ».

L'Alsace française (10 août) : M. A. Lefèvre : « Depuis 20 ans, les poilus n'ont pas oublié ». — M. G. Cohen : « Les grandes heures de Reims ».

Revue bleue (août) : M. le Comte Soltykoff : « 20 ans de régime soviétique ».

La Revue de Madagascar (avril) : numéro d'un grand intérêt consacré à la mémoire d'Alfred Grandidier, explorateur de l'île.

La Grande Revue (juillet) : « Villiers de l'Isle-Adam » par M. Fernand Demeure. — M. R. Clément : « J. Giono vu par un jeune ». — M. Raoul Stéphan : « Le populisme et le roman populiste ». — « Exaltations collectives d'aujourd'hui » par M. Ch. Baudoin.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Que lire dans une île : livres ou journaux? (*le Figaro*, 13 août). — Bruissements d'ailes, bruit de bottes (*Journal des Débats*, 19 août). — Monsieur d'Annunzio, que pensez-vous de l'amour? (*Marianne*, 17 août). — La gastronomie (*le Temps*, 12 août); le camping (*idem*, 10 août), et la crise du dîner. — Une nuit dans le métro; honneur au « sous-marin » de la paix (*le Petit Journal*, 15 août). — A quoi mène la science : progrès ou anéantissement? (*le Matin*, 13 août). — Page d'histoire, épisode romancé ou conte? Le massacre des Russes au Camp de la Courtine (*l'Emancipation paysanne*, 5 août). — L'heure de la Vénus noire (*le Journal*, 21 août). — Chez les fabricants de *sex-appeal* : rouge à lèvres sous la moustache (*le Matin*, 13 août). — Un bébé sous le clair de lune artificiel (*Excelsior*, 16 août).

Quels livres emporteriez-vous, si vous étiez condamné à passer le reste de vos jours dans une île déserte?

A cette question qui n'est point nouvelle :

Moi, ma réponse serait : aucun,

proclame, dans **le Figaro,** M. Paul Claudel, qui ajoute :

à la condition, toutefois que je fusse assuré de recevoir quotidiennement le journal, comme saint Antoine qui recueillait chaque jour au bec miraculeux d'un cormoran sa ration alimentaire.

Le cormoran porteur de journaux, à défaut d'un aigle-libraire, serait-il donc si indispensable? M. Paul Claudel s'écrie :

Comment un diplomate, ou même l'ombre d'un diplomate, prête

à se volatiliser, se passerait-il du journal qui pendant de longues années a été son inspiration et sa raison d'être? Quel livre préférer à ce carré de papier feuille à feuille qui chaque matin vous apporte l'univers, un univers lisible, tout ce qui s'est passé à la fois au cours de ces quelques heures, l'avancement centimétrique d'un présent désormais incorporé au dessin ineffaçable du passé, et cette prélibation simultanée sur l'avenir, pleine d'augures divinatoires et d'invitations imaginaires? et le double baromètre à la fin pour tout équilibrer de la météorologie et de la Bourse!

Et comme il n'y a pas loin du quotidien à l'hebdomadaire, voilà qui explique — pour une part — certaine crise du livre.

Car le journal a sur le livre le plus amusant cette supériorité, outre celle du fait sur la fiction et de l'enjeu, si minime qu'il soit, que nous avons dans la partie générale, c'est qu'il réunit sous sa pétrification soudaine du clichage typographique les événements les plus disparates et en compose une espèce de mosaïque hétéroclite, qui fait cependant fructifier le même moment de la durée. Alors il arrive que l'œil, passant brusquement d'une colonne à l'autre, emporte avec lui un bloc de mots qui vient se plaquer de la manière la plus incongrue, mais aussi la plus suggestive, au milieu d'une autre énonciation.

Il arrive, aussi, et autant de fois que l'œil passe d'un journal à un autre,que les nouvelles changent... Si la Vérité, cette ancêtre du nudisme intégral, sort du puits vêtue de sa seule beauté, elle sort des presses toute souillée de *graffitis* contradictoires. Et tenez : au moment où les grandes manœuvres à la Hitler inquiétaient les bonnes gens, le général Vuillemin était reçu chez le Führer. Evénement non négligeable. Pourtant :

on ne saurait nous demander, remarquait M. Albert Petit dans le **Journal des Débats,** de ne pas entendre « le bruit de bottes » qui martèlent lourdement des régions frontières, où le tourisme même est interdit.

Interdit aussi le tourisme franco-italien. Cependant que, nous l'avons noté ici, les écrivains anciens combattants donnaient le nom de Gabriele d'Annunzio à une avenue de la forêt sacrée dont l'Hérault est le cadre; nos édiles le nom de Gabriele d'Annunzio à une rue parisienne. M. Fernand Gregh, qui a vu l'auteur de *Primo Vere* lors de la première venue de celui-ci à Paris, narre dans **Marianne** un souvenir.

C'était rue de Montchanin, dans l'hôtel particulier qu'avait habité celle qu'on avait surnommée « la bonne hôtesse » (Mme Aubernon de Nerville). Il y avait là, avec d'Annunzio, Paul Hervieu, Louis Ganderax, le professeur Pozzi, peut-être le comte de Germiny, et des femmes jeunes et jolies, Mme de Pierrebourg, Mme de Saint-Victor; peut-être aussi Mme Henri Baignères, d'autres encore. Dès le début, Mme Aubernon, voulant faire briller son hôte, mit une question sur la nappe, selon sa coutume :

— Monsieur d'Annunzio que pensez-vous de l'amour?

Mme d'Aubernon aurait fait un fameux enquêteur. Voilà une question nouvelle, hardie, épatante...

— Madame, lisez mes livres et permettez-moi de déjeuner.

répondit l'écrivain. Sur quoi, un officier de bouche remporta la question, et on servit des ortolans.

§

La gastronomie étant à la mode....

écrit M. Raymond Brunet dans **le Temps**. Mais la mode ne s'en perd-elle pas? A toutes les crises du monde s'ajoute la crise du dîner. Le dîner est menacé, oui. Le dîner se meurt, le dîner est mort. Un peu de jambon, une salade, c'est tout le repas du soir. Les meilleures tables se vident, et dès le couvert mis. Cherté de la viande, culte des régimes ou snobisme genre « nouveau pauvre », le fait est là, que le dîner ne nourrit plus son invité. Le camping, peut-être, a nettoyé les tables : lui s'accommode d'un rien, bol d'air, arbre à pain, chute des fruits, moustiques, limaces ou escargots-maison, et pluie à discrétion. Et avec cela, tout un arsenal :

Pour le milliardaire neurasthénique, ou pour l'étudiant amoureux de la belle étoile, écrit M. M. dans *le Temps*, les magasins spécialisés ont préparé cette année des merveilles, depuis le matelas pneumatique qui, dégonflé, n'est pas plus gros qu'un cahier de papier à cigarettes (nous exagérons peut-être un peu) jusqu'à la tente « Quipeupasenvolerpargranvent » en passant par les réchauds qui consentent à faire leur métier, et les tables pliantes, qui ne sont plus jamais prises de faiblesse quand le couvert est mis. Les assiettes, les tasses et les soucoupes, en matière plastique rose, verte, jaune ou bleu, sont incassables et gaies comme des éclats de rire. Les nappes et les serviettes en papier, « façon toile »,

s'ornent de dessins décoratifs et d'un petit feston dentelé, du meilleur effet.

Avec tous ces perfectionnements, le camping cesse d'être une aventure et continue d'être un plaisir. Partez sans vous retourner... Demain, une vache vous éveillera en fourrant sa bonne tête baveuse sur votre front et un grillon se suicidera dans votre potage.

Rien n'est aussi doux que de grimper aux arbres comme les singes, de marcher à quatre pattes comme... les quadrupèdes. Si les hommes connaissaient leur bonheur, il n'y aurait plus ni maisons, ni autobus, ni concierge, ni chroniques de mode...

Laissez-nous le repas du soir. Qui dîne, dort.

§

M. René Bahu, reporter du **Petit Journal,** n'a sans doute ni dîné ni dormi, certain soir où il se laissa enfermer dans le métro. L'étrange camping!

Tout le monde est parti... les lumières sont éteintes... le métro, ses galeries innombrables, sa fraîcheur et son silence sont à moi.

Je me sens propriétaire de cette cave immense où la plus totale obscurité règne, ainsi que dans la plus profonde oubliette. Je m'enhardis, je tourne un interrupteur. Trois pauvres lampes s'allument. L'obscurité devient pénombre, l'oubliette se mue en catacombe... Je ne sais plus où je me trouve : la banale station de tout à l'heure, aux voûtes romanes un peu écrasées, est devenue hypogée mystérieuse, aux dimensions fantastiques, où le moindre bruit s'amplifie, repris par vingt échos.

Je suis seul sous terre. Seul dans les entrailles de Paris. Prisonnier de l'immense souterrain pour encore quatre heures, avant que la première rame vienne gronder sur les rails. Car, que peut faire le métro, ce monstre, quand il est privé de sa provende de voyageurs?

Que peut-il faire, sinon se reposer?

Mais non, point de repos. Voici passer le « sous-marin », ainsi appelle-t-on la motrice chargée de faire, au métro, sa toilette.

A l'avant, à l'abri d'un auvent, deux hommes brandissent des tuyaux d'arrosage qui lancent un liquide blanc contre la paroi du souterrain... Son réservoir renferme huit milles litres d'eau mélangée de chaux vive et d'un peu de chlore. Des malaxeurs sans cessent brassent le liquide qu'une forte pompe pousse dans les tuyaux d'arrosage.

Le jet puissant soulève en nuages la poussière qui s'attache aux voûtes en quantités incroyables et désinfecte les murs et l'atmosphère.

Chaque « sous-marin » parcourt chaque nuit environ 1.500 mètres, allant et revenant lentement sur un même trajet. Ainsi, tronçon après tronçon, tout le réseau, chaque mois, est reblanchi et purifié.

Jusqu'où peuvent aller les merveilles de la science, tout de même! Mais ça, au moins, ça ne tue personne, on salue dans pareille motrice le « sous-marin » de la paix. Tandis que, dans d'autres cas...

La science conduit-elle l'humanité vers le progrès ou vers l'anéantissement?

demande M. José Théry, dans **le Matin.** Cette question-là non plus n'est point trop neuve. Les réponses sont partout, les officiers français en visite aux Usines Heinkel, à Grianenburg, ont pu s'en rendre compte. Au programme, notamment : la présentation de l'avion de chasse « He 100 » qui atteint la vitesse de 634 kilomètres à l'heure.

...Les fruits de la science ne seront exclusivement doux et bienfaisants, conclut M. José Théry, que le jour où l'homme sera lui-même doux et bienfaisant.

D'accord. Mais quel Super-Pasteur trouvera la guérison de la rage? L'autre rage, celle qui, piétinant les droits de l'esprit, ne sait rien de plus noble, de plus glorieux que l'esprit de destruction.

§

En fait de destruction, qu'est-ce donc que *le Massacre des Russes au Camp de la Courtine?* Sous ce titre **l'Emancipation paysanne** a publié un récit qui pour être présenté en tant que page d'histoire, a toutes les apparences d'un conte, et pourquoi donc non signé? 1917; le régime tsariste sombré, les Russes du front français n'apprennent que par morceaux les événements révolutionnaires dont leur pays est le théâtre, leurs chefs camouflent la vérité. Mais les soldats du 1er régiment, 1re brigade, s'agitent, prennent contact avec les autres unités, décident de demander leur rapatriement. Comment les calmer? Le commandant décide une attaque.

Quelques heures sous la mitraille, cela vous change un homme. Les soldats russes, pris au dépourvu, n'ont pas le temps de se concerter. Ils obéissent et traversent 26 lignes de fers barbelés, près du fort de Brimont. Ils vont triompher avec l'appui des troupes françaises attendues. Celles-ci ne viennent pas, et c'est un nouveau Waterloo. Les Russes reculent. Ils laissent sur le terrain 70 % de leur effectif.

Mais les survivants nomment leurs soviets, réclament plus que jamais leur rapatriement.

Le commandant, très ennuyé, décide de les soumettre aux lois françaises et les dirige vers le camp de la Courtine (Creuse).

A peine installées, la première et la deuxième brigade tiennent des meetings dans les baraquements. On les somme de transformer leurs soviets et comités. Elles refusent. Le 20 juin, le général Lokhovitsky donne l'ordre de commencer les exercices. Personne ne se rend au rassemblement. On essaie alors de les scinder. Les soldats qui se soumettent sont dirigés sur le camp de Felletin où ils trouvent à discrétion bonne table, bon gîte et le reste. La deuxième brigade se laisse tenter, mais les 11.000 hommes de la première maintiennent leur résolution. Ils s'interdisent l'alcool et s'imposent une discipline révolutionnaire. Un émissaire de Kérensky ne peut les fléchir. « Nous avons le droit de disposer de nous-mêmes, puisque la Révolution a éclaté chez nous », lui répondent-ils naïvement.

Situation embêtante.

Cette situation ne pouvait durer. Déjà, de nombreux cas de mutineries étaient signalés parmi les troupes françaises. Il fallait en finir. Ces 11.000 révoltés, parmi les millions de l'Entente, constituaient un dangereux exemple. Le 14 septembre, on évacue la population civile de la Courtine, puis, après une dernière sommation, la seconde brigade, aidée par l'artillerie et par les 10e, 78e, 82e et 105e français, commence l'attaque méthodique du camp.

Les Français à l'assaut des Russes et en France?

Les mutins, prévenus et conscients du danger qu'ils courent, tiennent à huit heures du matin un meeting au centre du camp où ils se sont rendus en cortège avec des drapeaux rouges. Ils acclament la Révolution. Ils chantent *la Marseillaise* et *l'Internationale*. Des musiciens les accompagnent qui attaquent une marche funèbre lorsque le premier obus français s'abat sur les manifestants.

L'attaque dura 5 jours. Trois mille hommes périrent. On les enterra de nuit, sans croix ni signes. Nul ne saurait dire où ils sont.

§

Où n'y aurait-il pas de bataille? « La bataille entre le juge et le procureur », que relate M. Henry Malric, envoyé spécial du **Journal** à New-York, n'est pas moins pathétique.

— J'arrête les débats, si vous n'apportez pas des preuves immédiates,

dit le juge Pecora, s'adressant à Dewey, le procureur...

Et Dewey de riposter :

— Plus de preuves que vous n'en désirez seront fournies. J'ai enquêté trois ans. j'ai attendu quarante mois avant d'inculper Hines, vous pouvez bien attendre quarante heures.

Il s'agit d'une ténébreuse affaire, où certain Jeu des Nombres tient la vedette. Les Vénus noires sont mêlées à l'histoire, ainsi miss Juliana Hammond, dont M. Henry Malric trace le portrait très excitant.

Cette jeune négresse, poudrée, huilée, fardée, dévêtue (*sic*) d'une robe candide assez révélatrice, vint nous dire, d'une voix de colombe amoureuse, qu'elle avait été secrétaire de la « banque » Pompez, que son *boss* était très aimable avec ses employées, mais qu'il avait un ami, M. Georges Weinberg, dont le visage pâle et le nez trop long lui étaient souverainement antipathiques.

— Tout ce qu'a raconté Juliana est vrai, confirma, gentiment, son amie Leslie Ware, secrétaire, elle aussi, d'Alexandre Pompez, dit « Le Mexicain ». M. Weinberg n'était pas gentil. Il avait toujours des « fusils » dans sa poche. Il nous commandait brutalement.

S'il est vrai que le roman policier descende de Voltaire, il semble bien qu'il ait trouvé à se fixer à New-York, avec la collaboration du *sex-appeal.*

Curieuse profession que celle des fabricants de *sex-appeal*, remarque **le Matin** dans un reportage non signé (va-t-on revenir à la collaboration anonyme?)

A l'usine de beauté, ce matin [la scène se passe à Paris], l'inventeur des odeurs suaves avait les lèvres peintes, et dans sa blouse blanche, malgré les lunettes d'écaille, quelque chose de

Pétrone. Quelques-uns de ses collaborateurs se passaient, à son exemple, consciencieusement du rouge à lèvres sous la moustache.

Les dragons de vertu qui, mal avertis des nécessités professionnelles des artisans de la coquetterie, leur coulent des regards indignés quand ils s'assoient trop parfumés aux terrasses des cafés, que diraient-ils devant ce laboratoire masculin peuplé de sourires de *vamps?*

— Que pensez-vous de notre nouveau rouge? demande au nouvel arrivant le patient chercheur d'artifices féminins.

— Assez surprenant sur votre bouche!

— C'est une obligation de métier. Nous essayons nous-mêmes tous nos produits, afin de nous assurer qu'ils ne contiennent rien de nocif, qu'ils n'irritent pas les muqueuses et qu'ils adhèrent bien à la peau...

On verrait mal, pourtant, des « mannequins » choisis parmi les beaux messieurs, aux fins de lancer la mode féminine, Mais il s'agit d'essais, et tout techniques :

Nous nous barbouillons les lèvres de rouge, chaque fois que nous lançons des bâtons d'une composition nouvelle, nous assurant ainsi qu'aucune substance ne picotera la bouche de nos clientes et ne leur causera de maux d'estomac. Bien sûr, nous ne pouvons garantir nos produits contre les phénomènes d'idiosyncrasie. Il y a des gens qui ne supportent pas les œufs. Le lait est pour moi un poison. Il est des femmes qui ne peuvent souffrir certains rouges à lèvres.

Il est des hommes, aussi, que certains rouges à lèvres incommodent : « Pas sur la bouche! » devient parfois le cri du cœur. Mais de Paris à New-York, — revenons-y — quelle beauté accepterait de n'être pas vouée au rouge?

§

C'est en Amerique (parbleu!) que l'on a vu une « petite sauterie intime » de nature à nous persuader que le paupérisme n'est pas le lot de tout le monde, là-bas. Un multimillionnaire célébrait la naissance de sa fille, d'où cette charmante soirée :

Huit cents personnes y étaient invitées. Pour les recevoir dignement, le père de la débutante avait construit tout exprès une loggia qui coûta la bagatelle d'un demi-million.

Les couples de danseurs évoluèrent au milieu de quatre-vingt-

dix mille francs de fleurs, à la lueur d'un clair de lune artificiel obtenu au moyen de dix mille ampoules bleutées.

Digne de ces splendeurs, l'orchestre ne revint pas à moins de cent dix mille francs. Enfin, les frais du souper arrosé de mille bouteilles de champagne — un succès pour notre glorieux vignoble — montèrent à deux cent soixante-dix mille francs.

Ce compte-rendu, qu'**Excelsior** a emprunté au *News Chronicle,* lequel le tenait de son correspondant de New-York, ce compte-rendu vaut bien une addition.

A ceux qui seraient tentés de blâmer ce faste, on peut répondre que la pluie d'or tombée grâce à lui répandit ses bienfaits sur maint et maint. Savoir dépenser est parfois le plus généreux des arts.

Mais si les *Kidnappers,* ce soir-là, n'ont pas su, eux, où prendre l'enfant, c'est que les *Kidnappers,* vraiment, sont plus bêtes que méchants.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Mort de Gabriel Astruc. — Le centenaire d'Edouard Colonne. — Offense à Schubert.

Le nom de **Gabriel Astruc** demeure inséparable de celui de Serge de Diaghilew : les efforts conjugués de ces deux hommes, de ces deux animateurs, comme on commençait à dire, nous ont valu tant d'inoubliables soirs! Mais Gabriel Astruc a conté très joliment, très simplement, ce qu'il fit alors dans un livre qui a pour titre *Le Pavillon des Fantômes.* Un livre charmant plein d'anecdotes ou plutôt de traits curieux, mais aussi plein d'enseignements. On y voit que le succès ne s'improvise pas, que le hasard n'est pas pour grand'chose dans la réussite d'entreprises comme celles qu'il tenta. Il y faut d'abord de la méthode, et puis — c'est lui qui le dit — de l'enthousiasme. Il en avait. Cependant s'il nous a dotés d'un magnifique théâtre, car c'est grâce à lui que les frères Perret construisirent les deux scènes des Champs-Elysées, il n'a pu échapper à la conjuration qui a fermé ce théâtre splendide pour notre honte. On ne passe point avenue Montaigne devant cette façade empoussiérée, devant ces portes obstinément closes, sans évoquer le temps si proche et déjà

si loin des soirées brillantes où la musique et la danse nous y donnaient tant de joies vives. Pendant l'Exposition le Théâtre d'Astruc a rouvert et les représentations allemandes lui ont rendu pour quelques jours un peu de vie. Astruc qui présidait le jury de la classe 5 — la musique — était déjà dans un état de santé qui lui interdisait trop souvent de quitter sa maison. Il n'a pu retrouver autant qu'il l'aurait voulu « son » théâtre. La radio adoucissait ses regrets. Il est mort après des mois de martyre, mais qui n'altéraient pas son humeur. Il était courtois et serviable et il laisse un souvenir durable.

§

Le 23 juillet 1938 naissait à Bordeaux **Edouard Colonne.** On a négligé, je crois bien, de célébrer ce centenaire, et c'est injuste, car Edouard Colonne a rendu d'éminents services à la musique française et il y a bien de l'ingratitude à l'oublier.

Edouard Colonne était fils d'un musicien, Abraham Judas, dit Colonne, originaire d'Italie, et qui dirigea l'orchestre du petit théâtre bordelais des Funambules, sur les Quinconces. C'est là que le jeune Edouard fit ses débuts en remplaçant parfois son père. Il avait une douzaine d'années lorsqu'il prit la baguette pour la première fois. L'enfant partit pour Paris, entra au Conservatoire, fut l'élève de Girard et de Sauzay pour le violon, d'Elwart et d'Ambroise Thomas pour la composition. Un premier prix de violon et un premier prix d'harmonie lui ouvrirent l'orchestre de l'Opéra en 1861. Il y fût peut-être demeuré en qualité de violon solo si sa belle-sœur Galli-Marié ne l'avait appelé pour remplacer d'urgence le chef d'orchestre de la troupe qui l'accompagnait pendant une tournée. Elle devait jouer *l'Ombre* de Flotow à Lille. On n'avait pas le temps de répéter : Edouard Colonne travailla dans le train et tout alla si bien que le succès fut vif. Cela se passait en 1871. L'année suivante l'éditeur Hartmann — l'ami de Massenet — fondait le Concert National qui devait donner ses premières séances à l'Odéon. Il en confia la direction de l'orchestre à Edouard Colonne, et deux ans plus tard, il fallut s'installer au Châtelet pour donner asile à un public si nombreux qu'il ne pouvait trouver place à

l'Odéon. La société se transforma en Association, et le chef en devint le président. Les débuts auraient inquiété sinon découragé un homme moins entreprenant que Colonne : l'association commençait de vivre avec un actif de 225 francs... Mais bientôt ce fut la prospérité, et les Concerts Colonne étendirent au monde entier la réputation du jeune musicien. De 1891 à 1893, Colonne dirigea l'orchestre de l'Opéra et ce fut lui qui monta *Salammbô* (16 mai 1892), *Samson et Dalila* (23 novembre 1892) et *La Valkyrie* (12 mai 1893). En 1903, se sentant fatigué, il confiait à Gabriel Pierné les fonctions de chef-adjoint. Il mourut le 28 mars 1910. Berlioz et Bizet surtout lui doivent d'avoir triomphé définitivement : le nom d'Edouard Colonne reste attaché à *La Damnation de Faust* et à *L'Arlésienne* qui furent les deux grands succès de son orchestre et qui étaient devenus pour ainsi dire sa « spécialité ». Qui ne l'a *vu* diriger la marche de Rakoczy ne peut imaginer l'espèce de transfiguration dont il était l'objet, quand, la baguette à la main, il semblait conduire moins un orchestre qu'une charge épique de cavaliers magyars. Mais s'il fit tant d'efforts pour réhabiliter Berlioz et Bizet méconnus, il étendit son activité à toutes les œuvres qui lui semblaient dignes d'être révélées au public. Pendant près de quarante ans il a été un des meilleurs ouvriers de la renaissance musicale française avec son compatriote Charles Lamoureux (chose remarquable : Bordeaux a donné le jour aux trois grands chefs d'orchestre de ce moment, Taffanel, qui dirigeait la Société des Concerts, Colonne et Lamoureux).

§

Sous la signature de M. Emile Vuillermoz qui tient dans *Le Temps* la rubrique de critique cinématographique avec l'autorité que l'on sait, ont paru le 18 juin les lignes suivantes :

La critique a le devoir de dénoncer les *atrocités* commises çà et là dans les studios internationaux, lorsqu'il s'agit d'ouvrages du domaine public.

M. Vuillermoz, quelques lignes plus haut, déplorait l'indifférence des compositeurs vivants qui se laissent opprimer ou piller par les fabricants de films.

On sait que, pour éviter le paiement des droits d'auteur, les Américains n'hésitent pas à démarquer systématiquement une œuvre étrangère, pour que le père de la partition originale ou ses ayants droits ne puissent rien leur réclamer. C'est à la fois de la naïveté et du cynisme. On prend une œuvre connue, plaisant au public, on en garde les rythmes caractéristiques, les inflexions mélodiques les plus agréables et l'on fait ainsi fortune avec le bien d'autrui. Nos sociétés d'auteurs protestent depuis longtemps contre ces tours de passe-passe, mais sans pouvoir obtenir l'abandon total de ces mœurs de gangsters. En ce moment, on passe dans nos salles un documentaire américain accompagné par une partition qui charme confusément les auditeurs tout en leur causant une certaine impression de gêne. Le public a la sensation « d'avoir entendu cela quelque part », mais n'arrive pas à identifier immédiatement cette composition. Or, c'est tout simplement le premier *allegro* de la *Symphonie inachevée* de **Schubert,** récrite entièrement à quatre temps!... On ne peut laisser passer de pareils actes de vandalisme sans protester énergiquement et sans demander l'établissement d'une police internationale pour défendre les chefs-d'œuvre classiques. Dans tous les pays du monde, la mutilation d'une statue ou d'un tableau est sévèrement châtiée. Pourquoi les compositeurs ne bénéficient-ils pas d'une protection semblable? Une partition du domaine public est-elle donc moins respectable que les statues de nos squares? Voilà une question que tous les musiciens ont le droit et le devoir de poser à nos législateurs.

Si les choses de l'esprit gardaient encore en ce monde le rang qu'elles y tenaient naguère, il est certain que l'opinion publique soutiendrait les artistes soucieux de faire respecter un droit si naturel. Hélas! le législateur n'a cure du vandalisme des fabricants de films. Ce ne sont pas les musiciens seuls qui en sont victimes, mais aussi les poètes et les romanciers. Victor Hugo, Stendhal, Flaubert, et tout récemment Emile Zola, ont été odieusement trahis par les « arrangeurs ». N'importe quel imbécile peut légalement s'emparer d'un ouvrage célèbre et battre monnaie de cette gloire en la rabaissant au niveau de son pauvre esprit. Toutes les grandes œuvres y passent, tôt ou tard. On ajoute des personnages, on modifie les caractères, on fausse les proportions et on change les dénouements. Mais on garde le titre dont la valeur publicitaire semble seule respectable. Que si devant ces turpitudes vous protestez en sifflant le film, c'est vous qui serez con-

damné. Essayez d'arrêter l'audition d'un « arrangement » de la *Symphonie inachevée*, ou d'un assassinat de n'importe quel chef-d'œuvre musical, et il est sûr que vous irez coucher au poste, car le malfaiteur, ce sera vous qui aurez joué les Don Quichotte, et vous serez battu contre les moulins à méchante musique.

RENÉ DUMESNIL.

LINGUISTIQUE

A. Dauzat : *Dictionnaire étymologique de la langue française;* Larousse. — A. Bottequin : *Le français contemporain;* Lebègue (Bruxelles). — Lt-col. de Thomasson: *Les curiosités de la langue française;* Larousse. — A. Moufflet : *Contre le massacre de la langue française;* et *Encore le massacre de la langue française;* Didier et Privat.

Le **Français** de M. Bottequin est le catalogue des ouvrages de grammaire qui composent sa bibliothèque, suivi de choses prises là-dedans : c'est confondre remarques avec remorques.

Les **Curiosités** de M. de Thomasson sont un recueil de causeries aimables; l'auteur n'aura pas osé y empreindre sa personnalité, que nous connaissons par de captivantes pages de poétique parues au *Français Moderne*.

Nous avons une pleine caserne de bleusailles engagées pour la défense du français et qui commentent la théorie. Nettement à part et au-dessus, il y a les deux volumes de M. Moufflet **Contre le massacre** et **Encore le massacre;** car ceux-ci, c'est du combat et du tir réglé. Ses notes sur le style des bureaux (de la Marine, particulièrement), cela est brave, cela est vécu, cela a un sens.

Le **Dictionnaire** de M. Dauzat s'ouvre par une introduction sur l'étymologie. Cette introduction est excellente. L'ouvrage a, sur le *Dictionnaire étymologique* du regretté Oscar Bloch, l'avantage d'un format plus transportable et d'une simili-reliure; n'étant pas du tout plat, 800 pages, il tient debout, il tient de chant; c'est très commode.

Le lexique fait un notable effort vers le populaire, le contemporain et le régional. Mais comment contenter tout le monde? Voilà que *clafoutis* et *chabichou* mangent leur pain à la fumée de *quiche,* seul admis au banquet. Aux colonies, on engage le *boy* saïgonnais, non l'*aya* pondichéryenne; on acclimate *pamplemousse,* mais on arrache *banian,* le double

banian, arbre et mercanti. Des bohémiens, on expulse le trop peu usuel *cigain*, mais pour loger un *cingane* qui a tout l'air d'une simple brume, et *gitan*, si courant en Languedoc, en faveur d'un *gitano* bien fuyant. Sur l'échelle du populaire, négligeant du brave monde, comme *rappliquer*, *renauder*, *ramponneau*, *se planquer*, *pucelage*, *esgourde*, *enquiquiner*, *thomas*, *astèque*, on favorise des termes de souteneurs, *daron*, Père, *nazi*, Vérole. Voici des échos de tam-tam gendelettre, *robot*, *topaze;* mais, bien plus notoire, plus gallo-romain, plus patricien, quoi! *con* est différé, criante injustice et dangereuse, *vit* étant admis avec diplôme.

Au *Mercure*, en 1932 (1er août) et 1933 (15 juillet), pour parler du dictionnaire de Bloch, j'ai surtout signalé des textes antérieurs aux dates qu'il déclarait premières; je protestais brièvement contre quelques étymologies. Ici, quant aux étymologies, selon moi, malgré tous les Bivort du monde, fussent-ils plus d'un, l'appel au téléphone, *allo*, ne saurait sortir de ce *allons!...* que la maman susurre à son pauvre petit constipé. Il n'y a ni le sens, ni le chant. Ni la phonétique, car de *pressons!* les employés du métro ne font pas *presso!* pour plus de portée, et jamais *bayonnette ...on!* n'a rimé en *o*. Le holà des Anglais, *hallo* (et non *halloo*) est parfaitement l'*allo* téléphonique. — Quant à *baragouin* et aux bretons *gwin*, Vin, et *bara*, Pain, 1°, la langue bretonne se prête si bien à une locution *mont da varagwina*, Aller quêter pain et vin, qu'il est très notable qu'elle ne l'a pas forgée; 2°, un Armoricain trimant en France au XIVe siècle était enclin à s'instruire de *pain* et de *vin* et à ne pas barater et gouiner au péril du ventre et de la gorge; 3°, un Français en Basse-Bretagne, pays sans vin, quelle occasion avait-il d'entendre *gwin* et *bara* juxtaposés? La messe? Or un *Baragouin*, aux XIVe, XVe, XVIe, XVIIe siècles est un Sarrazin, un Maure, un Caraïbe; 4°, *baragouin* ne peut se dissocier de l'espagnol *barahunda*, Confusion. — Article Boche (encore!), *alboche* a jailli en France vers 1860 d'*allemand*, sans que son suffixe doive quoi que ce soit à un *allemoche* ultérieur, suisse et rare. — Et *marle* de *marlou*, sans rien devoir à *mariole*. — Et *trimji* de *trimard;* et *fromji*, masculin, de *fromage*, sans rien devoir à sa cousine issue de germain, la *fromagée* lorraine, patoisée *fromegie*,

différente de sexe et de sens. — *Mec*, Individu, n'a jamais eu le sens de *maq*[*uereau*].

Personne jamais n'a prononcé *gouin* le breton *guenn*, Blanc; et de dire que « la tenue de service » de notre marine soit blanche, c'est fort étrange; l'explication maritime de *Jean le gouin*, avatar de *Jean le marin*, est dans l'intermédiaire facétieux *maringouin*, qui est attesté à date intermédiaire; la même plaisanterie, resservant trente ans plus tard, a baptisé *maringouins* les députés du groupe *Marin*. — *Colibri* est d'origine inconnue; il ne peut pas être caraïbe, je l'ai prouvé dans la *Revue de philol. fr.* (1911). — *Gnôle*, Eau-de-vie, c'est eau de *niôle*, c'est-à-dire, sous une variante morvandelle-auvergnate, eau d'hièble « bonne pour les yeux », d'autant plus que l'alcool de *niôle* est l'alcool de baies d'hièble. — Qu'il faille « laisser couler » la chaudepisse, « lasz sie laufen », Dauzat, p. 497, c. 1, c'est un précepte détestable, imaginé, non par M. Spitzer, mais, en 1890, par le Berlinois Villatte; *loffe* étant synonyme de « faux » en ancien argot, et l'*azi* étant une sirupeuse présure de petit-lait au vinaigre, *l'azi loffe* (*lazi-loffe* chez Vidocq) dépeint convenablement la chaudepisse. (Délibéré en Société de Linguistique de Paris, 1934.)

Poursuivre ces contestations? Je préfère le jeu des dates reculées, plus sûr de plaire. M. Dauzat a tenu le plus grand compte des dates que je donnais ici dans mon second article sur Bloch; en recourant au premier, il y trouverait d'autres dates intéressantes, quatre-vingts je crois. En voici de nouvelles.

On date 1752 *bancal, bancroche* et *godiche;* 1756 *briquet* (à feu); 1760 *embrouillamini;* 1761 *fadasse;* 1762 *racoleur;* 1770 *pleurnicher;* tout cela se trouve de trente à quarante ans auparavant, et *ébouriffer* une centaine d'années avant Balzac, dans les œuvres badines et poissardes du comte de Caylus; — une *raccoleuse* de Cythère dans ses *Mémoires des Colporteurs* (1747) et des *raccoleurs* militaires dans ses *Bals de bois* (1747 aussi); — *pleurnicher* dans *le Porteur d'eau* (1739), scène première, avec *miché* (mot oublié au Dauzat); — *cocasse* dans les *Etrennes de la Saint Jean* (1739 ou 1738), synonyme de « jovial »; de nos jours encore, vers Laval, *cocasser* c'est plaisanter; — *briquet* dans l'*Histoire de Courtebotte*

(vers 1731) avec une sorte de soulignure qui le montre néologique, « ce qu'on appelle un briquet, pour faire du feu »; — dans *Courtebotte* aussi, *fadasse* : « le prince Fadasse... enivré de sa longue figure, et charmé de ses grands cheveux de filasse »; — *bancroche*, équivalent de Bossu et non de Boiteux, dans *Courtebotte* encore, et *bascroche* (faute d'impression?) dans les susdites *Etrennes;* — dans *l'Histoire de M. Guilleaume* (un chef-d'œuvre), antérieure aux *Bals de bois* de 1747, *bancal*, au féminin « bancalle », ainsi qu'*asticoter* qui n'est donc pas bien daté 1750; — et aussi *un embrouillamini*, et *une embrouille;* — et aussi « s'ébouriffer tout au mieux » pour simuler d'avoir eu à vaincre une belle difficile.

Alors, tout est dans Caylus? Non, *vulgivague* n'est pas de lui. Il ne figure dans l'édition 1787 des *Œuvres* de Caylus qu'au tome XII, lequel, non prévu lors de l'impression du tome I, est fait de deux recueils d'essais dont la préface du tome I nie expressément que Caylus soit le père. Et quand il y aurait collaboré, la même page 111 où se lit *vulgivague* fait allusion au *Pornographe* de Restif, paru en 1769. Caylus mourut en 1765.

C'est comme Vidocq, de qui les *Voleurs*, souvent allégués dans Dauzat, sont datés 1837. *Poussa* ne sera plus de 1841, si on trouve dans les *Voleurs*, terminés en décembre 1836, des macquecées « d'une corpulence qui les fait ressembler à un poussa », I, 265; — ni *asticot* de 1863, si une « marchande d'asticots qui se tient au bas du pont Notre-Dame » se tient aussi dans les *Mémoires de Vidocq* (1828), II, 287. — Mais Vidocq n'est pas premier toujours; le Dauzat, — personne ne peut avoir tout exploré, — s'en rapporte à de la sainéanerie, c'est-à-dire, pour n'employer que des mots du Dauzat, à de la foutaise. De là vient qu'on date Vidocq 1837 *baluchon, camoufler, faffe, frangin, roustir*, qui sont dans le si curieux *Forban* de 1829; — et fin du XIXe siècle *pognon*, qui est dans un dictionnaire d'argot de 1844, — et *traqueur* qui est dans une chanson expirée par Lacenaire avant le 10-1-1836. — Ne sont pas de la fin du XIXe siècle *choper* et *chopin*, tous deux fréquents chez Vidocq. *Choper* se lit en 1800 dans le lexique des Chauffeurs d'Orgères par Leclair; et *chopin*,

avant 1815 dans la *Chanson de Winter,* ce bijou pour Morceaux Choisis.

Voici le *déclinquer* nautique avant Littré: « Des steamers en fer... se sont déclinqués, c'est le terme-pratique, dès leurs premières épreuves de livraison; c'est-à-dire qu'ils se sont rompus, dérivés ou disloqués », Corbière, dans l'*Océan*, journal de Brest, 29-11-1848.

Libre à Victor Hugo de battre qu'il aurait été le premier à imprimer *gamin,* en 1834. Je ne parle pas des sens Aide-verrier et Marmiton. *Gamin* est, en 1820, dans Laveaux, *Nouveau dict.,* p. 886, « Jeune garçon qui passe son temps à jouer et à polissonner dans les rues », et dans Lemare, *Dict. français.* En 1824, Monnier, *Dict. du Jura,* le cite à propos du mot franc-comtois *gamiche,* Fille de mauvaise vie. Il est chez Roquefort en 1829, p. 358; en 1832, chez Nodier et Verger, *Dict. universel,* p. 723.

Les Genevois, que je ne savais pas si alémaniaques, revendiquent *arpette* et le tirent d'*arbeiter,* Ouvrier, probablement parce que l'apprenti n'est pas ouvrier, — comme *lapin* de *laper,* parce qu'il ne lape point? Mais *arpette* était champenois avant d'être genevois. « *Harpette.* — Mince et frêle; se dit d'un homme aussi bien que d'un cheval », Saubinet, *Vocab. rémois,* 1845; cet « aussi bien » montre que le mot avait un passé, et lui donne plus de 13 ans en 1858.

La rédaction de l'article Chinoiserie peut faire croire qu'en 1651 dans *Harangues burlesques* (une de mes références) *chinois* était déjà Orange à l'eau-de-vie. Non! Homme de la Chine. — Celle de Caraco peut faire croire que j'estime *caraco* nantais; j'incline pour pyrénéen. — L'étymologie de *costaud* par le romani *cochto,* Solide, je la salue comme mienne, mais je ne l'ai proposée que comme probable, non comme certaine; le français *cossu,* qui lui aussi a signifié Solide, est à considérer. Sur les emprunts du français au romani, voir mes *Ciganismes* dans le *Journal of the Gypsy Lore Society,* 1934-1935, et à défaut, dans le *Larousse Mensuel* (avril 1937) l'article Ciganisme. — Afin de ne pas comprendre à contresens l'article Pagnoter, revoir *Mercure,* 1933, p. 408 : je propose *panniau* d'horticulture, et ne trouve aucune couleur aux soldats « pagnotes ».

« Destiné au grand public », le Dauzat, pour conclure ici à l'adresse d'un public demi-grand, va faire date dans la presse française; *Dauzat dixit* sera pendant bien des années l'argument péremptoire dans les chroniques du *Soleil illustré,* dans les colonnes de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux,* et, remarquez-le bien, à juste titre 95 fois sur cent.

GASTON ESNAULT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le souvenir de Mlle Read. — La fabrication de *Salammbô.*

Le Souvenir de Mlle Read. — Fin septembre 1928, il y a donc dix années, s'éteignait Louise Read. Faut-il dire : s'éteignait pour la deuxième fois... Dès 1916, en effet, un magazine avait publié un article qui donnait pour décédée l'Egérie de Barbey. D'où était venue l'erreur? La presse, en tout cas, et sans plus de contrôle, reprit la fausse nouvelle, les notices nécrologiques abondèrent.

« *Mais, Monsieur, je ne suis pas morte du tout,* rectifiait Louise Read, s'adressant à un de ses fossoyeurs, *et vous m'avez valu des visites qui m'ont bien touchée, d'amis très inquiets. Je ne peux donc que vous remercier.* »

Bref, toute une histoire, et il faudrait relire, là-dessus, le *Mercure de France* du 16 décembre 1916, où trouver, notamment, la réponse que le comte de Colleville faisait à l'auteur de l'article qui avait si fort alarmé les fidèles de Louise Read. Il faudrait rouvrir surtout l'*Hommage à Mademoiselle Louise Read,* un petit ouvrage paru l'année suivante, où étaient réunis, à la suite de l'aventure, de bien beaux témoignages d'amitié, celui-ci par exemple, signé Jean de Bonnefon :

> Combien il est heureux que cette aventure soit arrivée à Louise Read, aimée, admirée de tous ceux qui la connaissent... Si je mourais par erreur je n'oserais plus revivre, tant j'entendrais de mal vrai ou faux sur mon pauvre MOI.

Mais, l'année 1928, celle que l'auteur des *Diaboliques* appelait « la santé de son cœur », fermait les yeux sans démenti possible, agée de quatre-vingt-trois ans, dans son appartement du Boulevard Saint-Germain.

J'ai eu l'honneur d'approcher, comme bien d'autres, Louise

Read. J'ai bénéficié de son urbanité si parfaitement exquise. Et j'ai appris à aimer Barbey d'Aurevilly à travers ses souvenirs. A aimer, aussi, le poète délicat, sensible, que fut Henri-Charles Read, son frère, mort si jeune.

Comment ne pas relire, aujourd'hui, les lettres bien délicieuses que j'ai reçues d'elle. Ainsi celle en date du 3 septembre 1921 où elle m'écrivait :

Je rentre tard, et trouve votre lettre et votre article, qui m'intéresse beaucoup. Oui, Barbey d'Aurevilly en a dit autant de Baudelaire que de mon cher ami : Huysmans. Je viens, pour être sûre de ne changer aucun mot, de vite prendre mon Baudelaire. Barbey d'Aurevilly, ainsi que Thierry, Dulamon et Asselineau, ferment le volume par une sorte de « testimonia » en vue du procès. Et voici les derniers mots de l'article que *le Pays* avait refusé : Après *les Fleurs du Mal*, il n'y a plus que deux partis à prendre, pour le poète qui les fit éclore : ou se brûler la cervelle... ou se faire chrétien !

Dans une autre lettre, en date du 27 juillet 1921, Mlle Read m'écrivait :

Quant à moi, que serais-je devenue pour toute ma longue existence si je n'avais pas eu le bonheur inouï de rencontrer chez Coppée, près de quatre ans après la mort de mon bien-aimé petit frère, Barbey d'Aurevilly. Plus tôt eût été trop tôt ! — Mon frère avait douze ans de moins que moi ! Et quand j'aurai pu vous faire lire ses vers... Il est mort il y a bientôt quarante-cinq ans, à 19 ans. Le manuscrit de ses poésies fut montré à Coppée, que nous ne connaissions pas, par son ami, le nôtre aussi (d'enfance), Paul Haag, qui fit une admirable préface pour le pauvre petit volume, et Coppée y voulut ajouter des vers, bien charmants aussi. Et c'est ainsi qu'il devint un ami bien exceptionnel ! Et c'est à mon frère que je les dois tous, vous le voyez. Et j'eus le bonheur que Barbey d'Aurevilly fût vieux, et pauvre, *sans domestique*, Dieu merci ! Sans cela, les pauvres vieillards sont séquestrés...

« *Mademoiselle ma gloire* », disait Barbey. Envers Louise Read, la gloire s'est montrée, certes, plus discrète : *le Journal*, par la plume de M. Jean Botrot dans son numéro du samedi 22 septembre 1928, écrivait :

Douze personnes s'étaient réunies hier matin, au cimetière Montparnasse, pour assister à l'inhumation d'une très vieille demoiselle.

Douze seulement... Mais il n'y a personne de ses familiers qui ne continue de vénérer dans la disparue la plus touchante peut-être des figures littéraires.

« *Cette jolie figure de Mlle Read, au nom et au teint irlandais* », écrivait, en avril 1890, Mme Alphonse Daudet. Cette charmante Louise Read aux cheveux blonds, qui subsistait à travers la vieille demoiselle. Mademoiselle Louise Read qui pour être morte deux fois, et qui pour s'en être allée au paradis avec les chats — ses visiteurs savaient combien elle avait de tendresse pour la gent féline — n'en demeure pas moins vivante toujours, dès l'instant où nous l'évoquons : et pour ce, il suffit que nous lisions Barbey.

GASTON PICARD.

§

La fabrication de « Salammbô ». — Le hasard des ventes publiques, toujours bienveillant au chercheur pour peu qu'il y mette de constance, me permet d'ajouter aujourd'hui quelques détails nouveaux, non dénués d'importance et moins encore de pittoresque, à l'histoire de la fabrication de *Salammbô* telle que nous l'ont retracée MM. René Dumesnil et D.-L. Demorest, dans leur excellente *Bibliographie de Gustave Flaubert* (1).

Le premier des deux documents que j'ai eu sous les yeux était malheureusement à l'état de copie. C'est une pièce manuscrite jointe à un hollande original de *Salammbô*, qui figurait au catalogue d'une vente de M. Pierre Bérès (2), sous le numéro 38. « *Copie d'une lettre inédite de Flaubert à Michel Lévy, au sujet de la publication de Salammbô* », a noté le scripteur en tête du document; et comme ce scripteur est Pierre Dauze, le bibliophile bien connu, on peut faire confiance au texte qu'il a pris soin de reproduire, bien qu'il s'y rencontre, comme nous verrons tout à l'heure, une manifeste erreur de lecture. Le billet est intéressant pour plusieurs causes, et d'abord parce qu'il nous montre Flaubert soucieux de ne pas dérouter le public; mais voici sa teneur :

(1) En cours de publication dans le *Bulletin du Bibliophile*.
(2) *Très beaux livres anciens et modernes*, Me Edouard Giard, commissaire-priseur, M. Pierre Bérès, expert; vente des 3 et 4 mars 1938.

Qu'il soit fait selon votre volonté, ô Michel! Je ne tenais, quant à moi, nullement à la date mise au faux-titre. C'était par complaisance pour le bourgeois, et pour lui dire l'époque précise où l'histoire se passait.

L'accent circonflexe sur l'ô est bien. Je ne vois rien à redire au titre.

Mais quant à me contenter de deux épreuves, ah! non! Cela est impossible. J'ai découvert pas mal de fautes dans les feuilles livrées et je crois qu'il serait imprudent à moi de donner le bon à tirer sur la deuxième épreuve.

Vous voyez que j'y mets toute la diligence possible. Votre gamin m'apporte les épreuves à 11 heures du soir, ce qui me fait travailler jusqu'à 3 heures du matin. J'ai commencé tout à l'heure à midi. Poussez la composition tant que vous pourrez. Si je pouvais sortir j'irais corriger à l'imprimerie, mais c'est à peine si je peux me tenir assis.

A vous.

GVE FLAUBERT.

M. Philox. Boyer m'a demandé à faire un article dans le Nord *où il entre à partir du 1er décembre. Il voudrait inaugurer* Salammbô.

En pressant Claye nous pourrons peut-être être prêt pour le 25 mars, mais poussez-le ferme.

Situer ce billet dans le temps n'est pas malaisé. Le manuscrit définitif de *Salammbô*, établi après de longues séances de « bûche » où Louis Bouilhet assistait Flaubert, a dû être remis à Michel Lévy le samedi 20 septembre 1862 (3). Or, le lundi 6 octobre, le maître de Croisset écrivait à sa nièce :

Tu n'imagines pas combien je suis fatigué, irrité, excédé par la correction de mes épreuves. Je découvre à chaque phrase des fautes, et il faut que je me dépêche. Lévy va très vite. J'aurai quatre chapitres d'imprimés à la fin de la semaine (4)...

Dans une lettre du 13 octobre à la même, Flaubert se plaint d'avoir eu des clous et d'avoir passé toute la semaine dans son lit, en corrigeant des épreuves pour toute distraction (5). Même refrain dans une lettre du 26, à cette différence près que ce sont les rhumatismes qui, cette fois, l'ont retenu au lit et l'ont « tellement abîmé » qu'il ne pouvait « faire un mouvement sans crier » ; il est vrai que les épreuves, du moins celles

(3) *Correspondance*, deuxième éd. Conard, tome V, pp. 46-47.
(4) *Ibid.*, V, 48.
(5) *Ibid.*, V, 49.

de l'imprimerie, touchent à leur fin, car l'écrivain note dans la même lettre :

Lévy, qui est venu me voir aujourd'hui, m'affirme que mon livre peut paraître dans quinze jours et même avant. J'aurai besoin de toi pour mes dédicaces et mes bandes.

Ainsi, le billet inédit que nous publions ci-dessus se classe-t-il donc entre le 6 et le 26 octobre, plus près du 26 que du 6 vraisemblablement, car ce doit être à cause de ses rhumatismes plutôt qu'à cause de ses clous, que Flaubert ne pouvait qu'à peine « se tenir assis ».

Ces détails seuls suffiraient à déceler l'erreur de Pierre Dauze, qui a cru lire dans le texte, *in fine,* la date du « 25 *mars* », quand bien même on ne saurait pas de façon certaine que *Salammbô* fut mis en vente le 24 *novembre.* Flaubert, qui usait volontiers d'abréviations, qui écrivait généralement assez mal et qui, dans le cas que voici, a griffonné le billet dans son lit, aura mis : *nov.,* qui peut aisément passer pour *mars* aux yeux d'un lecteur peu familiarisé avec l'écriture du grand romancier.

Nous retiendrons de cette lettre à Michel Lévy, outre l'extrême conscience, déjà connue, avec laquelle Flaubert se corrigeait, que *Salammbô* a bien manqué de porter sous son titre une date explicative.

§

La seconde lettre — dont, cette foi, j'ai vu l'original — figurait sous le numéro 474 au deuxième catalogue de la bibliothèque Canape (6). Elle est adressée à l'imprimeur J. Claye et datée d'un « lundi soir » qui est certainement le 3 ou le 10 novembre, puisque le tirage de *Salammbô* était commencé.

Monsieur,

Si le tirage de la feuille 11 n'est pas trop avancé, y a-t-il moyen, p. 171, de retrancher un *s* : « Ils avaient l'air fatigués par de... » C'est fatigu*é*, fatigué se rapportant à l'air. Les épreuves ne portaient pas d'*s*, ce qui était bien.

Peut-on intercaler une barre entre *Carthaginois* et *nouveaux*? Les

(6) Vente des 7, 8 et 9 février, Me René Boisgirard, commissaire-priseur, M. L. Giraud-Badin, expert.

Carthaginois-nouveaux. C'est un seul mot. Il se trouve plusieurs fois.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Lundi soir. GVE FLAUBERT.

Il était vraisemblablement trop tard quand ce billet parvint à Claye, ou c'est qu'il jugea inutile d'en tenir compte : car l'*s* demeura à *fatigués* et le trait d'union ne fut pas mis entre *Carthaginois* et *nouveaux*. Mais la chose la plus curieuse, c'est que par la suite Flaubert devait oublier lui-même d'effectuer ces deux corrections, bien qu'il ait revu trois fois son texte, et de fort près, en vue des rééditions qui furent faites de son vivant, chez Calmann-Lévy en janvier 1863, chez Charpentier en 1874, chez Lemerre en 1879. Si bien que dans les éditions contemporaines les mieux faites et les plus récentes, l'*s* de *fatigués* continue de figurer et le trait d'union de *Carthaginois nouveaux* d'être absent! Que les éditeurs futurs de *Salammbô* prennent bonne note, s'ils le jugent bon, de ces deux modifications bénignes, au reste négligées de leur propre auteur. Quant aux dévots de Flaubert, s'ils veulent corriger immédiatement leur exemplaire, signalons-leur qu'ils trouveront la faute de l'*s* dans le chapitre VII, *Hamilcar Barca,* au début du Conseil des Anciens :

> Ces hommes étaient généralement trapus, avec des nez recourbés comme ceux des colosses assyriens... Tous étaient savants dans les disciplines religieuses, experts en stratagèmes, impitoyables et riches. Ils avaient l'air fatigué par de longs soucis (7)...

Pour la faute du trait d'union, elle se rencontre plusieurs fois au cours du chapitre VIII, *La bataille du Macar,* et dès la fin du quatrième paragraphe :

> Pour récompense, il [Hamilcar] promit à des Carthaginois-nouveaux le droit de cité complet (8).

§

La première des lettres que nous publions aujourd'hui est aussi la première lettre de Flaubert à Michel Lévy qui nous soit révélée. Cette source de correspondance devrait pourtant

(7) Edition Conard, p. 148; Bibliothèque de la Pléiade, tome I, p. 844.
(8) Edition Conard, p. 189; la Bibliothèque de la Pléiade a imprimé correctement *Carthaginois-nouveaux* (p. 872).

être abondante, puisque Michel Lévy a été, de 1857 à 1872, l'éditeur du grand romancier. Certes, pendant cette période, Flaubert n'a publié que trois livres, *Madame Bovary, Salammbô* et *L'Education;* mais *Madame Bovary* a été revue et rééditée deux fois, en 1862 et 1869, et *Salammbô* une fois, en 1863. Il s'est donc échangé certainement, entre Flaubert et Michel Lévy, un nombre important de lettres qui porteraient témoignage sur les relations des deux hommes. On sait que ces relations n'allèrent pas toujours sans heurts, et qu'elles finirent par une brouille complète, en 1872, à l'occasion des *Dernières Chansons,* l'ouvrage posthume de Louis Bouilhet. Flaubert, avec sa violence coutumière, se répandit alors en expressions sévères sur son ancien éditeur. C'est le souvenir de ces vivacités, vraisemblablement, qui retint MM. Calmann-Lévy de communiquer leur dossier Flaubert à René Descharmes, vers 1910, quand celui-ci leur en fit la demande (9). Trente ans ont passé depuis, et voilà aujourd'hui trois quarts de siècle, ou peu s'en faut, que cette pénible brouille eut lieu. Les successeurs de Michel Lévy ont trop le sens de la mesure, leur maison, qui a publié Renan et Anatole France, est liée trop étroitement à l'histoire de nos lettres pour que nous n'espérions pas les voir, un jour, ouvrir leurs archives aux chercheurs. Agir autrement serait nous priver de trop de richesses, singulièrement en ce qui concerne l'époque du procès de *Madame Bovary.*

Pour la lettre à Claye, c'est également une provenance rare, quoique les lettres de Flaubert à son imprimeur aient dû être également nombreuses, surtout au moment des *Dernières Chansons.* Avant celle qu'on vient de lire, il n'en avait été imprimé qu'une seule, que nous publiions ici-même le 15 février (10).

Encore Michel Lévy et J. Claye ne sont-ils que deux sources parmi beaucoup d'autres qui sont méconnues ou cachées, et que la tâche la plus urgente des flaubertistes est de retrouver pendant qu'il en est temps encore. Nul ne s'est plus entièrement livré que Flaubert dans sa correspondance. Le jour que

(9) Cf. René Descharmes et René Dumesnil, *Autour de Flaubert* (*Mercure de France*), tome I, p. 311, note 1.
(10) *La fabrication de « L'Education Sentimentale »*, pp. 184-190.

nous en aurions une édition vraiment complète, intégrale, exactement classée et annotée, ce serait la plus belle des biographies flaubertiennes et un monument qui suffirait à sa gloire.

FRANCIS AMBRIÈRE.

LETTRES ANTIQUES

Homère : *Iliade*, texte établi et traduit par Paul Mazon, membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris, avec la collaboration de Pierre Chantraine, Paul Collart et René Langumier, 4 vol., Paris, Les Belles-Lettres.

Avec la parution de l'**Iliade,** s'achève la publication des œuvres complètes d'Homère, que la Collection des Universités de France se proposait de nous donner. Cette publication, avec texte et traduction, comporte huit volumes. Les trois premiers parus furent l'*Odyssée* du regretté Victor Bérard. Puis, en un volume, parurent les *Hymnes Homériques* que publia M. Jean Humbert. Enfin, les quatre volumes de l'*Iliade,* qui viennent de paraître, sont le couronnement désiré de cette nouvelle et indispensable entreprise.

M. Paul Mazon s'était déjà acquis par sa traduction et son commentaire des œuvres d'Hésiode, puis par sa magistrale édition des tragédies d'Eschyle, le juste éclat d'un magnifique nom. Aujourd'hui, la judicieuse édition du texte de l'*Iliade* qu'il signe de son nom, la traduction si doctement attentive qui l'accompagne, lui donnent le rang le plus enviable parmi les exégètes, français ou autres, dont il sera désormais, pour l'histoire du texte et de l'interprétation des poèmes d'Homère, impossible de ne pas faire état. Son nom reste écrit en lettres de bronze sur le bouclier d'Achille, et la science française lui doit de figurer à une place éminente dans le chœur universel des artisans les plus purs de l'apothéose d'Homère.

En tout premier lieu, ce qu'il convient de louer, et de louer sans réserve, dans cette nouvelle édition du texte de l'*Iliade,* c'est la sagesse prudente, l'intelligence avisée et la conscience loyale du nouvel éditeur. Les plus sévères des critiques n'auront pas ici à reprocher à M. Paul Mazon les remaniements ingénieux, mais trop souvent aventureux et hâtifs, que se permit le regretté Victor Bérard dans son édition du texte

de l'*Odyssée.* Plus modeste et plus sage, quoique non moins savant, M. Paul Mazon n'a rien voulu changer dans la « Vulgate » de l'Iliade; toute son ambition d'éditeur, toute la vertu de l'opiniâtre effort qu'il dut soutenir pour mener à bien cette tâche difficile, ne se sont pas donné un autre but que de nous fournir un texte aussi rapproché que possible de toutes les données de la tradition manuscrite. Pour tous ceux, en effet, qui ont étudié de près la tradition des poèmes homériques, ce qui frappe le plus, comme l'écrit si justement M. Paul Mazon lui-même, c'est moins l'importance réduite des flottements du texte original, des multiples variantes qui s'y sont introduites, des vers supprimés ou bien surajoutés, sans compter les inévitables altérations linguistiques, que l'étonnante fixité du texte original.

Dans ce poème, ajoute M. Paul Mazon, qui compte près de seize mille vers, il n'y a pas de variante qui ait une véritable portée et qui puisse faire douter du sens général d'un passage. En fait, l'éditeur n'a presque jamais à choisir entre des idées ou même des images; il n'a à choisir qu'entre des mots. Il est évident que de telles variantes sont dues beaucoup moins à une tradition écrite qu'à une tradition orale. Elles sont très anciennes. Elles remontent moins à des scribes qu'à des rhapsodes, dont la mémoire a hésité entre deux formules de sens ou de valeur analogue. Il n'en est guère qui puissent être attribuées à une correction volontaire apportée par un poète au texte d'un devancier, encore moins à un repentir d'un premier auteur. Les plus notables mêmes ne changent rien au mouvement du récit. Elles sont sans intérêt pour qui cherche à juger soit l'ensemble de l'œuvre, soit seulement la composition d'un épisode. Cela est surtout vrai pour les variantes qui ne concernent que des expressions isolées; mais cela est vrai aussi pour les différences — plus sérieuses au premier abord — touchant le nombre des vers. Presque aucune des additions ou des suppressions de vers que nous pouvons constater n'altère vraiment l'aspect général de notre vulgate.

Ainsi donc, bien qu'il soit reconnu que les nombreuses variantes du texte de l'*Iliade* ne portent guère que sur des mots de sens équivalent, et qu'il en est bien peu dont on puisse dire qu'elles sont vraiment plus probables que d'autres, cette consolation ne facilite guère la tâche d'un éditeur qui ne veut rien omettre de toutes ces variantes plus ou moins judi-

cieuses, de toutes ces leçons également plausibles. Le parti le plus raisonnable, le plus loyal et le plus défendable est le parti qu'a pris, après tant d'autres éditeurs, des éditeurs d'Alexandrie jusqu'aux Ludwich et aux Allen, M. Paul Mazon.

Après beaucoup d'autres, écrit-il, nous avons donc, en principe, réservé pour le texte les leçons qu'offrent le plus grand nombre des manuscrits et rejeté les autres dans l'apparat, partout où nous n'avions pas de raisons décisives pour préférer une leçon à une autre.

De ce fait, grâce au savoir et au goût de ce nouvel éditeur, nous avons en France un texte de l'*Iliade* que peuvent nous envier toutes les collections étrangères qui ont jusqu'ici publié cet admirable poème.

Toutefois, pour être exact, il sied de rappeler que si M. Paul Mazon se déclare le seul responsable de la traduction qui accompagne le texte de l'*Iliade,* l'édition de ce texte est l'œuvre commune de MM. Paul Mazon, Pierre Chantraine, Paul Collart et René Langumier. Qu'ils soient donc à l'honneur comme ils furent à la peine!

En ces toutes dernières années, il a paru en France, sans compter les traductions partielles de MM. Maurice Croiset et Aimé Puech, deux traductions complètes de l'*Iliade* : celles de MM. Victor Magnien et Eugène Lasserre. L'*Iliade* de Victor Magnien vaut surtout par sa remarquable introduction. Trop d'omissions déparent la traduction qui la suit, et le traducteur, pour vouloir être trop strictement littéral, en arrive souvent à dérouter son lecteur. La traduction d'Eugène Lasserre se recommande par son application constante et méritoire à serrer mot pour mot le texte de très près. Quant à celle de M. Paul Mazon, elle a le grand mérite, sans se cantonner dans le précis exagéré de la lettre, d'avoir tenté de conserver le style formulaire du lyrisme homérique et de s'être souvenue que le mouvement qui enchaîne une formule à une autre ne saurait être ralenti sans porter dommage à l'impression de vie et de fraîcheur qui se dégage du texte original. La pensée d'Homère se reconnaît surtout à son allure épique, et le traducteur qui ne vise pas à rendre cette allure trahit à la fois le mouvement du rythme, l'élan dy-

namique des mots et des images, et cette aisance vigoureuse et directe qui fait le plus grand charme du style homérique. Que cet idéal n'ait pas toujours été atteint par l'éminent traducteur, M. Paul Mazon est le premier à en connaître lui-même l'impossibilité. Il lui reste le mérite fort rare de l'avoir tenté et de nous avoir acheminés ainsi à une compréhension plus exacte et plus ferme du lyrisme mouvant de la pensée d'Homère.

MARIO MEUNIER.

LETTRES ANGLAISES

La visite des souverains anglais. — F. A. Taylor : *The Theatre of Alexandre Dumas fils*, Oxford University Press. — Bernard Weinberg : *French Realism, the critical Reaction*, 1830-1870, Oxford University Press. — Donald Moffat : *The Mott Family in France*, Faber. — P. Mansell Jones : *French Introspectives, from Montaigne to André Gide*, Cambridge University Press. — H. V. Routh : *Towards the Twentieth Century*, Cambridge University Press. — E. P. Dargan : *Anatole France*, 1844-1896, Oxford University Press. — X. M. Boulestin : *Myself, My two Countries...*, Cassell. — Mémento.

A l'occasion de **la visite des souverains anglais** notre presse a rivalisé d'empressement pour révéler aux populations les vertus et mérites du couple royal et la richesse et la puissance du plus grand Empire du monde. Que d'anglicistes possédons-nous! Que de compétences se sont révélées! Si tout ce qu'ils ont écrit a été lu, il n'est plus un Français qui puisse ignorer quoi que ce soit de nos amis britanniques. M. André Chevrillon a magistralement esquissé « Quelques traits du Génie Anglais », dans un supplément du *Figaro* où M. Louis de Broglie a brièvement caractérisé la part de l'Angleterre dans la découverte scientifique : « Comme la nation britannique est une nation forte et sage, a-t-il écrit, la science anglaise est une science sage et forte : ce qu'elle bâtit est à la fois puissant et solide ». Dans un supplément du *Journal*, M. Ch.-M. Garnier a parlé de l'Ecosse, patrie de la Reine; ici, là et ailleurs, M. André Maurois et M. Paul Morand ont prodigué, celui-là ses confiseries bien dosées et celui-ci ses articles-maison, procédé garanti inimitable. Bref, il y en eut à profusion, pour tous les goûts, jusqu'à certain hebdomadaire qui tenta de faire oublier qu'il publia naguère les abjectes insultes d'un servile folliculaire.

Tout cela est fort bien, et les relations politiques des deux

nations s'en trouveront facilitées. Espérons que les relations intellectuelles en profiteront également dans la plus large mesure.

§

De tout temps, elles ont été des plus étendues, et des plus étroites aussi. L'étude de l'influence réciproque des deux peuples l'un sur l'autre a produit d'innombrables volumes, mais il reste bien difficile de décider quelle influence fut la plus forte. A l'heure actuelle, elle est des plus actives. Je n'en veux d'autre preuve que le nombre de volumes qui s'entassent sur ma table, consacrés par leurs auteurs à des sujets français. Prenons-les comme ils viennent.

Sous le titre de **The Theatre of Alexandre Dumas Fils,** Mr. F. A. Taylor a consacré à l'auteur de *la Dame aux Camélias* une excellente biographie critique. Dumas fils est infiniment moins connu en Angleterre que Dumas père, dont les romans traduits continuent à être populaires. La jeunesse anglaise est peut-être plus entichée des *Trois Mousquetaires* que ne l'est actuellement la jeunesse française. *La Dame aux camélias* a été adaptée pour la scène anglaise et jouée avec succès à diverses reprises; le film qui en fut fait il y a quelques années a longtemps rempli les salles de Londres et des provinces, mais le reste de son œuvre, *Le Demi-Monde*, l'*Etrangère, La Femme de Claude, Les Idées de Madame Aubray, Francillon, Denise,* demeure inconnu. L'auteur admet que beaucoup de ces pièces ont perdu leur intérêt dramatique par suite de modifications des lois et des mœurs, mais il opine qu' « un jour viendra où Dumas reprendra sa juste place, même si elle n'est pas de premier rang, parmi ceux qui ont illustré l'art théâtral en France ». Dans l'énumération bibliographique qui complète cette sérieuse étude, il est mentionné que l'article nécrologique consacré à Dumas fils, dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1895, est de Raymond Poincaré.

§

Dans le livre qu'il intitule **French Realism : The Critical Reaction, 1830-1870,** Mr. Bernard Weinberg remarque judi-

cieusement que si des monographies ont été consacrées en grand nombre à des réalistes, le mouvement dans son ensemble, dans son développement et dans son action n'a guère été étudié, à l'exception de quelques rares ouvrages. Il se propose donc d'envisager quel accueil a été fait par les contemporains aux méthodes du réalisme. La bibliographie dont il fait suivre son texte occupe plus de cinquante pages, et prouve l'étendue de ses lectures et avec quel soin il a poursuivi ses recherches.

Son livre est divisé en dix chapitres dans lesquels il examine d'abord les précurseurs, qui sont, selon lui, Stendhal, Mérimée, Balzac, Henri Monnier et Charles de Bernard; ensuite ceux qui procèdent à la fois du romantisme et du réalisme, dont les principaux sont Champfleury et Murger; enfin l'école de 1857 dans laquelle il range : Flaubert, Feydeau, Edmond About, Edmond Duranty, Dumas fils et les Goncourt.

L'auteur a strictement délimité son domaine; il traite de la période qui va du triomphe du romantisme en 1830 à ce que l'on peut appeler la victoire du réalisme. Son but est de montrer, par des citations et des résumés, quelles réactions ont produites sur la critique et sur le public les œuvres des auteurs qui l'intéressent. Il s'est remarquablement bien tiré de sa tâche, et à ce titre elle est une précieuse contribution à l'histoire de la littérature française du XIXe siècle.

§

Après ces austères lectures, il est indispensable de se récréer quelque peu. On ne peut mieux le faire qu'en lisant **The Mott Family in France,** qui est la très amusante relation de deux séjours que cette digne famille américaine fait chez nous. L'auteur, Donald Moffat, réussit à donner de l'existence quotidienne des Français un tableau d'une réalité étonnante. Tout ce qui nous semble banal, courant, admis, une infinité de menus détails qui nous sont si familiers que nous ne les remarquons plus, frappent ces étrangers comme des bizarreries, des absurdités, des anomalies et des contradictions qui les amusent, les ahurissent ou les exaspèrent tour à tour. Quand la famille Mott est en France, elle regrette l'Amérique où, de loin, tout lui semble mieux, et

quand elle y retourne, elle a envie de revenir en France où, après tout, les choses ne vont pas si mal. De tels livres sont des miroirs dans lesquels il est bon de nous regarder de temps en temps pour nous voir tels que nous apparaissons aux autres.

§

Mr. R. Mansell Jones est professeur de français à l'Université de Bangor, dans le nord du Pays de Galles. A son avis, l'autobiographie est un art méconnu. Celui qui raconte sa vie s'expose au reproche de l'avoir vécue et cela est vrai pour Montaigne et Rousseau, comme aussi pour Gide ou pour Frank Harris. Selon le cas, il est traité de sentimental ou de mégalomane, de raseur ou de vantard, accusé de faire étalage de ses défauts ou de s'enorgueillir de ses mauvaises mœurs. On s'en prendra à la vie qu'il prétend avoir vécue, on le blâmera de ses faiblesses, on censurera ses actions, on se moquera de ses erreurs, on s'indignera des fautes qu'il avoue. On lui refuse tout crédit pour l'effort qu'il a tenté de se comprendre soi-même, et de s'expliquer aux autres. Son ouvrage est envisagé du point de vue de la censure morale et sociale. Mr. Jones prétend juger les œuvres autobiographiques sous un angle tout différent. Pour lui un écrivain résolu à examiner ses actes et leurs mobiles, son caractère, son tempérament, sa nature, et qui a le talent de se raconter clairement, produit une œuvre qui contribue méritoirement à l'intelligence de l'âme humaine et doit échapper à tout verdict moral passé sur ses actions et sa conduite. Si, cependant, on ne saurait laisser complètement hors de cause l'existence du personnage et sa nature, elles doivent intervenir seulement pour confirmer le jugement rendu sur son ouvrage et non pour l'influer au préalable.

Après avoir expliqué les raisons de cette attitude, l'auteur détermine autant que possible les distinctions nécessaires. Par exemple, « l'autobiographie est en soi une biographie rédigée à la première personne, et ce que les Français appellent « un récit intime » n'est pas la relation d'une existence mais essentiellement une étude de soi ». Ce sont des écrits de ce genre, étonnamment peu nombreux, remar-

que-t-il, qui font l'objet de son livre. Sa méthode est d'observer comment fonctionne l'introspection chez certains artistes de la pensée et d'essayer de les juger d'après les défauts et les mérites qu'il relève dans l'opération.

Ceci établi, Mr. Mansell Jones procède à l'étude ainsi conçue de Montaigne, de Maine de Biran, de Sénancour, de quelques poètes romantiques parmi lesquels Maurice de Guérin et Alfred de Vigny, — de qui Jules Sandeau disait : « Personne n'a vécu dans sa familiarité, pas même lui », — d'Amiel, de Marie Lenéru, mentionnant au passage ceux qui ont cherché l'accès à soi-même, qui ont pratiqué la méditation sur eux-mêmes, ce phénomène intellectuel qu'est l'introspection. Comme ils sont tous Français, l'auteur appelle son livre **French Introspectives,** avec ce sous-titre : *From Montaigne to André Gide.* Etudiée sous ce nouvel angle psychologique, l'œuvre de ces auteurs se révèle avec une valeur augmentée ou une dépréciation méritée, comme dans le cas d'Amiel, subjectiviste excessif. Le moi n'est pas une abstraction : il faut l'envisager dans ses rapports avec le monde extérieur à l'exemple de Montaigne.

§

Mr. H. V. Routh, qui occupe une chaire de Littérature et Institutions anglaises à l'Université d'Athènes, témoigne d'une profonde culture française — également européenne — dans le volumineux ouvrage qu'il a intitulé **Towards the Twentieth Century.** On pourrait même soutenir qu'il fait, à l'instar du professeur Mansell Jones, de l'introspection collective, puisque son but est de poursuivre « une enquête en nous-mêmes par rapport à nos prédécesseurs ».

Les généralisations coutumières : tendances et courants de pensée, esprit de l'époque, périodes de transition, auxquelles ont recours les manuels d'histoire littéraire, ne sauraient, selon Mr. Routh, expliquer totalement l'œuvre et l'influence des grands écrivains du siècle dernier. Sans doute, de temps à autre, des individus se rapprochent pour penser de même sur certaines doctrines et découvertes, mais ces groupes intellectuels n'empêchent pas que l'isolement intellectuel ne soit la caractéristique de l'époque. Malgré

les apparences, la culture était devenue un problème personnel, intime et fondamental, autant pour l'auteur que pour le lecteur, et l'un comme l'autre n'en cherchait pas toujours la solution avec sincérité.

Mr. Routh a donc concentré son attention sur les individualités les plus marquantes parce qu'elles sont le plus représentatives, et en même temps il a cherché à pénétrer aussi profondément que possible sous la surface afin de découvrir quelle était pour eux la signification réelle de leur pensée et quel sens elle doit avoir pour nous.

Notre génie soi-disant insulaire, observe Mr. Routh, se laisse étonnamment impressionner par la pensée du dehors, et il est souvent difficile d'envisager la culture britannique avec sa véritable perspective sans se référer à des influences françaises, allemandes, grecques ou latines.

D'autre part, certaines tendances ne trouvent pas nécessairement un porte-parole anglais, qui les exprime nettement; elles sont « dans l'air » pour ainsi dire, et leur influence ne s'en fait pas moins fortement sentir. Il faut dans ce cas remonter à la source qui se trouve souvent en dehors. De cette façon, l'étude de la littérature n'est plus seulement l'étude des livres publiés en anglais, et c'est ainsi que Mr. Routh a été amené à étendre ses regards bien au delà des frontières de l'Empire.

Il n'a pas non plus voulu rédiger une histoire complète de la littérature pendant les règnes de Victoria et d'Edouard VII. A notre époque, pendant la période actuelle du vingtième siècle, les esprits sont instables. Le désaccord est général, les idées se heurtent dans des conflits où la violence remplace la raison. Sous les doctrines les plus péremptoires, sous les thèses les plus dogmatiques, se devinent les divergences et des doutes qui leur enlèvent toute valeur. Sous les diversités d'opinion, déclare Mr. Routh, il n'existe aucune unité de tendance. L'époque présente est secouée par le plus mortel des poisons : elle ne sait pas où elle va.

Vers quoi se dirige le vingtième siècle? C'est à ce *Quo Vadis* que le professeur Routh a cherché une réponse. Son énorme labeur la donne aussi approximativement qu'il est possible dans un domaine aussi vaste, et il sera infiniment précieux

à tous ceux que préoccupe l'avenir immédiat de notre civilisation.

§

Le professeur Edwin Preston Dargan occupe la chaire de littérature française à l'Université de Chicago après avoir enseigné successivement aux Universités de Virginie et de Californie. Parmi ses œuvres figure une remarquable étude sur *Honoré de Balzac, a Force of Nature*. Récemment, il a publié un énorme volume de 764 pages, y compris introduction, notes, bibliographie et index, consacré aux cinquante-deux premières années de la vie d'**Anatole France.** Il a mis dix ans à compiler cette biographie et grâce au soin méticuleux qu'il y a apporté, elle est apparemment la plus complète que nous possédions à l'heure actuelle. Il ne s'agit pas là d'un de ces ouvrages romancés à la Maurois, où la fantaisie qu'on se permet évite d'aller aux sources et rend facile de se servir du travail des autres; le professeur Dargan n'imprime rien qu'il ne tienne de première main ou qu'il n'ait pris la peine de vérifier. La production littéraire d'Anatole France est étroitement mêlée aux incidents de sa vie, comme il convient, et il y a là toute une partie critique des plus intéressantes. Tel qu'il a été conçu et exécuté cet ouvrage est un véritable monument de savoir et d'intelligence, un appoint considérable à l'étude d'un des plus grands écrivains français et à la compréhension de son époque.

§

Les critiques pourront bien reprocher à M. X. M. Boulestin d'avoir vécu sa vie; les lecteurs lui sauront gré, en tout cas, de l'avoir racontée. Son autobiographie s'appelle : **Myself, my two Countries...** Car Boulestin est un de ceux qui ont vraiment deux pays, mais on a toujours plus de celui qui vous a vu naître. Et si anglicisé qu'il soit, Boulestin reste Français de fond en comble, si j'ose dire. Il a été maintes fois des nôtres, au *Mercure;* je l'ai accueilli avec plaisir à *l'Anglo-French Review*, comme je goûte son accueil à présent à quelqu'une des tables de ce lieu de délicieuses « nourritures terrestres » qui porte son nom, au coin de Covent

Garden. Son livre est un des plus agréables que l'on puisse lire. Il y relate une existence pleine d'incidents de toute espèce, auxquels il sait donner leur importance et qu'il place sous leur vrai jour dans leur cadre. Sa jeunesse, sa vie à Paris dans les milieux du théâtre, des arts, des lettres, ses efforts et ses déboires à Londres, et les années de guerre comme interprète à l'armée britannique, il a extrait de tout cela un récit singulièrement captivant. Le succès lui est venu finalement, et il l'a mérité par sa patience, sa ténacité, son savoir-faire pour tirer parti des circonstances. Caractère énergique sous son apparence débonnaire, il est l'épicurien pour qui la douceur de vivre est le plus agréable des biens.

Mémento. — Le dernier numéro (juillet) de *Twentieth Century Verse* est le onzième de la série de cet intéressant recueil périodique de vers, et de prose aussi, par les auteurs les plus récents. Il est publié par les soins de Mr. Julian Symons, qui assure un choix remarquable de ses collaborateurs. Cette fois, il donne deux poèmes plus long que de coutume : *Poem on Geography*, par George Barker, et *Men Walk Upright* par Kenneth Allott, qui, l'un et l'autre, « disent vraiment quelque chose », comme aussi les poèmes moins étendus, comme la prose poétique de Philip O'Connor et le commentaire de l'*editor* sur deux livres de Louis MacNeice.

La revue trimestrielle *Life and Letters to-day* rassemble des collaborateurs très variés, qui ne sont pas nécessairement des littérateurs professionnels. Son dernier sommaire rapproche Thomas Masaryk et Karel Kapek, le patriote et l'auteur dramatique, les français Louis Guilloux et Jean Cassou, des peintres, un fermier, un mineur, des gens de théâtre, des vivants et des défunts, de nationalités diverses : américains, autrichiens, et tous ont du talent d'un genre trop original et trop indépendant sans doute pour leur ouvrir les revues à la mode ou les magazines populaires.

Dans une brochure intitulée *Shakespeare Survey*, deux auteurs envisagent des aspects de Shakespeare. L'un William Empson, s'attache à l'usage de certains mots employés dans la même pièce avec des significations diverses, et l'autre, George Garrett examine les personnages d'un point de vue tout différent de l'érudit universitaire ou de l'acteur et du metteur en scène. Robert Herring en tire subtilement la conclusion.

Sir Samuel Hoare est un homme politique qui est actuellement ministre de l'intérieur. Il est en même temps chancelier de l'Université de Reading et à ce titre il a exposé ce qu'il entend

par *The Balanced Life*, dans un discours inaugural, qui vient d'être imprimé en un petit volume.

« Quand les sauvages de la Louisiane veulent les fruits d'un arbre, ils abattent l'arbre. Tel est le Despotisme », a dit Montesquieu, et c'est à cette conclusion qu'arrive Mr. F. L. Lucas, fellow de King's College à Cambridge, dans le menu volume où il discute plaisamment et intelligemment *The Delights of Dictatorship*.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Angiolo Silvio Novaro : *Il Fabbro armonioso*, Mondadori, Milan. — Corrado Govoni : *Canzoni a Bocca chiusa*, Vallecchi, Florence. — Nicola Moscardelli : *Foglie e Fiori*, Modernissima, Rome. — Giuseppe Villaroel : *Stelle sugli Abissi*, Mondadori, Milan. — Aldo Capasso : *Poeti d'Oggi*, Termini, Fiume. — Aldo Capasso : *Leopardi* 1937, Orfini, Gênes. — Aldo Capasso : *La Lirica di G. D'Annunzio*, Tempo Nostro, Rome. — Lionello Fiumi : *Pour la mort d'une jeune fille créole*, Cahiers de Dante, Paris. — Anna Maria Mazza : *Io e lo Specchio*, Principato, Messine. — C. Fazzamini Mussi : *Lacrime e Sole*, Formiggini, Rome. — Luigi Ferro : *Il Dono di Cesare*, Montes, Milan. — *Lirica*, Orfini, Gênes. — Sibilla Aleramo : *Orsa Minore*, Mondadori, Milan. — Alfredo Panzini : *Guida alla Grammatica italiana*, Bemporad, Florence. — Trabalza e Allodoli : *La Grammatica degl' Italiani*, Lemonnier, Florence. — Mémento.

Lorsque le vers cesse d'être honoré, il manque quelque chose d'essentiel à une littérature qui se prétend vivante. Nos hebdomadaires littéraires, si empressés à rapporter les grands et les petits potins du monde des écrivains, s'occupent très peu de poésie, et les excellents poètes que nous possédons encore ont grand'peine à conquérir le nombre de lecteurs dont leurs œuvres sont dignes. A notre époque quantitative, ce que l'on appelle le grand public impose son abêtissante tyrannie.

En Italie, la poésie a su conserver une plus large place. Elle vient de faire une perte sensible en la personne d'Angiolo Silvio Novaro. Avant de mourir, il a eu le temps de rééditer **Il Fabbro Armonioso** qui devrait être, qui est vraiment le livre de tous les pères et de toutes les mères dont un fils est mort en guerre. Quelle émouvante simplicité, et comme ces pages sont loin de la déclamation et du sentimentalisme de commande! Il reste à l'Italie d'autres poètes en plein élan de production .D'abord Corrado Govoni, qui vient de publier **Canzoni a bocca chiusa**. Sans doute ce titre veut-il indiquer non de l'intimisme, mais une poésie faite plus de plastique que d'harmonie. Le vers de Govoni, en effet, est toujours

large et vigoureux. Il milita, comme tous ceux de sa génération, sous le drapeau du bouillant Marinetti, ce qui était nécessaire pour qu'il se débarrassât des conventions trop étouffantes. Après s'être ainsi libéré, il conserva le processus par images, mais sans succession heurtée. La solidité du trait et de l'expression crée une unité de tableau avec des éléments qui sembleraient disparates s'ils n'étaient assemblés par une main aussi ferme. En ce grand et magnifique recueil, je n'en veux pour preuve que *Ricordo Alpino,* seize vers qui contiennent toute la couleur de Cortina d'Ampezzo. Combien il était facile, sur un pareil sujet, de faire de la littérature de syndicat d'initiative!

Nicola Moscardelli fut, un temps, le benjamin des lettres italiennes. Il a tenu tout ce qu'il promettait alors. Il vient de rééditer, sous le titre général de **Foglie e Fiori,** ses quatre premiers recueils qui parurent avant la guerre. Il y a chez lui plus de musicalité, et la légèreté de notations presque impalpables. Certaines de ses pièces sont des calligrammes de peu de vers sur une vision à laquelle l'harmonie permet de conserver son extrême légèreté.

Si Giuseppe Villaroel a publié quelques poèmes avant 1914, son œuvre apparaît toutefois surtout marquée par l'après-guerre. Il est né en Sicile, terre qui, depuis trois quarts de siècle, a donné abondamment aux lettres italiennes. On a voulu voir des traces du vérisme sicilien jusque dans la poésie de Villaroel. C'est vrai si l'on admet que ce vérisme est une accommodation moderne de la netteté classique. Et le récent recueil du poète, **Stelle Sugli Abissi,** Etoiles au-*dessus des abimes,* est en effet tout classique. Villaroel y va du vers martellien jusqu'au *sciolto,* du sonnet à la ballade en passant par des rythmes et des pièces plus rares. Il en possède assez la maîtrise pour s'y montrer original; et la forme, en poésie, est de première importance. Giuseppe Villaroel ne subtilise pas; il est direct, et l'on saisit tout de suite sa pensée et ses images même en des pièces comme *Biographie* et *Maternité* qui sous une autre main eussent tendu à l'abscons. Il va souvent à la sensualté; et il l'exprime le plus souvent, comme dans *Estiva,* avec la franchise de son compatriote Théocrite. Mais même lorsqu'elle n'est que rêverie,

et je me réfère à *Agguato,* elle ne glisse pas jusqu'au trouble que comportent ordinairement ces sortes d'évocation. Par ailleurs, si l'on met *Piove, il pleut,* à côté de la *Pluie dans la Pineraie,* on y sent une odeur de terre mouillée que Gabriele d'Annunzio avait peut-être distillée en un parfum trop volatil.

La poésie d'Aldo Capasso est fort dense; c'est une poésie de philosophie, d'une admirable force intérieure. Un prolongement de Vigny sans le côté anecdotique, et avec un serré de forme auquel la fluidité du *sciolto* enlève toute dureté. Ce sont les qualités que l'on trouve dans les dix-sept pièces rassemblées dans le quatrième fascicule des **Poeti d'Oggi.** Nul plus que lui ne pourrait entendre la grande poésie léopardienne; et il nous le montre bien dans son **Léopardi 1937,** où l'œuvre lyrique de ce dernier est analysée en fonction de toutes les expériences spirituelles que nous avons douloureusement faites depuis un quart de siècle. Après avoir réfuté l'opinion de Croce qui ne voit en Léopardi qu'un poète inférieur, Aldo Capasso conclut : « ...Pour nous Italiens du vingtième siècle, Léopardi est tout à la fois notre Vigny, notre Baudelaire, notre Mallarmé, notre Rimbaud. » Il analyse enfin la **Lirica di G. D'Annunzio** d'une façon exhaustive en un premier volume qui comprend l'examen du *Primo Vero,* du *Canto Novo,* de *l'Intermezzo,* de *l'Isotteo* et de la *Chimera.* Un autre suivra pour le reste de la lyrique d'annunzienne, et il n'y aura plus grand'chose à ajouter à une analyse aussi complète et aussi aiguë. Aldo Capasso est d'une activité infatigable.

Dans un tirage de luxe, Lionello Fiumi publie **Pour la Mort d'une Jeune Fille créole,** avec une traduction en regard du texte italien faite par Jules Supervielle. C'est une sorte de thrène composé en des *sciolti* où l'on perçoit un écho d'Ugo Foscolo. Anna Maria Mazza, dans **Io e lo Specchio,** se complaît en des notations d'une forme très moderne. Le titre dit assez que l'auteur, qui est toute jeune, prend plaisir à se réfléchir dans la fluence de la nature. Plus calmes sont les **Lacrime e Sole** de F. Cazzamini Mussi; mais c'est toujours l'homme à l'épreuve de la nature. Ces poètes pensent que la nature leur est bonne; ce qui suppose un solide fond spiritualiste. Luigi Ferro a des préoccupations actuelles.

Il Dono di Cesare est un recueil de poésies civiques où sont chantés les grands événements de la politique italienne depuis 1919. Indiquons enfin que **Lirica,** *cahiers de la Poésie européenne et américaine,* paraît périodiquement et publie des poésies de toute langue et de toute école.

Sibilla Aleramo aussi est poète; et son **Orsa Minore** est à cet égard bien curieux. L'auteur intitule audacieusement ce petite livre : *Notes de carnet.* Il y a malgré tout une grande différence entre un homme de lettres et une femme de lettres. L'homme de lettres est d'abord écrivain; tandis que la femme de lettres reste avant tout une femme. Nous nous en apercevrons tout au long de ces pages d'une très belle venue. L'auteur y fait une très large place aux écrivains français, surtout aux plus récents; et nous devons lui être reconnaissants d'accorder à nos lettres une attention qui n'est pas le fait de beaucoup de Français.

Le bon maître Courteline maudit quelque part *cette saleté de langue française,* qui lui paraît hérissée de difficultés. Et c'est vrai. Pourtant, elle paraît simple si on la compare à la langue italienne. Celle-ci se renouvelle constamment, mais sans rien abandonner de ses richesses traditionnelles. Je parle naturellement de la littérature d'un certain niveau; car la langue courante, et j'y reviendrai tout à l'heure, subirait plutôt un certain affaiblissement. En tous cas, des auteurs en renom ne dédaignent pas de compiler des grammaires. Et même lorsqu'ils sont Académiciens, ils les font bien. C'est le cas d'Alfredo Panzini. Son **Guida alla Grammatica italiana con un Prontuario delle incertezze** est un chef-d'œuvre de précision et d'esprit. Plus récemment, Trabalza et Allodoli ont publié **La Grammatica degl'Italiani.** Je ne me permets d'examiner ces ouvrages que sur un seul point, le plus sensible. Une décision gouvernementale a tenté d'abolir l'usage du *lei,* analogue à l'*usted* espagnol. En italien il est d'usage, ou du moins ce l'était, lorsqu'on parle à quelqu'un avec qui on n'est pas sur un pied d'intimité, de s'adresser à la Seigneurie de cet interlocuteur; d'où l'emploi du pronom *lei* qui est une troisième personne du féminin. Cette formule d'étiquette date de quatre siècles environ. Panzini dit trois siècles, et je crois qu'il en rabat. Quant à Trabalza et Allo-

doli, ils s'en sortent, comme on dit, par la tangente, en conciliant avec esprit la tradition et la novation sur cette question que d'autres ont traitée avec plus de véhémence. L'articlier d'un très grand journal s'est laissé emporter jusqu'à écrire qu'il fallait absolument proscrire cet usage de la troisième personne de politesse parce qu'il était un héritage de ces Espagnols que l'Italie abhorre.

L'actualité ne l'a, comme on voit, nullement sollicité. J'avoue que je suis personnellement embarrassé. J'ai là deux lettres d'Académiens qui donnent du *Lei* grand comme le bras, et il faudra bien que j'en fasse autant sous peine d'inconvenance en répondant à ces Excellences. D'autre part, je verrais dans l'abandon de cette tournure une étape assez marquée dans la francisation de la langue italienne, laquelle se poursuit depuis 1914. Il n'est pas grave de dire *Touring Club* ou *Club Alpino*. La langue italienne a cent fois plus de force qu'il ne faut pour s'intégrer ces appellations universelles; mais il est grave de dire *attenzione* au lieu de *attenti*, car on n'est plus dans le génie de la langue qu'on veut parler. Nous est-il permis, à nous, usagers de l'extérieur, de présenter ces respectueuses observations?

Vagliami il lungo studio e il grande amore!...

Mémento. — Par les soins de Giovanni Scheiwiller continuent d'être publiés chez Hœpli, à Milan, ces jolis petits volumes hors commerce qui contiennent des inédits ou des œuvres rares. Le dernier est *Instants*, de Paul Valéry, dans le texte français original. Parallèlement, G. Scheiwiller publie, toujours chez Hœpli, une collection d'Art italien moderne, avec reproductions, dans laquelle nous signalons un *Ardengo Soffici* dont l'exposé est de Giovanni Papini. — Comme contribution à une future biographie intégrale du poète, signalons l'importante monographie de Tito Rosina : *Genova e Gabriele d'Annunzio*. (Gênes, Emiliano degli Orfini). Le volume est accompagné de documents d'une appréciable importance historique.

PAUL GUITON.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Où il est prouvé, à propos de deux rares et très précieux poèmes en prose de Villiers de l'Isle-Adam, qui illuminent son œuvre et sa vie, que Théophile Gautier n'avait pas tort de dire : « Tout ce qui est imprimé est inédit. » — *L'El Desdichado* de Gérard de Nerval et l'*El Desdichado* de Villiers de l'Isle-Adam. — Comment Hugues Rebell rejoint Villiers et s'apparente à lui. — *A celle qui est morose*, qui n'est pas, comme le lecteur superficiel serait tenté de le croire, une femme. — Villiers de l'Isle-Adam, collaborateur de la *Lune*, imprimé au verso d'un portrait-charge de Paul de Kock par Gill, lequel sous le couvert du *Cousin Jacques*, exalte démesurément le romancier de *Monsieur Dupont* et de la *Pucelle de Belleville*. — Ce que le nommé Blondeau (Amédée), revuiste qui se mêlait d'éplucher les revues littéraires, pensait de *Claire Lenoir* et du style de Villiers. — L'estime, la sympathie et les encouragements que le dramaturge de l'*Etrangère* prodigua à celui de la *Révolte*. — De l'engouement d'une princesse du demi-monde pour le *Nouveau Monde* et comment Léonide Leblanc faillit créer un rôle dans cette pièce et peut-être sauver celle-ci. — Villiers de l'Isle-Adam défendu contre les philistins par Henri Laujol, alias Henry Roujon, dans le salon imaginaire de Mme de Lionne et dans le *Nouveau Décaméron*. — E. de l'Isle-Adam, qui esquissa dans le *Nain Jaune* le portrait du comte de Montalembert, serait-il parent de Villiers de l'Isle-Adam?

« Tout ce qui est imprimé est inédit », disait Théophile Gautier, fataliste comme un Turc désenchanté, ce qui n'est pas simple boutade, tout au moins quand l'imprimé date d'il y a soixante et onze ans, passa inaperçu en sa nouveauté et est demeuré ignoré de tout le monde. C'est le cas de deux poèmes en prose de Villiers de l'Isle-Adam, que j'ai découverts, comme dans un herbier deux fleurs rares et précieuses, entre les pages in-folio d'une vieille *Lune*. Le premier porte le titre même du fameux sonnet de Gérard de Nerval : El **Desdichado.** Cette rencontre n'est pas l'effet du hasard ou de quelque involontaire reminiscence. Elle est préméditée. Villiers ayant certainement voulu qu'on se rappelât en le lisant

...le veuf, l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie.

Veuf, lui aussi, veuf de ses chimères, inconsolé de ses illusions perdues, prince dépossédé de quelque fief breton, Villiers de l'Isle-Adam établit un lien subtil entre son destin et celui de ses ancêtres qu'il chérissait entre tous, à qui il pensait le plus et le plus souvent, parce qu'il lui ressemblait, croyait-il, le plus.

EL DESDICHADO

I

Je suis issu d'une famille de Celtes, dure comme les rochers. J'appartiens à cette race de marins, fleur illustre d'Armor, souche de bizarres guerriers dont le dernier membre, mon aïeul (mon vieux père n'étant qu'un agronome), combattit aux côtés du bailli de Suffren lors des expéditions d'Asie, et se distingua, spécialement dans l'Inde, comme spoliateur de tombeaux.

II

L'aventurier se risquait de nuit, au milieu des sépulcres des anciens rois de ces contrées pacifiques, et, les sacoches de pierreries au fond de la barque, remontait les fleuves au clair de lune. Séduit, toutefois, par les mielleux discours du colonel Sombre, il donna dans une embuscade et périt au milieu d'affreux supplices. Les hordes hymalaïennes disséminèrent ses trésors sur le sommet des montagnes : et les vieilles pierreries y brillent encore, pareilles à des regards toujours allumés sur les races.

III

J'ai hérité, moi, des éblouissements du soldat funèbre — et de ses terreurs. J'habite une ville ancienne et fortifiée où m'enchaîne la mélancolie. Je m'attarde, quand les soirs du solennel automne allument la cime rouillée des forêts. Parmi les resplendissements de la rosée, je me promène sous les clartés de la lune, dans les noires allées, comme l'aïeul se promenait dans les tombeaux, et je sens, alors, que je porte dans mon âme les richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés.

Le nom de ce fier aventurier ne se retrouve pas accroché à l'une des branches de l'arbre généalogique de Villiers de l'Isle-Adam planté par M. E. de Rougemont à la fin de l'admirable ouvrage, tant de fois et si impudemment démarqué, qu'il a consacré à la vie et à l'œuvre de l'auteur d'*Isis*. C'est un ancêtre à découvrir et qu'il serait, je pense, aisé d'identifier, à moins qu'il n'ait été enfanté par « celle qui [fut] morose ». Réel ou imaginaire, c'est à ce guerrier funèbre qu'il faut rendre ce que le brouillon de R. du Pontavice du Heussey attribuait au père de l'écrivain (1). Si le poème en prose de

(1) « Le marquis de l'Isle-Adam était possédé de la vision fulgurante, éblouissante de l'or, écrit Pontavice [p. 21]; son fils hérita de cette hantise,

Villiers de l'Isle-Adam n'est pas directement inspiré du sonnet de Gérard de Nerval, il traduit, jailli de la même source secrète cachée au plus profond, au plus intime, au plus mystérieux de son être, un identique état d'âme. Bien qu'Hugues Rebell n'ait vraisemblablement pas connu l'*El Desdichado* de Villiers, qui connaissait celui de Nerval, il eût pu, lui aussi, donner ce titre au chant qu'il dédia à ses ancêtres les Corsaires de Nantes :

Au vent qui souffle, aux nuages qui courent,
Chargés de pluie et de tempêtes,
Aux hirondelles des orages
Qui traversent l'air à grands cris,
Aux vastes horizons d'écume,
Aux batailles tumultueuses de la mer,
Aux mâts craquants, aux vagues frémissantes,
Aux navires dansant dans les ports,
Impatients de gagner le large,
Aux marins goudronnés, aux filles du goémon,
Je donne mon âme, toute mon âme.

Mon âme bretonne, mon âme de corsaire,
Fille d'une race forte et ardente,
Née de vagues incertaines
Dans un rêve d'Eldorado,
Mon âme teinte du sang des derniers combats,
Et baptisée du vin d'Espérance
Qui nous fait désirer l'inaccessible
Et nous verse l'ivresse des héros.

Nerval, Villiers, Rebell, sont de la même race des rêveurs absolus et sublimes, chacun gardant sa personnalité jusque dans son rêve, celui-ci ingénu et tendre, celui-là sombre et

et c'est lui-même qu'il a peint dans cette phrase d'une de ses nouvelles : « J'ai hérité de ses seuls éblouissements, hélas! et de ses espoirs. Indifférent aux soucis politiques de ce siècle et de cette patrie, aux forfaits passagers de ceux qui les représentent, je m'attarde, quand les soirs du solennel automne enflamment la cime rouillée des environnantes forêts... D'instinct, j'évite, je ne sais pourquoi, les néfastes lueurs de la lune et les malfaisantes approches humaines... oui, je les évite, *car je sens que je porte dans mon âme le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés.* » C'est là une variante de la strophe finale d'*El Desdichado* et où, très curieusement, Villiers semble dire tout le contraire de ce qu'il disait dans son poème en prose. Pontavice ne cite pas la nouvelle d'où il a extrait ce fragment. Peut-être M. Marcel Longuet saurait-il nous en donner le titre.

résigné, l'autre farouchement désespéré, comme un réfractaire qui sent crier en lui

L'orgueil du rapt
Et la volonté d'être maître.

Leur royaume à tous trois ne fut pas de ce monde ni de leur siècle et ils cherchèrent, par l'œuvre d'art, à rejoindre celui où ils auraient dû naître, s'évadant d'une réalité qui les choquait, les blessait et les indignait, pour rentrer dans la patrie d'où ils étaient exilés :

O vaillance de mes maîtres! [s'écriait Rebell]
Comme je rougis quand je songe à vous,
En cette civilisation imbécile
De bureaucrates et de ronds de cuir
O vous qui avez été des combattants,
O vous qui avez été des conquérants,
Manieurs d'or et de vies humaines
Donnant et prenant le sang comme une monnaie sans valeur.
. . . .
O mes ancêtres, je voudrais,
Comme vous, voler sur les Océans
Dompter la vague et la bourrasque,
Sous les fêtes et les colères du ciel.
Nos hymnes sont pâles et sans lumière
Dans ces villes d'hommes déchus;
Il leur faut l'accompagnement des épées,
Il leur faut les horizons immenses.
Vents, soufflez dans mes cheveux,
Soufflez à mon visage.
Que mes poumons vous respirent et s'emplissent de vous,
Haleine natale!
Air salin, fais-moi le cœur vigoureux,
L'âme hardie, l'esprit tranquille des ancêtres,
Et que j'aille bravement comme eux
Loin de ces mondes où s'entassent dans la laideur
Depuis des siècles les fourmilières.
Que j'aille vers les riches et libres continents
Donner la mort ou la recevoir.

Si je me proposais d'écrire une biographie — ni romancée, ni « ranimée » — de Villiers de l'Isle-Adam, je donnerais en tête pour éclairer sa vie et son œuvre, **El Desdichado,** qui

se suffit à lui-même et n'a besoin d'autre commentaire que le poème en prose qui l'accompagne et qui porte ce titre : **A celle qui est morose,** et cette singulière épigraphe :

*« Si le geai bleu du Meschacébé disait à la non pareille des Florides!... C***... »*

Oh! la musicienne et sa voix d'Armide! et sa petite mine désabusée! L'enfant joue avec ma pensée comme le rossignol avec la nuit.

I

Muse! dis-nous sa grâce soucieuse et les indolences de ses bras délaissés! Autrefois, dans le crépuscule des jardins, elle venait vision svelte, sous le burnous au liseré de velours rouge! Et son rire de cristal inquiétait les syrènes et les charmeresses: l'entendre fait mal délicieusement!... *Oh! la musicienne et sa voix d'Armide!...*

II

Ses cheveux bruns reposent autour de sa pâleur de perle. Parfois, à la manière des Transtéverines ou des faneuses de Sienne, un bout d'étoffe du Levant projette sur son visage une ombre olivâtre et dorée, et des rayons s'éprennent, alors, de ses joues d'ambre pâle!... C'est une fée très raisonnable, spécialement sous les étoiles, qu'elle regarde, avec son air taciturne, et *sa petite mine désabusée.*

III

Le diamant brave les ténèbres : le cœur de la vierge héroïque ne se jalouse pas des nuits — ni de ces dieux oubliés qui sont la force de son Chanteur. Elle conçoit gravement les flots et leur grand bruit. Elle aime aussi le vaste des bois et, vénérable et jolie, leurs allées de cyprès, telle une fille de l'idéal! La pureté de ses yeux chargés de prières voilées désarme les anciennes désillusions : *l'enfant joue avec ma pensée.*

IV

Marche, songeuse, ô fiancée! dans tes jardins solitaires. Sur leurs tiges, les calices diaprés de cinabre et d'or penchent vers toi leurs urnes aux parfums terribles. Ces floraisons funestes, bariolées de couleurs dissonantes, où brûlent les esprits du Soleil, sont tes amours... Dédaigneuse du lys féal, tu déchires sous tes dents moqueuses les roses banales et tes dents brillent parmi les gouttes de rosée! Tu tiens à distance les violettes ingénues! Et c'est seulement avec les grandes fleurs mystiques, encensoirs de l'ombre, que tu te plais à causer de tes rêves, *comme le rosignol avec la nuit!*

Ce n'est pas pour plaire à une femme que Villiers de l'Isle-Adam composa ce poème en prose, ce n'est pas à une femme — nulle femme n'eût compris ce génie solitaire, — qu'il a dédié ces strophes hermétiques, orgueilleuses et désolées, c'est à sa Muse, à son Inspiration, morose dans ce siècle bourgeois, boulevardier, matériel et matérialiste, — morose et inactuelle comme l'art de l'auteur d'*Ellen*, si noble et si pur, hautain et sublime, subtil et troublant à la manière d'un philtre. Les deux poèmes en prose détonnaient dans le pamphlet de Gill et durent être « blagués », à l'heure verte, chez Tortoni. Le hasard fit qu'ils furent insérés à la seconde page de la *Lune*, le 18 août 1867, et au verso d'un portrait-charge du plus bourgeois, du plus prosaïque, du plus platement réaliste des romanciers français : Paul de Kock, — le Courteline de Louis-Philippe, — chevauchant un chat, sur le route de Romainville, et cette « pensée » : « On a calomnié les chats, ce sont les meilleurs amis de l'homme : ils sont toujours gracieux, et trouvez donc des amis qui le soient toujours. » Il est vrai que Louis-Alexandre Gosset de Guines qui s'appela André Gill, se dissimulant derrière le masque de Louis-Abel Beffroy de Reigny, « cet auteur de mauvais genre, qui s'appela Cousin Jacques, qui fit des *Lunes*, qui fit des *Pléiades* et qui osa rire publiquement quand la mode en était passée », et qui grâce à Monselet avait retrouvé, à défaut des lecteurs, quelques amis, — il est vrai que Gill prêtait à l'auteur de *Monsieur Dupont* et de la *Pucelle de Belleville* des intentions satiriques qu'il n'eut jamais et dont les commis et les grisettes, les boutiquiers et leurs dames, ses lecteurs ordinaires, ne s'étaient pas douté jusque-là.

J'aime Paul de Kock, comme j'aime Rabelais et tous les conteurs au gros sel, comme j'aime Teniers, Molière, Scarron, Breughel, Tassoni, Cervantès, le Bamboche, Sterne, Callot, Ourliac, Toppfer, Cruikshank, Henri Monnier, Daumier, Dickens, Champfleury, etc., etc., tous peintres exacts et malicieux des mœurs ridicules, mesquines, vulgaires, honteuses, bourgeoises, les mœurs vraies de leur époque, disait-il. Ils sont tous écrivains ou peintres avec des nuances de talent que chacun apprécie, les miroirs fidèles du milieu dans lequel ils ont vécu. L'Humanité est laide, tant pis pour elle si son portrait semble être une caricature.

De cette humanité bourgeoise, Villiers de l'Isle-Adam se détournait avec dégoût et se vengeait de sa laideur, comme un grand artiste se venge, en publiant l'*Intersigne* dans la *Revue des Lettres et des Arts,* dont, sous la direction de l'ami Armand Gouzien, il assumait la rédaction en chef.

M. Villiers de l'Isle-Adam a commencé une « histoire morose intitulée : *Claire Lenoir,* qui rappelle suivant nous, les contes fantastiques d'Edgar Poe, écrivait Amédée Blondeau. Le récit a de l'intérêt. Il existe un certain docteur qui avait ce type de l'hypocrisie sous les lunettes du parfait bonhomme. Il donne toutefois trop dans l'archaïsme, et quelques détails de style nous ont paru choquer l'ensemble. Attendons la suite pourtant.

La suite ne dut pas enchanter ce sot de **Blondeau** qui, non content d'écrire des revues de fin d'années, se mêlait de fourrer son groin dans les revues littéraires. L'estime de Dumas fils dédommagea Villiers de ces insolences. Dumas usa de tout son crédit pour faire jouer la *Révolte*. Il emporta avec lui le manuscrit de ce petit acte à Puys, près de Dieppe, se proposant de le lire à Montigny, qui devait l'y rejoindre. Villiers voulant claironner la prochaine représentation de son drame, il lui conseilla de ne rien laisser annoncer dans les journaux avant qu'il fût officiellement reçu. « Votre pièce est excellente à mon avis, lui écrivait-il. Elle sera jouée, je vous le promets, mais défiez-vous un peu des amis trop pressés. Je serai très heureux de la dédicace et encore plus heureux du succès que je vous prédis de nouveau. » Il devait être, hélas, mauvais prophète et il dut éprouver autant de chagrin du four de la *Révolte* que **Léonide Leblanc** de celui du *Nouveau Monde,* treize ans plus tard. Villiers avait songé à elle pour le rôle de *Ruth*, elle eût été enchantée de le créer, le trouvant superbe « et la dernière scène avec Mlle Rousseil, merveilleuse ». Malheureusement, son contrat la liait au théâtre du Gymnase et Köning refusait de lui rendre sa parole. Mais, souhaitant le succès de la pièce, elle recommandait à Ballande, pour le rôle de Mary Maits Ellis, Mlle Hadamard de l'Odéon. « Elle a un vrai talent et est très jeune en scène, lui écrivait-elle. Elle a le ton de la comédie, ce qui est indispensable à ce rôle-bijou. Pensez-y ». Peut-être Ballande y pensa-t-il, mais pour une raison ou pour une autre, ce fut Mlle

Henriot qu'il en chargea. Les pièces comme les livres ont leur destin. Léonide Leblanc et Mlle Hadamard eussent peut-être sauvé du naufrage celle de Villiers. En regrettant de ne pouvoir y jouer, Léonide priait Ballande de transmettre ses plus vifs remerciements au Comte Villiers de l'Isle-Adam. « Je mettrai son *Nouveau Monde* dans le meilleur coin de ma bibliothèque », disait-elle. Elle avait d'instinct le goût des belles lettres et, pour le génie des artistes, le respect et les égards que n'ont pas les hommes du monde en général et ceux d'argent en particulier. C'est ainsi que peu après l'échec du *Nouveau Monde*, un soir chez Mme de Lionne, après que Catulle Mendès eut fini son histoire,

A qui allons-nous demander un conte couleur tendre ? disait la Reine.

— J'ai entendu dire, fit un banquier en désignant un homme qui considérait des fleurs au fond de la serre, que M. Villiers de l'Isle-Adam vit en pleine fantaisie, il pourra sans doute cueillir le conte que vous désirez dans les fleurs qu'il admire.

— Je crains bien, dit Henri Laujol, que vous ne soyez un peu dupe de la légende qui s'est faite autour de Villiers de l'Isle-Adam. Comme artiste, il est admiré de tous les poètes, mais l'homme privé a égayé les nouvellistes. On l'a montré tour à tour candidat au trône de Grèce ou employé aux pompes funèbres. Quelles sornettes n'a-t-on pas débitées! Il ressortait de tous ces récits où la médisance se mêlait gracieusement à la calomnie, une sorte de bohème hagard, noctambule, flâneur et rusé. Il ne faut voir en lui qu'un artiste laborieux, souvent maltraité par la vie, qui parvient à désarmer le sort à force de bonne humeur. Que Villiers de l'Isle-Adam soit un irrégulier, un excentrique même, nous en convenons volontiers; mais s'il étonne parfois, il intéresse toujours et ne choque jamais les délicats. C'est un charmeur d'un dandysme désordonné. A la vérité, il aime produire un certain effet de stupeur, mais lorsqu'il s'agit d'intérêts intellectuels, le railleur devient sérieux, passionné, éloquent, et, dans ces moments-là, le fils des preux serait capable d'envoyer ses aïeux à tous les diables. Mélomane enragé, il passera des heures à tapoter sur un piano quelque thème de Richard Wagner ou à chanter d'une mystérieuse voix de compositeur des duos, des trios, des chœurs, voire le septuor des *Huguenots* avec toutes ses parties. Il a la joie en lui et se joue perpétuellement à lui-même les féeries merveilleuses dont son esprit est le théâtre. D'ailleurs le plus affable compagnon et le plus gai convive qu'on

puisse voir. Signes particuliers : chrétien blasphémateur et royaliste irrespectueux.

Ainsi **Henri Laujol,** alias Henry Roujon, défendit et présenta son vieil et cher camarade de la *Revue des Lettres et des Arts* et de la *République des Lettres.*

Cependant Villiers de l'Isle-Adam s'était rapproché du groupe au milieu duquel Henri Laujol trahissait les secrets de son talent et de sa vie. Il ne se montra ni ému ni embarrassé d'être mis sur le tapis, par l'excellente raison qu'il pensait à tout autre chose. Il eut un sursaut de réveil, quand une voix doucement vibrante, celle de la Reine, le pria de dire une histoire aussi gracieuse qu'il la pourrait rêver.

— Une histoire gracieuse, Madame? répondit Villiers de l'Isle-Adam, la voici.

Et il conta le *Secret de l'Echafaud.*

Sitôt qu'il eut fini de parler,

Des cris se firent entendre. L'émotion des belles auditrices, jusqu'alors comprimée par la curiosité, prenait un libre cours.

Ce qui laisserait croire que ces dames étaient toutes abonnées au journal d'Arthur Meyer plutôt qu'à celui fondé par M. de Villemessant, car le récit qu'elles venaient d'entendre et qui les avait tant fait frissonner, Villiers de l'Isle-Adam l'avait publié dans le *Figaro* où **Arnold Mortjé,** dit **Mortier,** au lendemain de la représentation du *Nouveau Monde* avait insulté, sous prétexte de le blaguer, Villiers, qu'il représentait comme

un de ces écrivains bizarres et incomplets que le public connaît de nom et auxquels il accorde, de confiance, un talent plus ou moins grand. Pourquoi? Ce n'est certes pas à cause de leurs productions excessivement rares. Comment sont nées ces réputations? On l'ignore. Elles existent, c'est certain, et ce qui est plus certain encore, c'est que la plupart du temps, elles ne sont basées sur rien de bien solide.Cependant, dans un certain monde, qui n'est pas le nouveau monde, mais qui est un monde intelligent et curieux, on est d'accord sur ce point que si M. Villiers de l'Isle-Adam avait voulu travailler, il brillerait depuis longtemps déjà au premier rang parmi les poètes, ou les romanciers ou les auteurs dramatiques — on ne sait pas encore au juste. — C'est un aimable garçon plus très jeune, au regard trouble et rêveur, timide, avec des emportements subits, un esprit étrange, excentrique, déréglé, mais

à coup sûr intéressant. Il jouit, pour ainsi dire, d'une double existence, ne sachant pas trop où finit le réel, où commence la fiction... Depuis huit jours on a consacré des flots d'encre à l'auteur du *Nouveau Monde*. On a été jusqu'à dire, en croyant certainement lui être agréable, que M. Villiers de l'Isle-Adam est fou. On est allé un peu loin. Cependant ses amis les plus intimes le présentaient comme tel autrefois. Et cela ne le fâchait pas. L'un deux racontait, par exemple, qu'il avait trouvé un excellent emploi pour ce bon Villiers : la table, le logement et cent francs par mois. « Fichtre! s'écriait-on, et où ça? » « Chez le docteur Blanche. On le montre aux familles comme un fou guéri. » Et les familles s'en vont ravies et consolées en se disant : « C'est bien joli comme résultat. Evidemment, ce pauvre monsieur, il en reste encore quelque chose... Mais enfin sa conversation est presque raisonnable. »

Voilà comment un misérable petit juif de Hollande, persuadé qu'il valait bien un Breton de génie, traitait dans le *Figaro* du 19 février 1883 Villiers de l'Isle-Adam. La muflerie de ce monsieur (de l'orchestre) indigna jusqu'à son patron et ce fut sans doute pour lui donner une éclatante réparation que Périvier accueillit Villiers rue Drouot et commença de publier, le 12 mai de cette même année, dans la feuille où il avait été si ignoblement outragé, ses articles et ses contes. Le *Secret de l'Echafaud* y parut le 23 octobre. Le **Nouveau Décaméron** édité par Dentu était une anthologie en dix volumes des meilleurs contes et nouvelles des écrivains les plus réputés parues depuis quelques années, et sans doute Villiers de l'Isle-Adam ne fréquenta-t-il jamais chez Mme de Lionne, dont le salon, du reste, semble avoir été imaginé par le spirituel, galant et anonyme auteur chargé de faire la parade devant chaque récit et de présenter en quelques lignes l'auteur, étant comme il l'a dit à propos de Villiers, dans les secrets du talent et de la vie de chacun. Lui seul eût pu nous révéler quel lien unissait l'auteur du *Secret de l'échafaud* à certain **E. de l'Isle-Adam** qui collabora au *Nain Jaune* de Scholl, où il publia, le 5 septembre 1863, un article sur le Comte de Montalembert. Mais il reste encore bien des choses à découvrir concernant la vie et l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, comme le lecteur a dû s'en rendre compte en parcourant cette chronique.

AURIANT.

VARIÉTÉS

Les Pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. — Dans sa chronique des Voyages (*Mercure,* 1er août), M. A. Mabille de Poncheville a analysé le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle,* inspiré d'Aimery Picaud, qui vivait au XIIe siècle, et que Mlle Jeanne Vieilliard a traduit et commenté. De très intéressants détails sont donnés, qui font frémir un peu.

« Voici les pèlerins que guide Picaud parvenus à Sorde, presque à l'embouchure du gave d'Oloron et du gave de Pau. Même s'ils sont pauvres, les bateliers leur extorquent une pièce de monnaie pour les passer dans un bateau fait d'un tronc d'arbre, primitive pirogue qui risque à tout moment de chavirer. Alors il y a des noyés, et les passeurs, qui ont l'argent en poche, « se réjouissent méchamment, après s'être emparés des dépouilles des morts ».

« Les cavaliers, eux, doivent payer quatre fois plus que les piétons, bien que le bateau ne puisse guère supporter le poids d'un cheval. « Tu feras bien, recommande le sage Poitevin, de tenir ton cheval par la bride, derrière toi, dans l'eau... »

« A Bayonne, on ne trouvera pour se nourrir que du lait, des pommes ou des pois chiches. Et, surcroît de disgrâce, les péagers des routes sont « franchement à envoyer au diable ».

« En effet, ils vont au devant des pèlerins avec deux ou trois bâtons pour extorquer par la force un injuste tribut, et si quelque voyageur refuse de céder à leur demande et de donner de l'argent, ils le frappent à coups de bâton et lui arrachent la taxe en l'injuriant et le fouillant jusque dans ses culottes.

« Après les Basques et au delà des Pyrénées, viennent les Navarrais, qui sont pires. Ceux-ci, à Lorca où coule un ruisseau salé, empoisonnent chevaux et gens s'ils le peuvent.

« Sur ces bords, conte Aimery Picaud, nous trouvâmes deux Navarrais assis, aiguisant leurs couteaux; ils ont l'habitude d'enlever la peau des montures des pèlerins qui boivent cette eau et en meurent. A notre questions ils répondirent d'une

façon mensongère, disant que cette eau était bonne et potable; nous en donnâmes donc à boire à nos chevaux et aussitôt deux d'entre eux moururent, que ces gens écorchèrent sur-le-champ. »

« On s'explique aisément, à lire ces curieux détails, que les pèlerins de Compostelle aient préféré s'y rendre par troupes, et l'on se rend compte que les voyages d'autrefois comportaient peut-être plus de risques de la part des hommes que ceux d'aujourd'hui. »

Il y a peu de temps que la montagne est un lieu de plaisir pour ceux qui s'adonnent au tourisme, au sport, ou tout simplement au repos dans le calme de l'altitude. Pour Chateaubriand, c'était « le séjour de la désolation et de la douleur », où ne se risquaient que les coureurs d'aventures, les marchands et les pèlerins. L'Auvergne, pays de montagnes intérieures, était un « pays effrayant ». Les Alpes, selon une relation de voyage due à Sébastien Locatelli, prêtre de Bologne, n'avaient pas meilleure réputation en 1664. On peut lire, à la date du 19 mai :

Le mont Cenis nous servit d'escalier, mais c'était un escalier tellement horrible et effrayant que, si cette route descendait au lieu de monter, je jurerais qu'elle conduit à l'enfer... Le grondement du tonnerre, le bruit des torrents, les précipices qui nous entouraient, le sentier étroit qu'il nous fallait suivre, nous faisaient battre le cœur d'épouvante. Nous n'osions détacher les regards de la terre et les élever au ciel pour implorer sa protection, pourtant si nécessaire... Nous invoquâmes de tout notre cœur le secours de la Très Sainte Vierge et de saint Antoine de Padoue.

Et Sébastien Locatelli ne parle pas des brigands...

On ne devait pas traverser les Pyrénées avec moins d'appréhensions, sous Louis XIV, et l'on devine ce que devait être ce voyage au XIIe siècle, bien que l'habitude en fût déjà très ancienne, peut-être de temps immémoriaux. Jules César a noté l'importance du négoce, à travers les Pyrénées, entre Arvernes et Ibères.

Les Castilles ont toujours été pour les Auvergnats, surtout pour les montagnards cantaliens chassés de leur pays par la misère, un vaste débouché à leur activité. Certes, les émigrés du Cantal sont allés un peu partout : à Paris, où l'on

sait combien leur colonie est importante, en Wallonie, en Argentine, au Canada, mais l'Espagne semble avoir eu, au cours des siècles passés, plus d'attraits encore pour eux. Dans de pauvres villages de montagne nichés tout près du ciel, on trouve des personnes point très agées qui se souviennent de leurs longs voyages à Saint-Jacques de Compostelle, Valladolid, Carabanchel, Illescas, Chinchon... à Grenade aussi, bien sûr, et à Séville, Valence : le chemin de fer a raccourci les distances.

Mais du temps qu'il fallait faire la route à pied... Arsène Vermenouze l'a chanté, dans *L'Emigrant :*

Les émigrants d'antan étaient de fameux hommes!
Ils allaient en Espagne à pied; les plus cossus
S'achetaient un cheval barbe, montaient dessus,
Et partaient! — Travailleurs, ardemment économes,
La plupart, au retour, rapportaient quelques sommes,
Quadruples et ducats dans la veste cousus,
Et qui, par la famille, étaient les bien reçus.
Alors, on n'était pas douillet comme nous sommes.

Ces émigrants partaient d'un peu partout, mais surtout de la région d'Aurillac : Ytrac, Crandelles, Saint-Paul des Landes. On en a fait un proverbe :

Pauc a pauc
L'orgent d'Espanho mount' a Sent-Pau.
(Peu à peu — L'argent d'Espagne monte à Saint-Paul).

Et avec les doublons arrivait aussi la mode des châles, de ces *coulets* chatoyants dont étaient si fières les jeunes filles du siècle dernier, et que recèlent encore quelques armoires paysannes en merisier.

Mais le commerce, celui des chevaux et des mulets de contrebande, celui de l'étamine et du petit colportage, celui même du travail physique (combien d'Auvergnats dans la boulange espagnole!), n'était pas le seul but du voyage : il y avait aussi les pèlerins qui allaient déposer un oignon bénit aux pieds du saint, et que guidait la Voie lactée, appelée toujours en Auvergne : le chemin de Saint-Jacques, comme en Espagne : *el camino de Santiago.* Combien de fois la marche sous les étoiles des « pauvres pèlerins de Saint-Jacques »

a été bercée par cette complainte, conservée seulement par la tradition orale, et qui a de nombreuses variantes :

Sommes pèlerins de la ville
Qu'on nomme Aurillac près Jordanne;
avons laissé, pauvres enfants,
Nos épouses et nos parents,

pour aller en grand clientèle
à Saint-Jacques de Compostelle.
Le Christ, qui de droit fait envers,
veuille enrichir beaucoup mes vers!

De notre ruelle et maison,
près du moutier de Saint-Géraud,
nous fûmes tous à la paroisse
afin d'y prendre nos coquilles (1).

Nous y priâmes dame la Vierge
de nous mettre en son paradis
et nous exempter du péage
pour bien faire le saint voyage.

Quand nous fûmes là-bas, à Bayonne,
tout près des pays espagnols,
il fallut changer bel argent
pour écus et monnaie grossière.

Quand nous fûmes à Victoria,
nous vîmes la verdure en fleurs :
joyeux nous cueillîmes lavande,
thym en un pré et romarin.

Quand nous fûmes sur les ponceaux,
— Comme ils tremblèrent au passage qu'on fit —
nous croyions mourir : Paix! Ah! Paix!
Sauve les pèlerins, saint Jacques!

A Burgos, une confrérie,
merveille étrange nous montra :
dans son église, à grands frissons,
un crucifix suait sa sueur.

En pleine ville de Léon,
nous chantâmes une chanson,

(1) Trois coquilles d'or figurent dans les armes d'Aurillac.

et des dames en abondance
venaient ouïr les fils de France.

Arrivés aux monts Asturiens,
les pèlerins eurent grand froid;
à Salvador nous adorâmes
jour et nuit un clou de la Croix.

Quand nous fûmes à Rivédier,
des sergents voulurent mettre en prison
jeunes et vieux; mais les Auvergnats firent :
Nous sommes pour Géraud et pour l'Abbé!

Devant le juge nous le dîmes,
que pour prier Dieu nous venions,
non pour faire mal ni dommage.
Le juge dit : Paix, bon voyage!

Nous sommes en Galice. O saint Jacques,
garde les pèlerins des péchés!
Et donne-leur fromage et blé
pour qu'ils en fassent force deniers.

Prions pour Monseigneur l'Abbé
qui nous a tous réconfortés,
dans la maison sur la montagne,
de pain, de vin et de provisions.

Comme on le voit, sur la route de Compostelle, les pèlerins d'Auvergne n'étaient pas mieux traités que ceux qui venaient de Touraine, de Poitou, de Saintonge ou d'ailleurs.

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Les jours critiques. — La deuxième quinzaine du mois d'août a vu s'aggraver singulièrement la tension internationale provoquée par la crise espagnole et la crise tchécoslovaque. On a eu le sentiment dans les derniers jours du mois que la paix était sérieusement en péril et que toutes les ressources de la diplomatie ne suffiraient peut-être pas à empêcher la catastrophe de se produire. La réponse du général Franco relative au plan de retrait des volontaires étrangers qui combattent dans les deux camps espagnols a donné l'impression que le chef de l'Espagne nationaliste s'efforçait de

gagner du temps et d'ajourner la solution de ce grave problème jusqu'au moment où la décision sur le terrain serait acquise et où le concours des combattants non-espagnols lui deviendrait inutile. D'autre part, les difficultés auxquelles se heurtait la mission de lord Runciman en Tchécoslovaquie, l'intransigeance dont faisaient preuve dans leurs pourparlers avec Prague les représentants du parti des Allemands des Sudètes, les excitations de la presse nationale-socialiste, dont la campagne contre le gouvernement tchécoslovaque atteignait un degré de violence que ne connut jamais, même aux heures les plus critiques, la polémique internationale, enfin le fait que tout cela se déroulait pendant que l'Allemagne hitlérienne, sous prétexte de soumettre à l'épreuve de grandes manœuvres d'ensemble devant durer plusieurs semaines l'armée allemande reconstituée dans toute sa puissance, disposait d'environ un million et demi d'hommes sous les armes et vivait dans un état permanent de mobilisation militaire et civile, tout cela justifiait l'anxiété des peuples en présence d'une évolution rapide vers une solution de force. Les choses en arrivaient à ce point où l'esprit de guerre menace de l'emporter sur toute raison, où les arguments de droit perdent dangereusement de leur valeur sous la poussée soudaine des passions déchaînées. L'impartiale Histoire ne peut manquer de retenir que ce fut surtout grâce au sang-froid et à la vigilance de l'Angleterre et de la France que l'on a dû que le mois d'août 1938 n'ait pas marqué, comme le mois d'août 1914, le début d'une période tragique pour l'Europe.

La réponse du général Franco — évidemment concertée avec Rome et sans doute aussi avec Berlin — fut le premier symptôme réellement inquiétant d'un changement radical dans l'atmosphère internationale. Le chef nationaliste, qui avait accepté l'année dernière le principe du rapatriement des volontaires étrangers combattant en Espagne, formulait maintenant de telles réserves et posait de telles conditions à l'exécution du plan britannique adopté à l'unanimité par le Comité de Londres que son acceptation, qu'il avait fait attendre pendant de longues semaines, équivalait, en réalité, à un refus. Non seulement Burgos réclamait l'octroi des droits de belligérance préalablement à tout retrait des combattants non-

espagnols, — exigence qui, si elle pouvait être admise, aurait pour effet de fausser entièrement le mécanisme du système si laborieusement établi par le Comité de non-intervention, — mais il insistait sur la formule d'un retrait égal, et non proportionnel, des éléments étrangers des deux camps, alors que le principe de la proportionnalité constitue un des traits caractéristiques du plan britannique et que toute l'efficacité de celui-ci dépend de lui.

Il est vrai que le général Franco, dans la dernière partie de sa réponse, affirmait sa volonté de ne jamais laisser porter atteinte à l'ensemble du territoire espagnol et de défendre celui-ci, ainsi que les protectorats et colonies de l'Espagne, contre toute tentative dirigée contre eux. L'argument était d'importance du point de vue politique pour l'avenir, et il n'est pas exclu que Burgos ne l'ait fait valoir qu'à seule fin de faire admettre ce que sa réponse comportait de négatif et de décevant. Il était bien évident que si le Comité de Londres avait eu à se prononcer immédiatement sur ce document, il n'eût pu l'interpréter que comme constituant un refus à peine déguisé, et toute la politique de non-intervention, qui repose sur l'exécution du plan britannique, en eût été bouleversée. C'est la raison pour laquelle l'Angleterre, d'accord avec la France, a estimé qu'il fallait temporiser et essayer d'obtenir par la voie diplomatique que le pouvoir nationaliste espagnol revise ses réserves et ses conditions. Pourtant, on ne se dissimulait pas que les pourparlers à cet effet seraient difficiles, car il apparaissait clairement que le général Franco n'avait accepté l'année dernière le principe du retrait des volontaires étrangers que parce qu'il croyait alors à sa victoire rapide, tout comme l'Italie n'a admis le 16 avril dernier que la mise en vigueur de son accord avec l'Angleterre fût subordonnée au règlement de la question espagnole que parce que M. Mussolini était persuadé que la grande offensive des franquistes devait déterminer à très bref délai l'effondrement du pouvoir républicain de Barcelone. La résistance farouche des gouvernementaux espagnols a ruiné cet espoir et la perspective de la guerre civile se prolongeant de l'autre côté des Pyrénées pendant de longs mois encore

a bouleversé entièrement le subtil jeu politique de Rome et de Burgos.

La réponse équivoque, voire négative, du général Franco, la reprise soudaine et sans aucune raison valable de la campagne haineuse de la presse fasciste italienne contre le peuple français, les mesures, impossibles à justifier du point de vue politique ou économique, prises par le gouvernement de Rome contre le tourisme italien en France et équivalant, en réalité, à une fermeture partielle de la frontière, l'aggravation de la tension germano-tchécoslovaque au moment même où lord Runciman abordait à Prague la partie constructive de sa mission, la virulente campagne de la presse nationale-socialiste contre la Tchécoslovaquie, l'étalage spectaculaire de la puissance de l'appareil militaire allemand comme moyen de pression politique en Europe centrale, le développement du *Drang nach Osten* germanique à la faveur de la visite officielle de l'amiral Horthy à Kiel et à Berlin, — visite organisée afin de bien marquer la volonté d'entraîner la Hongrie dans le sillage du Reich, — tout cela se tenait et créait l'impression d'une manœuvre de grande envergure parfaitement concertée dans tous ses détails sur le plan européen. On pouvait seulement se demander s'il s'agissait d'une audacieuse tentative d'intimidation dans la manière ordinaire des puissances autoritaires et totalitaires ou si réellement Berlin et Rome, l'un entraînant l'autre, avaient pris la décision d'ouvrir la porte à la grande aventure, en dépit des risques qu'elle doit inévitablement comporter. L'Allemagne hitlérienne, résolue à exploiter à fond son réarmement massif et la situation nouvelle créée en sa faveur par l'annexion brutale de l'Autriche, l'Italie, qui a dû payer l'amitié allemande de l'abandon de toutes ses positions en Europe centrale et orientale et qui, au milieu des énormes difficultés dans lesquelles elle se débat sur son propre terrain national, cherche désespérément, pour sauver le prestige du régime, une compensation éclatante en Espagne ou dans la Méditerranée pour les durs sacrifices qu'elle a dû consentir, étaient-elles résolues à jouer leur va-tout? C'est la question qu'on pouvait se poser en présence d'attitudes concertées auxquelles il n'y avait pas d'explication compatible avec ce qu'exige une véritable politique de paix.

Dans certains milieux influents de Berlin, on s'efforçait de persuader l'opinion allemande que l'entreprise contre la Tchécoslovaquie pouvait être maintenant menée à rapide et bonne fin sans risques graves, parce que, prétendait-on, la position de l'Angleterre n'était plus tout à fait la même que lors de l'alerte du 21 mai dernier et que, d'une manière générale, il était à peu près certain que les autres puissances, y compris la Russie soviétique, la Yougoslavie et la Roumanie — ces deux dernières associées de la Tchécoslovaquie au sein de la Petite-Entente — ne bougeraient pas et laisseraient faire. Comme le peuple allemand a pu se convaincre que jusqu'ici le chancelier Hitler a toujours su peser exactement ses risques, il était enclin à admettre avec une facilité déconcertante que la Grande-Bretagne avait effectivement modifié son attitude. Londres, comprenant ce qu'il y avait de dangereux à laisser se développer cet état des esprits de l'autre côté du Rhin, a réagi spontanément avec toute la prudence, mais aussi avec toute la fermeté qu'exigeaient les circonstances. Le premier ministre, M. Neville Chamberlain, ayant opportunément interrompu ses vacances en Ecosse pour des raisons de santé, examina d'une manière approfondie la situation avec le secrétaire d'Etat pour les affaires extérieures, lord Halifax, et le chancelier de l'Echiquier, sir John Simon, et ce fut en conclusion de leurs délibérations que ce dernier fut chargé de préciser clairement la position de l'Angleterre dans le discours qu'il prononça le 27 août à Lanark. Au nom du gouvernement, le chancelier de l'Echiquier affirma que la politique de la Grande-Bretagne était entièrement au service de la paix, et il confirma solennellement que, en ce qui concerne la Tchécoslovaquie, les déclarations faites par le premier ministre le 24 mars dernier à la Chambre des Communes étaient entièrement maintenues, qu'elles valent aujourd'hui comme hier, qu'il n'y avait rien à y ajouter, rien à y changer.

Or, le 24 mars M. Chamberlain avait fait connaître que, si l'Angleterre n'est pas engagée par traité à se porter au secours de la Tchécoslovaquie ou de la France dans le cas d'une guerre résultant d'une agression contre le premier de ces deux pays, il fallait pourtant considérer que lorsqu'il

s'agit de paix et de guerre, ce ne sont pas seulement les obligations contractuelles qui entrent en jeu, et que si un conflit armé venait à éclater, il ne serait sans doute pas limité à ceux qui ont assumé de telles obligations. « La pression inexorable des faits, disait M. Neville Chamberlain, pourrait être plus forte que des engagements formels. Cela est particulièrement vrai dans le cas de deux pays aussi étroitement liés que l'Angleterre et la France. » Tout le monde a parfaitement compris à cette époque que l'Angleterre serait amenée par la force des choses à se ranger aux côtés de la France si celle-ci, par le jeu normal de l'accord franco-tchécoslovaque de 1925, était entraînée dans un conflit. On ne saurait oublier que la portée des déclarations du 24 mars s'est encore trouvée renforcée par l'accord franco-britannique réalisé le 29 avril, lors de la visite de MM. Daladier et Bonnet à Londres, et qu'il a été pleinement confirmé au cours des entretiens qui eurent lieu pendant la visite officielle des souverains britanniques à Paris. Enfin, l'action commune et solidaire de l'Angleterre et de la France à Berlin et à Prague au moment de l'alerte du 21 mai a eu lieu, nul ne l'ignore, sur la base et dans le cadre de l'avertissement donné par M. Neville Chamberlain dans son discours du 24 mars. Cet avertissement a été clairement répété le 27 août par sir John Simon, quand le chancelier de l'Echiquier a dit que les méthodes de violence dans un cas particulier peuvent avoir des répercussions qui, dans certaines circonstances, entraîneraient dans un conflit d'autres pays que ceux qui y sont tout d'abord intéressés.

La position de l'Angleterre aux côtés de la France ne prêtait donc à aucune équivoque, à aucun malentendu. L'Allemagne savait à quoi s'en tenir, et c'était en pleine connaissance de cause qu'elle devait prendre ses responsabilités. Le mot d'ordre que le Fuhrer ne pouvait manquer de donner à ses compatriotes en conclusion du congrès national-socialiste de Nuremberg devait nous fixer sur les chances de paix et les risques de guerre qui existaient à cette heure pour l'Europe.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.

Ethnographie, Folklore

D'Elly : *La Camargue gardiane*. Préface et poèmes provençaux du marquis Folco de Baroncellijavon. Illust. de Rivet et Leliepvre. Photographies de George et Gran; Delaveau. » »

Histoire

Jean d'Elbée : *Un conquistador de génie : Ferdinand de Lesseps*, avec 8 planches; Edit. de France. 20 »

Linguistique

Ar Brezoneg er skol : *Enseigner le Breton. Exigence bretonne*. La campagne et les efforts d'A. B. E. S. Un programme minimum. Le rapport Desgranges. Textes et documents; Imp. provinciale de l'Ouest, Rennes. 4 »

Littérature

Léon Bopp : *Liaisons du monde*, roman d'un politique; Nouv. Revue franç. 45 »

Lucile Decaux : *Louison, le bel amour du dernier roi de France;* Nouv. Revue franç. 20 »

Docteur E. T. Gillard : *La synthèse universelle, condition première de la Révolution française;* Edité par l'auteur, Hanoï, Tonkin. 100 »

Giovanni Papini : *Un homme fini*, traduit de l'italien par Georges Petit et Charles Dessart; Office du Livre français. 30 »

Jean Alex Tessier : *Un humanisme dynamique;* Edit. Corymbe. 20 »

Fernand Vial : *Une philosophie et une morale du sentiment : Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues;* Droz. » »

Philosophie

L. Barbedette : *Le cycle éternel*, essai de métaphysique expérimentale; La Fraternité universitaire, Impr. Rivet, Limoges. » »

Poésie

Emile Tourlac : *Contes badins;* La diffusion du Livre. 8 »

Politique

Pierre-Etienne Flandin : *Paix et Liberté;* Flammarion. 16,50

Jean Groffier : *L'Angleterre et l'Allemagne dans l'Europe de demain;* Edit. Tribune, Bruxelles. » »

Emil Ludwig : *La nouvelle Sainte-Alliance*, traduit de l'allemand par Marcel Stora; Nouv. Revue franç. 9 »

Roman

Félix de Chazournes : *Caroline ou le Départ pour les îles;* Nouv. Revue franç. » »

Albert Cohen : *Solal et les Solal. II : Mangeclous;* Nouv. Revue franç. 32 »

Pierre Frédérix : *Souvenirs du tir aux hommes;* Nouv. Revue franç. 15 »

Ignace Legrand : *La sortie du port;* Nouv. Revue franç. » »

Pierre de Lescure : *La Fête au vent;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jean Merrien : *La mort jeune;* Nouv. Revue franç. 15 »

Raymond Queneau : *Les enfants du Limon;* Nouv. Revue franç. 32 »

Simenon : *Touriste de bananes ou Les dimanches de Tahiti;* Nouv. Revue franç. » »

Rex Stout : *La bande élastique*, tra-

duit de l'anglais par E. Michel Tyl; Nouv. Revue franç. » »

Vidal Trefusis : *Il court, il court...*, traduit de l'anglais par Jean Talva; Nouv. Revue franç. 20 »

Sionisme

Iwan Heilbut : *Les vrais sages de Sion*, traduit de l'allemand par Arnold Mandel; Denoël. 9 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Joseph Bédier. — Mort d'Alexandre Kouprine. — Toujours l'abbé Jacques Delille. — Une priorité disputée. — Du droit d'auteur. — Les lois et la jurisprudence. — Un portrait-charge inconnu de Gustave Flaubert. — Le Sottisier universel.

Joseph Bédier. — Il y a de mauvais savants qui, égarés par l'orgueil et le besoin de renommée, passent le meilleur de leur temps à se tromper, à se mystifier eux-mêmes et à mystifier leurs contemporains, enfin à semer les fausses lueurs. Mais il y a heureusement de bons savants dont les travaux répandent la saine lumière. Joseph Bédier, qui vient de mourir à 74 ans, était de ceux-ci. Ses recherches, entre autres sur les « légendes épiques », ont vraiment enrichi le patrimoine intellectuel de notre temps er survivront à leur auteur. Parti de l'Ecole Normale, devenu administrateur du Collège de France, membre de l'Académie française, Joseph Bédier avait reçu tous les honneurs officiels, ce qui en principe ne prouve pas grand'chose, tout dans ce monde étant question d'espèce et de circonstance. C'est ainsi que Baudelaire est flétri par la justice officielle et que le bon père Ancelle, tout comme M. Homais, reçoit la croix d'honneur à sa place. Dans le cas de Joseph Bédier, les titres extérieurs étaient d'accord avec le mérite de l'homme. — L. M.

§

Mort d'Alexandre Kouprine. — Le romancier russe Alexandre Kouprine est mort à Leningrad le 24 août dernier à l'âge de soixante-huit ans. Après avoir été officier pendant quatre ans, il avait débuté en 1905 dans les lettres par un roman, *un Duel*, qui est l'histoire d'une petite garnison, histoire passablement affligeante, car elle montre le milieu militaire russe sous un jour déplaisant et déconcertant. Mais il faut dire que la caste militaire ne fut jamais en grand honneur auprès du public russe. Aussi le roman de Kouprine eut-il un grand succès de librairie, qui incita son auteur à continuer d'écrire, et nous eûmes ainsi *la Fosse aux filles*, *le Soleil liquide*, *la Soulamite*, *l'Etoile de Salomon*, etc.

L'art de Kouprine était le naturalisme cher aux grands maitres du roman russe, et spécialement à Tolstoï, pour qui Kouprine avait une admiration toute particulière. Cependant, ce naturalisme n'était

goûté que médiocrement par les écrivains qui vinrent après Kouprine. Aussi considéraient-ils l'auteur d'*un Duel* comme un des derniers survivants d'une école littéraire qui avait dit tout ce qu'elle avait à dire, et cela bien que Kouprine eût à son actif cette *Soulamite* qui est loin d'être une œuvre d'un pur naturalisme. Mais tous les essais des « jeunes », tels que Remizof ou Sollogonb, de briser la ligne du roman naturaliste, s'avérèrent impuissants; c'est à croire que le naturalisme est la forme littéraire qui convient le mieux aux écrivains russes. Mais cette forme ils ne peuvent la cultiver qu'au contact étroit du sol natal parce qu'elle comporte presque uniquement l'observation aiguë de la vie ambiante et son exacte reproduction. Aussi les hommes de lettres russes sont-ils les moins aptes à continuer d'écrire loin de leur foyer national, et c'est peut-être parce qu'il sentait ses forces s'étioler que Kouprine, après bien des années passées dans l'exil à Paris et à Ville-d'Avray, se décida, il y a deux ans, à retourner dans sa patrie, encore qu'il ne fût aucunement en odeur de sainteté auprès du gouvernement soviétique. Mais il était de ces Russes qui ne peuvent vivre à l'étranger parce qu'ils sont incapables de le comprendre, de l'estimer et de s'y adapter. — N. BRIAN-CHANINOV.

§

Toujours l'abbé Jacques Delille. — On continue à parler de lui. Un article de l'*Ordre* a raconté (21 août) comment, le 2 mai 1813, alors que le corps du poète célèbre attendait, sur la table de marbre où l'on venait de l'embaumer, les funérailles grandioses que le Paris officiel s'apprêtait à lui faire, un jeune étudiant, Aimé Leroy, originaire de Valenciennes, avait réussi à lui enlever deux lambeaux d'épiderme, l'un sur la poitrine, l'autre sur une jambe. Rentré chez lui, il les avait imbibés d'essence pour les conserver. Il décrivit ainsi la suite dans un journal du Nord :

> Je me procurai un bel exemplaire de l'admirable traduction des *Géorgiques;* un relieur habile ajusta sous mes yeux mes morceaux d'épiderme sur le plat de cet exemplaire, et, lorsqu'une écaille légère et transparente les eut recouverts, ce volume prit rang dans ma bibliothèque où il est souvent l'objet d'honorables visites et, si j'ose dire, d'une espèce de culte.

S'il est vrai, comme on peut le croire d'après les renseignements recueillis par l'*Ordre*, que cet exemplaire des *Géorgiques* en peau d'auteur, emporté de Paris à Valenciennes, y est encore, « pieusement conservé par les descendants d'Aimé Leroy », les pouvoirs qualifiés pourraient solliciter ceux-ci de le prêter à la Bibliothèque Nationale, pour le faire figurer à l'exposition Delille. A défaut d'un culte, il obtiendrait pour le moins un succès de curiosité, dans

lequel le respect qui convient ne manquerait certainement pas. — L. M.

§

Du droit d'auteur. — Le gouvernement a pris l'initiative récente de déposer un projet de loi au sujet du droit d'auteur et du tribunal spécial dont la création semblerait résulter de cette initiative.

Dans certaines études tendant à apprécier les mérites ou les insuffisances de ce projet, on reproche aux tribunaux d'avoir jusqu'ici commis une confusion entre le droit d'auteur et le droit de propriété.

Y a-t-il donc une différence entre ces deux natures de droit et la première n'est-elle pas la conséquence indéniable de la seconde?

Pourquoi protéger le droit du créateur d'une œuvre quelconque, s'il n'en est pas propriétaire? Quelle que soit cette œuvre, produit du travail matériel ou du travail intellectuel, elle est toujours le résultat de l'effort personnel de son auteur, doit à ce titre être protégée et cette protection a certainement pour générateur le droit de propriété.

Je me sens aussi bien propriétaire de l'œuvre de mon esprit que de celle de mes mains et il ne paraît pas possible de créer juridiquement une différence essentielle entre ces deux droits.

Il semble donc qu'il n'y a pas lieu d'imputer une confusion à la magistrature quand elle assimile le droit d'auteur au droit de propriété.

Poussant plus loin la conséquence de ce principe, il semble également qu'il ne devrait pas être permis d'imposer une restriction à ce droit en limitant à une durée déterminée son exercice; il ne paraît pas juridiquement soutenable que les héritiers d'un auteur puissent voir l'œuvre de leur ascendant tomber dans le domaine public et des éditeurs s'enrichir à leurs dépens sans qu'aucun bénéfice ne leur en advienne.

La loi du 19 juillet 1793, qui a fixé à dix ans, et celle du 14 juillet 1866 à cinquante ans la durée des droits des auteurs et de leurs héritiers paraissent donc avoir fait œuvre malsaine en restreignant dans une mesure arbitraire un droit indéniable qui devrait, selon les principes juridiques les plus clairs, être et rester perpétuel.

Quoi qu'il en soit, la protection de ce droit mérite certainement la création d'un tribunal de nature spéciale et, sous les réserves précédemment faites, il semble que l'initiative prise par le gouvernement est de tout point heureuse. — R. DALIDOU.

§

Un portrait-charge inconnu de Gustave Flaubert. — Comment depuis trois quarts de siècle a-t-il échappé aux recherches des biographes et bibliographes de l'auteur de *Madame Bovary*, c'est un mystère. Il est à la plume et signé : Théophile Silvestre. C'est bien Théophile que je dis, et non Armand, ce dernier étant par certaines de ses grosses plaisanteries, dont celle de l'amiral Lekelpudubec plus que par ses ouvrages, vers et prose, le plus célèbre de tous les Silvestre, y compris ceux de Port-Royal et de Sacy. Pour le Théophile du même nom, il jouit d'une certaine réputation auprès des critiques d'art et aussi de quelques lettrés plus ou moins illettrés qui tiennent ses *Artistes français* pour un quasi chef-d'œuvre. C'est à peu près tout ce qui reste pour rappeler son passage dans ce monde, avec quelques lignes malicieuses que Maxime Rude, qui avait les dons et la verve d'un polémiste, lui consacra dans ses *Confidences d'un journaliste*, qui ne font pas mentir sa fière devise : « Haineux ne puis, flatteur ne daigne, rude je suis. »

> Je revois dans mes souvenirs, à l'automne de 1861, écrit Maxime Rude, une tête noire et sauvage, aux sourcils en buissons abritant des yeux sombres et prêts au coup de feu — qui se balançait et s'agitait sur des épaules de paysan en redingote, entre les cyprès en caisse qui garnissaient le trottoir du café de Bruxelles, sur la place de l'Odéon. C'est Barbey d'Aurevilly qui me nomma cet inconnu pour moi : Théophile Silvestre, critique d'art, retour de Bruxelles où il avait fait des conférences. Ce n'était pas la langue qui devait lui manquer, elle était des mieux pendues, malgré l'accent montagnard de l'Ariège qui le distinguait. De plus, l'homme était très mince, très comédien dans son épaisseur et cet accent donnait même à ses bouffonneries de conteur un sel particulier.

D'accord avec G. Bourdin, le gendre de Villemessant, l'Ariégeois arriviste, donna en 1862 une série de portraits en pied au *Figaro*.

> Barbey eut une des premières places dans la galerie, rapporte Rude. Il y avait du relief, de la couleur, du brillant par endroits et de l'imprévu, ... mais tout cela sentait l'effort, le travail lent et par raccords, l'essoufflement du portraitiste. On assistait, pour peu qu'on eût du métier, à l'accouchement laborieux de toutes ces phrases. Les traits étaient lourds à force d'être forgés.

On ressent la même impression, exactement, devant le portrait de *M. Gustave Flaubert* que Théophile Silvestre exécuta (en effigie) et qu'il exposa au *Figaro*, au lendemain de la publication de *Salammbô*, le jeudi 8 janvier 1863. C'était un éreintement féroce qui, débordant de la première page sur la seconde, s'étalait sur six colonnes. Cela commençait par un portrait-charge tracé, comme tous les portraits de ce genre, d'après une photographie et des racontars, à moins d'admettre, ce qui après tout serait possible, que ce paysan de l'Ariège et du Danube rencontra son modèle dans le

monde, ou plutôt dans le demi-monde, chez Jeanne de Tourbey. Quoi qu'il en soit, la ressemblance tant physique que morale était assez bien attrapée.

Il est de haute taille, charpenté en gendarme, avec des airs de moine et des gestes noués. Moustache à la Sambre-et-Meuse, humide et pendante, tête carrée aux longs cheveux égaux, quelque peu tonsurée; yeux d'objectif, pleins de mots et d'images qui rappellent tour à tour Philoxène Boyer contemplatif et Gustave Planche ruminant. Impossible de mieux porter son style dans le regard, un style visqueux de batracien qui s'enfle, s'enfle pour égaler en grosseur, non pas le bœuf de La Fontaine, mais le taureau creux de Phalaris. Seulement, point de feu pour chauffer ce taureau.

M. Gustave Flaubert, aimé dans le monde pour sa bonhomie, n'a guère d'esprit et de conversation, même avec les femmes. Il faut en avoir bien peu. Il semble méditer quand on s'amuse. Sauf le bon Chenavard, qui aime à picoter les gens pour rire, tous ces bons Panpalingénésiasques à l'allemande sont à peu près les mêmes : des dandys démodés et paradoxaux, des professeurs tristes, des Babinets lugubres. M. Renan fut prêtre; M. Baudelaire le sera. M. Flaubert semble l'avoir été. Il jouit sans pédantisme et sans morgue d'une excellente vie, mais il semble porter avec mélancolie la mélancolie qu'on lui fait. Il ne la portera pas loin.

Malheureusement pour lui, Théophile Silvestre ne s'en est pas tenu là. Il a porté un jugement, qu'il croyait sans doute définitif, — qui pour le moins était téméraire — sur *Madame Bovary*, et que M. J.-G. Prodhomme, s'il l'avait connu, n'eût pas manqué de faire figurer entre les opinions de Charles de Mazade, Maxime Du Camp et Cuvillier-Fleury, au chapitre consacré à ce roman dans ses *Vingt-cinq chefs-d'œuvre jugés par leurs Contemporains*.

Il eut en publiant *Madame Bovary* une de ces vogues qui vident en quelques jours la boutique de l'éditeur et remplissent le monde de vilaines pensées. Le livre plut aux vicieux et à ceux qui, sans aimer le vice, ne sont pas fâchés de le voir de près. Une volonté froidement violente, un labeur de forçat, d'incurables vices, et beaucoup de mauvais français frappèrent le lecteur de ce roman cauchois et chirurgical, où « l'odeur chaude des cataplasmes se mêlait à la *verte* odeur de la rosée ». Une pécore de la bourgeoisie pelée de province, un Sangrado de village, un saute-ruisseau moitié merlan, moitié escroc et quelques autres niais de la dernière espèce : voilà les insectes humains dont M. Gustave Flaubert fut le Réaumur ou plutôt le Balzac départemental, en patois.

Cet homme difficile trouvait autant à redire sur la forme que sur le fond de *Madame Bovary*. Flaubert, répétait-il avec emphase, écrit « en patois ».

Oui, en patois; M. Flaubert ne sait pas écrire autrement. Il peine, il sue et souffle pour se tirer de ses phrases; mais il y reste embourbé. Bien loin d'être un écrivain précis jusqu'à la minutie, il se montre de la première à la dernière page de ses livres incorrect, obscur, maniéré et pesant; pesant en diable : sa plume est une poutre; et il nous donne ses pages comme un joueur d'écarté qui donnerait à son partner des contrevents au lieu de cartes.

La langue de M. Flaubert fourche, et maintes fois contrarie la pensée au lieu de la rendre; mais le lecteur encore plus attaché au sens qu'à la forme des choses, les éclaircit, les rectifie ou les complète et finit par comprendre l'auteur. Le télégraphe et les sourds-muets, qui se font comprendre ainsi, ne sont pas pour cela de grands écrivains.

Après *Madame Bovary*, Théophile Silvestre s'en prenait à *Salammbô* que le *Figaro* avait déjà lourdement « blaguée » par la plume attique d'Eugène Chavette, le romancier d'*Aimé de sa Concierge*, lequel, dans ses « Hannetons de 1862 », revue « humoristique » de l'année, installait Dumollard, un bourgeois-type, au coin du feu, les pieds sur les chenêts, *Salammbô* entre les mains.

Ah! voilà un ouvrage amusant! [s'écriait Dumollard]
Ah! ah! voilà un ouvrage am...
Ah! ah! ah! voilà un ouvra...
Ah! ah! ah! ah! voilà un...

Bâillant de plus belle, il s'endormait dessus, et s'y prenait à trois fois sans avoir le courage d'aller au delà de la deuxième page. Théophile Silvestre, lui, allait jusqu'à la dernière, mais se vengeait sur le livre et sur l'auteur de l'ennui que cette pénible lecture lui avait valu.

La chose certaine est que *Salammbô* avec ses deux *mm* dans le corps et son chapeau sur la tête, c'est-à-dire sur l'*o*, n'est ni un roman, ni une histoire, ni un poème, ni un cours d'antiquités, ni un voyage, ni un commentaire; c'est une narration historico-pittoresco-cynique et bouffonne. On la dirait écrite par un pion boursouflé, qui, s'inspirant du *Jeune Anacharsis*, de l'*Antiquité expliquée*, des *Incas*, de *Numa Pompilius*, de la Gaule poétique et de quelques récits mexicains, veut immoler Homère, Milton, Tasse, Fénelon, Chateaubriand, en quatre cent soixante-quatorze mortelles pages in-octavo, et massacrer à tout prix Polybe et le chevalier Folard, sans compter Elien, Arrien, Végèce et Tite-Live, à coups de Dupuis, de Creutzer, de Riche et de Samuel Pitiscus.

Malgré tant d'inanité et d'extravagance, M. Gustave Flaubert est glorifié comme poète, comme historien, comme antiquaire et comme romancier; c'est le rhapsode des races héroïques et l'évocateur des siècles disparus. Ainsi que Belzoni ouvrit les hypogées de l'Egypte, ainsi que Layard a découvert les temples d'Assyrie, M. Flaubert aurait tiré Carthage de la poussière et *restitué* tout un monde perdu. Les journaux, qui n'ont qu'un jour à vivre, promettent la durée du bronze et l'éternité du granit à son livre, qui déjà tombe en morceaux, comme un bas-relief grimaçant sculpté par l'*eustache* de quelque pâtre sur les flancs d'une citrouille énorme et congelée.

Déguisé en Carthaginois, M. Gustave Flaubert rappelle Jean-Jacques Rousseau vêtu en Arménien. Mais Jean-Jacques n'eut pas de peine à trouver son costume; il meurt tous les ans quelque Arménien à Paris. L'auteur de *Salammbô* n'ayant rien découvert ni chez les marchands de *vieux habits, vieux galons*, ni dans la friperie de l'histoire s'est drappé de ses propres rêves. Robinson Crusoé, couvert de la peau de ses chèvres, était mieux habillé.

Cet étalage d'érudition devait rendre jaloux Gustave Froehner qui, dans la *Revue Contemporaine*, s'était montré moins savant et aussi moins sévère que Théophile Silvestre. Flaubert ne prit pas la peine de répliquer au « critique d'art » comme il l'avait fait pour l'archéologue. Théophile Silvestre s'en consola en voyant que deux faiseurs de vaudeville, MM. Laurencin et Clairville s'étaient inspirés de son article du *Figaro* pour représenter au Palais-Royal, le 1er mai 1863, *Folammbô* ou les *Cocasseries carthaginoises*, où

Hortense Sschneider, en Folammbô, « jeune personne de grande famille adorant Tanit (Tanit, c'est la lune), et... Nazo », préludait à la parodie des héros d'Homère dans la *Belle Hélène*.

Pièce en quatre tableaux... de mœurs... carthaginoises en vers de plusieurs pieds, même de plusieurs toises; émaillée de couplets comme les vers boiteux, avec prologue en vers et d'un français douteux.

prévenaient les auteurs, que les calicots et les clubmen trouvaient si spirituels : c'est à la prose de Flaubert, censurée par Théophile Silvestre plutôt qu'à leur propre prose qu'ils faisaient allusion en « français douteux ».

Théophile Silvestre terminait son article par ces mots :

M. Gustave Flaubert va cesser d'écrire au moins six ans. On dira peut-être qu'il fait, en se taisant, bonne réserve de beautés épiques. Mais son temps est passé. Comme le roi d'Yvetot, son compatriote — levé tard, il se couchera tôt, et dormira sans gloire.

En ceci seulement Théophile Silvestre devait être bon prophète que Flaubert se tut six ans durant, et qu'il ne publia l'*Education Sentimentale*, qu'en 1869. Pendant ce temps, après quelques avatars, Théophile Silvestre réussissait à escroquer Napoléon III qui, l'ayant embauché pour écrire son panégyrique et l'apologie du 2 décembre, lui servit sur sa cassette une pension de 12.000 francs. Le Second Empire aura bien mérité, une fois de plus, de la littérature. — AURIANT.

§

Le Sottisier universel.

Elle tendait à mes lèvres son triste front pâle et fade sur lequel, à cette heure matinale, elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux, et où les vertèbres transparaissaient comme les pointes d'une couronne d'épine ou les grains d'un rosaire. — Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, ch. II.

Le centenaire de la mort de Charles Monselet [sommaire]. — *Mercure de France*, 15 mai, p. 228.

Récemment, un chroniqueur reprenait à son compte le thème de l'Ecclésiaste : « Rien de nouveau sous le soleil... » dont on connaît la variante célèbre due à Pascal : « Depuis qu'il y a des hommes et qui pensent... » — *L'Auto*, 5 août.

Saut à la perche : 1. Ramadier (Lorient-Sports), 33 m. 90. — *L'Action Française*, 25 juillet.

Hélas! j'ai choisi une mauvaise journée pour interviewer le jeune géant luxembourgeois. Car Mathias mesure la bagatelle d'un mètre vingt-quatre. — *L'Auto*, 24 juillet.

Une grève avec occupation a été déclanchée hier matin par les garçons de café de la police. — *Paris-Midi*, 24 juillet.

Piquez de lard un beau morceau de culotte de bœuf. Mettez-le à mariner douze heures dans une bouteille de vin blanc sec. — *Ce Soir*, 28 juillet.

Une jeune Danoise vient de traverser la Baltique, entre Gedser, qui est le point le plus au sud du Danemark, et Varnemunde, en Allemagne. — *L'Œuvre*, 30 juillet.

En perdant sa souveraineté au Canada, la France avait quand même joué et gagné une belle partie le jour où elle signa le traité de Paris : elle laissait là-bas assez d'amour et de génie pour que, deux cent soixante-quinze ans plus tard, le français soit parlé, enseigné, pensé et toujours multiplié, de Québec aux Rocheuses. — *Le Journal*, 3 septembre.

Parmi les survivants recueillis par le *Bee*, sur l'île de Han Chan, se trouvaient deux morts et huit blessés graves. — *Paris-Soir*, 15 décembre.

Sur le champ d'aviation de Bron un soldat est décapité par une hélice. — ...Le soldat Peralis vint lancer son hélice, qui fit un quart de tour, puis eut une violente réaction et vint décapiter le malheureux soldat, qui a été transporté dans un état désespéré à l'hôpital militaire de Lyon. — *La Presse du Sud-Ouest*, 26 août.

A propos de ces incidents, on apprend notamment qu'à Malaga, le jour des fêtes de la solidarité italo-espagnole, des officiers italiens et espagnols en sont venus aux mains. Des coups de revolver auraient été mis aux arrêts. — *Le Petit Dauphinois*, 6 juin.

Ange-François Orticoni, facteur des chemins de fer algériens, domicilié à Constantine, et Blanche-Jeanne Cheynet, sans profession, lieutenant au 3e régiment de chasseurs. — *La Dépêche de Constantine* [rubrique : *Mariages*], 30 mai.

COQUILLE

Faverges : C'est avec plaisir que nous avons appris le décès de notre compatriote Bernard Gruet, qui a subi avec mention la seconde session du baccalauréat (mathématiques). — *Le Petit Dauphinois*, 19 juillet.

MASTIC

Régions Est et S.-E. : ciel en général peu nuageux. Vent variable faible s'oriantant dans un fossé. Deux des occupants ont été en légère hausse. — *Le Nouvelliste de Lyon*, 21 juillet.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXXXVI

—

CCLXXXVI N° 964. — 15 AOUT

CCLXXXVI N° 965. — 1er SEPTEMBRE

CCLXXXVI N° 966. — 15 SEPTEMBRE

GABRIEL MOUREY

L'Amateur de Fantômes

— ROMAN —

Un volume in-16. — Prix. . . . . **15** fr.

DU MÊME AUTEUR :

Le Village dans la Pinède. *Mazargues (Bouches-du-Rhône).* Vol. in-18. . . . . **15 fr.**

Le Miroir, poèmes. Vol. in-18. . . . . **15 fr.**

Psyché, poème dramatique en 3 actes. Vol. in-18. **15 fr.**

Poésies complètes d'Edgar Poe traduites par GABRIEL MOUREY, précédées d'une lettre de JOHN-H. INGRAM et suivies de *La Philosophie de la Composition* et de notes biographiques et bibliographiques. Avec un portrait de POE. Vol. in-16. **15 fr.**

L'AGE NOUVEAU

La revue qui a *une ligne,*
et qui s'assigne *des buts*

Retour à une pureté artistique, pour aider à la relative épuration des mœurs sociales, et surtout politiques, et redonner aux élites un nouveau souci d'une éthique à elles propre.

Recherche d'une forme de spiritualité moderne, appropriée au monde contemporain quitte à opposer plus décisivement que jamais, l'idée *suprématielle* à la matière *submergeante.*

Refonte du système capitaliste, dont le sort est lié à celui de la civilisation occidentale, et dont il convient, par conséquent, de découvrir, de préciser, et d'imposer les limites.

Européanisation de l'art, pour contribuer à créer un efficace courant d'illustration et de défense de la civilisation occidentale et faciliter la formation des États-Unis d'Europe.

« L'AGE NOUVEAU » N'EST PAS,
NE SERA JAMAIS UNE « AFFAIRE »

« Une foi, notre art, et la paix »

Chaque numéro de l'Age Nouveau contient à peu près la matière d'un exemplaire du *Mercure.*

« L'AGE NOUVEAU » est vendu 6 francs en librairie.

Trois sortes d'abonnement :	*Ordinaire* sur bouffant grand tirage	*Demi-luxe* sur pur fil tirage restreint	*Luxe* sur hollande petit tirage
France et Colonies	50 Fr.	100 Fr.	200 Fr.
Union Postale	65 »	115 »	215 »
Autres Pays	80 »	130 »	230 »

Contre un carnet de timbres-poste vous recevrez divers exemplaires. Contre deux timbres-poste un numéro spécimen.

L'*Age Nouveau* fait appel à tous ceux qui écrivent et poursuivent des buts analogues aux siens.

Direction littéraire : 86, rue d'Assas, Paris VIe.
Administration et imprimerie : 24, r. J.-J. Rousseau, Montreuil.

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

CHOIX DES " PLUS BELLES PAGES " DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano de Bergerac. — Diderot. — Gustave Flaubert. — Frédéric II — Henri Heine. — Helvetius. — Prince de Ligne. — Alfred de Musset. — Gérard de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal. — Tallemant des Réaux. — Alfred de Vigny. **Format in-16 double-couronne.**

Chaque volume. . . . . **15** fr.

Maurice de Guérin. — Saint-Amant. — Théophile. — Tristan L'Hermite.
Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . **10** fr.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA

LIBRAIRIE DES LIBERTÉS FRANÇAISES

22, rue de Condé, Paris-VIe

UNE COLLECTION A BON MARCHÉ
DE TEXTES **COMPLETS** TIRÉE EN IN-16 JÉSUS

Les 4 premiers volumes sont rognés et mesurent 18,5 × 13,5
Les 8 autres, brochés par 16 pages, sont du format 19 × 14

1. — HENRI DE REGNIER : LA PÉCHERESSE, roman .... 7 fr. 50
2. — H.-G. WELLS : L'ILE DU DOCTEUR MOREAU, roman ...... 7 fr. 50
3. — RUDYARD KIPLING : DU CRAN! Histoires de terre et de mer pour les Scouts et les Eclaireurs .... 7 fr. 50
4. — GEORGES DUHAMEL : VIE DES MARTYRS .... 7 fr. 50
5. — JEAN JACOBY : LE FRONT POPULAIRE EN FRANCE ET LES ÉGAREMENTS DU SOCIALISME MODERNE .... 7 fr.
6. — H.-G. WELLS : LES PREMIERS HOMMES DANS LA LUNE, roman .... 7 fr. 50
7. — JOHN CHARPENTIER : LA LUMIÈRE INTÉRIEURE CHEZ JEANNE D'ARC, FILLE DE FRANCE .... 7 fr.
8. — G. DE LA TOUR DU PIN : LE RETOUR DU GUERRIER MORT, roman (couverture illustrée en camaïeu) .... 6 fr. 50
9. — H.-G. WELLS : MISS WATERS, roman d'une sirène .... 7 fr. 50
10. — LAFCADIO HEARN : YOUMA, roman martiniquais...... 7 fr.
11. — W. DRABOVITCH : LES INTELLECTUELS FRANÇAIS ET LE BOLCHÉVISME .... 7 fr. 50
12. — Capitaine CANOT : VINGT ANNÉES DE LA VIE D'UN NÉGRIER, grand récit d'aventures (392 pages) .... 10 fr.
13. — ANDRE VILLIERS : JEANNE D'ARC, miracle en 18 tableaux .... 7 fr. 50

Pour paraître prochainement :

RUDYARD KIPLING : L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI .... 7 fr. 50

BOCCACE : CONTES, traduction de MIRABEAU, complète en 1 volume (400 pages) .... 12 fr.

JEAN JACOBY : NAPOLÉON EN RUSSIE. L'Empereur et le Tsar. La Famille impériale et la Société russe. Les causes de la campagne de Russie. 1807-1812. *Nouveaux Documents*........ 7 fr. 50

LOUIS PERGAUD : DE GOUPIL A MARGOT, *Histoires de Bêtes* (Prix Goncourt 1910) .... 7 fr. 50

Trois Contes de R.-L. STEVENSON, l'auteur de L'ILE AU TRÉSOR, traduits par LUCE CLARENCE .... 7 fr. 50

Envoi franco

Chaque dimanche et jour férié du 10 avril au 30 octobre 1938

RAIN DES CHATEAUX ET DES PLAGES DE LA LOIRE

RIS-ORLÉANS et retour 3e cl. : **35** fr.	PARIS-BLOIS et retour 3e cl. : **45** fr.
RIS-TOURS et retour 3e cl. : **60** fr.	ORLÉANS-TOURS et retour 3e cl. : **30** fr.
RIS-SULLY et retour 3e cl. : **45** fr.	ORLÉANS-SULLY et retour 3e cl. : **15** fr.

Facilités de circulation exceptionnelles entre

ORLÉANS et TOURS, ORLÉANS, LES BORDES et SULLY-SUR-LOIRE

Les billets spéciaux permettent de **vous arrêter** aux gares désignées ci-dessus, de vous dre d'une de ces gares à une autre, soit à l'aller, soit au retour, en utilisant les trains du ice ordinaire dans les conditions normales d'admission et de prendre le train de retour à l'une quelconque des gares d'arrêt.

Vous pourrez par exemple :

Faire une randonnée dans le Val de Loire au départ d'Orléans;
Visiter :
St-Denis-Jargeau et Châteauneuf-sur-Loire (Plages);
St-Benoit-St-Aignan : églises de St-Benoit et de Germigny;
Sully-sur-Loire : château et plage;
Cléry (Basilique Notre-Dame; tombeau de Louis XI) au départ de Meung et Beaugency;
Aller au château de Chambord ou de Talcy en partant de Mer;
Passer la journée dans le Blésois proprement dit (Circuits automobiles de l'après-midi organisés par la S. N. C. F.) au départ de Blois, pour Chambord, Cheverny, Beauregard, Chaumont);
Vous arrêter à Onzain pour visiter le château de Chaumont;
Descendre à Amboise et de là aller jusqu'à Chanteloup ou Chenonceaux;
Faire, au départ de Tours, l'un des circuits automobiles S. N. C. F. des Châteaux de la Loire : Tours, Chenonceaux, Amboise, Tours; Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Langeais, Tours.

Réductions pour la visite des Châteaux

Des réductions sont accordées pour la visite de certains châteaux aux Touristes porteurs du let spécial délivré pour le " Train des Châteaux ", notamment pour la visite des châteaux Chaumont, Chambord et Pagode de Chanteloup, Cinq-Mars.

Tous renseignements et billets à la gare de Paris-Quai d'Orsay (Lit. 43-20 à 23). Bureau renseignements de la gare et Bureau de l'Union Nationale des Agences de Voyages, à la e de Paris-Austerlitz (Gob. 08-14) et au Bureau de la Société Nationale des Chemins de Français, au C.N.E.T., 127, avenue des Champs-Elysées, à Paris (Balzac 12-80), à gence de la S. N. C. F., 16, boulevard des Capucines, à Paris (Opé. 73-93); à la gare Orléans.

L'AGE NOUVEAU

La revue qui a *une ligne*,
et qui s'assigne *des buts*

Retour à une pureté artistique, pour aider à la relative épuration des mœurs sociales, et surtout politiques, et redonner aux élites un nouveau souci d'une éthique à elles propre.

Recherche d'une forme de spiritualité moderne, appropriée au monde contemporain quitte à opposer plus décisivement que jamais, l'idée *suprématielle* à la matière *submergeante*.

Refonte du système capitaliste, dont le sort est lié à celui de la civilisation occidentale, et dont il convient, par conséquent, de découvrir, de préciser, et d'imposer les limites.

Européanisation de l'art, pour contribuer à créer un efficace courant d'illustration et de défense de la civilisation occidentale et faciliter la formation des États-Unis d'Europe.

« L'AGE NOUVEAU » N'EST PAS, NE SERA JAMAIS UNE « AFFAIRE »

« Une foi, notre art, et la paix »

Chaque numéro de l'AGE NOUVEAU contient à peu près la matière d'un exemplaire du *Mercure*.

« L'AGE NOUVEAU » est vendu 6 francs en librairie.

Trois sortes d'abonnements :	*Ordinaire* sur bouffant grand tirage	*Demi-luxe* sur pur fil tirage restreint	*Luxe* sur hollande petit tirage
Franceet Colonies	50 Fr.	100 Fr.	200 Fr.
Union Postale	65 »	115 »	215 »
Autres Pays	80 »	130 »	230 »

Contre un carnet de timbres-poste vous recevrez divers exemplaires. Contre deux timbres-poste un numéro spécimen.

L'*Age Nouveau* fait appel à tous ceux qui écrivent et poursuivent des buts analogues aux siens.

Direction littéraire : 86, rue d'Assas, Paris VIe.
Administration et imprimerie : 24, r. J.-J. Rousseau, Montreuil.

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

CHOIX DES “ PLUS BELLES PAGES ” DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L’Arétin. — Chamfort. — Cyrano de Bergerac. — Diderot. — Gustave Flaubert. — Frédéric II — Henri Heine. — Helvetius. — Prince de Ligne. — Alfred de Musset. — Gérard de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal. — Tallemant des Réaux. — Alfred de Vigny. **Format in-16 double-couronne.**

Chaque volume. . . . . **15** fr.

Maurice de Guérin. — Saint-Amant. — Théophile. — Tristan L’Hermite.
Format petit in-18 carré.
Chaque volume . . . . **10** fr.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Chaque dimanche et jour férié du 10 avril au 30 octobre 1938

TRAIN DES CHATEAUX ET DES PLAGES DE LA LOIRE

PARIS-ORLÉANS et retour 3ᵉ cl. : **35** fr.	PARIS-BLOIS et retour 3ᵉ cl. : **45** fr.
PARIS-TOURS et retour 3ᵉ cl. : **60** fr.	ORLÉANS-TOURS et retour 3ᵉ cl. : **30** fr.
PARIS-SULLY et retour 3ᵉ cl. : **45** fr.	ORLÉANS-SULLY et retour 3ᵉ cl. : **15** fr.

Facilités de circulation exceptionnelles entre

ORLÉANS et TOURS, ORLÉANS, LES BORDES et SULLY-SUR-LOIRE

Les billets spéciaux permettent de **vous arrêter** aux gares désignées ci-dessus, de vous rendre d'une de ces gares à une autre, soit à l'aller, soit au retour, en utilisant les trains du service ordinaire dans les conditions normales d'admission et de prendre le train de retour dans l'une quelconque des gares d'arrêt.

Vous pourrez par exemple :

- Faire une randonnée dans le Val de Loire au départ d'Orléans;
  Visiter :
- St-Denis-Jargeau et Châteauneuf-sur-Loire (Plages);
- St-Benoit-St-Aignan : églises de St-Benoit et de Germigny;
- Sully-sur-Loire : château et plage;
- Cléry (Basilique Notre-Dame; tombeau de Louis XI) au départ de Meung et Beaugency;
- Aller au château de Chambord ou de Talcy en partant de Mer;
- Passer la journée dans le Blésois proprement dit (Circuits automobiles de l'après-midi organisés par la S. N. C. F.) au départ de Blois, pour Chambord, Cheverny, Beauregard, Chaumont);
- Vous arrêter à Onzain pour visiter le château de Chaumont;
- Descendre à Amboise et de là aller jusqu'à Chanteloup ou Chenonceaux;
- Faire, au départ de Tours, l'un des circuits automobiles S. N. C. F. des Châteaux de la Loire : Tours, Chenonceaux, Amboise, Tours; Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Langeais, Tours.

Réductions pour la visite des Châteaux

Des réductions sont accordées pour la visite de certains châteaux aux Touristes porteurs du billet spécial délivré pour le " Train des Châteaux ", notamment pour la visite des châteaux de Chaumont, Chambord et Pagode de Chanteloup, Cinq-Mars.

Tous renseignements et billets à la gare de Paris-Quai d'Orsay (Lit. 43-20 à 23). Bureau de renseignements de la gare et Bureau de l'Union Nationale des Agences de Voyages, à la gare de Paris-Austerlitz (Gob. 08-14) et au Bureau de la Société Nationale des Chemins de Fer Français, au C. N. E. T., 127, avenue des Champs-Elysées, à Paris (Balzac 12-80), à l'Agence de la S. N. C. F., 16, boulevard des Capucines, à Paris (Opé. 73-93); à la gare d'Orléans.

POUR VISITER LES MONTAGNES DE FRANCE

la carte de voyage touristique

en vente à l'étranger au prix de **30** francs, dans les Bureaux des Chemins de fer français, les Agences de Voyage, etc.

donne à son titulaire le droit de bénéficier d'une

RÉDUCTION DE **40** %

pour tous les voyages qu'il voudrait faire en France, sur le réseau de la Société Nationale des Chemins de fer français

Les enfants de 4 à 10 ans paient moitié du prix perçu pour les adultes

La seule condition exigée est un minimum de 6 jours en France.



VISITEZ LES MONTAGNES DE FRANCE

par les Services de la Société Nationale des Chemins de fer Français, dont le réseau ferré est complété par de nombreux circuits en autocar : Route des Vosges, Route des Pyrénées, Route des Alpes, etc.

La franchise de bagage de ***30*** *kg. dont bénéficient les voyageurs pour les parcours fer est également valable pour les parcours autocar.*

Les tarifs des Chemins de fer français sont parmi

les plus économiques d'Europe

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

VISITEZ LES CHAMPS DE BATAILLE

Circuits automobiles des Champs de bataille

I — AU DÉPART D'ARRAS

Champs de bataille de l'Artois — Les jeudis, dimanches et fêtes, du dimanche des Rameaux au 11 novembre inclus. Départ : 14 h. 15 — Retour 18 h. 30.

II — AU DÉPART DE COMPIÈGNE

a) **Carrefour de l'Armistice (Pierrefonds)** — Les jeudis, dimanches et jours fériés, de Pâques au 16 octobre 1938. Départ : 14 h. 15 — Retour : 17 h. 30.

b) **Armistice, Soissons, Moulin de Laffaux, Chemin des Dames, La Malmaison, Coucy-le-Château** — Le 1er dimanche de chaque mois, de mai à octobre inclus, ainsi que les 14 juillet et 15 août 1938. Départ : 9 h. 35 — Retour : 17 h. 45.

III — AU DÉPART DE REIMS

a) **Champs de Bataille autour de Reims** — Les dimanches et fêtes du 1er juin au 30 septembre. Départ : 14 heures — Retour : 17 h. 45.

b) **Champs de bataille de Champagne, de l'Argonne et les forts de Verdun** — Les 5 et 6 juin, dimanches et jours fériés, du 24 juillet au 21 août. Départ : 9 h. 10 — Retour : 21 h. 30

IV — AU DÉPART DE VERDUN

a) **Les forts de Verdun (rive droite de la Meuse)** — Tous les jours, du dimanche des Rameaux au dernier dimanche de septembre. Départ : 9 heures — Retour : 12 heures. — Tous les dimanches, du dernier dimanche de septembre au 11 novembre. Départ : 14 heures — Retour : 17 heures.

b) **Champs de bataille de Verdun (rive gauche de la Meuse)** — Tous les jours, du 14 juillet au 30 septembre. Départ : 13 h. 45 — Retour : 19 h. 15.

V — AU DÉPART DE COLMAR

Colmar-Mulhouse par les Vosges — Tous les jours, du 8 juillet au 8 septembre. Départ : 8 h. 30. — Retour, Mulhouse : 19 h. 15.

VI — AU DÉPART DE MULHOUSE

a) **Mulhouse-Colmar par les Vosges** — Tous les jours, du 8 juillet au 8 septembre. Départ : 8 heures — Retour, Colmar : 19 h. 15.

b) **Mulhouse-Grand Ballon-Markstein-Mulhouse** — Tous les jours, du 8 juillet au 8 septembre Départ : 14 heures — Retour : 19 h. 15.

VII — AU DÉPART DE BELFORT

Belfort-Grand Ballon (Ballon de Guebwiller) Belfort — Tous les mercredis, du 1er juillet au 8 septembre. Départ : 9 heures — Retour : 18 heures.

N. B. — Les horaires et itinéraires, étant susceptibles de modifications en cours de saison, se renseigner auprès des gares.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

de l'Académie Française

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16 .... 15 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16 .... 15 »
Confession de Minuit. Vol. in-16 .... 15 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16 .... 15 »
Deux Hommes. Vol. in-16 .... 15 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16 .... 15 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16 .... 15 »
Journal de Salavin. Vol. in-16 .... 15 »
La Nuit d'Orage. Vol. in-16 .... 15 »
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16 .... 15 »
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16 .... 15 »
Le Notaire du Havre. Vol. in-16 .... 15 »
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16 .... 15 »
Vue de la Terre promise. Vol. in-16 .... 15 »
La Nuit de la Saint-Jean. Vol. in-16 .... 15 »
Le Désert de Bièvres, Vol. in-16 .... 15 »
Les Maîtres. Vol. in-16 .... 15 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16 .... 15 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16 .... 15 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 .... 15 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16 .... 15 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16 .... 15 »
Scène de la Vie future. Vol. in-16 .... 15 »
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16 .... 15 »
Querelles de Famille. Vol. in-16 .... 15 »
Remarques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16 .... 5 »
Fables de mon Jardin. Vol. in-16 .... 15 »
Discours de Réception à l'Académie Française. Réponse de M. Henry Bordeaux. Vol. in-16. 10 »
Défense des Lettres. Vol. in-16 .... 15 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16 .... 15 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16 .... 15 »

POÉSIE

Élégies Vol. in-16 .... 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16 .... 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de **Quand vous voudrez,** Comédie en un acte. Vol. in-16 .... 12 »

Ont paru aux « Éditions de la Cité Nouvelle »

LES CHERS ESCLAVAGES

Poèmes

par

MARCELLO-FABRI

Il reste à la disposition des bibliophiles :

(Épuisé) bouffant sup.	à **20** fr.	11 pur fil	à **75** fr.
83 vélin teinté	à **45** fr.	9 hollande Pannekoek	à **100** fr.

Opinions sur *Les Chers Esclavages* :

« *Un livre plein de grandeur* » estime O. V. de L. MILOSZ et M. Abel BONNARD : « *...de la poésie délivrée ; tous les reflets du monde et du ciel...* » TRISTAN KLINGSOR prononce les mots : « *...étonnant, personnel, imprévu, images neuves, frappantes, beaux vers qui ont la magie d'une musique singulière* » et Phileas LEBESGUE découvre dans ces poèmes « *un rare bienfait* ». Il en « *voit l'auteur à la proue d'Argô dans la tempête moderne, cherchant à distinguer dans le lointain le rivage espéré* ». — « *Tempérament vigoureux, imagination puissante, singulier pouvoir de suggestion* » dit André FOULON de VAULX. Et Louis de GONZAGUE FRICK déclare que : « *le grand synchroniste paraît ici avec plus de précision et de sérénité que jamais* », et qu' « *il a tout embrassé et embrasé* ». — Albert TUSTES aime « *cette matière infiniment poétique et ce rare alliage d'art et de profondeur* » tandis que Louis MANDIN parle de « *la grandeur supra-humaine* » de tels poèmes, qui lui paraissent « *l'égal de ce qui a été écrit de plus pathétique et de plus puissant* ». — J. H. ROSNY jeune se réjouit que « *ces poèmes enferment une si haute compréhension de l'univers* ». — Théo VARLET y discerne « *une formule de magie originale* ». — Marcel BATILLIAT, « *un fourmillement de mirages* » et ALCANTER de BRAHM remarque « *une grande richesse dans une langue parsemée de tournures hardies et pittoresques* ». — Georges BARBARIN y distingue « *l'expression la plus vivante du dynamisme contemporain, face à ces modes dérisoires qu'un seul lustre emportera* » et Jean DESTHIEUX, « *l'invitation à la méditation éternelle* » — « *Une source de vie nouvelle, venue d'un esprit qui connaît sa mission et sait la remplir* » écrit G. BERNANOSE, et Ch. d'AGOSTINO parle de « *maîtrise évidente* ». Quant à LACAZE-DUTHIERS, il ne voit pas en l'auteur « *un poète* », mais « *le poète* ». Etc. M. FONTAINAS, lui, cherche en vain « *structure, décision, netteté* », il « *n'y rencontre que boursouflures, velléités et défaillances* » ; il reproche même à l'auteur « *d'ignorer tout* » de « *Racine* », « *Ronsard* », « *Victor Hugo* »...

Ces nouveaux témoignages inciteront les admirateurs du poète à se hâter. Dans peu de temps il en sera des *Chers Esclavages* comme de ses autres œuvres qui, pour la plupart, sont devenues absolument introuvables.

ÉDITIONS DE LA CITÉ NOUVELLE

Adresser la correspondance à M. Cas BOURGUE, *éditeur*
21, *boulevard Henri-IV, Paris IV*ᵉ

L'AGE NOUVEAU

La revue qui a *une ligne*,
et qui s'assigne *des buts*

Retour à une pureté artistique, pour aider à la relative épuration des mœurs sociales, et surtout politiques, et redonner aux élites un nouveau souci d'une éthique à elles propre.

Recherche d'une forme de spiritualité moderne, appropriée au monde contemporain quitte à opposer plus décisivement que jamais, l'idée *suprématielle* à la matière *submergeante.*

Refonte du système capitaliste, dont le sort est lié à celui de la civilisation occidentale, et dont il convient, par conséquent, de découvrir, de préciser, et d'imposer les limites.

Européanisation de l'art, pour contribuer à créer un efficace courant d'illustration et de défense de la civilisation occidentale et faciliter la formation des États-Unis d'Europe.

« L'AGE NOUVEAU » N'EST PAS, NE SERA JAMAIS UNE « AFFAIRE »

« Une foi, notre art, et la paix »

Chaque numéro de l'Age Nouveau contient à peu près la matière d'un exemplaire du *Mercure.*

« L'AGE NOUVEAU » est vendu 6 francs en librairie.

Trois sortes d'abonnements :	*Ordinaire* sur bouffant grand tirage	*Demi-luxe* sur pur fil tirage restreint	*Luxe* sur hollande petit tirage
France et Colonies	50 Fr.	100 Fr.	200 Fr.
Union Postale	65 »	115 »	215 »
Autres Pays	80 »	130 »	230 »

Contre un carnet de timbres-poste vous recevrez divers exemplaires. Contre deux timbres-poste un numéro spécimen.

L'*Age Nouveau* fait appel à tous ceux qui écrivent et poursuivent des buts analogues aux siens.

Direction littéraire : 86, rue d'Assas, Paris VIe.
Administration et imprimerie : 24, r. J.-J. Rousseau, Montreuil.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Chaque dimanche et jour férié du 10 avril au 30 octobre 1938

TRAIN DES CHATEAUX ET DES PLAGES DE LA LOIRE

PARIS-ORLÉANS et retour 3e cl. : **35** fr.
PARIS-TOURS et retour 3e cl. : **60** fr.
PARIS-SULLY et retour 3e cl. : **45** fr.
PARIS-BLOIS et retour 3e cl. : **45** fr.
ORLÉANS-TOURS et retour 3e cl. : **30** fr.
ORLÉANS-SULLY et retour 3e cl. : **15** fr.

Facilités de circulation exceptionnelles entre

ORLÉANS et TOURS,
ORLÉANS, LES BORDES et SULLY-SUR-LOIRE

Les billets spéciaux permettent de **vous arrêter** aux gares désignées ci-dessus, de vous rendre d'une de ces gares à une autre, soit à l'aller, soit au retour, en utilisant les trains du service ordinaire dans les conditions normales d'admission et de prendre le train de retour dans l'une quelconque des gares d'arrêt.

Vous pourrez par exemple :

- Faire une randonnée dans le Val de Loire au départ d'Orléans;
  Visiter :
- St-Denis-Jargeau et Châteauneuf-sur-Loire (Plages);
- St-Benoit-St-Aignan : églises de St-Benoit et de Germigny;
- Sully-sur-Loire : château et plage;
- Cléry (Basilique Notre-Dame; tombeau de Louis XI) au départ de Meung et Beaugency;
- Aller au château de Chambord ou de Talcy en partant de Mer;
- Passer la journée dans le Blésois proprement dit (Circuits automobiles de l'après-midi organisés par la S. N. C. F.) au départ de Blois, pour Chambord, Cheverny, Beauregard, Chaumont);
- Vous arrêter à Onzain pour visiter le château de Chaumont;
- Descendre à Amboise et de là aller jusqu'à Chanteloup ou Chenonceaux;
- Faire, au départ de Tours, l'un des circuits automobiles S. N. C. F. des Châteaux de la Loire : Tours, Chenonceaux, Amboise, Tours; Tours, Villandry, Azay-le-Rideau, Langeais, Tours.

Réductions pour la visite des Châteaux

Des réductions sont accordées pour la visite de certains châteaux aux Touristes porteurs du billet spécial délivré pour le " Train des Châteaux ", notamment pour la visite des châteaux de Chaumont, Chambord et Pagode de Chanteloup, Cinq-Mars.

Tous renseignements et billets à la gare de Paris-Quai d'Orsay (Lit. 43-20 à 23). Bureau de renseignements de la gare et Bureau de l'Union Nationale des Agences de Voyages, à la gare de Paris-Austerlitz (Gob. 08-14) et au Bureau de la Société Nationale des Chemins de Fer Français, au C. N. E. T., 127, avenue des Champs-Elysées, à Paris (Balzac 12-80), à l'Agence de la S. N. C. F., 16, boulevard des Capucines, à Paris (Opé. 73-93); à la gare d'Orléans.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

POUR VISITER
LES MONTAGNES DE FRANCE

la carte de voyage touristique

en vente à l'étranger au prix de **30** francs, dans les Bureaux des Chemins de fer français, les Agences de Voyage, etc.

donne à son titulaire le droit de bénéficier d'une

RÉDUCTION DE **40** %

pour tous les voyages qu'il voudrait faire en France, sur le réseau de la Société Nationale des Chemins de fer français

Les enfants de 4 à 10 ans paient moitié du prix perçu pour les adultes

La seule condition exigée est un minimum de 6 jours en France.



VISITEZ
LES MONTAGNES DE FRANCE

par les Services de la Société Nationale des Chemins de fer Français, dont le réseau ferré est complété par de nombreux circuits en autocar : Route des Vosges, Route des Pyrénées, Route des Alpes, etc.

*La franchise de bagage de **30** kg. dont bénéficient les voyageurs pour les parcours fer est également valable pour les parcours autocar.*

Les tarifs des Chemins de fer français sont parmi

les plus économiques d'Europe

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS